Préface

A tous ceux et celles qui liront ces souvenirs, je veux témoigner de mon amour et de mon admiration pour l'homme de ma vie.

Un homme merveilleux, généreux, soucieux de l'Autre, bouillonnant d'idées, d'impatience et d'envie de vivre.

Toujours plus loin, toujours plus haut, à sa façon non conventionnelle.

Il nous a emmenés sur des chemins semés d'aventures

et de rencontres.

Pas vraiment facile à suivre parfois, mais j'ai toujours essayé de rester dans son sillage en étant sa complice.

Soyez bien attentifs à ses petits messages et vous verrez, vous aussi, vous direz .... Vive la Vie !

Son épouse préférée.

MES PREMIERES ANNEES

Le 17 Mars 1937, à Mazagan, au Maroc, le Docteur Paoletti assistait Maman pour mon arrivée au monde.

J'étais le numéro 3, le premier garçon d'une famille qui comptait déjà deux filles, Lucile et Hélène, qui allait s'agrandir d'un autre garçon, Yves, et d'une troisième fille, Elisabeth.

J'étais bien né à Mazagan, mais, en arabe, j'étais né à Djedida dans la région des Doukkalas, ce qui voulait dire que j'étais un Djidi et un Doukkali.

Mes premiers souvenirs, encore vagues, remontent à 1939 à El Kelaa, petite bourgade à 80 kilomètres de Marrakech.

Je revois ma sœur Hélène faisant du vélo sur le petit chemin allant au tennis. Je me souviens également d'un incident qui aurait pu avoir de lourdes conséquences.

En effet, j'accompagnais Papa en voiture sur la route de Marrakech.

J'étais devant à côté de lui, et, pour une raison inconnue, j'ai voulu ouvrir la porte alors que la voiture roulait à quelque 80 kilomètres heure, ce qui était une belle vitesse pour l'époque. L'inconvénient c'est que l'ouverture de la porte se faisait dans le sens de la marche de la voiture.

L'air a ouvert brutalement la porte à laquelle je me tenais et m'aurait happé dehors si Papa n'avait eu le temps de me retenir in extremis.

Un autre souvenir, celui de ma tentative de voler comme les oiseaux qui me fascinaient.

J'étais sur la véranda qui donnait accès à la maison et qui surplombait la pelouse un mètre plus bas. Sans hésiter et persuadé de la réussite de mon entreprise, je me suis lancé en agitant les bras comme faisaient les oiseaux avec leurs ailes. L'atterrissage fut immédiat et occasionna une belle bosse et la perplexité de mes parents sur mon expérience.

Je garde de très vagues souvenirs sur la maison que nous habitions et sur Dada, cette gentille Marocaine qui me gardait, tout du moins au tout début.

En 1940, de Marrakech où Papa avait été muté, il me reste deux souvenirs bien particuliers : les promenades vers le bassin de la Ménara avec Papa et moi assis sur le cadre du vélo, mais aussi les promenades à pied dans l'Atlas voisin.

Lors d'une de nos excursions, nous empruntions une seguia, une rigole pour acheminer l'eau pour irriguer les plantations, lorsque nous avons été arrêtés par une portion de quelques mètres qui s'était écroulée. Papa avança seul prudemment pour tracer le chemin et retrouver la seguia non endommagée un peu plus loin. Puis, ce fut à notre tour de le rejoindre, ce qui me marqua car un faux pas et c'était la dégringolade dans la pente en dessous….

La peur de ma petite vie !

Je revois vaguement l'hôpital où est né mon frère Yves le 1er Janvier1941 et j'ai un tout aussi vague souvenir de notre jardin, de notre chien berger, Charmant, et de Madame Salgon, une veuve, amie des parents.

Elle avait une voix un peu rauque et devait veiller à l'éducation de ses deux garçons tout en continuant de gérer un domaine à une vingtaine de kilomètres de Marrakech- la Targa- plutôt consacré aux cultures de fruits.

Mes premiers vrais souvenirs datent de 1941 avec l'affectation de Papa comme Contrôleur Civil de l'annexe de Chemaïa, petit village à mi-distance entre Marrakech et Safi et à 25 kilomètres de Louis Gentil, un centre d'extraction de phosphates, relié à Casablanca par une ligne de chemin de fer.

Avant d'aller plus loin il est bon de rappeler ce que faisait Papa.

Il faut remonter au début du Protectorat et la volonté du Résident Général de l'époque qui était le Maréchal Lyautey.

Il avait bien compris que l'on ne pouvait pas s'imposer dans un pays sans y être accepté.

Pour ce faire, il avait créé un corps militaire, les Officiers des Affaires Indigènes, et un autre civil, les Contrôleurs Civils.

Placés auprès des autorités marocaines, ils devaient parler l'arabe, connaître l'Islam et le droit musulman, mais aussi les mœurs et les coutumes.

A Chemaïa, nous habitions une grande maison avec une pièce en terrasse.

Un jardin l'entourait avec un enclos où se trouvaient 4 gazelles, mais aussi une volière pour des perruches dont ma sœur Lucile s'occupait et une basse-cour rendue d'autant plus indispensable que c'était la guerre, que nous étions coupés de tout et qu'il fallait savoir vivre en autarcie.

Je me souviens des œufs de poules qu'on allait chercher tous les jours pour les mettre dans une corbeille et Lucile inscrivait sur chacun la date de ponte.

Elle savait les mirer et parfois elle en perçait un avec une aiguille à tricoter et elle me le donnait pour le gober.

Dans la basse-cour, j'étais étonné de voir que l'on mettait un bloc de sel dans l'étable pour la vache qui nous donnait du lait, nécessaire pour la vie de tous les jours et pour faire des yaourts.

Nous élevions un porc et lorsque le boucher venait le tuer, j'étais très impressionné par ses cris puis très marqué par tous les produits qui en étaient tirés, ce qui était fort utile car nous manquions de tout et il fallait se débrouiller localement comme on pouvait.

Ainsi, pour avoir des sandales, on allait au souk et un cordonnier nous les fabriquait avec des semelles faites avec de vieux pneus.

Maman était souvent à faire de la couture et elle était devenue experte en confection d'habits et en tricots, notamment des pull-overs en poils de chameau, ce qui n'était pas très agréable à porter car ils grattaient la peau.

Une fois, m'étant aventuré dans l'enclos des gazelles pour récupérer un œuf qu'une poule était venue y pondre, l'une de ces bêtes est venue me charger et je n'ai eu que le temps de remonter sur le mur pour me sauver…

Toujours sur le toit de l'étable, pour m'amuser, j'ai mis le pied sur un râteau retourné : bien mal m'en a pris car le manche s'est brusquement relevé provoquant une jolie bosse sur mon front…

En parlant de front, je dois citer l'incident suivant :

Un chien errant avait mordu Hélène et la petite Marocaine qui s'occupait de nous.

Ce chien a été mis en fourrière et il est mort quelque temps après.

Diagnostic : la rage.

Il fallait immédiatement prendre des mesures et il fut décidé d'aller à l'Institut Pasteur à Casablanca pour les soins d'urgence appropriés.

Ne comprenant pas pourquoi j'étais exclu du voyage et voulant absolument faire comme les autres, j'ai déclaré avec assurance que, moi aussi, j'avais été mordu.

Bien que partiellement convaincus, les parents n'ont pas voulu courir de risques et j'ai été du voyage pour passer un mois à Casa et subir une trentaine de piqures pour…..rien du tout et mon retour ne fut pas glorieux!

Dans notre maison, il n y avait pas d'électricité et nous nous éclairions avec des lampes à pétrole et des lampes à acétylène.

Lorsque nous nous couchions, il y avait toujours une inspection des plafonds où se réfugiaient parfois des mygales bien dangereuses que Papa tuait en mettant la lampe en dessous, de sorte que la chaleur montante la brûle et qu'elle tombe sur le sol, ou sur…le lit où on l'achevait avec une chaussure.

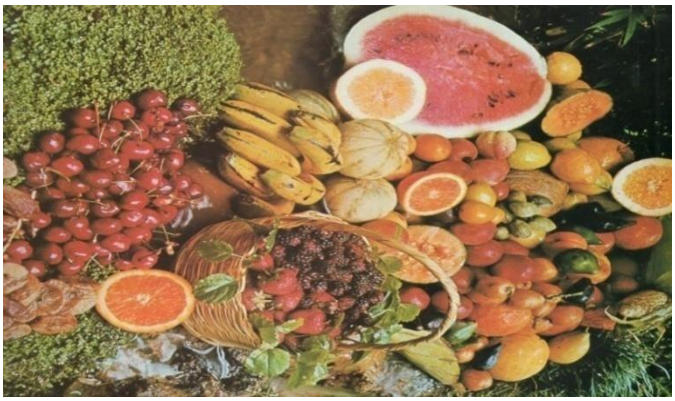
Nous avions un frigidaire à pétrole mais quand on faisait une glace c'était avec une sorbetière qu'il fallait manœuvrer en plongeant le récipient dans un genre de baquet en bois contenant de la glace pilée. On tournait alors une manivelle reliée à la sorbetière et au bout d'un certain moment la glace prenait.

Le résultat faisait le bonheur des nombreux gourmands surtout lorsque nous faisions nos deux spécialités, la glace à la vanille ou celle au café.

Une fois, j'ai vu Papa qui faisait couler de l'eau glacée sur un morceau de sucre dans une espèce de cuillère qui tombait dans un verre contenant un fond d'alcool : j'appris plus tard que c'était de l'absinthe.

Sur le perron de la cuisine, il y avait une jarre de terre cuite d'au moins un mètre de hauteur dans laquelle marinaient les olives du jardin.

Aux moments des fêtes locales, les Marocains avaient pour habitude de faire des cadeaux, sous forme de gâteaux au miel ou des cornes de gazelles avec de la pâte d'amande parfumée à la fleur d'oranger, sans oublier les oranges, mandarines, grenades, dattes, abricots, amandes…



C'est dans cette petite bourgade que j'ai commencé mes études à l'école locale.

J'étais le seul élève français et notre professeur nous enseignait toutes les disciplines et même la religion musulmane.

C'est ainsi que moi, le petit Français, le petit chrétien, j'ai ânonné le Coran avec mes camarades de classe.

Le professeur était devant nous avec un long bâton en bambou.

Un élève qui se trompait ou qui ne suivait pas recevait un coup de bâton sur la tête par le Maître qui agissait directement, sans arrêter de suivre son cours, sans lever les yeux et …. Sans jamais se tromper sur la cible qui comprenait très bien le sens du geste et retrouvait de suite ses réflexes pour être plus assidu dans la récitation.

C'est ainsi que cela se passe dans toutes les écoles coraniques.

C'est également là, avec mes petits amis marocains, que j'ai commencé à parler l'arabe dialectal, jouer avec eux à leurs jeux comme avec des osselets, des petites baguettes de roseaux mais aussi et surtout connaître les grandes variétés de jurons locaux.

A la maison, c'est Maman qui faisait travailler Lucile et Hélène avec des cours par correspondance car localement il n y avait qu'une école primaire.

C'est l'époque où j'ai appris à monter en vélo, mais avec ce petit vélo, je ne pouvais pédaler que pour aller de l'avant. Pédaler en arrière n'était pas possible, d'où de bien nombreuses chutes !

Comme il était impossible de trouver des chambres à air et des pneus pour mon vélo, l'idée est venue de couper de petites rondelles de caoutchouc dans de vieilles chambres à air, de les relier par un fil de fer et d'ajuster le tout sur la roue.

Devant la maison, il y avait une place au centre de laquelle se trouvait une éolienne qu'on appelait aéromoteur et qui pompait cette indispensable eau.

Autour, se trouvaient le bureau de Papa avec ses services, une infirmerie-dispensaire et l'école.

Toutes les routes étaient en terre battue et bordées de faux poivriers avec, de chaque côté, des cailloux peints à la chaux.

A 10 minutes à pied, il y avait une piscine ou plutôt un grand bassin où nous allions nous baigner, surtout en période de fortes chaleurs.

Régulièrement, l'eau était changée, la piscine repeinte à la chaux et la remise en état étant terminée, j'étais intéressé par son remplissage.

Il se faisait à l'aide de seaux confectionnés avec de vieux pneus cousus et reliés par une longue corde à un chameau qui faisait des allers et retours sur un chemin de halage entre un puits et la piscine où était déversée l'eau.

Compte tenu des restrictions dues à la guerre, Papa utilisait beaucoup le cheval pour ses tournées dans le bled. Il y avait donc une écurie avec plusieurs chevaux.

Ils servaient de montures pour les Mokhaznis , les gendarmes marocains, pour qui c'était le seul moyen de déplacement.

Papa avait fait réaliser une carrière qui jouxtait la maison et qui permettait de s'entrainer et de faire monter Maman sous l'œil attentif du responsable des chevaux, un dénommé Bou Jmaa dont nous reparlerons plus tard.

De temps en temps, Papa me mettait devant lui assis sur l'encolure de son cheval qui s'appelait Jude et je me souviens d'un saut de près d'un mètre vingt, ce qui m'avait impressionné.

Quand il n'y avait plus d'essence pour utiliser la voiture, c'est-à-dire souvent, les déplacements se faisaient à cheval, notamment ceux vers Louis- Gentil, ville des phosphates distante d'une vingtaine de kilomètres de Chemaïa.

Maman accompagnait Papa sur le sien qui s'appelait Trotte-Menu.

Ils étaient de chaque côté de la route et un mokhazni les suivait à cheval.

Lucile aimait aussi faire du

cheval dans la carrière.

A quelques kilomètres du village, il y avait un lac salé, le lac Zima, où le sel était exploité.

J'aimais aller à ce lac où le blanc dominait avec quelques endroits de couleur rose, c'était très beau.

A côté, sur la route de Safi, il y avait quelques meules de paille où nous trouvions des champignons qui amélioraient notre ordinaire.

Autre moment fort qui m'a marqué, ce furent les invasions de sauterelles.

Voir cet immense nuage noir s'abattre sur le village et entendre le bruit des mandibules qui dévoraient tout sur leur passage, jusqu'aux écorces des arbres, était impressionnant.

Tout aussi impressionnant était leur départ soudain vers une autre destination de curée et le spectacle de désolation qu'elles laissaient derrière elles.

Papa devait ensuite et très rapidement faire creuser des tranchées pour neutraliser les œufs des sauterelles et les empêcher d'éclore. Les sauterelles qui avaient pu être abattues étaient récupérées et vendues au souk hebdomadaire.

Grillées, elles étaient un met de choix, notamment l'abdomen rempli d'œufs.

Je me souviens également de l'arrivée des fortes chaleurs, avec des vents violents et chauds, c'était ce que localement on appelait le chergui.

Papa avait un adjoint, Monsieur Daulne, qui avait une voiture Renault avec un spider et, lorsqu'il l'empruntait avec sa femme, il me proposait parfois de m'emmener, et, être dans le spider, en pleine vitesse et à l'air libre, c'était grisant.

Dans ses missions, Papa devait, avec les autorités locales, procéder à des campagnes de vaccination, spécialement contre le typhus qu'il fallait absolument rapidement circonvenir, tant les dangers étaient grands.

Des camarades Contrôleurs ou médecins amis de Papa ont payé de leur vie en s'exposant pour faire vacciner la population en danger.

Rendre la justice, la Chikaïa, faisait partie de ses attributions qu'il menait avec les autorités locales et des Mokhaznis pour assurer le bon ordre.

Parfois, il m'emmenait et j'assistais de loin à ces séances toujours très animées.

A Louis-Gentil, et dans d'autres bourgades, en général les jours de marché, cette manifestation, la Chikaïa, commençait par un petit déjeuner chez le Khalifa, un haut fonctionnaire de la cité, avec du thé à la menthe et des beignets parfois arrosés de miel. Auparavant j'avais été chapitré pour bien me tenir et ne pas me manifester.

Bien qu'encore petit, j'aimais beaucoup aller avec Papa, et, incidemment je m'imprégnais de tout ce qui m'entourait.

Je le voyais en uniforme avec son képi et sa canne en bambou à pommeau de cuir : il parlait à tout le monde, il était au centre, j'étais fier de lui.

Rendre la justice après avoir écouté les plaignants, faire la part des choses et, avec les autorités marocaines locales, prendre une décision pouvant aller jusqu'à de l'emprisonnement, voilà une de ses missions qu'il redoutait beaucoup car les risques d'erreurs ou d'injustice étaient toujours possibles.

Un jour je l'ai vu intervenir pour faire arrêter une personne qui faisait marcher son âne en lui piquant l'encolure avec une pointe métallique plantée au bout d'un bâton. L'encolure de la pauvre bête n'était que plaie béante….

Papa, dans la philosophie du Maréchal Lyautey, s'est également employé à améliorer la vie locale en aménageant les routes avec des panneaux indicateurs, plantant des arbres dont le bas des troncs était peint à la chaux, mais aussi et surtout il fit construire un minaret à la mosquée avec une succession d'échoppes autour de la place qui se trouvait en face.

C'était une véritable gageure car à l'époque les moyens étaient réduits au minimum, et se lancer dans une telle entreprise était particulièrement hasardeux.

Avec une grande diplomatie, il sut convaincre sa hiérarchie, mais surtout convaincre les caïds et la population qui se mobilisa spontanément pour mener à bien ce beau chantier dont je reparlerai plus tard.

L'inauguration fut un grand évènement pour toute la population avec des fêtes populaires.

Des musiciens, des danseurs et danseuses dans de belles robes de toutes les couleurs, et même, un faux chameau avec deux personnes à l'intérieur qui couraient après un vrai chameau qui avait peur de son drôle d'homologue.

Pour fuir la chaleur torride du mois de Juillet, nous allions nous reposer à Mazagan en bord de mer.

Un soir, nous étions à l'hôtel.

Les parents étaient partis à Rabat pour la journée et c'est Lucile qui s'occupait de nous et plus particulièrement d'Yves, encore tout petit.

Devant faire réchauffer son biberon sur un réchaud à alcool, elle voulut remettre de l'alcool à brûler dans le réchaud déjà allumé.

Cela entraina une explosion, et, comme je la regardais faire avec ma tête qui arrivait juste au dessus du bord de la table, je pris feu instantanément.

Je revois toujours très nettement la scène.

Après un court instant de stupeur, Lucile se jeta sur moi avec une couverture pour éteindre le feu.

Je fus immédiatement emmené à l'hôpital et lorsque les parents rentrèrent, ils furent très inquiets sur mon avenir.

Tous les matins, Papa ou Maman venaient pour m'aider à décoller les cils ou à nettoyer mon nez.

Je fus très bien soigné, on me donnait régulièrement une excellente grenadine à boire…et je n'ai jamais eu de séquelles de cet accident.

Nous sommes rentrés en car de la Compagnie des Transports Marocains à Chemaïa.

Ensuite, avec l'arrivée des Américains et après cet accident à Mazagan, un autre moment bouleversa notre famille.

Notre sœur ainée Lucile avait passé quelques jours chez des amis à Safi où elle s'était baignée dans le port.

C'est probablement là, dans cette eau sale, qu'elle a attrapé la typhoïde. Je me souviens que quelques jours avant qu'elle ne soit hospitalisée, la musique – la nouba- du régiment de Tirailleurs qui stationnait à Chemaïa avant de se porter vers le débarquement américain, se positionna devant notre maison et lui fit une aubade.

Une bien délicate attention.

Lucile a été soignée par le Docteur Accard qui venait de Louis Gentil.

Faute de médicaments adaptés et en particulier de la Pénicilline, les soins prodigués n'étaient pas à la hauteur et le mal alla en empirant jusqu'à son décès à Louis Gentil dans les bras de sa Maman.

C'était le 10 Novembre 1942.

Papa n'était pas auprès de sa fille car il était en première ligne à son poste avec le débarquement des Américains et les combats qui s'en suivirent.

Je me souviens aussi qu'au moment exact où Lucile expirait à Louis Gentil, notre chien, Charmant, s'est mis sous la fenêtre de sa chambre en aboyant à la mort.

Ce n'est que lorsque Maman nous a précisé le moment de la fin que nous avons compris la merveilleuse sensibilité de sens de notre brave compagnon.

Mais la vie devait continuer malgré notre immense chagrin.

Lucile a été enterrée dans le cimetière de Louis Gentil avec sur sa tombe, au pied de la croix, un rosier de roses blanches qui a toujours donné et dont Papa a ramené des boutures lorsqu'il est revenu chercher le corps de sa fille après l'indépendance.

Elle est aujourd'hui dans le caveau familial de La Couarde où l'ont rejoint son Papa et sa Maman.

Le rosier est toujours là et il donne encore!

Cette perte de Lucile a été naturellement très difficilement vécue par tous et surtout par Papa, meurtri par le fait de ne pas avoir pu être aux côtés de sa femme pour accompagner leur enfant dans ses derniers moments.

Devant nous, et jusqu'à la fin de ses jours, il n'a jamais reparlé de la mort de sa fille ainée, ni prononcé son nom.

Le printemps était un merveilleux moment. Le champ qui était derrière la maison était couvert de fleurs où dominaient les narcisses aux couleurs orangées, les asphodèles avec leurs longues tiges et toutes autres sortes multipliant avec bonheur couleurs et senteurs.

A Pâques, nous allions chercher les œufs dans le jardin et, curieusement, nombre d'entre eux se trouvaient au pied des iris bleus….

Pour Noël, je n'ai jamais su sa provenance, mais nous avions toujours un splendide sapin dans le salon.

Je me souviens entre autres de deux Noël, l'un où j'avais eu un splendide cuirassé en contre-plaqué de près d'un mètre de hauteur et un avion Spitfire de mêmes proportions.

Pour l'autre, j'avais plus tard reçu de ma marraine, Jacqueline Louis Besson, des soldats dont un mitrailleur derrière des sacs de sable.

Il faut rappeler que de 1941 à 1944, nous étions donc isolés à Chemaïa à l'écart de la guerre et des malheurs que traversaient notre pays et bien naturellement notre famille. Le soir Papa me prenait souvent sur ses genoux et il écoutait la BBC sur un poste alimenté par une batterie de voiture puisque nous n'avions pas d'électricité. Il pouvait ainsi avoir des nouvelles qu'il complétait, par la suite, par la lecture de la revue anglaise, le London News.

Je me souviens que mes parents nous avaient emmenés au cinéma à Louis Gentil et nous avions vu une séquence sur la guerre avec le torpillage d'un navire anglais. Les rescapés englués dans le mazout qui s'échappait des cuves tentaient désespérément de rejoindre un canot.

Cet épisode m'a impressionné : c'était cela cette guerre dont tout le monde parlait !

De temps en temps, nous pouvions correspondre avec des télégrammes contrôlés par la Croix Rouge, ce qui nous permettait d'envoyer des colis à l'oncle Jacques, le frère de Maman, qui était prisonnier en Allemagne.

COMITÉ INTERNATIONAL DE LA CROIX-ROUGE
Palais du Conseil Général
617 GENEVE (Suisse)

DEMANDEUR — ANFRAGESTELLER — ENQUIRER

Nom - Name PASSELAIGUES
Prénom - Christian name - Vorname Odette
Rue - Street - Strasse de Crimée, n° 50 bis
Localité - Locality - Ortschaft PARIS (19ème arrond.)
Département - County - Provinz Seine
Pays - Country - Land FRANCE

Message à transmettre. — Mitteilung — Message
(25 mots au maximum, nouvelles de caractère strictement personnel et familial) —
(nicht über 25 Worte, nur persönliche Familiennachrichten) —
(not over 25 words, family news of strictly personal character)

Sommes profondément affectés par deuil cruel qui vient de vous atteindre. Te supplions ma Brigitte être bien courageuse et vous envoyons toute notre tendresse.

ODETTE

1942 aura donc été une année qui nous aura beaucoup marqués. Le débarquement américain eut lieu notamment à Safi, port sur l'Atlantique, soit à 80 kilomètres de chez nous.

Les troupes françaises qui se trouvaient à Marrakech se sont portées au devant des Américains pour les combattre car tels étaient les ordres envoyés par le gouvernement du Maréchal Pétain qui siégeait à Vichy, encore dans la zone libre.

Elles étaient commandées par le Général Henri Martin qui installa son PC à Chemaïa.

Il y eut un moment de peur lorsque deux avions américains sont venus survoler à basse altitude le champ derrière la maison pour le tester et voir s'il pourrait être utilisé comme piste d'atterrissage dans l'avenir.

Maman avait confectionné avec une amie, en cachette, des drapeaux français, américains et anglais qu'elle fit déployer et agiter au moment du survol de la maison par ces deux avions.

Suivant les ordres reçus, Papa devait s'opposer à tout atterrissage ….avec une dizaine de Mokhaznis armés de dérisoires mousquetons dont ils n'ont pas eu, heureusement, à se servir….

Malgré des morts dont un aspirant qui fut le seul enterré dans le petit cimetière local, les affrontements ont heureusement vite cessé.

Le calme revenu, les Américains sont venus demander à Papa de les aider à trouver un endroit pour y entreposer toute leur logistique.

Avec les autorités marocaines, il leur fut trouvé un emplacement idéal à Louis Gentil près de la gare.

Les rapports avec les Américains ont tout de suite été très cordiaux et Papa avait invité à dîner le Colonel Bedel Smith et des officiers de son Etat Major, dont deux femmes.

J'ai découvert en eux des personnes impressionnantes dans leurs uniformes mais extraordinairement gentilles.

Papa m'avait appris un petit compliment de bienvenue en américain que j'ai prononcé devant le Colonel entouré de ses officiers.

Et moment merveilleux que celui où ils nous ont donné une caisse remplie de choses inconnues pour nous : des chocolats, des bonbons de toutes sortes et notamment des polos de toutes les couleurs et de tous les goûts sans oublier le fameux chewing-gum. Il y avait aussi différents autres produits et en particulier des savons sur lesquels était dessiné un cygne et le mot SWAN !

Des télégrammes sont venus bouleverser la famille avec l'annonce d'autres décès. D'abord celui de Paul Armand dit Zanan, le frère de Papa, qui a été fusillé par les Allemands le 13 Novembre 1943.

Puis celui de son frère Loulou, lui aussi dans la résistance, et qui a été arrêté puis déporté au camp d'extermination du Struthof où il serait mort du typhus. Son nom y est inscrit sur une plaque commémorative.

Enfin, celui d'Alexandre Dumas, le Papa de Maman, le 8 Juin 1944, « route nationale 2 de Paris à Maubeuge par suite de bombardements aériens ».

Sa voiture a été mitraillée alors qu'il se rendait à son usine d'Hirson.

Dans son coffre, il avait amené pour ses ouvriers un tonnelet de marc d'Anjou qui s'enflamma, mit le feu à la voiture ne laissant aucune chance au Grand-père et à son chauffeur.

Aujourd'hui, il repose dans le cimetière de Denée près d'Angers où son épouse viendra le rejoindre plus tard ainsi que sa fille, Linette.

J'étais de plus en plus marqué par ce que j'entendais sur cette guerre qui touchait tout le monde.

Il me faudra encore attendre pour avoir plus de détails et comprendre ce qui s'était passé dans mon pays et quel fut le comportement héroïque de mon oncle.

Il me faudra patienter des années pour que je fasse des recherches dont je reparlerai peut être un jour...

Mais, à cette époque, je voyais les parents suspendus à l'écoute de la BBC et Papa tenait à jour une carte en notant l'avance des troupes alliées.

Depuis leur débarquement au Maroc, les Américains se sont installés dans d'immenses bases et un flot quotidien de matériels était débarqué et stocké à Témara près de Rabat pour l'équipement de nos troupes.

Je me souviens que nous sommes allés un jour en 1943 à Marrakech à l'occasion d'un défilé militaire.

Impressionné, j'ai vu le Général Noguès, alors Résident Général, avec l'Armée Française entièrement rééquipée par les Américains.

Sur cette belle avenue du Guéliz bordée d'orangers, les régiments de Tirailleurs d'où émanaient force et fierté, ces blindés parfaitement alignés et le tout survolé par des avions américains en rase-motte, c'était grandiose.

Je commençais à me rendre compte que ces hommes se préparaient à aller au combat pour libérer notre pays mais au prix, pour beaucoup d'entre eux, de leur vie.

Je vivais d'autant plus ces moments que, grâce à un parrainage, nous avons reçu un soldat en permission à la maison.

C'était un Français.

Il s'appelait Cotteret et nous racontait comment, parti de Brazzaville avec le Général Leclerc, il se préparait à repartir avec la Division pour d'autres combats et la libération de la France.

Cela me passionnait d'écouter cet homme qui avait tout quitté pour un but unique: permettre à la France de retrouver sa liberté.

Cette France si lointaine, je ne la connaissais qu'au travers de ce que disaient les parents et les grandes personnes, et notre famille qui m'était inconnue vivait l'occupation dans des conditions particulièrement difficiles.

Papa a réussi à avoir des nouvelles et a appris le décès de son frère Zanan, arrêté par la Gestapo pour son action à la tête d'un maquis dans la région de Trouville.

Capitaine Paul BESSON ingénieur à la Société Normande d'Electricité de Gaz et Eau de Trouville

On a su plus tard qu'il avait été torturé et qu'il n'avait jamais parlé, sauvant ainsi ses camarades de maquis.

Il fut fusillé dans les environs de Rouen et son corps n'a jamais été retrouvé.

Une rue de Trouville porte son nom.

Au cours d'un de ces entrainements, un pilote d'un avion de guerre américain s'est écrasé avec son appareil aux environs de Chemaïa.

Papa s'est immédiatement rendu sur les lieux : le pilote était mort et des mesures ont été prises pour remettre sa dépouille aux autorités américaines.

A noter que la carlingue de l'avion a été dépecée et tout a été réutilisé avec l'esprit inventif des artistes locaux. Ainsi des morceaux de carlingue ont terminé en….yaourtières !

Depuis l'arrivée des U.S, il était possible d'acheter des voitures américaines à des prix très abordables. Papa qui aimait bien conduire, surtout ces grandes et belles voitures,ne s'est donc pas privé de l'opportunité de se faire plaisir et….de nous faire plaisir !

Je n'oublie pas les vacances que nous allions passer dans l'Atlas, en pays berbère à Oualgo. D'abord le voyage par grande chaleur et notre voiture, une Studebaker que Papa a du arrêter et laisser refroidir. Elle en avait tellement besoin qu'en dévissant le bouchon du radiateur, celui-ci sauta en l'air et un grand nuage de vapeur s'échappa sans blesser personne, heureusement.

A Oualgo, nous étions logés dans des maisons basses très rudimentaires.

Le soir, on a souvent eu peur car des chacals venaient renifler et faire du bruit devant la porte, heureusement fermée à clé !

Je n'appréciais pas les waters qui étaient constitués d'une planche avec un trou et une lessiveuse en dessous…

Nous avons été invités à un mariage berbère à 1 heure de piste sur des mulets, en terrain accidenté et …de nuit. Cette fête, sous des eucalyptus, n'était que chants, danses, feux de camp dans une ambiance de grande liesse populaire.

A Oualgo, il y avait une petite piscine où Maman m'a appris à nager en me tenant au bout d'une corde. Je me souviens d'un jour où elle m'a tiré brutalement car juste derrière moi, dans l'eau, il y avait une vipère qui se dirigeait …dans ma direction…

Ayant profité du bon air des montagnes, nous revenions à Chemaïa pour reprendre notre vie habituelle.

Papa s'est accompli dans ce poste où il a pu s'exprimer et faire beaucoup, et ce, dans tous les domaines.

Ses chefs étaient à Safi ou Marrakech, ce qui lui laissait une certaine liberté d'action.

Papa étant muté aux Services Municipaux de Meknès, il fit ses adieux à Chémaïa avec une grande réception dans le jardin de la maison.

De très beaux tapis recouvraient le sol, beaucoup de personnes étaient présentes : les caïds, chefs de tribus, les mokkadems, les chefs de quartiers, et de nombreux notables. Il y eut des discours. J'ai été marqué par la popularité de Papa auprès des Marocains, et les attentions dont nous avons été l'objet nous ont touchés.

La mosquée, qui n'aurait jamais vu le jour sans la volonté du Contrôleur Civil Pierre Besson, le HAKEM, comme l'appelaient les Marocains, restera comme un moment de forte émotion dans la mémoire locale.

Pendant près de quatre années, il s'est montré, avec Maman, vraiment à la hauteur de tous les événements.

Que cela soit ceux que nous avions vécus, d'abord au Maroc, mais naturellement aussi dans ces moments de guerre dans notre pays et en l'absence de toute nouvelle de nos familles durement marquées, comme tous les Français, par cette horrible période.

Au début de l'année 1945, Papa fut nommé à Meknès où il occupa les fonctions d'Adjoint au Chef des Services Municipaux.

Notre vie changea du tout au tout. Adieu la vie dans le bled et bonjour la ville.

Une location dans une maison à trois étages puis, quelques mois plus tard, le logement dans une belle villa « Le Paradou » avec une vue exceptionnelle sur la vieille ville et la proximité d'une splendide piscine olympique et d'un stade.

Hélène et Yves, encore petit, allaient à l'école chez les sœurs. J'étais chez les Frères de la Salle et c'est l'époque où je suis rentré chez les Louveteaux.

Pour moi, tout était nouveau. La ville avec des magasins, des cinémas, des rues animées avec des petits marchands de bonbons, chocolats, chewing-gum que l'on trouvait en général à la sortie de l'école. Ils vendaient aussi des amandes salées et grillées, des pépites également salées ou graines de courge. Je n'oublie pas de citer le marchand de galettes qui faisait naturellement recette auprès des gourmands que nous étions.

C'est à Meknès, le 8 Mai 1945, que nous avons fêté la fin de la guerre avec un spectaculaire défilé militaire.

Et c'est à Meknès, le 14 Juillet, par une très forte chaleur,

Que Maman accoucha d'Elisabeth.

Tous les Dimanches, nous allions à la messe à l'église Notre Dame des Oliviers, une église en contrebas que l'on atteignait en descendant des escaliers.

J'ai été marqué par un événement auquel personne ne s'attendait.

Une nuit, on avait volé le tabernacle qui avait été descellé. Il a heureusement été rapidement retrouvé intact en dépit des marques de tentatives d'ouverture et abandonné dans un champ avoisinant.

Il y a eu une cérémonie particulière de réparation, et, c'est depuis ce jour là que la vue d'un tabernacle et la cérémonie de la communion m'interpellent par leur côté sacré, et, pour moi, surnaturel.

Je ne peux pas prendre une hostie dans la main comme on le fait maintenant.

C'est à Meknès que j'ai vraiment commencé à prendre conscience de moi et de mon existence que je voulais remplir d'expériences plus ou moins heureuses. Je voulais montrer que j'étais déjà devenu un homme.

Un jour, j'ai demandé si je pouvais fumer une cigarette, alors qu'un camarade était venu me voir. A l'époque il n'y avait que 3 marques de cigarettes locales : Les Koutoubia, les Casa Sport et les Favorites qui étaient les plus dures.

Papa me prit au mot et me donna ….une Favorite !

J'ai été très à l'aise pour l'allumer et tirer mes bouffées devant mon camarade impressionné par ce qu'il avait vu et il partit.

Heureusement, car après son départ, ma tête se mit à tourner et je suis allé me cacher pour …vomir.

Maman n'était pas contente mais Papa était satisfait de la leçon donnée.

PREMIER RETOUR EN FRANCE

Juillet 1946, nous sommes revenus en bateau en vacances en France, cette France meurtrie et notre famille éprouvée comme tant d'autres, cette famille que nous ne connaissions pas en dehors de ce que nous en avaient dit les parents. La remontée de la Gironde avec ces nombreux bateaux coulés, Bordeaux avec des immeubles éventrés par des bombardements, les ponts rafistolés empruntés par le train qui nous transportait vers Paris étaient un avant goût de ce qui nous attendait.

Mais, pour nous, voir de grands et larges fleuves, des arbres, des champs cultivés, de la verdure, tout était nouveau pour nos yeux écarquillés et…à la merci des escarbilles qui venaient de la locomotive à vapeur. Toujours par le train, nous sommes allés voir toute notre famille, faire connaissance, notamment pour nous les enfants qui n'avions que quelques lointains souvenirs qui dataient de notre départ, juste avant le début de la guerre.

Nous revenions sans Lucile mais avec Yves et Elisabeth.

Nous découvrions la réalité des souffrances subies par notre famille et nous fûmes tristes mais tellement fiers du comportement souvent héroïque, en particulier des frères de Papa. La question que nous posions toujours avant d'arriver chez les uns ou les autres était : « Comment les appeler et faut-il les embrasser ? ».

Je découvrais tout un monde avec des oncles, des tantes, des cousins et des grands-parents dont la Maman de Papa que l'on appelait Grand'mère de Bourges. Elle était extraordinaire de bonté et elle nous passionnait avec de merveilleuses histoires ou devinettes que nous écoutions assis par terre près de son fauteuil.

Notre Grand'mère maternelle, Grand'mère Dumas, habitait un hameau, les Roches Vertes aux environs d'Angers.

J'aimais ce coin où je découvrais des paysages et des activités qui m'étaient totalement inconnues.

La fin des vacances arrivant, nous avons du reprendre le bateau pour revenir au Maroc.

Ce fut sur l'immense et magnifique paquebot « Ile de France » qui avait été transformé en transport de troupe que nous avons embarqué à Marseille.

Nous avons fait escale à Oran et, sur le quai à côté, était amarré le puissant cuirassé, le Richelieu.

Plein de souvenirs dans la tête, nous avons repris nos habitudes à Meknès, avec néanmoins une idée signée Maman.

Elle a voulu que son piano quart de queue soit monté dans la grande pièce à l'étage, alors qu'il avait toute sa place dans le salon en bas.

Ce fut une expédition non dénuée de périls ni de problèmes à résoudre car il fallait arriver à lui faire passer un coude de l'escalier plutôt raide…. Mais elle était ravie et il est vrai que pouvoir jouer au piano dans cette belle pièce qui avait une remarquable vue justifiait cette envie qui…. a meurtri le dos des participants au transport, dont celui de son mari.

C'est à Meknès que nous rejoignit notre Dada, cette Marocaine que nous avions eu à El Kelaa et qui nous avait quittés pour se marier. Ayant divorcé, elle nous rejoignit à la grande joie de tout le monde.

Elle habitait chez nous. Elle faisait partie de la famille et nous l'aimions beaucoup.

C'est avec elle que je me suis mis à la culture des vers à soie en les mettant dans un carton et en leur apportant des feuilles de mûriers dont ils étaient très friands.

Les voir vivre, observer les cocons, toute cette vie animale me fascinait.

Mais il nous fallait quitter cette grande ville car Papa était muté à Port-Lyautey où il arriva en Mai 1947 et nous l'avons rejoint à la fin de l'année scolaire.

Adjoint du Chef du Territoire, il voyait ses responsabilités prendre de l'importance. Le bureau était au début d'une grande et belle avenue avec les Services Municipaux en face, à l'autre extrémité.

Nous habitions une maison avec un jardin à quelque 200 mètres de son bureau.

Elle avait un étage et un splendide bougainvillier ornait toute sa façade.

Le chef du Territoire, patron de Papa, habitait une maison qui donnait sur l'ensemble des bureaux administratifs et qui avait un beau jardin bien fleuri, mais avec aussi une piscine que nous pouvions fréquenter.

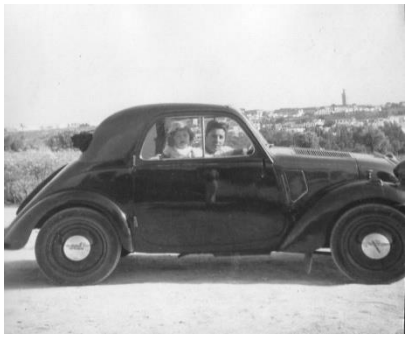
J'avais un camarade qui logeait à côté de chez nous.

Dans son jardin, il y avait un grand chêne liège.

On y montait sans rencontrer aucune difficulté, nous en rencontrions par contre pour la descente.

En effet, de redoutables fourmis rouges nous barraient le chemin de retour….et lorsque l'une d'entre elles nous piquait, cela nous montrait que nous étions chez elles et qu'il ne fallait pas y revenir.

Dans la rue, il y avait des platanes. Le grand jeu consistait à se lancer des boules de platane et lorsque l'une d'elles nous atteignait, on s'en rappelait !



A l'époque, Maman avait une petite Simca décapotable et c'était un plaisir recherché que de monter tous derrière pour aller à Mehdia, une plage à une quinzaine de kilomètres à l'embouchure du Sebou, un grand fleuve qui irriguait toute la plaine du Gharb permettant ainsi la culture du riz.

Sur la route, nous passions à côté de la base américaine qui jouxtait le Sebou qu'ils utilisaient pour leurs hydravions et leur spectacle à l'amerrissage ou au décollage méritait d'être vu.

Et, après une petite année, en 1948, Papa fut muté à Mazagan, ville qui m'avait vu naitre et tout le monde fut heureux de ce changement qui nous gardait au contact de l'Océan.

Dans sa nouvelle affectation, Papa conservait le poste d'adjoint du Chef du Territoire avec de nouvelles fonctions qui sont venues se rajouter à celles assumées à Port Lyautey.

Il eut à s'occuper de Coopératives Agricoles qui permettaient aux agriculteurs de recevoir des semences, de les cultiver et d'être assurés de pouvoir vendre le fruit de leur travail à des prix garantis.

Nous avions une maison en bordure du plateau qui dominait la ville.

Au dessus de chez nous, il y avait un camp militaire. Dans la rue qui descendait vers le centre, on trouvait successivement mon école, le marché, notre épicier, puis nous arrivions à la grande place avec la salle des fêtes, la poste et la banque et, derrière, le port, le bureau du Territoire qui donnait sur une splendide plage.

De Mazagan, je garde de très nombreux souvenirs car j'avais onze ans et je prenais confiance en tout ce qui m'entourait comme expériences, amis et ouverture d'esprit.

D'abord, mon école où j'ai eu en septième un instituteur, Monsieur Saure, qui m'a vraiment marqué.

Moustachu, le regard sévère, toujours avec sa blouse grise, il nous impressionnait.

Il avait une jambe de bois qui faisait suite à un acte héroïque.

En effet, sur le quai de la gare de Rabat, il a vu un petit Marocain tomber sur la voie alors qu'arrivait un train.

N'écoutant que son courage, il s'est précipité pour sauver l'enfant, ce qu'il réussit, mais, il ne put empêcher le train de lui écraser la jambe, d'où sa prothèse.

Handicapé, il l'était, mais cela ne l'empêchait pas de monter en équerre la corde du portique de sport… En classe, il nous regardait par-dessus ses lunettes et il nous suivait de près suivant des méthodes, non conventionnelles, mais qui étaient terriblement efficaces : taloches, coup de règle sur les doigts ou le piquet faisaient partie de sa méthode.

Je garde un très mauvais souvenir d'un petit cube en carton qu'il nous faisait monter en travaux manuels. Il fallait le dessiner suivant les dimensions « exactes »qu'il nous avait données puis, avec des ciseaux, tenter de réaliser un découpage « précis » pour aboutir à l'assemblage avec de la colle.

Au vue du résultat final et des immenses difficultés rencontrées, j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas montrer mon chef d'œuvre bavant de colle à mes parents.

Je perçus que je n'étais pas fait pour un métier manuel et qu'il valait mieux pour mon avenir chercher dans une autre direction…

Mes résultats très médiocres inquiétaient mes parents quant au devenir de leur fils.

Papa vint s'en ouvrir auprès de Monsieur Saure qui lui répondit textuellement :

« vous voulez que votre fils passe en sixième, alors donnez moi carte blanche »,

ce qu'il accepta spontanément.

Il ne me lâchait plus, et je me souviens des mémorables séances de dictée.

Mon bureau que je partageais avec un camarade se trouvait au deuxième rang, à gauche en regardant le tableau et….près de la fenêtre.

Il devait être toujours propre et parfaitement ciré, sans oublier les encriers d'encre violette qui devaient toujours être remplis avec une bouteille munie d'un bec verseur pour ne pas faire de taches.

Monsieur Saure venait se mettre près de la fenêtre, à côté de moi et, tout en lisant la dictée, il regardait par-dessus mon épaule ce que j'écrivais avec mon porte plume et toujours mon buvard rose près de moi. Je sentais d'autant plus sa présence que, chaque fois que je faisais une faute, il me tapait sur la tête en me martelant sa formule magique :« CAP DE BURRO » ! ce qui…..me faisait immédiatement corriger mon erreur !

La méthode devait être bonne car j'ai aisément réussi mon entrée en sixième.

Et cela m'apprit que le travail et la persévérance avaient des avantages.

En fait, malgré ou grâce à ses méthodes, nous adorions notre maître et, jamais, des parents ne se sont plaints de lui, bien au contraire.

Pendant les récréations, nous avions des jeux comme ceux pratiqués localement et suivant les saisons. Il y avait les billes, les toupies, les baguettes, les osselets et ce qui faisait fureur c'était les noyaux d'abricots que l'on gardait dans de vieilles chaussettes. Il y en avait un

qui faisait des tas pyramidaux de 4 noyaux ou qui avait dessiné sur une boite de carton des trous représentant deux yeux, un nez, une bouche. Le jeu consistait à lancer un de ses noyaux, soit pour faire tomber la pyramide et on emportait les noyaux, ou on ratait et ils changeaient de propriétaire.

De même pour la boite où le lancement réussi dans un des trous rapportait un certain nombre de noyaux suivant la difficulté.

A côté de l'école, il y avait plusieurs distractions possibles au marché en contre bas où l'on pouvait acheter des friandises, ces pépites ou graines de courges, de la cannelle, de la réglisse….Mais nous aimions aussi aller jouer au football sur un terrain vague situé un peu plus haut que notre école.

Le Jeudi j'avais catéchisme à notre église, Notre Dame de l'Assomption, qui se trouvait dans le mellah, le quartier juif lui-même situé entre les remparts de l'ancienne cité portugaise. C'était Madame Vidal qui nous faisait réciter le catéchisme sous la supervision du Père Bousquet, un franciscain, un saint homme qui m'avait baptisé puis avec qui j'allais faire ma communion et que nous retrouverons plusieurs années plus tard.

Il ne valait mieux pas qu'il se plaigne de moi à Papa car la sanction était, comme toujours, immédiate.

Pour la messe, nous arrivions en famille avec deux moments forts : le sermon du Père Bousquet du haut de sa chaire qui avait un langage direct et coloré qui marquait, et celui de la quête qui voyait Papa chercher la monnaie qu'il avait dans sa poche, la compter et la distribuer à chacun, à savoir nous cinq. Il y en avait toujours un pour la faire tomber par terre et s'attirer la foudre du regard paternel.

Il y avait la kermesse du Père où tout le monde participait.

On allait voir les commerçants pour obtenir des lots et, dans ce domaine, je n'étais pas mauvais pour récupérer des bouteilles de vin ou d'alcool que l'ont pouvait gagner en lançant des anneaux d'une certaine distance pour atteindre le goulot.

Si l'anneau s'enroulait autour du goulot, le lanceur gagnait la bouteille.

Il y avait plein d'autres stands très attirants et la kermesse était toujours un succès.

Ce prêtre rayonnait par sa foi, sa façon de vivre d'une manière très simple, et il imposait le respect de tout le monde aussi bien des chrétiens, des musulmans que des juifs.

Ce séjour à Mazagan a été le lieu de nombreux exploits plus ou moins heureux.

Je m'étais trouvé une attirance pour les Sciences Naturelles et je pourchassais les lézards pour les piquer au formol avec une seringue.

Avec Yves, nous partions à la recherche de scorpions, et, lorsque nous en trouvions un on le ramenait au bout d'un bâton à la maison.

On mettait le feu autour de lui pour voir s'il se piquait comme on l'avait entendu dire.

Maman nous avait surpris dans notre expérience et elle était horrifiée.

Au parc public, il y avait des paons. Avec deux amis, nous en avons abattu un avec une tire-boulette ou lance pierre.

Echappant à la surveillance du gardien, nous sommes allés nous cacher et nous avons allumé un feu pour le rôtir.

Cela a duré un certain temps et nous avons du abandonner car la bête était toujours immangeable et il nous a fallu rentrer sans attirer l'attention.

Comme je devenais un petit homme, on m'emmena chez le tailleur et on me fit d'abord un pantalon et une veste pied de poule et plus tard on m'acheta un pantalon golf.

A l'époque Hélène faisait partie de la chorale de l'église et, avec ses amies, elles se retrouvaient pour danser entre elles.

C'est donc avec elles que je fis mes premiers pas dans le monde, moi le seul représentant du sexe masculin parmi ces demoiselles…

Maintenant, bien habillé, je me suis lancé pour une soirée qui avait lieu à la plage au vieux casino sur pilotis.

J'ai été entrainé d'abord dans un tango avec une gentille jeune fille mais une mauvaise surprise m'attendait.

En effet, à un moment donné il fallait changer de cavalière et je me suis trouvé avec une dame bien en chair dans les bras.

C'est là que l'orchestre entama ce que l'on appelait la danse atomique qui consistait, à un moment donné, à prendre sa cavalière par la taille et l'envoyer en l'air.

Quel ne fut mon désarroi quand j'ai du passer à l'action, d'autant plus que la brave dame venait de me dire qu'elle aimait danser avec moi.

A la maison, Maman avait l'habitude d'inviter des amies à prendre le thé.Excellente pianiste, elle jouait régulièrement avec un trio composé d'une contre basse Madame Frédérique, d'un violoniste, Monsieur Reig et d'une chanteuse, Blanche d'Alegron.

Pour nous, les enfants, c'était un difficile moment à supporter car aucun de nous ne savait apprécier et, surtout, il ne fallait pas faire de bruit, ce qui n'était pas dans notre nature.

Avec mon frère Yves, nous dormions dans la même chambre qui était grande et qui contenait la bibliothèque de la famille.

Ayant besoin d'argent pour acheter quelques friandises, nous avons décidé de prendre des livres, non pas ceux du premier rang mais ceux de derrière afin qu'il n'y ait pas de trous visibles dans la rangée.

Nous sommes allés les vendre au poids à un marchand juif du mellah. Il nous donna quelques pièces, et, curieusement Il avait l'air ravi de cette affaire et nous a beaucoup remerciés en nous disant que si nous en avions d'autres nous n'avions qu'à les lui apporter.

Ce que nous fîmes et notre ingénieux stratagème ne fut découvert par les parents que lorsque nous avons déménagé.

Nous eûmes alors un mauvais moment à passer….

Ce que nous aimions, c'était lorsque nous allions à la plage qui était grande et sans danger, si ce n'est parfois le désagrément de poser le pied sur une torpille, ce poisson plat qui nous envoyait sa décharge électrique qui nous faisait bondir.

Sur la plage, c'était tous les jeux habituels avec une prédilection pour les circuits de billes toujours aussi grands et au parcours toujours aussi variés.

Il y avait aussi le Jokari. C'était un jeu où il fallait taper avec une raquette en bois dans une balle en caoutchouc reliée par un long élastique à une base fixe. Je faisais des parties avec mes amis et avec le pèrede l'un d'entre eux.

Papa nous rejoignait à midi en sortant de son bureau qui n'était pas loin.

Il partait avec Maman avec son bonnet blanc qu'on pouvait suivre, car excellents nageurs tous les deux, ils allaient très loin au large.

Parfois, nous emmenions notre chien, un lévrier qu'on appelait localement, un sloughi. Il fallait voir ce bel animal courir tellement vite et avec quelle élégance.

Lorsque nous revenions à la maison, il courait sans difficulté à côté de la voiture qui allait quand même bon train.

A la maison, notre fidèle Dada veillait sur nous comme ses enfants. Elle avait sa chambre dans la cour et participait à toutes nos activités.

Un moment qui m'a marqué, ce fut la venue des Petits Chanteurs à la Croix de Bois. Nous avons assisté à leur concert à la salle des fêtes mais l'événement fut que nous en avons hébergé deux à la maison.

J'étais en admiration quand l'un d'eux m'a dit que son père était chauffeur d'autobus à Paris : je l'ai interrogé et il m'a raconté en détails ce que faisait son Papa sur cet imposant véhicule.

Les parents ont reçu à dîner l'abbé Maillet qui les dirigeait. Quelle personnalité et quelle autorité auprès de sa troupe !

Nous avons aperçu Orson Welles qui était venu pour le tournage d'Othello, notamment la descente de Iago dans sa cage à la porte de la mer dans la cité portugaise.

Autre manifestation annuelle que nous aimions bien, c'était la Foire de Mazagan sur le port.Tout ce qui faisait l'économie locale était présent mais ce qui nous attirait c'était les attractions foraines et, c'est là que nous avons découvert le baby foot. Nous avons fait des parties acharnées, souvent avec un adjoint de Papa, Monsieur Léandri.

Dans le parc où nous avions sacrifié ce pauvre paon, il y avait un grand terrain de boules qui attirait de nombreux joueurs.

Il y avait aussi et surtout un tennis qui nous a tous accaparés.

D'abord les parents, Maman avec un service original et Papa avec un bon coup droit pour des parties homériques avec certains de leurs bons amis.

Il en sortait complètement en nage mais heureux de s'être bien dépensé.

Hélène s'y était mise et elle avait un bon coup droit.

Quant à moi, j'ai suivi leur exemple en jouant beaucoup sur le mur et avec un ramasseur de balles qui avait bien appris en regardant jouer les autres et qui deviendra plus tard un entraineur recherché.

Il y avait des tournois auxquels nous participions avec plus ou moins de bonheur.

Au collège, j'ai découvert un univers qui n'avait rien à voir avec ce que j'avais connu à l'école primaire et Monsieur Saure.

Je suis entré en sixième classique, et il m'a fallu apprendre le latin avec les conjugaisons, les règles de grammaire, sans aucun enthousiasme, ce qui préoccupait les parents et surtout Papa qui s'escrimait à me les faire apprendre avec une méthode dont il était le seul à croire en l'efficacité.

Il faut dire que dès qu'il avait le dos tourné, mon esprit vagabondait dans d'autres directions.

Je préférais aller m'amuser d'abord avec mes amis de classe comme les filles Laure Bouillot, Emma Assedo, Renée Guillemot…..ou les garçons comme les marocains Zine, Mekki, Zéroual … ou lesjuifs Larédo, Ben Simon….

Le cours de musique avec Madame Reine Fertinel était l'occasion de chahut et de vastes rigolades.

Le sport avec Monsieur Vautier était un moment fort apprécié.

A la fin de l'année, il y avait la distribution des prix où…je n'ai jamais été « nominé ».

Mes parents voulant absolument me voir obtenir des résultats scolaires corrects m'ont fait prendre des cours d'Anglais chez une dame anglaise, Mrs Pratt, qui habitait en médina.

Vieille dame qui portait une perruque et qui était sourde….ce qui n'incitait pas à la sagesse ses quatre élèves, loin s'en faut.

C'est aussi à Mazagan que j'ai pu approcher le monde de la chasse grâce à Monsieur Levrat qui travaillait à la Coopérative Agricole et qui avait la gentillesse de m'emmener avec lui. J'ai apprécié la marche dans la campagne, l'affut et, tout d'un coup, un perdreau qui avait la mauvaise idée de sortir de la lisière…

***C'est à cette occasion que j'ai appris la valeur de la patience et de la ténacité mais aussi la beauté de la nature dans sa diver*sité.**

Papa voulant que j'occupe intelligemment mes vacances sans embêter Maman m'a fait travailler dans la Société Coopérative Agricole dont il était administrateur.

Je faisais de petits travaux d'administration, j'utilisais les premières machines à calcul et surtout j'allais avec une équipe et son responsable sur les souks qui avaient tous un nom particulier, à savoir celui du lieu et celui du jour.

Ainsi le souk el Had des Ouled Fredj, souk du Dimanche de la tribu des Ouled Fredj, et le souk el Khemis de Zemamra, celui du Jeudi à Zemamra.

Là, nous apportions des semences pour certains, et pour d'autres nous leur achetions les céréales provenant des semences qu'on leur avait attribuées la saison précédente. C'était vrai pour du blé dur ou tendre, de l'orge, du lin, du sorgho, du mil….

C'était très intéressant et cela m'apprenait à vivre et à parler avec les gens, notamment en arabe.

En plus, *j'ai bénéficié d'une enveloppe à l'issue, ce qui m'a permis de m'acheter mon premier vélo, tout seul !*

Autres moments forts de notre vie au Maroc, ce furent les possibilités de participer à la vie locale. En dehors des souks que je viens de citer, il y avait tout ce qui était lié aux fonctions de Papa auprès des autorités marocaines.

D'abord la plage qui à notre arrivée était constituée de cabines en bois et, au milieu, ce fameux casino sur pilotis qui va être détruit et toute la plage va être transformée.

Un complexe estival complet a vu le jour avec des cabines en dur, un centre avec poste de secours mais également boutiques et café-restaurant.

Juste derrière a été édifié un bel établissement avec piscine, l'hôtel Marhaba, qui veut dire Bienvenue.

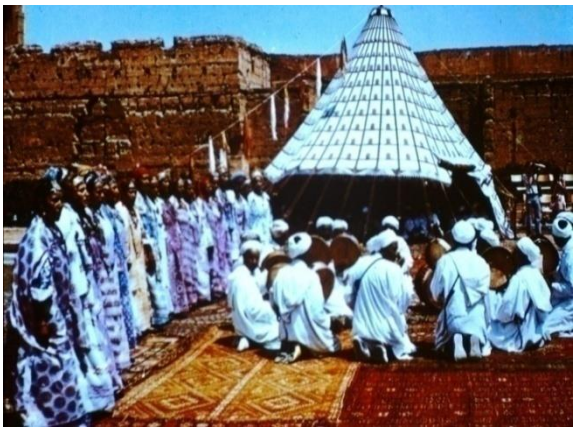
C'est le Général Juin, alors Résident Général, qui est venu pour l'inauguration de ce bel ensemble qui confirmait ce que le Maréchal Lyautey avait dit à savoir que :

« Mazagan était le Deauville marocain ».

Il y avait les Moussem, comme celui de Sidi Abdallah, qui était une fête populaire en l'honneur d'un saint.

C'était un important rassemblement de population, certains venant de très loin.

C'était aussi l'occasion de réunions familiales et amicales autour de repas typiques, les Diffas, donnés par les chefs de tribus et les caïds.



Essayons de relater l'atmosphère qui, en fait, avait de multiples facettes.

Nous étions installés sous des tentes caïdales qui se différenciaient des autres par leur forme, leur couleur blancheavec des motifs noirs.

A l'intérieur, matelas pour s'asseoir et coussins pour s'accouder.

Une table basse, généralement ronde,allait être posée devant nous, puis notre hôte venait s'installer en dernier fermant ainsi le cercle.

Notons, sur le plan culturel, que chez nous, en Occident, c'est nous qui nous installons autour de la table pour prendre le repas.

Au Maroc, c'est la table que l'on amène pour l'installer devant nous.

Arrivait alors une femme avec une cruche dans la main droite, une bassine dans la main gauche et une serviette posée sur son avant bras. Elle présentait la bassine à chacun des invités qui tendaient leur main droite au dessus pour qu'elle leur verse de l'eau et qu'ils puissent se laver puis s'essuyer sur la serviette qui pendait.

Lorsqu'elle avait terminé, la diffa commençait par un méchoui, rôti dans un four de terre cuite et apporté sur un plateau.

C'est alors que le maître de maison prononçait la phrase rituelle avant tout début d'action : « BISMI ALLAH », ce qui se traduit par : Avec l'aide de Dieu ou au nom de Dieu et qui est une prière pour bénir notre repas.

Chacun pouvait alors prendre de la viande en la détachant *avec sa seule main droite*, la main gauche étant considérée comme impure en Islam.

Notre hôte faisait de mêmeparmi les meilleurs morceaux pour les remettre lui-même, notamment aux invités de marque ou aux dames.Les morceaux de choix se trouvaient le long de l'échine ou sous la peau grillée.

Pouvaient suivre des brochettes de foie ou de cœur de veau que l'on mangeait avec un peu de cumin, ou même une dinde toute dorée avec sa sauce toujours délicieuse.

Un ou plusieurs tagines suivaient.

Le tagine était d'abord le nom donnéau plat en terre cuite que l'on pouvait laisser sur un qanoun ou brasero. Ainsi y mijotaient heureusement viandes, parfois poissons, le tout avec des légumes, citrons, coings, pruneaux, amandes, ….sans jamais oublier les épices.

Le point commun de ces ensembles était la sauce - la marga- qui les accompagnait. Toujours délicieuse car résultat de mélanges jalousement gardés par la cuisinière. Pour s'en convaincre et surtout être en accord avec les règles de savoir vivre local, il fallait attaquer le mets en prenant un morceau de pain que l'on prenait d'une Kesra, une galette locale contenant quelques grains d'anis.

Il suffisait alors de le tremper dans la sauce pour en apprécier la saveur et, indirectement, rendre honneur à la cuisinière avec une formule rituelle :

« *Que Dieu bénisse ces mains qui nous ont fait une si bonne sauce* ».

On pouvait ensuite s'en prendre au plat proprement dit.

Très souvent, on apportait la Pastilla, ce plat fait de fines feuilles, sorte de crêpes transparentes artistiquement saupoudrées de sucre en poudre et de cannelle.

L'intérieur comprenait en général une farce de morceaux de pigeons et d'amandes.

Un plat typique, merveilleux de présentation et d'un raffinement extrême.

Le couscous suivait, servi dans un plat en cuivre surmonté par un couvercle en général en osier coloré ou en cuivre que l'on ôtait devant les convives.

Apparaissait alors un cône de semoule roulée à la main avec quelques raisins secs cuits. Des légumes (carottes, courgettes, navets…) et de la viande le coiffaient,donnant à ce plat traditionnel un aspect bien appétissant.

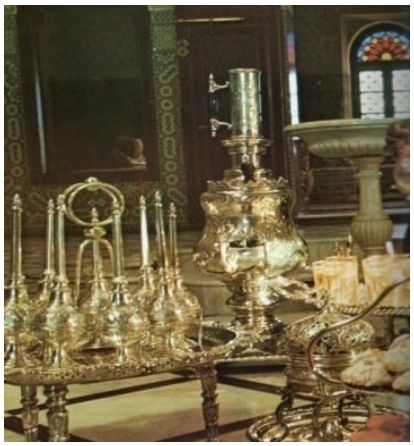
Pour le manger il fallait, toujours avec la main droite, prendre un peu de semoule que l'on mélangeait avec des légumes et de la viande.

Alors par un léger mouvement du poignet, l'ensemble se transformait en une boule que l'on pouvait pousser dans la bouche avec le pouce.

Parfois, comme dessert, on nous servait une pastilla au lait, très légère avec des amandes émondées et de l'eau de fleur d'oranger.

En général venaient des fruits mais le plus souvent des pâtisseries diverses et variées où dominaient les goûts d'amande, de fleur d'oranger, de cannelle et toujours des gâteaux au miel.

A l'issue, il était d'usage de nous présenter un aspersoir d'eau à la fleur d'oranger ou de rose pour s'en répandre d'abord sur les mains puis sur le visage.



De même, on faisait alors passer devant chacun des convives un brûle- parfum d'où montaient des volutes de fumée d'encens ou de bois de santal que l'on rabattait sur soi pour s'en imprégner…

Le comble du raffinement !

Alors, la table était retirée et tout le monde s'alanguissait contre les coussins et assistait à la préparation du thé à la menthe. Privilège, en général, d'une personne âgée qui, suivant un rituel ancestral, et assise en tailleur, avait à ses côtés un plateau sur lequel se trouvait une boite contenant du thé, un pain de sucre et un marteau pour pouvoir le casser en morceaux et de la menthe fraiche.

Quelqu'un d'autre lui apportait alors une bouilloire qui était sur un brasero sur pieds et versait un peu d'eau dans la théière que lui tendait l'officiant qui la rinçait pour la chauffer.

Ensuite, ce dernier introduisait le thé puis la menthe et des morceaux de sucre et demandait que l'on remplisse l'ensemble de la théière avec l'eau chaude.

Il faisait infuser, se versait un fond de verre pour goûter avec un soupir de satisfaction quand cela lui paraissait parfait.

Dans le cas contraire, il rajoutait un peu plus de sucre.

Enfin satisfait de son œuvre, il remplissait tous les verres qui avaient la particularité d'être colorés et ornés de dorures.

Dans le sud marocain il est de tradition de prendre trois verres :

Le premier est fort comme la vie, le deuxième est doux comme l'amour et le troisième suave comme la mort.

Le repas, ou plutôt la diffa, se terminait et le Moussem était l'occasion d'assister à une deuxième partie, la fantasia, un événement emblématique de la richesse et de la diversité du patrimoine culturel marocain.

Sur une piste large d'une centaine de mètres et longue de 600 mètres environ avec de part et d'autre tous les spectateurs, nombreux sous des tentes, une bonne quinzaine de chevaux arabes piaffent d'impatience.

Ils sont très joliment harnachés avec des selles traditionnelles souvent colorées avec des dorures et de larges étriers. Les cavaliers sont eux aussi dans leurs plusbeaux atours et tiennent chacun un Mukahla, ce long fusil chargé avec de la poudre.

Ils ont un chef et à son signal, ils partent dans un galop effréné et sur un nouveau signal de sa part, ils se mettent debout sur leurs étriers et lèvent leur fusil en le faisant tournoyer en l'air pour, tous ensemble, déclencher une salve libératrice.

Le bruit de la salve, la poussière soulevée, l'odeur de sueur des chevaux, les you-you des femmes, les cris et les applaudissements forment un ensemble unique et inoubliable.

Des diffas, j'ai eu l'occasion d'en faire de nombreuses, notamment dans des demeures somptueuses comme le palais du Pacha de Mazagan.

J'ai pu y admirer l'originalité de la disposition des lieux avec, toujours, une entrée discrète pour ne rien laisser deviner de l'extérieur.

Une entrée avec un petit couloir en coude et l'ouverture sur un patio où trônent une fontaine et sa vasque.

Quatre petites parcelles avec des orangers, des rosiers et d'autres fleurs forment un tout harmonieux et ô combien reposant.

J'ai pu y admirer la richesse du travail des maçons avec leur maitrise dans l'utilisation du stuc, celle des menuisiers dans la confection et la décoration des portes, fenêtres et plafond.

Que dire enfin du savoir faire des dinandiers avec ce travail ciselé de plateaux, plats, théière et bouilloire.

A noter que la femme de notre hôte ne participait jamais à la diffa.A l'issue, il était de bon ton que Maman et celles de ses amies qui étaient présentes aillent lui faire une visite de courtoisie dans son espace vital pour prendre une autre tasse de thé agrémentée, là aussi, par des pâtisseries.

Des repas typiques, j'ai également eu l'occasion d'en faire chez des personnes moins en vue, ou de conditionplus modeste.

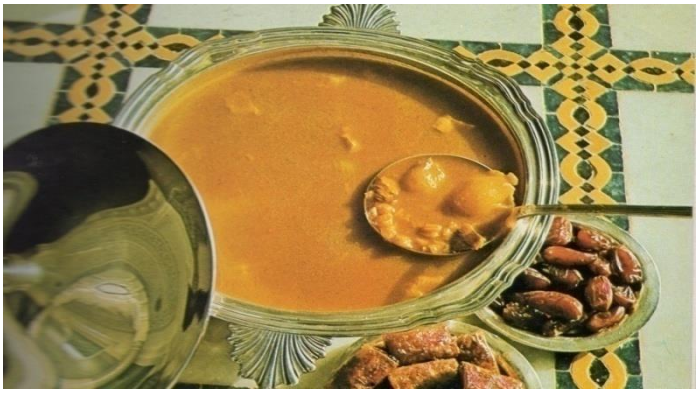
Avec un tagine qui fait partie de la cuisine familiale de tous les jours ou un seul couscous, sans évidemment oublier l'incontournable verre de thé à la menthe, c'était cette même ambiance chaleureuse où l'on est DIF ALLAH c'est-à-dire l'invité de Dieu.

Ceci explique toutes ces marques d'attention et ceci démontre, si besoin est, ce que veut dire l'*Hospitalité dans le monde arabe et plus particulièrement au Maroc.*

Je ne saurais également oublier le repas de rupture du jeûne pendant le Ramadan.

Cela commençait toujours par une soupe – la harira – très riche, notamment avec des lentilles, pois chiches, mais aussi des œufs, des morceaux de viande, le tout avec des brins de coriandre, le Kosbor, qui donnait un goût délicieux.

Cette soupe était toujours accompagnée de gâteaux au miel et des dattes.



Aujourd'hui, je n'ai malheureusement qu'un regret et, il est de taille, c'est de n'en avoir pas plus profité.

Le sucré et le salé se côtoyaient, le mélange heureux des épices donnait à tous les mets des saveurs, des odeurs auxquelles mon palais n'était pas habitué.

Voilà la description d'un aspect culturel de ma vie au Maroc.

J'ai eu la chance et le privilège d'assister, de voir, d'échanger avec une autre culture, et, *tout cela restera gravé dans ma mémoire et me permettra de mieux comprendre l'histoire des pays et des hommes.*

Et cela m'aidera beaucoup dans ma vie.

Merci à mes parents de m'avoir fait naître au Maroc.

Merci Papa de m'avoir permis d'accéder à toutes ces opportunités qui m'ont préparé à ma vie d'homme, et, Mazagan a incontestablement été un point fort.

LES VACANCES EN FRANCE

Tous les deux ans, nous allions en vacances en France, non pas en bateau, mais en voiture en traversant l'Espagne.

Il faut avoir en mémoire que le Maroc, depuis le début du siècle, comprenait, outre le Protectorat Français, une partie espagnole, dans le nord du pays, et, une zone internationale autour de la ville de Tanger.

Nos voyages se transformaient en aventures toujours marquantes et souvent pleines d'anecdotes, rendues épuisantes du fait des grandes chaleurs de l'été.

Je n'insisterai pas sur un voyage en voiture avec notre gentille Dada qui avait gardé ses vêtements traditionnels.

Ils devaient lui tenir chaud notamment durant la traversée de l'Espagne, et lui faisaient occuper- à notre détriment- une large place dans la voiture avec sa position habituelle, toujours jambes écartées, et, un succès assuré partout où nous allions dans la famille.

Nos équipées nous amenaient à d'abord passer en zone espagnole au poste frontière d'Arbaoua, au nord de Port Lyautey.

Puis, nouveau poste frontière car il fallait quitter la zone espagnole et entrer dans la ville internationale de Tanger.

Là, après avoir embarqué la voiture,il fallait prendre le bateau pour traverser le détroit de Gibraltar qui était toujours agité, causant des dégâts sur certains d'entre nous.

Nous débarquions au port espagnol d'Algésiras qui fait face à ce fameux rocher, possession anglaise, et qui a joué un rôle de première importance durant la guerre, compte tenu de sa position stratégique.

Nous avons pu venir dans la ville qui se trouve à ses pieds et qui était une zone franche, donc intéressante pour les menus achats habituels.

Ce rocher est impressionnant et il est truffé de galeries et de systèmes de défense imposants auxquels….nous n'avons naturellement jamais pu avoir accès.

Le nom de Gibraltar vient de l'arabe Djebal Tariq, la montagne de Tariq.

Tariq était en fait le chef des armées arabes qui ont traversé le détroit en vue de la conquête de l'Espagne au septième siècle.

La légende raconte que lorsque le débarquement eut lieu, Tariq aurait fait brûler tous ses navires et il aurait alors dit à ses hommes :

« Maintenant, il ne nous reste qu'à aller plein nord »

Et ainsi commença l'occupation de l'Espagne qui dura près de sept siècles de grandeur.

L'Alhambra de Grenade, Séville, Cordoue….., les sciences, la médecine, les arts, les lettres … sept siècles de lumières pour le monde arabe, sept siècles dont tous les Arabes d'aujourd'hui ont la nostalgie.

Notre voyage dans l'Espagne de Franco était pour nous un vrai dépaysement, non pas par la chaleur et les paysages qui, jusqu'au nord de Madrid nous rappelaient le Maroc, mais par sa population, son mode de vie.

Nous avions bien quitté l'Afrique mais nous étions en zone transitoire versl'Europe et la France.

Des routes à n'en plus finir avec peu de villages entre les grandes villes.

Parfois, en l'absence de toute vie humaine et sous une chaleur torride, nous croisions deux policiers espagnols en patrouille de chaque côté de la route, en tenue impeccable, le fusil en bandoulière et coiffés de leur couvre-chef bien particulier, toujours porté de nos jours.

Nous faisions de longues étapes épuisantes pour tous et plus particulièrement pour Papa qui conduisait. Elles étaient calculées en fonction d'une chaine hôtelière d'Etat qui était soit des « Albergue del Tourismo » soit des « Paradors ».

A Séville nous avons pu assister à une course de taureaux dans les arènes sous une chaleur torride.

On avait des places au soleil car moins chères que celles à l'ombre…

Manifestation haute en couleurs et emblématique de la culture espagnole, mais pas toujours à voir.

Le spectacle était dans l'arène naturellement mais également dans les tribunes où les comportements étaient toujours vifs, bruyants et très en couleurs.

Ce que nous aimions bien, c'était nous dégourdir les jambes en allant dans les villes, à la fraiche, arpenter ces grandes avenues ombragées où les Espagnols aimaient se retrouver jusque tard le soir.

Papa prenait souvent un café car il voulait continuer sa route sans trop perdre de temps. Quant à nous, nous nous délections en prenant des « batidos con lecce y con fresca », une sorte de lait frais mixé avec des fraises.

L'arrivée en France, avec passage de la douane à Irun, nous faisait entrevoir la fin du voyage avec hébergement à Paris chez Tante Linette, la sœur de Maman. Elle était religieuse, s'appelait Mère Benoit, et habitait au couvent des Bénédictines qui se trouvait à Vanves, dans la banlieue de Paris.

Et c'était les retrouvailles familiales toujours chaleureuses mais également des visites de musées, des monuments etdes soirées pour voir des opérettes éblouissantes au Chatelet et au Mogador (La belle de Cadix, Violettes Impériales….).

C'était aussi le moment d'aller dans les Grands Magasins pour se rhabiller et j'étais émerveillé par leur grandeur mais aussi par les lumières et par la foule.Dehors, c'était une cohue de voitures qui klaxonnaient et qui allaient dans tous les sens : c'était Paris, la capitale de la France.

Chez Tante Linette, je ne sais toujours pas de qui était venue l'idée, mais on nous a demandé, à Yves et à moi, d'être enfants de chœur à un office.

Tout se déroulait parfaitement tant que nous n'avions rien à faire de particulier.

Tout changea lorsqu'on nous mit entre les mains un encensoirsuspendu par des chainons. Il fallait agiter le tout de droite à gauche pour permettre aux braises qui se trouvaient en son fond de diffuser une belle fumée odoriférante.Notre mouvement commun n'a pas du être le bon car l'encensoir s'est trouvé penché au point que les braises sont tombées sur le tapis au pied de l'autel.

Si le Prêtre a continué sa messe comme si de rien n'était, deux sœurs se sont précipitées pour rétablir la situation et éviter que les braises ne fassent pas trop de dégâts sur le tapis.On ne nous a plus jamais redemandé de servir la messe.

Il nous arrivait parfois d'être hébergés à Rueil chez la Tante Marthe, une femme de caractère et pittoresque..Elle-même une Saint Exupéry, elle avait épousé le frère de notre Grand'mère de Bourges, Paul Lecacheux et était la tante d'Antoine de Saint Exupéry, fierté de la famille.Je me souviens que Maman racontait que Tante Marthe s'amusait d'avoir son trousseau de jeune mariée brodé « S.E.L » Saint- Exupery- Lecacheux…

Tante Marthe était venue au Maroc, à Mazagan où elle s'est distinguée par son originalité vestimentaire dont un chapeau noir, mais aussi par des « vive les poilus » en s'adressant aux soldats qui passaient dans la rue, devant chez nous. Pour aller de Rueil à Paris, nous prenions le train et mon plaisir était de monter dans la voiture de tête et tout contre la cabine du conducteur pour mieux voir le paysage et surtout le voir manœuvrer.

Après Paris c'était le tour de toute la famille :

A Mulhouse, les Thibaudin avec Tante Hélène, la sœur ainée de Papa, son mari, l'Oncle René, un ingénieur brillant, et leurs enfants Pierre, Jacqueline, Louis, Françoise, Monique, Daniel et Milène. C'était une famille d'artistes particulièrement doués en musique, théâtre, poésie et peinture…Je me souviens des chansons que Jacqueline nous avait apprises, comme « Bal petit bal »….et Milèneétait déjà pleine d'imagination.

C'est à Mulhouse où je me suis bien amusé avec mon cousin Daniel et où j'ai fait connaissance avec cette Alsace si chère à l'histoire de notre France.

Avec les cigognes, les mêmes que nous voyions venir au Maroc au Printemps mais aussi ….le fameux pain d'épices que nous avait apporté une dame qu'on appelait Madame Totof et qui travaillait chez mon oncle et ma tante.

Bourges était le berceau de la famille Besson fondé parArmand et Edith.

Il y avait le radiologue qui habitait la rue Cambon : c'était Henri, le frère ainé et son épouse Tante Jeanne. Ils avaient perdu leur fille Edith, mais nous retrouvions leurs enfants Michel, Nicole, Geneviève, Jean, Jacques, Mad, Bernadette et Marc qui était le fils de Loulou qui avait été tué par les Allemands. Il avait été adoptépar les Henri comme l'avait été sa sœur Marie José par l'Oncle Jean et Tante Jacqueline.

Je me souviens qu'à la mort de leur Maman, à la suite d'une opération, mes parents se sont proposés pour accueillir l'un ou l'autre des deux enfants. Cela ne s'est pas fait, et, avec le recul, je crois que c'était la meilleure solution pour eux de rester ensemble à Bourges.

Les Henri ayant une villa avec un tennis à La Baule, il nous arrivait d'y aller durant notre périple estival.C'est là où j'ai passé de merveilleux moments avec ma « cousine-copine »Bernadette qu'on appelait Nadou.

En l'absence de Geneviève et de Nicole, je dois également mentionner les parties de tennis avec sa sœur Mad et de bateau avec Jeannot et Jacques.

Rue Jean Jacques Sabathier, là où avait exercé le grand-père Armand Besson, habitaient Jean, un médecin généraliste et son épouse Jacqueline qui nous accueillaient, eux aussi, avec une grande gentillesse. Nous nous entendions très bien avec leurs enfants Philippe, Marie-Françoise, Alain, Catherine et Marie-José, la sœur de Marc, avec lesquels nous passions de sacrés bons moments, notamment à écouter les bonnes histoires de notre merveilleuse grand'mère.

A Gouzon, dans la Creuse, on passait voir les René Besson avec leurs enfants Boby, Magali et Evelyne.

Je n'oublie pas Tante Zette, la veuve de Zanan, et ses trois garçonsFrançois,Michel et surtout Jean qui était venu nous voir au Maroc à Mazagan où Papa s'était arrangé pour le faire participer à une fantasia.

Du côté de Maman, en dehors de sa sœur Tante Linette, il y avait une halte privilégiée, c'était chez notre grand'mère Dumas aux Roches Vertes, petit hameau près d'Angers.

Là aussi, ce fut la découverte de notre belle France profonde avec cette campagne où se côtoyaient vignobles et champs de blé.

Aller voir la voisine Madame Lambert traire les vaches et pouvoir boire du lait encore chaud que l'on avait ramené dans un pot métallique spécial, faire les foins avec le Père Bompas et que l'on ramenait dans la grange en haut de la charrette tirée par un solide cheval, quel dépaysement !

On allait aussi à Denée, village distant de quelques kilomètres.

Toutes ces activités étaient nouvelles pour nous et nous amenaient à rencontrer beaucoup de gens et apprendre ce qu'ils faisaient au gré des saisons. Ils nous parlaient de leur vie, des deux grandes guerres et de ce que leur famille avait vécu.

Des gens simples, mais riches d'expérience.

Je n'oublie pas le frère de Maman, l'oncle Jacques qui habitait à Haubourdin dans la banlieue lilloise.

C'était, là aussi, un bon moment avec un accueil très chaleureux de sa femme Tante Fanchon qui était d'une grande gentillesse.Avec leurs cinq enfants, Dominique, Jean Claude, Pierrot, François et plus tard Catherine, nous nous amusions bien, d'autant plus que dans leur jardin, il y avait un blockhaus, reste de l'occupation allemande.

Je n'ai pas connu son histoire mais il devait rappeler de mauvais souvenirs à l'oncle Jacques qui avait été fait prisonnier au début de la guerre et était resté emprisonné dans un stalag en Allemagne au moins pendant deux à trois ans.

Partout, les parents nous faisaient voir les richesses fabuleuses de notre histoire et de notre exceptionnel patrimoine. Les cicatrices de la guerre étaient toujours palpables mais la vie reprenait son cours et cela m'amenait à tirer une conclusion :

« *Rien n'est jamais définitif dans la vie, la volonté et la ténacité sont deux qualités fondamentales qui s'ancraient déjà bien dans mon encore jeune esprit ».*

Les vacances se terminaient et il fallait revenir chez nous car la rentrée scolaire était proche.

RETOUR AU MAROC.

Et, Papa ayant de nouveau été muté à Port-Lyautey, il a fallu repartir à zéro.

Notre maison était grande, belle et surmontée d'un mat sur lequel flottait notre drapeau tricolore.

De nouveau, nous avons changé de professeurs et d'amis, ce qui était pénible à première vue mais qui nous permettait *toujours de nous remettre en question*, une chose qui m'aidera beaucoup dans ma vie à venir.

Au Lycée, qui était mixte, j'avais de bons camarades avec lesquels je partageais naturellement les cours. J'ai commencé à apprendre l'arabe avec Madame Chalaud, dont la fille faisait partie de mes amies.

J'avais un professeur de Mathématiques, Monsieur Rozé, qui s'évertuait à nous apprendre les subtilités de la trigonométrie et plus précisément que sinus 30 était égal à un demi, ce qui me laissait complètement indifférent car je n'en voyais vraiment pas l'utilisation courante.Dans ce cours, nous les garçons, nous étions souvent privilégiés car il interrogeait toujours les filles et de préférence celles qui étaient plutôt bien faites….Je n'en dirai pas autant de sa femme qui était professeur de Sciences, qui avait un air revêche de nature et qui nous intimidait beaucoup.

Aussi, au moment des interrogations orales, chacun tentait de se faire discret ou de ne pas croiser son regard pour ne pas être interrogé.Compte-tenu de nos résultats scolaires qui n'étaient pas jugés satisfaisants, nous avions droit, avec Yves, à venir chacun notre tour voir Papa qui travaillait sur ses dossiers mais qui trouvait le temps de nous faire réciter nos leçons.

Le sport, avec Messieurs Chauchereau et Cipierre, tenait une part importante avec tout ce que l'on faisait, notamment au Hand Ball où j'étais goal de l'équipe cadet du lycée.Mais c'est le tennis qui était mon activité principale.

J'ai fait de nombreux tournois dont un gagné avec remise d'une coupe que j'ai toujours. Je me souviens d'une partie interminable en pleine chaleur que j'ai gagnéepar 23 jeux à 21, score plutôt peu courant !A la fin de parties comme celle là, on buvait pour se réhydrater deux boissons cultes localement comme du Cruchà l'orange ou du Judor au pamplemousse sans oublier le Coca Cola que nous avaient amené les Américains.

J'ai eu la chance d'être sélectionné, avec Hélène, pour un stage à Rabat dirigé par Henri Cochet. Cet impressionnant joueur était l'un des quatre célèbres mousquetaires qui avaientgagné la Coupe Davisen 1927.

Pendant les vacances, lorsque nous n'allions pas en France, Papa, comme à Mazagan me faisait travailler à la coopérative agricole. J'y faisais du travail de bureau et des vérifications de comptes avec une des premières machines à calculer que l'on actionnait avec une manivelle placée sur le côté.

Ce qui m'intéressait le plus c'était lorsque nous allions aux souks hebdomadaires de la région. Nous partions tôt le matin avec toute une équipe de manutentionnaires dirigée par un homme de grande expérience.

J'ai été marqué par un événement survenu au cours d'une de ces tournées.

La mission consistait en transactions avec les agriculteurs qui venaient vendre le produit de leur récolte gagné à la suite des semences que la coopérative leur avait fournies, ce qui était une garantie pour eux de vendre à un prix fixe.

Or, j'avais remarqué une personne âgée qui attendait pour se faire payer par notre chef. Mais elle se faisait sans cesse prendre sa place dans la file.

Aussi, à un moment, j'ai pris la décision de me lever de ma chaise et d'aller la chercher pour la faire passer en premier et lui faire obtenir son dû.

L'événement a eu une suite inattendue pour moi.

En effet, ce Monsieur qui n'avait recueilli qu'une somme modeste pour tenir compte de ce qu'il avait amené s'en est allé pour revenir quelques instants après. Il m'apportait, pour me remercier de mon geste enverslui,un petit plateau sur lequel il y avait un verre de thé à la menthe et un beignet appelé « sfinge ».

J'étais ému par cette générosité spontanéequi me montrait comment un *petit geste peut entrainer d'aussi belles réactions humaines* de la part d'un Marocain d'origine bien modeste.

Je m'en souviendrai.

Avec deux de mes bons camarades, aujourd'hui malheureusement décédés, nous allions retrouver leur Maman à un club tenu par les Américains, du fait de leur présence militaire à Port Lyautey et dans les environs.

Cette Maman était une veuve, son mari ayant été tué au moment du débarquement des Américains en 1942.

Elle nous a appris les premiers rudiments du bridge avec un moment sympa, celui où elle commandait des jus d'ananas en boite que nous aimions beaucoup.

Les vacances se sont terminées et avant de retourner au Lycée, j'ai reçu ma paie, la mienne, à moi tout seul !

J'ai pu m'acheter un beau vélo moteur Peugeot qui était ma fierté surtout quand je rencontrais mes amies.

On était toute une bande et nous nous amusions beaucoup avec des baignades à la plage de Mehdia distante d'une vingtaine de kilomètres que nous faisions en vélo.

La plage était belle mais plutôt dangereuse, aussi allions nous au kilomètre 600 de la jetée où nous pouvions nous baigner sans danger car en dehors des rouleaux.

Nous nous retrouvions parfois à la maison où nous avions une petite piscine dans le jardin, ou chez les uns ou les autres pour danser.

Deux de nos camarades, Michel Salle et Alain de Metz, se sont distingués en faisant une belle équipée en tandem jusqu'à Rome, ce qui faisait beaucoup de kilomètres et plein de souvenirs.

De Port Lyautey et grâce aux parents de mon ami Alain, je suis allé, pour la première fois de ma vie, faire des « rudiments » de skis « en bois », à Ifrane dans l'Atlas.

C'était dans les années 1954 peu avant l''indépendance.

Avec mon vélo moteur, je parcourais la médina ou j'allais à Rabat, soit une trentaine de kilomètres, sans craindre pour ma sécurité.

Au Lycée et partout au Maroc, je n'ai jamais eu de problèmes relationnels pour des raisons de couleur, de peau ou de religion.

Que cela soit avec des camarades français, arabes ou juifs, nous vivions notre adolescence en toute quiétude quant aux événements qui allaient arriver.

Le 7 Mai 1954 est une date que je n'oublierai jamais, celle de la fin de la bataille de Dien Bien Phu.

A la maison qui jouxtait le bureau de Papa, il y avait sur le toit le drapeau français qu'un mokhazni montait et descendait tous les jours.

Or, à l'annonce de cette cruelle défaite, c'est lui qui me demanda de monter sur la terrasse, et, tous les deux, ensemble, nous avons mis le drapeau en berne.

Lui le Marocain, il avait les larmes aux yeux, et, moi, je ne valais guère mieux….

J'avais 17 ans, j'étais dans la force et l'insouciance de mon âge. J'avais l'impression de ne pas être pris au sérieux par mes parents et surtout par mon père avec qui les relations commençaient à se détériorer.

Je voulais exister, prouver que j'avais des possibilités et des ressources… que j'ignorais totalement.

PUIS CE FUT LA FRANCE ET MES ÉTUDES

La situation allant se dégradant, la décision fut prise de me sortir de cette existence sans problème pour m'envoyer en pension en France, au lycée Michelet qui se trouvait à Vanves.

Ma correspondante était ma chère Tante Linette et mon toit d'escapade du week-end était une chambre du couvent.

Là, beaucoup de choses ont changé avec le pensionnat et ses règles à table où il fallait trouver sa place pour manger de tout et sans subir les brimades des plus anciens.

J'ai fait connaissance des études après diner et du dortoir immense pour une soixantaine de lits.

L'extinction des feux et ma découverte du poste à galène que j'écoutais sous ma couverture, la douche hebdomadaire dans un bâtiment qu'il fallait atteindre entraversant une cour extérieure, et, en plein hiver, c'était une grosse épreuve surtout pour moi qui venait d'un pays où il faisait si bon vivre.

Il m'a fallu aussi savoir me défendre dans des bagarres homériques.

Je me souviens de celle avec un Egyptien du nom de Médina qui en tombant par terre de mon fait, m'a mis, sans faire exprès, son doigt dans mon œil, occasionnant l'envoi chez le médecin.

Parmi mes bons amis, il y avait un dénommé Alain Corre, extrêmement doué en tout pour ses études, comme en sports.

Comme je lui disais qu'il allait pouvoir avoir un beau métier et qu'il n'aurait que l'embarras du choix, il me répondit : « tu sais je suis issu d'une famille modeste, mon Papa est cheminot et Maman fait des ménages, alors, je vais devoir bientôt arrêter mes études pour trouver du travail et soulager mes parents ».

Comment cela était ce possible ?

Je découvrais un monde et je commençais à me rendre compte de ma chance d'avoir des parents qui pouvaient me payer des études et qui étaient si près de moi.

Avec mes origines du Maroc, je me suis tout de suite lié d'amitié avec Yves Robert, un autre ami originaire de Gabès en Tunisie.

Dans ce même ordre d'idées, mes deux meilleurs amis étaient des Algériens, Smail de Tizi Ouzou en Kabylie et Fechkeur de Laghouat au sud.

Or, nous étions en pleine période de la guerre d'Algérie et une nervosité ambiante régnait dans le pays, sans épargner le Lycée.

Parmi les élèves,l'un d'entre eux qui ne cachait pas ses sympathies communistes est venu apostropher mes deux amis en leur disant de ne plus me fréquenter, moi le colonialiste du Maroc.

En réponse, mon ami Fechkeur lui a mis son poing dans la figure en lui disant de ne plus jamais prononcer de telles paroles à mon égard, car, en Islam, l'amitié est quelque chose de sacré et que j'étais un ami qui savait le comprendre.

***C'est en France, au Lycée, que pour la première fois j'ai entendu le mot de racisme, et, vraiment je ne me sentais absolument pas concerné*.**

La vie que nous avions menée au Maroc, la fréquentation et l'amitié entre nous, musulmans, juifs ou chrétiens, le travail de Papa en harmonie avec l'administration locale, le dévouement d'Hélène comme infirmière dans l'hôpitalde Rabat montrent que ce qualificatif était insultant et ne pouvait s'appliquer à nous.

Voilà un autre événement qui a marqué dans ma vie.

Mes études étaient moyennes car, n'ayant pas assez travaillé au Maroc, il me manquait beaucoup de bases.

Pendant les vacances, je retournais au Maroc où plus précisément à Rabat où Papa avait été muté pour occuper un haut poste à la Résidence.C'est là où j'ai appris que si je faisais mon Service Militaire dans l'aviation, alors je pourrais prendre des cours de pilotage.Ce que je fis à bord d'un Piper sur le terrain de l'Agdal dans la banlieue de Rabat.

Lorsque je fus lâché après une quinzaine d'heures de pilotage, ce fut un véritable événement pour moi. Faisant corps avec mon avion qui répondait à toutes mes sollicitations, je volais et je découvrais d'autres horizons qui m'étaient inconnus et c'était un autre élément qui allait nourrir ma personnalité d'adolescent.

Cela m'a donné un premier enseignement, à savoir que pour analyser et chercher à comprendre une personne, un événement ou une situation, voire un paysage, il fallait savoir observer sous tous les angles avant de se déterminer.

Pour l'occasion, Papa me donna un de ses livres préférés sur son Service Militaire comme Lieutenant Observateur à la base aérienne de Chartres et il me l'a dédicacé.

Or, c'est aussi vers cette période que, rentré en France, je me suis mis dans la tête qu'il fallait me préparer au Service Militaire et je me suis inscrit, par pur hasard, dans une institution para militaire, aux Cadets de l'Armée, avec séance d'entrainement le Dimanche.On m'a fourni un uniforme et la première fois, j'ai eu toutes les peines du monde à mettre mes guêtres que j'avais mises, je crois, à l'envers!

Un autre tournant de ma vie a été la rencontre aux Cadets de l'Armée d'un camarade assis à côté de moi devant une table où nous planchions sur une interrogation écrite. C'était Yves Martin qui allait devenir mon meilleur ami.

En discutant, il m'a dit que lui aussi était du Maroc où son père, qui était Général, commandait les troupes à Marrakech durant la guerre, donc à l'époque où nous étions à Chemaia, donc Papa dépendait de lui sur le plan militaire.

Nous nous souvenons qu'au moment du débarquement des Américains en 1942, le Général Henri Martin avait été d'une grande délicatesse au moment où Lucile nous quittait.

En fait, mes parents connaissaient, au moins de vue, la famille Martin, rencontrée à la messe à Marrakech.

Entre Yves et moi commençait une longue amitié qui dure toujours.

D'abord, des vacances dans la maison de campagne de ses parents dans le Jura, aux Rousses : c'est là, pour la première fois, que j'ai vraiment skié, c'est là, où avec des amis rencontrés par hasard, nous nous sommes vraiment amusés.

Pendant les grandes vacances, avec les Cadets de l'Armée, nous sommes allés parfaire notre entrainement à Berlin au camp Napoléon.

Se retrouver dans la capitale du Reich où les traces de la guerre étaient encore visibles, voir la porte de Brandebourg, le check point Charlie et les quartiers occupés par les forces alliées ne laissaient pas indifférents.

Nous sommes allés voir les impressionnantscimetières du côté russe et le camp des Américains où j'ai pu tirer auxfusils Garand ou US 17.

Je sentais une métamorphose en moi.

Ce milieu militaire, avec cette camaraderie et cet attachement à des valeurs qui existaient en partie dans les profondeurs de mon être mais que je n'avais su exprimer, allaient devenir ma raison d'être.

A mon retour, je me suis inscrit pour passer mon Brevet de Parachutiste prémilitaire.

Pendant les vacances suivantes, ce fut un entrainement intensif à Orléans : sports d'endurance, pompes pour n'importe quelles raisons, exercices techniques au portique pour apprendre à se diriger en l'air mais aussi entrainements de sortie de carlingue faisaient partie de notre quotidien.

Le chef avait remarqué mon ardeur et j'ai été nommé chef de stick, à savoir chef de l'équipe qui allait sauter.

Le grand jour arriva ; on nous emmena au terrain d'aviation, perception de parachutes et alignement des faisceaux.

Quand l'avion fut annoncé,ordre de : « Aux faisceaux, équipez-vous »puis inspection par le moniteur, un Adjudant Chef tout à fait remarquable.

L'avion, un NORD 2501 s'arrêta devant nous et je fus le dernier à embarquer car chef de stick.

Pour le décollage, nous étions assis et attachés sur deux banquettes qui se faisaient face.Les deux portes latérales avaient été enlevées et dès que l'avion eut atteint son altitude de largage, le moniteur jeta dans le vide un mannequin, le Siki, équipé d'un parachute à ouverture automatique.Cet essai était important pour les pilotes qui pouvaient ainsi apprécier la dérive due au vent et prendre les mesures qui allaient permettre de faire atterrir tout le monde dans la zone prévue au prochain passage.

Pendant le décollage et durant cette manœuvre préliminaire, le moniteur nous fit chanter pour nous donner du courage car le grand moment arrivait.En effet, lalumière rouge qui se trouvait sur la partie intérieure droite de la sortie de l'avion s'alluma et le moniteur donna l'ordre : « Debout, Accrochez ».

Tous debout, banquette repliée, nous avons accroché à un câble le mousqueton qui était au bout de la Sangle d'Ouverture Automatique (SOA), laquelle devrait extraire le parachute de sa gaine au moment du saut.

J'étais le premier du côté droit et je me souviens du clin d'œil du moniteur pour me dire OK, tout va bien.

Il me dit alors : « En position », c'est-à-dire que j'ai lancé vers l'avant ma SOA que je tenais par la main gauche et j'ai fait un quart de tour à droite pour mettre mon pied contre le rebord de la carlingue, mes deux mains sur les deux montants de la porte.Etre dans cette position, voir le sol à quelque 400 mètres au dessous, cela vous marque.

Une sonnerie stridente retentit, la lumière rouge passa au vert et je reçus une tape sur l'épaule.

C'était le signal.

Je me suis éjecté dans le vide à demi conscient jusqu'au moment de l'ouverture complète du parachute, quelque trois secondes après.

Ce fut alors un grand moment d'exaltation vite interrompu par un rappel aux consignes de sécurité par une équipe sono au sol.

J'effectuai mon tour d'horizon en jouant sur mes suspentes et je pris la position d'atterrissage car le sol approchait bien vite et le moment allait venir d'appliquer le fameux « Roulez- Boulez » que nous avions tant de fois répété en exercices.

Cerise sur le gâteau de cette journée exceptionnelle, l'avion avait pris de l'altitude pour permettre à notre moniteur de sauter en commandé.

Cela signifiait qu'il n y avait pas de SOA pour extraire automatiquement le parachute mais, c'est lui seul qui déclencha l'ouverture de son parachute en tirant sur une poignée à une altitude donnée par un altimètre qu'il portait sur son avant bras.

Pleins d'admiration, nous l'avons acclamé à son arrivée à l'aire de regroupement.

Mon deuxième saut eut lieu le lendemain, et là, j'étais en pleine conscience et j'ai pu savourer ce moment extraordinaire pour un homme que de se lancer dans le vide en pleine confiance avec son parachute.

Mon troisième saut, je l'ai fait sur le terrain de Percy à bord d'un Dakota où le câble d'attache de la SOA n'était pas en hauteur mais plus basse.

J'ai fait mes quatre sauts nécessaires pour obtenir mon Brevet de Parachutisme Prémilitaire.

Par la suite, j'ai pu faire un autre saut d'entrainement à Bergerac.

J'étais vraiment fier de moi, j'avais surmonté ma peur et je m'étais prouvé que j'étais capable de m'engager beaucoup plus loin.

J'ai senti que ma vie allait se transformer car, *pour la première fois, j'avais un but pour moi, sans l'intervention de quiconque, je voulais être militaire, je voulais devenir un Chef !*

Mais, il me fallait d'abord passer mes bacs, le moderne en première partie et la philo pour la deuxième.Ayant maintenant un but, j'ai tout fait pour réussir des examens alors que mes bases étaient loin d'être assimilées.

On était à la rentrée 1956 et toute la famille avait regagné la France non sans avoir pleuré ce Maroc aimé qui, maintenant, prenait son envol pour d'autres pages de son histoire.

L'installation à Paris ne fut pas facile dans les premiers temps.

Yves m'avait rejoint au Lycée Michelet car l'appartement que Papa avait trouvé Avenue d'Italie était trop exigu pour tous nous loger.

Complètement convaincu de ce qu'il fallait faire pour atteindre mon but, ce furent des nuits de travail et des week-ends à mes révisions, si bien que j'ai réussi mes deux bacs, le deuxième avec mention que je dois à un contexte particulier.

En effet, l'oral se passait à la Maison des Examens, rue de l'Abbé de l'Epée.La fille qui me précédait pour l'épreuve de philosophie, un fort coefficient,ne savait pas répondre aux questions de l'examinateur, un vieux monsieur à l'aspect peu engageant. Elle fut remerciée sans ménagement.

Moi, qui devais prendre sa suite, j'ai assisté à la scène et commençais à me poser des questions sur ma prestation à venir.

« Au suivant », tel fut le signal qui me fut donné pour que j'avance devant ce professeur, la peur de tous les candidats.Manifestement indisposé par la malheureuse candidate qui repartait en baissant la tête, il me demanda brutalement : «Et vous, êtes-vous esthète ? »

Instinctivement, j'ai répondu par un : « Oui Monsieur » !

Et l'examinateur de lever les bras au ciel en disant : « Enfin un candidat esthète » ; il m'en félicita, parla, tout seul, d'art ou je ne sais trop quoi, et me rendit ma liberté avec … une bonne note, un treize sur vingt, si mes souvenirs sont bons.

Je sortis de la salle sur un petit nuage mais plutôt retourné car, à l'époque, je ne savais pas ce que esthète voulait dire….et j'étais tellement abasourdi mais surtout heureux qu'il ne m'ait pas posé trop de questions sur ce « thème barbare ».

Comme c'était l'heure du déjeuner, je suis allé dans un petit restaurant du Boulevard Saint Michel avec un ami.

Voulant téléphoner à mes parents pour leur donner des nouvelles de mon épreuve, j'ai rapidement consulté la carte et j'y est vu une série de plats commençant par steak et frites.

J'en ai commandé un et je suis allé téléphoner.Quelle ne fut ma surprise à mon retour de voir que le serveur avait déposé à ma place un plat bizarre qui n'était autre qu'un steak tartare que je voyais pour la première fois…C'était de la viande hachée mais…non cuite et que…..je n'ai pas mangée !

Que d'émotions en une journée, mais, le bac était réussi et une nouvelle étape de ma vie s'enclenchait.

JE SERAI UN OFFICIER

Et ce fut mon inscription au Lycée de Poitiers car il y avait une classe préparatoire au concours de Saint-Cyr dans cet établissement, c'était la T.B.C.L ou « la Très Bahutée Corniche Largeau ».

Monde complètement nouveau avec bahutage par les Anciens, premiers contacts avec les Traditions, les chants militaires et notre baptême le deux Décembre, date ô combien symbolique chez tous les Saint-Cyriens car elle commémore la bataille d'Austerlitz, gagnée par Napoléon.

Mais, il fallait également travailler dur pour se préparer aux épreuves du Concours que je passai en Juin et que je n'obtins pas.

Ayant atteint la limite d'âge pour refaire une Corniche civile, j'ai du m'engager pour faire une Corniche militaire.

Je fus incorporé à Toulouse, d'abord à la caserne Niel au 14ème Régiment de Chasseurs Parachutistes pour y faire une partie de mes classes.

J'ai donc vécu la vie d'un deuxième classe et j'en tirerai des enseignements qui me serviront beaucoup le jour où je pourrai accéder à l'épaulette.

Pour préparer mon concours, je fus ensuite affecté dans une compagnie du Train qui se trouvait à la caserne Caffarelli, toujours à Toulouse.

Peu avant, je devais me présenter, comme deux de mes camarades candidats au concours, au Gouverneur Militaire de Toulouse, le général Sauvagnac, un véritable héros avec toutes les plus valeureuses décorations glanées sur tous les théâtres d'opération et le numéro un des Brevetés Parachutistes de France…

Avec émotion et intimidés, nous avons écouté le Général qui nous a encouragés dans notre voie noble et au service de la France.

En tenue militaire, nous allions tous les jours au Lycée Pierre de Fermat pour préparer le concours.

Travail assidu, colles d'entrainement, tout était axé vers ce point de passage obligé sur fond de guerre d'Algérie.

Et là, j'appris, par hasard, l'existence d'un concours pour entrer dans le corps des Officiers des Affaires Militaires Musulmanes qui, en cas d'obtention, nous faisait passer un an à Saint-Cyr Coëtquidan, puisaller à Alger pour se spécialiser dans la langue et tout ce qui touche au monde arabe.

Ce fut pour moi le déclic de ma vie que j'avais perçue au travers du travail de Papa et des Officiers des Affaires Indigènes du Maroc.

Je me suis donné parallèlement à fond dans la préparation de ce concours surtout à base de sociologie musulmane, d'histoire…et de sports.

J'ai eu le privilège de sortir Major et de savoir que j'irai à Coëtquidan, avant de passer le concours direct….

Je ne pouvais pas être plus heureux et je ne remercierai jamais assez la Providence de m'avoir offert cette opportunité.

D'ABORD À COËTQUIDAN

Début Septembre 1960, je suis donc arrivé à Coëtquidan, cette école prestigieuse qui a vu passer tant d'hommes qui par leur travail, leur courage et leur abnégation ont rempli des pages glorieuses de notre Histoire.

Dès notre arrivée en gare de Rennes, nous avons été pris en charge, transportés puis installés dans nos locaux, des chambrées d'une quinzaine de lits.

Est alors arrivé le moment de la perception des paquetages, des premiers contacts avec les rudiments de la vie militaire, le tout se faisant au pas de gymnastique.

Je n'oublierai pas non plus les séances de vaccination et le bahutage jusqu'au deux Décembre, traditionnellement appelé le « 2S ».

Parfois amusant, quelque fois dépassant la mesure mais toujours fatigant, le bahutage fut un moment parfois difficile à défaut d'être formateur car, parallèlement, l'instruction militaire se poursuivait comme si de rien n'était.

La première permission à la Toussaint nous permit une seule activité, à savoir dormir, tant nous étions en déficit dans ce domaine.

Les souvenirs de cette année sont nombreux et variés avec du travail intellectuel, de l'enseignement militaire dans tous les domaines, du sportet du terrain avec des manœuvres qui nous ont appris beaucoup, d'abord sur l'art de la guerre mais aussi et surtout sur le sens de l'entraide en toutes circonstances, ce qui a généré des amitiés solides.

A l'une de mes permissions, début 1961, nous avons eu le traditionnel bal de Saint-Cyr dans un des grands hôtels parisiens.

Un événement riche en conséquence va se produire et ma vie va en être bouleversée.

Pour cette circonstance, j'avais demandé à une amie d'être ma cavalière.

Arrivé en permission à Paris la veille, j'avais une lettre de sa part où elle me disait qu'elle avait la grippe et ne pourrait pas venir.

J'étais fort préoccupé et je cherchais dans mes connaissances qui pourrait la remplacer au pied levé.

Devant l'absence de résultat, Maman me donna son carnet d'adresses pour que je tente ma chance parmi ses nombreux amis.

UNE PERLE SUR MON CHEMIN,

Après avoir fait un premier tour, il m'a fallu atteindre la lettre P pour sentir un frémissement.

En effet, les parents connaissaient bien les Jean Poirel, vieux amis de la famille.

Lui était mon parrain et ils avaient trois filles dont l'une, Brigitte, suscitait mon intérêt.

J'ai téléphoné chez eux et je suis tombé sur leur Maman qui, après une consultation que je n'ai pas entendue, me dit que c'était possible et qu'elle serait prête pour l'heure convenue.

A 21 heures, Papa m'ayant prêté la voiture, en grande tenue avec Casoar et gants blancs, je sonnais à la porte du 6 ème étage du 11 bis place de la Nation.

Ce fut toujours la Maman qui m'ouvrit et me dit : « Elle arrive ».

Quelle ne fut ma stupéfaction de voir apparaître, non pas la fameuse Brigitte de mes pensées, mais sa jeune sœur que j'avais vaguement connue alors qu'elle n'était qu'une enfant. Une jeune fille toute mignonne, une robe qui lui allait fort bien et un bon sourire qui ne m'a pas échappé.

Et c'est ainsi que je l'ai amenée au bal, et, c'est ainsi qu'un courant particulier s'est emparé de nous.

Nous nous sommes revus par deux fois au cours de mes permissions, la première au jardin du Luxembourg et la deuxième plus tard à Vincennes.

Si mes souvenirs sont « encore » bons, voici les paroles que je lui ai dites :

« *Voilà, je t'aime et j'aimerais que tu deviennes ma femme. Comme je reviens le 14 Juillet à Paris pour défiler sur les Champs Elysées et si tu veux donner suite à ma demande, alors fais en sorte que je trouve une lettre de toi lorsque j'arriverai la veille chez mes parents* ».

Sur ce, je l'ai ramenée chez elle, suis rentré à la maison puis le lendemain, j'ai repris le train pour Coëtquidan.

J'ai raconté mon aventure à mon ami Christian Reymond qui m'a dit que j'étais fou de m'être ainsi engagé et il est vrai que je me suis demandé ce qui m'avait pris.

La vie reprit cependant à Coët, et, en Avril 1961, je suis allé à Pau à la BETAP, la maison mère des Parachutistes, pour passer mon Brevet Militaire de Parachutiste n° 183 282.

Je pensais beaucoup à ma soirée avec Françoiseet cela a occupé mon esprit jusqu'à la date fatidique du défilé du 14 Juillet sur les Champs Elysées.

Allais-je trouver, comme je l'espérais, une lettre de couleur bleue en arrivant chez mes parents ?

Elle était là glissée sous la porte par la concierge.

Ainsi en avait décidé la vie et tout allait très vite venir.

Nos échanges de lettres se sont multipliés pendant les vacances et n'ont pas échappé à la perspicacité de Maman qui me voyait me précipiter lorsque le facteur de La Couarde en Ré apportait « régulièrement » une lettre bleue que je m'empressais d'aller lire aux toilettes pour avoir la tranquillité voulue.

Le moment arriva où il fallut annoncer la nouvelle à nos parents respectifs.

Travaillant au pair en Angleterre à garder des enfants, Françoise s'est singularisée en écrivant une lettre quelque peu malicieuse à son Papa.

Il lui répondit à ce qu'il avait qualifié de petit ultimatum de sa fille à usage familial qu'il ne s'opposerait pas à ce mariage à condition que son futur gendre s'engage ….à défendre le monde libre….

De mon côté, j'ai annoncé la nouvelle d'abord à Maman puis à Papa que nous allions chercher en voitureau débarcadère à Sablanceaux.

L'accueil fut « indéfinissable ».

Il faut rappeler que nos deux familles étaient de vieilles connaissances au niveau déjà des grands-parents puis des deux pères qui avaient fait HEC ensemble.

Le Papa et la Maman de Françoise connaissaient donc très bien mes parents et pour moi, il était mon parrain et je l'appelais Oncle Jean et sa femme, Tante Suzanne.Malgré ces antécédents, tout ce qui allait suivre allait marquer le début de notre vie de jeunes promis.

Connaissant bien nos parents respectifs, nous voulions que tout puisse se passer de la meilleure façon possible. Nous ne pensions pas que la tournure des événements serait tout autre.

Commençons donc par donner le contexte : les parents respectifs avaient été prévenus de notre désir de faire notre vie ensemble. Françoise était alors en Angleterre et devait revenir à Paris fin Août.

J'étais revenu de l'ile de Ré avant mon départ pour Alger et, bien entendu, je suis allé la chercher vers 20 heures à son arrivée au bureau de son association.

Tout à la joie de nos retrouvailles, et avant de la raccompagner déposer ses affaires chez elle, elle a téléphoné à Dampmart pour dire qu'elle était bien arrivée et qu'elle partait dîner avec moi. C'est Brigitte qui a reçu la communication et qui devait la transmettre à ses parents.

Le téléphone coûtant cher à l'époque et ne voulant pas abuser vis-à-vis de son organisation, elle ne chercha pas à retéléphoner pour vraiment avoir ses parents puisque sa sœur avait promis de le faire.

Tranquillisée, je l'ai raccompagnée chez elle Place de la Nation pour qu'elle y dépose ses affaires avant d'aller dîner au restaurant tous les deux.

En entrant dans l'immeuble, elle demanda la clé de l'appartement à la concierge qui nous vit prendre l'ascenseur tous les deux.Nous sommes repartis comme nous étions venus sans passer chez la concierge puisque Françoise gardait la clé pour le retour.

En toute sérénité, nous avons passé une excellente soirée puis je l'ai raccompagnée chez elle et je suis revenu chez mes parents.

Pour toujours être dans le conventionnel des bonnes manières familiales, Françoise m'a rejoint le lendemain pour aller embrasser Tante Linette à Vanves.

Alors que nous parlions de nos projets avec elle, quel ne fut notre étonnement lorsque le téléphone sonna avec Maman au bout du fil.

Avec sa voix des grands jours, elle me dit : « Qu'est-ce que vous avez encore fait ? ».

Nous ne comprenions absolument rien à cette intervention.

En fait, le père de Françoise était venu à la Nation pour prendre son courrier auprès de la concierge qui lui a dit qu'elle avait vu sa fille la veille et qu'elle était montée avec un garçon…..

Comme elle ne nous avait pas vus sortir puisque Françoise avait besoin de garder la clé pour le soir et comme Brigitte ne semble pas avoir fait la commission de prévenir ses parents de son retour d'Angleterre, des suppositions dénuées de bon sens ont fait leur chemin.

Ceci expliquaitpour commencer ce coup de téléphone plutôt sec à Maman puis sa répercussion chez Tante Linette en nous demandant de revenir et que Papa nous attendait pour aller à Dampmart.

Nous étions abasourdis car nous ne comprenions rien à ce que l'on pouvait nous reprocher. Nous n'avions rien fait de répréhensible et notre conscience était d'autant plus tranquille que nous connaissions bien nos parents et nous avions pris toutes nos précautions pour ne rien faire qui puisse leur déplaire…

Après avoir retrouvé Papa, nous sommes partis en voiture pour rejoindre Dampmart en cette fin d'après midi du mois d'Août.Nous sommes arrivés et, de suite, nous avons senti que nous allions entrer dans une zone de turbulences folkloriques familiales….

Sur le perron, se trouvaient la Maman, la grand'mère de Françoise et le chien appelé Capi. Derrière le rideau de la cuisine, on pouvait apercevoir Nananne et Zézé, les cuisinières qui regardaient la scène.

Nous sommes allés dans le salon où nous rejoignit son Papa.

Et là commença un moment quelque peu surréaliste devant « les deux accusés ».

Avec le temps, les choses évoluent mais, dans une colère non contenue, il nous a soupçonnés de tout, m'a qualifié de « fellagha de Seine et Marne », devant Papa dont j'ai admiré le calme et la patience face à cette ambiance quelque peu hystérique.

En moi-même, je me suis demandé s'il n'était pas préférable de mettre un terme à cette bouffonnade et de partir.Seul l'amour qui me liait à Françoise m'en dissuada et un événement survint.

En effet, la sonnerie du téléphone dans la pièce voisine interrompit heureusement la suite du mélodrame en l'obligeant à aller répondre.Et là, oh surprise, la voix que nous entendions parfaitement, bien que la porte soit fermée, était toute différente et empreinte de courtoisie.

En fait, c'était le traiteur Le Nôtre qui demandait des précisions quant au gâteau des fiançailles et il reçut l'accord qu'il attendait.

Après avoir raccroché, le Papa de Françoise nous rejoignit pour nous dire que ce mariage n'aurait pas lieu et cru bon d'interdire à sa fille de me rejoindre à Alger, cequ'elle n'avait même pas envisagé.La phase d'excitation était passée, nous sommes rentrés avec Papa, laissant Françoise avec ses parents.

Mais, avant d'aller plus loin dans nos gags familiaux, je dois mentionner le voyage en Allemagne fait dans la voiture d'Alain Chabrol et avec Christian Reymond. Merveilleux moments sur le plan touristique et surtout amical.

J'aurais de nombreuses anecdotes à raconter mais la plus marquante fut sur le chemin du retour notre passage à la douane entre la Suisse et la France. Comme nous affirmions avec un bel ensemble que nous n'avions rien à déclarer et que cela paraissait louche pour le douanier, celui-ci entreprit l'inspection de la voiture.

Au moment où il ouvrait la porte arrière, il trouva notre carton à provisions qui était entre le siège avant et la banquette.

C'est alors qu'un rouleau de papier hygiénique qui se trouvait sur le dessus tomba par terre et se déroula sur plusieurs mètres….

Le douanier se mit à ramasser le papier et à le ré-enrouler devant les autres automobilistes et piétons hilares.Vexé, ce dernier nous fit garer sur le côté et examina la voiture de fond en comble….sans rien trouver et….après nous avoir laissé partir, ce fut, dans la voiture, un grand éclat de rire.

La sérénité familiale revenue a permis la préparation des fiançailles fixées au 17 Septembre.

Les parents nous emmenèrent chez le joaillier Dussossoy près de l'Opéra pour choisir la bague. Trois lui furent présentées et son dévolu se porta immédiatement sur celle qu'elle porte depuis et qui lui va à ravir.

Le 17 Septembre, la journée débuta avec des imprévus mémorables.

Le premier, chez le fleuriste où les parents avaient commandé par téléphone un beau bouquet de fleurs et lorsque nous sommes venus le chercher alors que nous partions sur Dampmart, on nous apporta …une couronne mortuaire !Stupéfaction, sourire gêné du fleuriste qui s'était trompé de client et qui confectionna en vitesse le bouquet voulu.

Le deuxième fut mécanique avec le klaxon de l'auto qui s'est coincé de l'entrée au village jusqu'à l'arrêt devant le perron.

Le troisième fut au cours du déjeuner quand nous fut servie de la salade cuite, dont je persiste à dire que c'était des épinards, et tout le monde chez moi connait mon aversion pour ce légume…

Mais tout cela n'est rien à côté du moment mémorable où, officiellement j'ai remis sa bague à celle qui devenait ma fiancée.

Et ce fut un grand moment de bonheur partagé qui faisait oublier le pittoresque de mon accueil dans la belle-famille.

Néanmoins, nous qui voulions annoncer notre volonté de nous marier à nos familles et surtout en tenant compte de leurs caractères réciproques, on ne peut pas vraiment dire que notre approche était ce qu'il y avait de mieux…

Maintenant l'avenir était devant nous et j'étais pleinement conscient de ce grand changement dans ma vie.

Trouver la femme qui vous aime comme vous êtes, qui vous comprend même sans rien se dire, qui partage vos goûts et votre façon d'envisager l'avenir ensemble, cette femme, elle est mienne et je lui appartiens car elle est pétrie de qualités :

elle est fine, intelligente, sensible, douée, travailleuse….

Je sens que dans notre avenir, je lui découvrirai d'autres qualités plus profondes.

Elle saura être une vraie femme d'Officier et surtout elle a, par avance, toutes les qualités pour devenir une Maman pleine de tendresse.

Mais la réalité de ma situation est venue me rappeler que nous allions connaître notre première séparation car il me fallait me préparer à regagner Alger pour commencer mes cours aux Affaires Militaires Musulmanes.

J'ai embarqué à Marseille sur le Ville d'Oran pour arriver le 29 Septembre 1961 en début de matinée dans cette belle, grande et tumultueuse Alger.

A ALGER, AUX AFFAIRES MILITAIRES MUSULMANES

Réceptionné avec mes nouveaux camarades, nous sommes allés au siège du Corps situé dans un immeuble du 7 rue Charras et c'est là que nous avons habité et travaillé pendant une année fertile en événements historiques.

Nous étions neuf élèves officiers dans cet appartement bien situé au centre ville pas loin de la poste où aboutissaient les deux principales artères, la rue Michelet et la rue d'Isly.

A côté du bureau du Colonel directeur et de ceux de son adjoint, des professeurs et du secrétariat, il y avait notre salle d'études et une grande pièce dortoir.

De l'arabe classique, de l'arabe dialectal sous toutes leurs formes étaient à notre menu quotidien.

Il fallait y rajouter des cours de tamashek ou touareg que nous allions prendre à la fac qui se trouvait tout près dans la rue Michelet.

Avec les visites de nos Anciens qui revenaient de leurs postes, nous pouvions échanger et avoir une idée de ce qui nous attendait à la fin de notre cycle de deux ans.

Tout cela m'intéressait beaucoup d'autant plus que nos professeurs (ColonelSchmidt et Commandant Moutier) étaient excellents.

Nous allions prendre nos repas d'abord au mess puis dans une petite pension de famille à côté du tunnel des facultés.

Les après-midi étaient consacrés aux études et parfois à l'équitation que nous pratiquions dans une caserne de spahis.

Le matin, avant les cours, avec deux de mes camarades j'allais faire du sport dans une salle du mess des officiers qui se trouvait rue d'Isly.

Je recevais, quotidiennement, une lettre de ma Françoise et je m'isolais pour la lire et la déguster.

J'ai pu revenir en permission d'abord à Noël puis à Pâques et retrouver ma Françoise et les miens pour un petit séjour enchanteur, car plein de projets en vue de notre mariage civil fixé le 26 Juillet et le religieux le 28 en l'église de Dampmart.

Papa avait réussi à retrouver trace du bon Père Bousquet avec qui j'avais fait toute ma préparation religieuse à Mazagan.

Il était dans une maison de retraite pour les prêtres âgés et il a bien naturellement accepté de venir nous marier.

Quel plaisir que cela soit ce saint homme qui préside à notre union !

Mais revenons à ce que nous vivions localement. J'ai donné des descriptions qui seraient d'un genre banal si on ne les replaçait pas dans le contexte d'Alger à cette époque.

Attentats en pleine ville, notamment près de chez nous dans la rue Michelet et il n'était pas rare de voir un cadavre sur le trottoir à peine recouvert d'un morceau de carton en attendant son évacuation.Des explosions de bombes, des sirènes d'ambulances,tels étaient les bruits que nous entendions durant nos cours.

Des manifestations des uns et des autres toujours bruyantes et colorées, type ambiance méditerranéenne avec chez les Pieds Noirs, un perpétuel slogan crié, klaxonné, martelé sur des casseroles ou tout autre objet métallique

« AL- GE- RIE- FRAN- CAISE ».

Les accords d'Evian qui mettaient fin aux opérations militaires, l'exaspération et la peur des populations, la dramatisation avec le putsch des Généraux dont le Général Salan, l'officier le plus décoré de l'armée française, les actions violentes de l'O.A.S (Organisation Armée Secrète) et les provocations en tous genres faisaient le quotidien parfois relayé par leur radio pirate qui attisait les passions.

C'est dans cette ambiance électrique, le 26 Mars 1962, qu'eut lieu cette manifestation qui dérapa et échappa rapidement à tout contrôle.

Des milliers de manifestants voulaient rejoindre et porter secours au quartier pied noir et populaire de Bab el Oued qui avait été cerné par les forces de l'ordre.

Entendant cette foule innombrable qui criait AL-GE-RIE FRAN-CAISE et qui passait près de notre immeuble, j'ai voulu avec mon ami Jaccarino monter sur la terrasse de notre immeuble pour mieux voir.

A un moment, vers les 15h30, une série de détonations entraina une fusillade générale qui fit 80 morts et près de 200 blessés chez les manifestants.

Personnellement, et je suis formel, provocation ou non, j'ai entendu un tir d'arme automatique partir d'une fenêtre d'un immeuble situé à une centaine de mètres, à l'angle de notre rue et la rue Michelet avec vue sur la Grande Poste.

Sur notre toit en pente, je me suis retourné à un moment pour parler à mon ami qui…. n'était plus là !

Très inquiet, je me suis penché pour voir si, touché par une balle perdue, il n'était pas tombé dans la rue.

Revenu dans notre appartement, j'ai eu la surprise et la joie de le voir sain et sauf. Il était simplement rentré sans….m'en avertir !

Le calme étant revenu, je suis sorti pour aller voir du côté de la poste.

Beaucoup de monde, les uns en larmes, d'autres en colère contre cette tuerie entre Français provoquée ou non ???? avec du sang partout et des lambeaux de chair qui avaient été projetés sur les murs.

J'ai vécu « en spectateur » l'agonie de cette terre d'Algérie.

Essayons d'élever le débat pour ne pas tomber dans des analyses toutes faites ou des stéréotypes.

Les événements d'Algérie, non, la guerre d'Algérie a été un drame humain qui a touché tout le monde, toutes les communautés.

Comme dans une famille, il y a toujours un moment où l'enfant va quitter le nid familial pour faire sa propre vie et c'est d'autant plus normal que je l'ai ainsi vécu dans mon adolescence.

Dans ces circonstances, Il y a toujours un sentiment d'injustice ou d'ingratitude pour ceux qui veillent sur les leurs mais cela n'est que passager car communément vécu un jour ou l'autre.

Alors, l'Algérie a fait de même et cela a été très dur à vivre pour ces nombreuses familles qui ont du quitter cette terre où ils ont beaucoup donné.

Du travail, beaucoup de travail, de la sueur, beaucoup de sueur et….du sang, trop de sang sans oublier plusieurs générations de morts des deux communautés dans les cimetières de cette terre d'Afrique ….pour que vive l'Algérie !

Nous n'étions naturellement pas dans la même situation au Maroc dont l'accession à l'indépendance était prévue depuis le tout début de la présence française.Mais, et je l'ai vécu, combien cela a été durde laisser derrière soi du travail, des souvenirs, des amis marocains, oui des amis marocains dont je reparlerai plus tard.

C'était la vie, juste et d'autant plus cruelle que le retour dans la mère patrie ne fut vraiment pas à la hauteur de ce qui était attendu ou espéré. Une incompréhension s'était insidieusement insérée dans les esprits, de part et d'autre. Une plaie s'était ouverte dans les profondeurs des sensibilités et il faudra laisser le temps au temps, non pas pour oublier, mais pour savoir tourner une page douloureuse du Grand Livre de la Vie.

Mon dernier souvenir d'Alger fut le 23 Juin 1962.

Nous allions prendre l'avion pour les vacances. C'était un avion militaire et heureusement car il n y avait pas assez d'avions civils pour embarquer toutes ces malheureuses personnes qui quittaient ce pays de leur enfance, en laissant tout derrière et enn'emmenant que le minimum et … leur immense chagrin.

Transporté dans un véhicule militaire, j'étais, avec mes amis, un privilégié.

En effet, cela m'a fait mal de remonter cette immense colonne de voitures avec des gens complètement perdus et espérant pouvoir partir au plus vite car craignant pour leur vie. Une page douloureuse se tournait pour beaucoup.

Mais, une page de bonheur s'ouvrait pour moi car c'était la perspective de retrouver ma Françoise, et, un peu égoïstement, penser à nous, à notre mariage et à la joie de nous prendre complètement en charge pour nous lancer, à notre tour, dans cette grande aventure de la vie.

Les retrouvailles furent naturellement joyeuses et, tout de suite, il a fallu préparer ce mariage qui arrivait à grands pas.J'étais en règle puisque j'avais reçu de l'autorité militaire

- ce qui était obligatoire à cette époque - l'autorisation de me marier en date du 4 Juin 1962.

De son côté,Françoise ne restait pas inactive puisqu'elle faisait elle-même sa robe, montrant là son bon goût pour choisir le modèle et le tissu sans oublier le voile. Que de talents, maintenant de couturière et…..je n'en étais qu'au début de mes découvertes sur cette perle qui allait devenir ma femme.

Pour moi, le choix fut plus simple puisque c'est en tenue d'Officier que je serai.

Mais avant, avec mes parents et « ma fiancée », nous sommes allés à Coëtquidan le 22 Juillet pour le Triomphe de ma promotion, la VERCORS.Retrouvailles chaleureuses avec les Petits Cos, visite à mon ancien chef de section, le Lieutenant Cros qui nous a offert un beau cendrier sur La Gloire pour notre mariage.

Splendide et émouvante prise d'armes nocturne, c'était notre TRIOMPHE, nous étions Officiers.

***J'étais Officier, j'y étais arrivé* !**

ET L'AMOUR…

Tout allait s'accélérer avec les derniers préparatifs, sans oublier notre préparation spirituelle dans la paroisse de Françoise.

Et le Jeudi 26 Juillet 1962, nous sommes arrivés en famille à Dampmart pour le mariage civil à la Mairie.

Ce fut Monsieur le Maire, Jean Poirel, ceint de son écharpe tricolore, qui était également ….mon parrain, qui nous maria civilement. Mon frère Yves était mon témoin et Jean-Claude, le frère de Françoise, le sien.

Moment de tension et d'émotion extrême car il s'agissait de moi, de Françoise, de nous deux.

Nos frères et sœurs, mais aussi naturellement nos parents, tous étaient heureux mais ….avec la gorge un peu nouée car les deux oisillons étaient devenus oiseaux et ils allaient s'envoler pour la grande aventure de la vie.

Le soir venu, nous nous sommes retrouvés à l'excellente auberge locale de QUINCANGROGNE pour un bien bon dîner, parait-il, car pour Françoise et pour moi, nos idées étaient autres que purement gastronomiques.

Le soir, chacun est rentré chez soi et nos parents respectifs n'ont rien fait pour que nous puissions nous voir le jour suivant.

Et enfin arriva le Samedi 28 Juillet, jour de ce mariage tant attendu.

Précédant mes parents qui arriveront plus tard, j'ai pour ma part rejoint Dampmart vers 9h30. Ma future belle-mère, avec une délicatesse et surtout une gentillesse qui ne fera jamais défaut, nous avait préparé un « en cas » car la journée s'annonçait longue et riche en émotions.

C'est alors qu'arrivèrent les premiers invités, notamment mes huit camarades de promotion qui allaient faire la voûte d'acier à la sortie de l'église.

Puis ce fut le tour de ma famille avec ma gentille grand'mère, ce qui me fit un grand plaisir car ce fut une de ses dernières sorties spécialement pour le mariage de son petit-fils avec la fille de sa meilleure amie, la grand'mère de Françoise, Mamé.

Avec mes amis, nous sommes allés à l'église où nous attendait le bon père Bousquet avec sa belle barbe.J'y rentrai au bras de Maman, et Françoise, que son Papa avait amenée en voiture, entra à son bras.

Nous nous sommes retrouvés tous les deux devant nos prie-Dieu et derrière nous, l'église était pleine de personnes qui nous étaient chères.

Le père Bousquet officia et dans son homélie, il rappela le passé marocain,surtout les valeurs du mariage.

Puis, à la fin de la messe, après les signatures en présence des témoins, Madame Sanson pour Françoise et Yves pour moi, ce fut la sortie avec la musique traditionnelle et le passage émouvant sous la voûte d'acier précédé par nos adorables petites demoiselles d'honneur.

Tout le monde rejoignit alors la maison où le traiteur Gaston Le Nôtre, ami de mon beau-père, avait installé un superbe et appétissant buffet dans le parc à l'ombre d'arbres imposants.Avec ma Françoise, nous n'y avons pas touché, occupés que nous étions à passer de table en table pour s'enquérir du bien être de chacun.

En fin d'après-midi, certains parmi nos jeunes amis ont commencé à danser pendant qu'avec Françoise nous nous éclipsions discrètement avec la voiture que nous avez donnée Hélène, une belle Citroën 11 chevaux.

Nous avons rejoint l'appartement rue de Maubeuge que Mamé, la grand'mère de Françoise avait gentiment mis à notre disposition.

A ce sujet, deux anecdotes à mentionner, d'abord l'oncle Frissard, du côté de Françoise, m'avait poursuivi depuis quelque temps pour que je porte sa tenue d'ancien officier, et Mamé faisait la même chose en voulant que je prenne les pyjamas de son défunt mari.

C'était bien gentil de leur part mais…..je n'en fis rien.

Notre voyage de noces se déroula dans cette belle Alsace avec des escales un peu partout dont l'une nous a marqués ou plus précisément m'a profondément vexé. C'était dans l'hôtel du Hohwald, un grand établissement.

Au milieu du dîner, le maître d'hôtel vint me voir pour me demander si la voiture Citroën qui était devant l'hôtel était bien la nôtre. Elle gênait la circulation. Immédiatement compréhensif, je suis sorti pour la garer plus loin.

Pendant ma manœuvre, j'ai remarqué que ma voiture n'était pas la seule devant l'entrée.Le lendemain, à notre départ, je me suis aperçu que les dites voitures n'avaient pas été bougées, et pour cause, c'étaient de luxueuses voitures que notre vieille Citroën dépareillait dans le paysage et pour la notoriété de l'hôtel.

Cela m'a fortement déplu et lorsque le maître d'hôtel a appelé le groom pour lui dire de porter les valises de MOOONSSIEUR, il les a certes portées mais n'a reçu aucun pourboire comme il est d'usage de le faire dans ce type d'établissement.

Ce brave homme n'y était pour rien, mais j'étais ulcéré.

Cet incident fut vite oublié et la beauté des paysages, les villages typiques sans oublier….. les cigognes firent notre enchantement, et, nous étions tellement heureux que nous sommes restés sur notre nuage de bonheur qui… a failli nous coûter cher.

En effet, partant de Strasbourg, nous avons cherché un endroit pour déjeuner.

Ce fut au village d'Illhausern, à l'auberge de l'Ill mais ce fut une fois installé que l'on nous apporta la carte où tout était alléchant mais à des prix exorbitants : sans le savoir, nous nous étions arrêtés dans un établissement étoilé et très connu dans la région, sauf par nous !

Au col du Donon, nous étions dans un petit hôtel sympathique avec un cimetière à proximité.

Nous avons pu y dénombrer de nombreuses tombes de soldats morts pour la France et parmi eux, de nombreuses tombes de tirailleurs marocains.

Cela m'a fait descendre de mon nuage et venir, fort à propos, me rappeler l'avenir auquel j'aspirais et qui allait connaître un événement d'importance.

En effet, notre voyage se terminait et, à notre retour, ce furent de joyeuses retrouvailles familiales mais aussi un courrier officiel qui me demandait de me rendre à la caserne Lourcine, siège de l'Inspection des Affaires Militaires Musulmanes.

UN MOMENT DÉCISIF DE MA VIE D'OFFICIER,

J'y retrouvais mes amis d'Alger et l'Inspecteur nous déclara que l'Algérie étant devenue indépendante, nous n'avions plus besoin d'arabisants, que le cours était dissous et que nous avions la possibilité de choisir notre arme et de rejoindre notre promotion en Ecole d'Application.

Après un moment de stupeur mêlée de tristesse devant cette décision qui mettait fin aux pages glorieuses de l'Armée d'Afrique, il fallait réagir et décider de nos choix.

Je voulais l'Afrique et j'ai choisi les Troupes de Marine, anciennes Troupes Coloniales.

C'est ainsi que, jeune marié, j'ai rejoint mes camarades de Promotion à l'Ecole d'Application de l'Infanterie. (E.A.I)

Premier déménagement et installation à SaintMaixent dans un petit deux pièces qualifié de meublé, en fait le strict minimum.

Ce qui s'appelait notre chambre avait un lit plutôt défoncé, une salle à tout faire avec une table pour prendre nos repas et une cuisinette. Les toilettes étaient communes avec un autre locataire. A noter que le plancher était en pente, ce qui ne rendait pas les choses faciles quand on se lavait dans….un tub !

Dans notre petit nid, la jeune mariée fit des prouesses montrant ses qualités de bonne maitresse de maison.

Je passerai sous silence nos démêlés pour vider un poulet de ses entrailles avec des viscères qui vous claquent entre les doigts….

Ce passage à l'EAI nous a permis de fréquenter ou de retrouver de bons amis avec une première en direction des Antilles.

Nous avons en effet passé d'inoubliables moments avec les Taverny et les Bordeau, soirées qui nous ont fait découvrir les accras et surtout le Ti-punch, ce garant de réussite de toute soirée, tant pour le goût que pour les effets sur le moral de chacun et, du même coup, sur l'ambiance…

Année de cours pour parfaire nos connaissances avec quelques faits marquants :

D'abord, un stage dans un régiment pour vraiment être dans la réalité de nos futures responsabilités. Pendant un mois, je me suis retrouvé comme chef de section de recrues au 22 ème RIMA à Satory, près de Versailles.

Passionnant et plein d'enseignements. Dans un souci de faire le mieux possible et d'être le meilleur, j'ai eu une petite aventure dont je saurai, à l'avenir, tenir compte.

Nous ayant annoncé une inspection des nouvelles recrues par le Colonel, il fallait que tout soit parfait, notamment au niveau des hommes tout récemment incorporés. Il fallait tous les faire passer chez le coiffeur, or il n'y avait que deux coiffeurs de métier au régiment. Voyant la difficulté, j'ai donc rassemblé la section pour demander si, parmi eux, il y avait un coiffeur.

L'un d'entre eux, un Corse, leva la main sans hésiter. Je lui ai procuré une tondeuse et j'ai dit : « Demain matin pour l'inspection du Colonel, tout le monde aura les cheveux coupés et c'est votre camarade qui le fera ».

Le lendemain matin, j'ai passé une revue préparatoire pour m'assurer que tout était parfait.

Quelle ne fut ma surprise quand je vis la tête de mes hommes : un vrai massacre à la tondeuse…

En se portant volontaire, mon apprenti coiffeur spécialiste pensait qu'il avait tiré un bon numéro pour passer à côté des exercices plus pénibles…

Comme le temps pressait, je n'ai eu comme solution que de faire enfoncer au maximum les têtes ainsi ravagées dans leur béret...

L'inspection du Colonel se passa sans aucune remarque ….à mon grand soulagement… mais je me suis bien promis de mieux faire attention pour ne plus me faire avoir comme ce fut le cas avec mon pseudo coiffeur.

C'est à Versailles, par grand froid que notre brave Citroën m'a lâché et grâce à l'aide de mon beau-père, nous avons pu avoir une bonne Peugeot 403 grise d'occasion.

Deuxième fait marquant, ce fut un séjour en Allemagne au camp de Munsingen avec de nombreuses manœuvres fort instructives et quelques sorties pour apprécier …. la bière locale.

Troisième épreuve que nous avons tous du exécuter dans la région de Saint Maixent, ce fut une marche d'endurance de 100 kilomètres avec arme et sac, le tout en moins de 24 heures. Ce qui fut fait jusqu'au point de ralliement où nous attendaient des camions pour nous ramener à Saint Maixent.

A notre arrivée, les muscles s'étant refroidis, il a fallu rejoindre nos bases arrière, tout en marchant… les jambes écartées.

Françoise en me voyant arriver, remplit le tub d'eau pour que j'y installe mon arrière train et le soulager.

Cela fit un bien énorme mais l'eau fumait…

Enfin et j'aurais pu commencer par là car en arrivant à l'EAI, je me suis présenté à mon Capitaine, un chasseur alpin, qui me demanda quel sport je voulais pratiquer. Je lui ai répondu que tous les sports me convenaient sauf un, le rugby.

La semaine suivante, convocation pour le sport et j'entends : « Besson au rugby ».

C'est ainsi que j'ai fait ma première et ma dernière partie de ce sport d'équipe. En effet, à la fin de la partie où, comme tout le monde, je m'étais bien donné, j'ai constaté que mon petit doigt de la main pendait et que je ne pouvais plus lerelever.

Après quelques jours de pommade trouvée à la pharmacie, je suis allé à la consultation où l'on m'a mis une attelle.

Curieux de nature, je n'ai pu m'empêcher de défaire le pansement trois jours après : le petit doigt pendait toujours.

Allant rendre compte au Capitaine, celui-ci m'envoya au médecin chef qui n'apprécia pas très bien l'intervention de mon chef de brigade et m'envoya à l'hôpital de Niort où je fus hospitalisé et opéré pour réparer un ligament qui s'était déchiré.

Cela était une hospitalisation banale avec ma Françoise que de gentils camarades amenaient en voiture pour me voir.

Je me réjouissais de la voir, sauf qu'un jour, ce fut mon Capitaine qui vint me visiter …. en sa présence…. ce qui me mit dans une position fort inconfortable surtout quand elle critiqua vertement la personne qui avait décidé de me faire faire du rugby, alors que c'était le seul sport que je n'avais jamais pratiqué.

Elle ne savait pas que celui qui avait pris cette décision était mon capitaine, là présent au pied de mon lit…..

Dernier point que je crois bon de citer, c'est un exercice de combat où nous planchions, chacun notre tour, avec des tirailleurs marocains comme troupe de manœuvres.Pour eux c'était répétitif que d'exécuter les ordres suivant des schémas qu'on nous avait appris. Aussi ne prenaient-ils pas toujours beaucoup d'ardeur dans l'exécution.

Vint mon tour et j'ai donné mes ordres à la manière Besson et en arabe.Réaction immédiate des tirailleurs qui avec un large sourire exécutaient mes ordres. Le Capitaine, qui se voyait ainsi écarté car ne comprenant pas ce que j'avais dit, n'apprécia pas vraiment. Par contre mes camarades sont venus chaudement me féliciter.

Cet événement est à marquer dans l'évolution de ma personnalité : j'avais employé la méthode militaire enseignée mais instinctivement j'avais utilisé des paroles du cœur et…cela avait parfaitement marché.

Cette façon de s'adresser aux autres en sachant se mettre à leur place, en sachant prendre en compte leur sensibilité et leur culturedeviendra une façon de procéder que j'utiliserai souvent par la suite car elle prouvera son efficacité et m'évitera bien des erreurs.

***Se mettre systématiquement à la place de l'autre pour toujours mieux le comprendre et l'approcher, comprendre le socioculturel de tout à chacun vont devenir le Crédo durant toute ma carrière*.**

A noter ce stage de haute montagne dans les Pyrénées à Cotteret où j'ai découvert le monde des Chasseurs Alpins,un monde de seigneurs.

Il y a eu des moments difficiles où l'on se pose des questions.

Mais en serrant les dents ….J'y suis arrivé !

ET COMMENCE MA VIE D'OFFICIER

La fin du stage arrivant, j'ai reçu ma première mutation : c'était à Granville, au 1er Régiment d'Infanterie de Marine à compter du 1er Septembre 1963.

Alors, adieu les Ecoles et vite le terrain et la réalité de la vie de soldat, ce à quoi je voulais arriver.

Cette perspective m'enchantait mais une autre plus proche accaparait notre esprit : Françoise attendait un enfant, notre premier enfant.

Etant en vacances dans l'Ile de Ré, l'accouchement aurait lieu à la clinique de La Rochelle et tout s'annonçait sous les meilleurs auspices.

Nous passions d'agréables vacances en famille au Mouillage. Avec Françoise, nous marchions beaucoup et des envies bizarres lui prenaient comme de prendre des épis de blé pour en manger les grains.

Dans la nuit du 30 au 31 Août, elle me réveilla vers 1 heure du matin pour me dire qu'elle sentait venir le moment de la naissance.

Vue l'heure et sachant qu'il n'y avait pas de bac pour emmener Françoise à la clinique de La Rochelle, j'ai pensé au seul moyen de transport possible, à savoir l'hélicoptère de la Protection Civile.

Sans perdre de temps, je suis allé à la Gendarmerie de Saint Martin et après mon coup de sonnette un gendarme m'a ouvert la porte. Il était impeccable dans sa tenue et malgré l'heure. Aussi hommage à ce corps toujours prêt pour aider.

Après avoir entendu mes explications, il a téléphoné à La Rochellequi a répondu que l'hélicoptère allait venir mais qu'il fallait amener Françoise à Sablanceaux, car plus pratique d'atterrissage pour le pilote.

Très rapidement, j'ai rejoint le Mouillage, Françoise était prête et nous sommes partis rejoindre la zone d'atterrissage. L'hélicoptère équipé d'une nacelle extérieure est arrivé et le pilote et son mécanicien ont voulu l'y installer….ce qu'elle refusa et elle partit donc à l'intérieur, à côté du pilote.

En voyant partir l'hélicoptère en pleine nuit, j'étais en même temps rassuré et inquiet.

Je suis donc rentré et j'ai attendu le premier bac pour me précipiter à la clinique.

Quelle ne fut ma surprise en arrivant que de voir Françoise en haut de l'escalier et toujours bien arrondie….

Elle me raconta son voyage, l'atterrissage et l'accueil de toute l'équipe médicale prête pour la circonstance mais… pour constater que le travail s'était arrêté…

Pour se « remettre en condition », nous avons beaucoup marché, monté et descendu des escaliers mais…sans aucun résultat pour elle toujours en pleine forme.

Vers midi, il a fallu prendre une décision car nous étions Dimanche et le lendemain, Lundi à 9 heures, je devais me présenter en tenue N°1, c'est-à-dire avec chemise blanche et gants blancs, à mon Colonel à Granville qui était à plus de 300 kilomètres….

Bien malheureux tous les deux, mais il fallait que je parte et que je laisse ma Françoise toute seule. Je la revois en haut de l'escalier pour me dire au revoir.

Je suis arrivé à Granville en fin de journée mais…. aucune information de La Rochelle ne m'attendait.

J'ai passé la nuit sans beaucoup dormir car j'étais dans l'attente de nouvelles.

A 9 heures, comme prévu, j'étais à la Caserne du Roc et me présentais à mon premier Chef de Corps, le Colonel Paul qui, après des paroles de bienvenue, m'a demandé pourquoi j'avais choisi les Troupes de Marine.

Je lui ai raconté mon parcours mais je lui ai aussi fait part de mes inquiétudes sur l'avenir, compte tenu de la perte de l'Algérie et de l'évolution de la situation en Afrique.

Il m'a tout de suite arrêté en me disant que les séjours outre-mer n'étaient absolument pas remis en cause et que ma carrière le prouverait.

Pour clore, il m'a affecté comme chef de section dans la Compagnie d'Instruction commandée par le Capitaine Le Calvez.

Premiers contacts dans le respect de ce que l'on m'avait appris en arrivant dans son unité, mais mon esprit était ailleurs …..

Il m'a fallu attendre la fin de la matinée du 2 Septembre pour apprendre la merveilleuse nouvelle de la naissance à 4 heures20 de notre enfant, Aline, le prénom que nous avions choisi ensemble.

ET LE FRUIT DE L'AMOUR EST ARRIVÉ

La Maman se portait bien (sans plus de précisions) et, je n'avais qu'une idée en tête, c'était d'attendre le week-end pour retourner à La Rochelle pour aller admirer notre merveilleuse petite fille et dire à ma Françoise combien mon cœur était plein de reconnaissance pour avoir fait de moi, un père, un Papa.

C'était un événement tellement attendu !

Et c'est ainsi que le Samedi suivant je retrouvais à la clinique ma Françoise qui avait été bien marquée par l'épreuve mais qui était rayonnante avec, à ses côtés, dans un petit lit, ce bébé tant espéré, Aline, qui allait faire le bonheur de notre jeune couple.

Il fallut attendre le 14 Septembre pour la cérémonie de baptême en présence de toute la famille tellement heureuse de cette première en particulier chez les Pierre Besson.Papa et Maman étaient, grâce à Aline, devenus Grands-parents, ce qu'ils attendaient avec une

grande impatience mais sans jamais le montrer car il y avait toujours en eux l'image de Lucile trop tôt disparue et qui aurait eu 34 ans !

La vie continuait et il me fallait rejoindre Granville au plus vite.C'est avec notre Peugeot 403 que nous sommes partis un bon matin de Septembre, avec, sur la banquette arrière, notre Aline dans son petit lit de voyage.Peu avant Nantes, alors que nous roulions calmement, un tracteur est sorti d'un sentier sans marquer d'arrêt : j'ai donné un brusque coup de volant et le choc a été évité de quelques centimètres, pas plus.Nous nous sommes arrêtés un peu plus loin, tout tremblants, pendant que notre petite dormait dans l'innocence de son âge.

***Merci mon Dieu de nous avoir protégés*.**

La fin du parcours s'est déroulée sans autres problème et nous voilà arrivés à Granville, dans notre premier logement, un rez-de-chaussée au 17 Boulevard d'Hauteserves qui nous avait été procuré par Madame Dufresne, la maman d'Evelyne : une petite courette devant donnant sur la porte d'entrée avecle séjour qui allait être notre chambre et une petite cuisineet toilettes à côté.

Françoise s'est vite faite à sa nouvelle vie avec une Aline qui nous comblait de joie par sa bonne humeur et sa facilité de vivre. Nous prenions nos marques de parents mais en restant dans la vie de tous les jours avec l'entretien de la maisonnée, les courses et les promenades sur le bord de mer pour la Maman avec son bébé.

Nous avons eu de gentilles visites, notamment des grands-parents venus pour voir notre installation mais aussi et surtout admirer leur petite-fille.

Le Papa de Françoise ayant voulu nous emmener au plus grand restaurant local, s'est vite aperçu qu'à la morte saison le standing était bien différent. Il s'en rendit compte avec le malheureux serveur qui nous présentait une carte particulièrement alléchante. Chaque fois que nous arrêtions notre choix sur tel ou tel plat, il répondait imperturbablement que ce n'était pas possible.

Nous finîmes par demander une douzaine d'huitres pour chacun, ce qu'il fit mais il fallait aussi voir la suite des événements quand vint à l'esprit de mon beau-père de les compter et de s'apercevoir qu'il n y en avait que 9…

Appelant le garçon avec son air des grands jours, il lui fit remarquer le décompte et reçut comme réponse qu'ily en avait moins que prévu car celles présentées étaient…plus grosses.

A un autre de leur passage, ils nous emmenèrent dans un restaurant de poisson à Jullouville, dans la baie du Mont Saint Michel.Au menu…du homard à l'américaine et, pour ne pas se faire de taches, le serveur vint attacher une serviette autour du cou de chacun et naturellement de mon beau-père….

En ce qui me concerne, j'ai été vite absorbé par mon travail à la tête de ma section, et là, on était sur le terrain avec des hommes qu'il fallait instruire, mais très vite j'ai senti qu'il fallait aller au-delà. Bien que cela ne soit pas un langage « correct », je devais les préparer à faire la guerre, à remplir des missions qui pouvaient aller jusqu'à tuer son adversaire avant que lui ne le fasse et même être prêt à faire le sacrifice de sa vie.

***C'est en temps de paix que l'on gagne une guerre*.**

Alors, tout s'enchaine : de l'instruction technique, notamment sur les armements et le tir, du sport car la condition physique est essentielle pour tout soldat, mais aussile bien être, le bien vivre, en un mot le moral de mes hommes.

***La foi déplace les montagnes dit-on et cela doit être ancré dans tout être humain*.**

Cela est devenu mon fil conducteur dans toutes mes fonctions et durant toute ma vie lorsque j'étais aux responsabilités.

Un chef, une mission, des moyens, voilà mon Credo.

Avec en fond de tableau ce que j'avais appris de mes grands Anciens au niveau des valeurs à inculquer et à défendre.

Je gardais aussi celles que j'avais apprises au contact de mon père au Maroc et celles que je me suis forgées par moi-même, à savoir concilier le militaire, l'homme de guerre mais également l'homme du maintien de la paix et celui de bâtisseur au sens le plus large du terme :

***Le Maréchal Lyautey et le père de Foucault seront toujours mes sources d'inspiration et d'actions*.**

En choisissant les Troupes de Marine, c'est ce que je cherchais, c'est ce que je voulais faire pour donner un sens à ma vie.

Dans la pratique, j'ai toujours concentré mes efforts à connaître mes hommes le mieux possible pour savoir les commander fermement car en temps de guerre, il faut agir vite sans tergiverser mais il faut aussi les diriger avec bienveillance.

***Si je dois n'avoir qu'un objectif, à savoir la mission, cela ne peut me dispenser de toujours garder en mémoire que les ramener en vie chez eux, dans leur famille, est indissociable de ma mission*.**

Au régiment, j'ai été amené à toucher à tout mais j'ai pris l'initiative de leur donner des cours pour permettre à ceux qui en avaient besoin, et il y en avait,de se remettre à étudier et certains ont même passé et réussi leur CEP.

Autre volet du moral et de la cohésion de la section, c'était leur donner les moyens de faire – eux-mêmes –des travaux, en particulier de peinture, pour améliorer leur cadre de vie.

Là aussi, des volontaires se sont manifestés et les autres ont suivi.

Voir, de loin, qu'ils faisaient venir des camarades d'autres sections pour leur faire admirer leur travail me montrait que l'on était dans la bonne direction pour *créer un esprit de section, un esprit de corps si indispensable, notamment en temps de guerre.*

Il fallait néanmoins garder les pieds sur terre, ce que je n'ai pas vu venir dans l'octroi des permissions.

J'avais en effet 3 Corses qui ont régulièrement posé leur demande que j'ai acceptée pour le regretter par la suite. En effet, des certificats médicaux en bonne et due forme sont venus pour excuser leur retard à la fin de leur permission.

A leur retour enfin…j'ai compris le stratagème et, pour les permissions à venir, je n'en accordais qu'une seule à la fois et les autres devaient attendre le retour du premier de Corse, pour que je signe pour le suivant.

J'aimais bien leur esprit de débrouillardise et sur le terrain ils étaient de bons soldats, mais il fallait les suivre de près….

Après le Centre d'Instruction, j'ai été muté à la 4 ème compagnie, dirigée par un Capitaine un peu particulier.

Il avait tendance à préférer la compagnie de certains Sous-Officiers avec lesquels, en manœuvre, il lui arrivait de partager quelques verres de vin qu'il avait toujours dans la remorque de sa jeep.

C'était mauvais pour la cohésion d'autant que se sentant si près du Capitaine, ces Sous-Officiers en arrivaient à négliger les règles élémentaires vis-à-vis des autres Officiers et en particulier d'un très bon Aspirant.

Devant cet état de fait, j'ai recommandé à mes camarades officiers de les négliger ostensiblement.

C'est dans cette ambiance plutôt délétère que nous sommes partis en manœuvre au camp de La Courtine.

Très rapidement, le second, le Capitaine Le Caplain est venu me voir pour me demander des explications quant à nos comportements.

Je lui ai simplement répondu que l'attitude des Sous Officiers à l'égard des autres Officiers de la Compagnie était inacceptable et que le respect du code de conduite dans les Armées s'appliquait à tout le monde, eux compris.

Le lendemain, ce fut le retour des bons usages et…..tout rendra dans l'ordre !

Nous vivions intensément ces manœuvres qui nous endurcissaient en nous apprenant la vie en communauté et en nous permettant de réussir quelques bonnes initiatives qui nous valurent des félicitations.

Dans les exercices de combat dans la Normandie, nous avons pu apprécier la gentillesse de l'accueil des Normands qui me demandaient une attention particulière puisqu'ils avaient la dangereuse habitude d'offrir aux hommes du Calvados aux conséquences diverses sur leurs comportements sur le terrain.

DANS LE MONDE DES PARACHUTISTES

C'est pendant notre séjour que je fus appelé pour aller en stage à la BETAP à Pau pour passer mon Brevet Parachutiste d'Officier,ce que j'avais demandé.

Nous voilà donc partis en famille dans notre 403, direction Pau et pour loger au premier étage de la maison d'une gentille dame âgée.

Dans la journée, ma Françoise faisait de belles promenades ensoleillées sur le Boulevard des Pyrénées avec une vue remarquables sur les montagnes enneigées.

Pour ma part, j'étais naturellement très occupé et ma jeune épouse ne me voyait que le soir. Elle faisait de son mieux pour que je puisse dormir et récupérer sans qu'Aline ne se manifeste.

Il faut dire que le stage était intense sur les plans physique, technique et moral avec des exercices au sol, aux agrès, à la maquette pour nous apprendre à bien sortir de l'avion et surtout la tour de saut qui était impressionnante pour tout le monde.

Nous avons effectué toutes sortes de saut dont deux par la tranche arrière du NORD 2501 c'est-à-dire que la queue de son fuselage était retirée.

Cela permettait de faire des largages de matériels lourds (véhicules, munitions, eau….) avec, en général, plusieurs parachutes pour supporter le poids.Personnellement, j'ai eu au moins trois sauts qui m'ont particulièrement marqué car sortant un peu de l'ordinaire…

Pour le premier, je portais non seulement mon sac retenu au harnais et reposant sur mon parachute ventral, mais également le reste de mes affaires dans un grand sac – leg bag- fixé à ma jambe droite par une longue lanière que je devais déclencher, une fois le parachute ouvert.Le feu vert fut donné par le pilote et les deux largueurs nous ont fait sauter en « charrette », c'est-à-dire par les deux portes du Nord 2501.

J'étais en milieu de stick, j'ai sauté, mon parachute s'est ouvert, j'ai fait mes manœuvres de sécurité obligatoires pour m'assurer qu'il n'y avait pas de risque de collision avec un autre parachutiste.

J'ai alors actionnéla tirette, libérant la lanière entrainée par le poids de mon leg bag que je voyais quelques mètres sous moi.

Je n'ai vraiment pas eu le temps de souffler car nous avons été largués à 400 mètres et aprèsvérifications il a fallu s'occuper de l'atterrissage qui arrivait très vite. Mon sac toucha terre puis tout de suite après ce fut mon tour de prendre contact avec la terre ferme.

Et c'est à ce moment que ce saut va me marquer.

En effet, le sac, le « leg bag », était le point fixe d'un côté et restait lié à moi par la lanière.

Le parachute était gonflé par le vent et me tirait donc dans la direction opposée.

Comme nous l'avions appris en exercice, il me fallait tirer à moi les suspentes pour diminuer la prise au vent et me permettre d'en faire le tour et de me décrocher.

Opération rendue très difficile car il avait plu, mes mains mouillées glissaient sur les suspentes alors que le sac était un lest qui me maintenait en point fixe.

Glissant et retombant, j'ai mis un certain temps à parvenir à me lever pour contourner la corolle de mon parachute afin qu'elle n'ait plus prise au vent et qu'elle s'affaisse pour me permette de me dégrafer correctement.

Le deuxième saut effectué sur une forêt était particulier mais très sympa.

Je garde le meilleur pour la fin.

En effet, saut habituel en « charrette », mais à peine étais-je sorti de l'avion que j'ai perçu deux chocs. Ayant immédiatement procédé aux mesures de sécurité pour voir l'état de mon parachute, je me suis aperçu qu'il en manquait une bonne partie et que ma vitesse de descente s'accentuait.

J'ai alors actionné mon parachute ventral qui a eu l'amabilité de s'ouvrir et me permettre d'arriver au sol sans encombre….

Le pilote que j'ai vu par la suite m'a dit qu'il avait très bien senti le choc sur son manche de pilotage mais que c'était un incident plutôt rare…

Parmi nos autres activités, nous avons pu rencontrer de Grands Anciens qui avaient fait la guerre. C'est ainsi que nous avons passé un moment passionnant avec un Commandant qui avait sauté sur Dien Ben Phu.

Chapeau et Respect !

Malheureusement, au dernier saut du stage qui se terminait le lendemain, c'était un saut de nuit, je me suis mal reçu et je me suis cassé la malléole externe droite : ambulance, hôpital, plâtre et retour chez nous pour que ma Françoise et notre boutchou fassent le constat du Papa plâtré !

Ce qui ne nous empêcha pas de partir comme prévu le lendemain mais avec un changement, c'est Françoise, encore jeune conductrice, qui allait nous conduire.

Ce fut parfait jusqu'à Niort où, compte-tenu du mauvais temps annoncé, nous avons pris la route passant par Parthenay.

Bien mal nous en a pris car à un moment où la route était verglacée, il y avait un camion qu'il fallait doubler.

Notre conductrice entama sa manœuvre et lorsqu'elle fut à sa hauteur, la voiture se mit en biais et c'est ainsi qu'elle doubla en dérapant mais cela nous incita à une grande prudence d'autant que toute la route était dans le même état.

Cela nous donna raison car dans la descente qui nous amenait à Parthenay, Françoise n'a pu éviter une nouvelle plaque de glace, ce qui entraina un tête à queue de la voiture, une belle glissade et un atterrissage en douceur dans le fossé.

A peine le temps de constater notre état qu'un camion qui arrivait derrière nous se mit à déraper sur la même plaque de verglas pour glisser dans notre direction.

J'ai senti le danger, criai à Françoise de sortir en vitesse et quant à moi, je me suis précipité, avec mon pied dans le plâtre, pour sortir Aline qui dormait paisiblement. Elle avait raison car le camion s'arrêta….tout près de la voiture.

Plus de peur que de mal, un Monsieur est venu nous sortir de notre dangereuse position avec son tracteur, et, nous avons repris notre route à toute petite allure pour nous arrêter à l'hôtel à Parthenay….

Le lendemain matin, ce fut le dégel et nous pûmes reprendre notre route avec une ultime difficulté pour Françoise, ce fut le passage par le rond-point de la place de l'Etoile vers 18 heures….. et notre arrivée chez mes parents au Square Lagarde.

Petit séjour parisien puis retour à Granville pour une convalescence qui n'en finissait pas car je ne faisais pas de cal, ce qui occasionna quelques voyages et séjours à l'hôpital de Rennes pour me faire déplâtrer et constater à la radio que la fracture n'était pas résorbée.

L'inaction me pesait, je restais à la maison où Françoise me bourrait de fromages…

Tout finit par rentrer dans l'ordre et je pus retrouver avec joie ma section qui allait partir faire un stage Commando à Quelern, dans la presqu'île de Crozon.

Stage passionnant avec des épreuves très sélectives et impressionnantes qui demandent de donner le meilleur de soi.

Compte tenu de mon état, j'étais naturellement avec mes hommes mais je ne franchissais pas les obstacles.

A l'un d'entre eux particulièrement difficile, il y a eu un flottement d'un de mes hommes pour s'y lancer.

Constatant la scène, j'ai décidé de passer le premier avec un saut qui était risqué pour mon pied à peine consolidé et….tout s'est bien déroulé, il avait tenu et j'étais vraiment redevenu opérationnel.

J'ai donc pu enchainer heureusement avec toutes les autres activités souvent aériennes et donc impressionnantes,dont un rappel du haut d'une très haute falaise avec les rochers en bas et surtout une source dont l'eau qui en sortait était rabattue sur la figure par le vent, entrainant une descente pratiquement à l'aveugle.

Le toucher de la grève fut une …délivrance !

Nous avons eu à exécuter un exercice commando, sur un site de la presqu'île de Crozon où sont basés nos Sous-marins Nucléaires Lanceurs d'Engins(SNLE) , mais là, tout ne s'est pas déroulé comme nous l'aurions souhaité, la mission n'a pu être remplie.

Peut être un manque d'audace ou une préparation pas assez minutieuse ou …l'absence du petit coup de pouce du hasard qui fait qu'une opération réussit ou non, sans oublier l'efficacité du système de sécurité de cette base sensible.

Dans tous les cas, ce genre d'échec est …vexant en manœuvre mais ne pardonne pas en temps de guerre : je ne l'oublierai pas !

L'épreuve de synthèse consistait à tout revoir ce que nous avions appris en utilisant de nuit des zodiacs pour une discrète approche de l'objectif qui était un ancien fort de Vauban, avec un puits profond qu'il fallait descendre par une corde rendue glissante par la pluie.

Il fallait y délivrer un prisonnier, le sortir et l'exfiltrer en totale discrétion.

Fin de stage et retour à Granville où j'ai retrouvé avec une grande joie ma Françoise et notre petite perle qui avait beaucoup changé.

Le séjour se poursuivit mais avec un changement de résidence car celle du Boulevard d'Hauteserves était trop petite et nous avons pu trouver un appartement plus grand à Donville.

Ma Françoise a vécu un moment difficile de santé et il fallait qu'elle se repose, ce que nous avons fait en allant en Corse à Porto à l'hôtel Méditerranée.

Comme je ne gagnais pas beaucoup d'argent et que la nécessité de la santé de Françoise l'exigeait, nous avons payé le voyage en remboursant par mensualités.

Ce premier contact avec l'ile de Beauté fut merveilleux et pittoresque comme les fantaisies circulatoires du chauffeur de taxi et l'originalité bien sympathique de la propriétaire de l'hôtel qui était toujours habillée de noir.

Parlant avec Françoise, elle lui a expliqué qu'elle était professeur d'Education Physique à Ajaccio, mais qu'elle n'avait pas repris ses cours car elle était en deuil.

Elle poursuivit en disant que cela datait de plus de six mois mais qu'elle avait trop de chagrin pour reprendre son travail.

Et voilà qu'en plein séjour, j'ai reçuun télégramme de Papa qui me faisait part de mon succès à un examen d'arabe que j'avais passé quelque temps avant et de la nécessité impérative de rentrer pour passer l'oral.

Ne voulant pas interrompre notre séjour, nous en avons néanmoins parlé à la propriétaire, celle-là même qui nous avait raconté son deuil.

Sa réponse fut immédiate et elle nous donna l'adresse d'un médecin à Piana pour qu'il me fasse un certificat médical.

Nous sommes donc allés voir ce médecin, mais pas très à l'aise. Comme je lui décrivais des symptômes de ma pure invention, il m'arrêta et me dit avec ce délicieux accent corse :« Monsieur, dites-moi ce que vous voulez que je vous mette » !

A la lecture du certificat, j'étais vraiment tellement en mauvais état que j'en étais gêné…Il fut néanmoins envoyé aux autorités, on m'a donné un délai qui m'a permis de bien terminer notre séjour, de passer mon oral au retour et….de le réussir !

Merci Docteur et merci la Corsemais quand même….

En revenant à Donville, nous avions plein de beaux souvenirs dans la tête et le changement d'air avait fait du bien à ma Françoise.Mais maintenant, il me fallait payer pendant six mois les mensualités et cela ne fut pas chose facile de payer pour de bonnes choses mais…appartenant au passé !

Nous en avons tiré un enseignement à savoir, que sauf événement vraiment exceptionnel, nous éviterions, à l'avenir, de payer à tempérament.

Les banquiers sont toujours présents pour nous consentir un prêt et….

c'est bien agréable sur le moment, mais après….il faut pouvoir rembourser !

Après avoir récupéré notre Aline qui était restée chez ses grands-parents, nous sommes rentrés à Donville.

Ma Françoise y a refait ses marques dans un quartier plus calme et la plage pas trop loin a permis de faire de bonnes promenades au grand air avec Aline, toute mignonne et …. un peu coquine.

Le 18 Juin 1965, nous étions toute la famille réunie pour le mariage d'Yves et de Nicole en l'église d'Alésia.

Très belle cérémonie où Aline était demoiselle d'honneur avec ses cousines Dominique et Carole Jean Besson.

Au régiment la vie continuait avec des exercices intéressants de survie, de sauvetage en mer par hélitreuillage et même un stage d'emploi aux hélicoptères à Dinan.

Une section, mais malheureusement pas la mienne, a été désignée pour faire les figurants dans le film de Daryl Zanuck, « Le jour le plus long ».

Pour les remercier, on leur a remis un poste de télévision, ce qui, en 1963, était un très beau cadeau qui a fait de nombreux jaloux.

Mais une nouvelle très attendue arriva : ce fut ma convocation à participer au stage au Centre Militaire d'Information et de Documentation qui devait se dérouler à Paris à l'Ecole Militaire.

RETOUR EN AFRIQUE

Elle était d'autant plus attendue qu'elle préludait à ma désignation pour servir au Sénégal, à Dakar au 1er Régiment Inter Armes d'Outre Mer dans une des deux compagnies parachutistes et ce à compter du 1er Janvier 1966.

J'étais comblé et mon rêve de retour en terre africaine devenait réalité.Les préparatifs du départ sur les plans administratifs, déménagement, garde meubles, et les affaires que nous emmenions dans des cantines si chères aux militaires et nouvelles pour Françoise furent prestement gérées.Adieux aux familles et direction Bordeaux pour un embarquement le 24 Décembre sur le Foucault, un nom qui était fort pour moi dans mon idéal de vie.

Nous sommes arrivés la veille, et au matin nous assistions à l'embarquement en dernier enlèvement dans une nacelle de notre voiture qui ne put donc être entreposée en cale mais qui resta sur le pont avec deux autres voitures.

Puis ce fut notre tour avec installation dans notre cabine avec deux lits superposés et notre Aline dans son lit à nos côtés.Ce furent alors les préparatifs du départ du navire et son engagement dans la Gironde que nous avions empruntée au lendemain de la guerre lorsque nous sommes revenus en France pour la première fois.

Il ne fallait pas oublier que c'était la soirée de Noël avec messe et réveillon à l'issue.

Nous avions retrouvé un couple ami qui était également affecté au Régiment et dans ma Compagnie.

Après s'être occupés d'Aline et l'avoir couchée, nous sommes montés sur le pont pour apprécier cette sortie dans un calme total.

Puis nous avons gagné la pièce aménagée en église pour la traditionnelle messe de Noël.

Mais là, un léger mouvement du navire nous montra que nous avions atteint la pleine mer. Puis, le mouvement s'accentua en un tangage qui nous posa d'abord quelques problèmes de stabilité pour certains et d'évacuation rapide pour d'autres.

Nous étions alors en pleine tempête avec un point culminant, la communion.Le tangage et le roulis étaient tels que le prêtre avait des difficultés pour donner la communion à chacun d'entre nous.

Quand nous avons entendu le ITE MISSA EST, nous n'avons pas attendu notre reste pour tous regagner nos cabines, en ne pensant même pas au réveillon qui a du être passé par-dessus bord pour le bonheur des poissons de ce terrible golfe de Gascogne.

La nuit fut préoccupante. Nous entendions des craquements peu rassurants dans ce pauvre navire dont c'était la dernière traversée avant sa mise à le retraite…

Le lendemain matin, je suis monté prudemment sur le pont pour voir à quel point la mer était déchainée, c'était un spectacle impressionnant et il n'est pas étonnant que cela indisposede nombreux passagers, comme un ami que l'on n'a revu émerger de sa cabine qu'au large des côtes de la Mauritanie…

La délivrance vint enfin avec notre arrivée le 31 Décembre à Dakar, le débarquement et notre installation temporaire dans une maison de passage où nous occupions une grande chambre.

Nos étonnements étaient à l'extérieur avec ce jardin aux plantes particulières, ces bougainvilliers et ces lauriers avec des couleurs ou des odeurs nouvelles et le cri incessant des corneilles.Tout était nouveau pour nous et plus particulièrement pour ma Françoise qui débutait vraiment sa vie de femme d'Officier Outre Mer, sans oublier notre Aline qui n'en perdait pas une miette.

Il m'a fallu récupérer notre voiture mais là, une surprise nous attendait.

En effet, comme elle était restée sur le pont, elle avait été copieusement arrosée à l'eau de mer qui avait fait son travail de corrosion…Ce qui nécessita un certain nombre de démarches pour faire jouer les assurances et rendre à notre vieille voiture la splendeur de ses premiers jours.

Maintenant, il nous fallait rejoindre le Camp Leclerc à quelques kilomètres du centre ville : c'était un vaste camp avec l'ensemble de ses unités d'un régiment inter-armes.

A côté de l'Etat Major, les compagnies de commandement et des services, un escadron d'auto mitrailleuses et les deux compagnies de parachutistes dont la deuxième qui allait être la mienne.Mais avant, il fallait nous loger et il nous fut affecté une maisonnette entourée d'un petit jardin.

On y accédait par une vérandaqui donnait sur une salle de séjour avec, à côté, notre chambre et une autre plus petite pour Aline.

A l'extérieur, la cuisine qui donnait sur la véranda, un lavoir, un garage ouvert et une dernière pièce attenante à la maison qui était celle de ce bon Diallo, un Guinéen qui nous avait été recommandé par notre prédécesseur et qui allait être bien utile pour ma Françoise.

Le 2 Janvier, je me présentais à mon Chef de Corps, un homme qui n'avait qu'un bras et qui était d'un abord un peu difficile.

Il m'affecta comme prévu à la deuxième compagnie parachutiste commandée par le Capitaine Pascal Guillemet que j'avais connu à Saint Maixent et qui avait été à l'encadrement à Coëtquidan en deuxième année.

Le lendemain, alors que nous n'étions pas encore installés, la sirène d'alerte mugit dans le camp.

J'ai immédiatement rejoint la Compagnie avec mon paquetage, le Capitaine a juste eu le temps de m'affecter une section puis ce fut le transport dans les véhicules, direction l'aérodrome, l'embarquement dans le Nord 2501 etle décollage.

Une trentaine de minutes après, le largueur cria : « Debout, Accrochez », puis « En Position » et au feu vert du pilote, ce fut le « GO ».

Et me voilà en l'air pour un atterrissage en zone totalement inconnue, avec une section d'une trentaine d'hommes dont je ne connaissais rien et encore moins de l'encadrement…

Ce n'était que le début d'une manœuvre.

En face de nous, un « plastron » c'est-à-dire des unités qui simulaient l'ennemi, devait nous empêcher de progresser et de remplir notre mission.

Au début, nous étions la section de tête et le Capitaine suivait avec son équipe de commandement, puis le reste de la compagnie qui comprenait 4 sections pour un total de 138 hommes.

Le Capitaine ne semblant pas apprécier la direction que je prenais m'a appelé à la radio pour me demander si : « je ne souffrais pas d'un léger strabisme divergent gauche »…

Heureusement, la compagnie se disloqua et chaque section devait à tout prix ne pas se faire repérer par le plastron et rejoindre seule un point précis, et ce, par l'itinéraire jugé le plus approprié.

Ce que j'entrepris avec mes hommes ….sous une chaleur torride et une forte humidité, ce à quoi je n'avais pas été habitué avec notre climat en France.

Un Sous Officier me donna des cachets de sel en me disant ; « Attention mon Lieutenant, ici le sel est indispensable, sinon vous risquez un coup dur ».

Je ne saurais comment le remercier car effectivement je commençais à mal me sentir. Ce geste a été salutaire car je devais avoir les idées claires et prendre les bonnes décisions, d'autant plus que nous venions d'être repérés par un avion de reconnaissance du camp adverse.

Et ce qui devait arriver arriva.

Nous avons eu sur le dos tout le plastron et il nous a été très difficile de nous soustraire à son étau.

Toute la nuit, nous avons poursuivi notre route comme des bêtes traquées avec un seul but : rejoindre le point de regroupement.

Cela a été très dur, la fatigue aidant, compte tenu des incessantes esquives nécessaires pour ne pas se faire prendre, sans oublier quelques erreurs de direction qui accroissaient la distance à parcourir.

Pour moi, dans mon for intérieur, le moral était au plus bas car rien ne m'avait réussi et, pour mes débuts dans les parachutistes, cela était loin d'être brillant.

C'est à ce moment de mes cogitations vers 5 heures du matin que nous avons reçu l'ordre de fin de manœuvre et de se regrouper très près de notre position et, quant à moi, de venir voir mon Capitaine.

C'est donc penaud et m'attendant à de fortes remontrances que je le rejoignis.

Alors que je me présentais, …..il me félicita en me disant que j'avais un remarquable sens tactique, notamment en attirant constamment le plastron sur moi, ce qui avait permis à toute la compagnie de s'infiltrer sans se faire prendre.

J'étais abasourdi par cette attitude inattendue, apparemment sincère et naturellement sérieuse de mon chef.

Mais que d'enseignements j'ai tiré de cette première manœuvre en terre africaine avec mes parachutistes que, par la suite, j'ai bien appris à connaître !

Quelques mois plus tard, au cours d'un saut, mon Capitaine s'est cassé la jambe.

On dit que le malheur des uns fait le bonheur des autres. En la circonstance, cela s'avérait exact.

En effet, comme j'étais le Lieutenant le plus ancien, j'ai donc pris le commandement de la deuxième Compagnie parachutiste : un vrai bonheur et une grande fierté.

Petite anecdote au passage, l'autre compagnie parachutiste est partie faire un saut qui s'est mal terminé, avec de la casse chez certains.

Le lendemain, leur Capitaine est venu au rapport pour dire entre autres : « il n y a que les c… qui se cassent » !La semaine suivante, après un mauvais saut, il revint au rapport avec une jambe plâtrée et dit : « Il y un c…de plus à la Compagnie ! ».

C'est durant cette période que j'ai pu accompagner notre chef, le Général Langlais, un de ces héros qui avaient fait Dien Bien Phu, pour une reconnaissance au centre minier de Zouirate en Mauritanie d'où était extrait le minerai de fer par la MIFERMA, une société française.

Le minerai était ensuite transporté par un train sur une voie unique de plus de 700 kilomètres jusqu'au port mauritanien de Nouadhibou où des bateaux le transportaient en France.

Nous y avons découvert, en ce lieu perdu dans le désert, un complexe extraordinairement bien organisé, aussi bien sur les plans techniques que pour la vie des hommes sur place.

Les intérêts de la France y étaient très importants et nous devions être prêts à parer à toute éventualité.

Avec « ma » compagnie, nous avons même participé, quelques mois plus tard, à un saut opérationnel en plein désert mauritanien au lieu-dit, la Gara Merzouba.

A peine sorti de l'avion, je réfléchissais au regroupement de l'unité dès l'arrivée au solqui ne devait pas poser de problème puisque le terrain était sablonneux.

Mal m'en a pris, puisque le sable certes existait, mais sur une faible épaisseur…. et mon atterrissage fut assez dur.

Un officier mauritanien était avec moi pour toute la manœuvre.

Avec lui j'ai connu ce vent de sable qui vous cingle et qui pénètre partout, j'ai enduré le grand froid la nuit mais j'ai aussi pu admirer la magnifique voie lactée.

J'ai aussi mangé une espèce de pâte de dattes qu'il m'a donnée et que j'ai beaucoup appréciée pour son goût et son indéniable valeur nutritive.

La manœuvre s'est parfaitement déroulée avec nos hommes qui apprenaient à vivre dans ce type d'environnement et dans ces conditions souvent extrêmes qui me faisaient penser à nos Anciens, les officiers méharistes.

Toujours avec mon Capitaine mauritanien, je suis passé par la capitale Nouakchott où, sur le souk, j'ai assisté à un spectacle qui a attiré mon attention.

Nous nous dirigions vers un groupe de femmes qui semblaient fort affairées.

Elles détachaient des dattes d'un régime, en mettaient une dans la bouche pour en extraire le noyau et crachaient le reste qui était regroupé avec le même travail fait par les autres femmes.

Mon ami le Capitaine m'a dit que cette pâte était très appréciée par les nomades, et d'ailleurs, me fit- il remarquer, c'est ce que je t'ai donné à manger tout à l'heure.

En voyant faire ces femmes et en me rappelant ce que j'avais mangé et apprécié, je me suis rétrospectivement posé quelques questions…

Mais revenons à Dakar au camp Leclerc où tout était bien organisé pour les familles.Médecin, école juste derrière notre maison, ce qui faisait qu'Aline s'y rendait et en revenait en passant par le grillage qui était mitoyen, mais aussi économat sans oublier terrains de tennis et carrière hippique.

Nous avions beaucoup d'amis et nous nous recevions souvent les uns les autres.

Et là, j'ai deux anecdotes quelque peu truculentes à mentionner.

La première était très peu de temps après notre arrivée, c'était l'invitation à aller dîner chez le Colonel dont j'ai dit qu'il n'était pas très commode.Nous voilà fin prêts pour 20

h30car nos voisins nous avaient dit qu'ils étaient également invités et que l'on pourrait y aller ensemble.

Tout paraissait clair sauf que nos amis avaient omis de nous dire qu'ils allaient dîner chez le Commandant en second et non chez le Colonel qui lui, nous attendait pour ….20 heures….

La ponctualité militaire en a pris un coup, l'accueil fut quelque peu glacial, le repas très bon… Notre entrée dans les civilités hiérarchiques militaires ne fut pas à notre avantage, loin s'en faut.

La deuxième toute aussi truculente mais dans laquelle nous n'étions pas en première ligne. En effet, nous étions invités un soir à dîner chez le Commandant en second.Nous étions une douzaine et pendant le repas, on nous a servi du pigeon sur canapé avec des petits pois d'un bon calibre.

Les discussions diminuèrent en intensité car chacun des convives éprouvait des difficultés à couper la viande, le crouton etattraper au passage les petits pois rebelles qui roulaient malicieusement dans l'assiette.

J'avais à ma droite une bonne amie qui bien que très causante d'habitude était concentrée sur son assiette.

A la fin du repas, au moment du café, elle nous demanda comment nous avions trouvé le plat de résistance et elle enchaîna en nous disant que son vis-à-vis lui avait souvent fait un clin d'œil pour lui dire qu'il partageait son embarras et qu'elle lui avait répondu en lui faisant, elle aussi, un clin d'œil..

Nous nous sommes mis à rire et comme elle ne comprenait pas pourquoi, nous lui avons fait remarquer que ce camarade ne lui avait pas envoyé de message mais qu'il avait en fait… un simple tic à l'œil.Notre amie, particulièrement gênée, s'efforçade ne plus croiser son regard durant toute la fin de la soirée.

Cette vie mondaine dut se ralentir car ma Françoise attendait son deuxième enfant dans des conditions délicates, ce qui nécessita beaucoup de repos et un suivi médical particulier.

Aline s'amusait bien avec ses petits amis de l'école voisine et le week-end, nos sorties à l'île de Ngor étaient un bon moment de joie familiale.

Dans cette île qui se trouvait à quelques minutes de pirogue était un centre nautique pour l'entrainement de nos hommes et un lieu de repos et de détente pour les familles.

En fin d'après-midi, nous reprenions la pirogue pour regagner le rivage et souvent, nous nous arrêtions au grand hôtel qui donnait sur la plage et nous prenions l'apéritif avec des chips qui faisaient le bonheur d'Aline.

D'autres fois, nous allions au village artisanal de Soumbedioune, un quartier en périphérie de la ville.

La ville de Dakar était très étendue et l'on trouvait absolument de tout.

Il y avait des grands magasins bien achalandés et des marchés locaux toujours très colorés et naturellement bien alimentés, surtout en poissons et en légumes.

De grands immeubles en centre-ville avec de belles Sénégalaises qui se singularisaient par leur port de tête et leurs splendides robes aux couleurs chatoyantes.

Ma Françoise se plaisait dans cet environnement africain si nouveau pour elle.

Elle s'entendait très bien avec ce brave Diallo qui s'occupait d'Aline mais qui fut l'auteur de quelques anecdotes que je vais m'efforcer de décrire.

Pour notre première nuit dans notre maison, il n'y avait qu'une seule moustiquaire et nous l'avons mise au-dessus d'Aline pour la protéger des moustiques.

Elle dormit donc en paix, ce qui ne fut pas notre cas, et nous avons bataillé toute la nuit contre les escadrilles de moustiques qui semblaient apprécier nos épidermes sans cesse attaqués avec ce bruit si particulier qui les caractérisait.

Le lendemain matin, Diallo qui était venu aider ma Françoise à refaire le lit, constata un certain nombre de taches de sang, résultat de nos combats nocturnes et de s'écrier :

« Oh Madame, quelle longue nuit de lutte ! ».

Un autre jour, rentrant à la maison, j'ai cru l'apercevoir dans le garage derrière une caisse de déménagement qu'il avait installée verticalement.

J'ai fait semblant de ne pas le voir puis dans l'après midi, alors qu'il était parti, j'y suis allé et, oh surprise, il y avait au pied de la caisse un tapis de verdure, tout à fait anormal dans ce garage couvert.

En y regardant de plus près, je me suis aperçu que c'était des lentilles qui poussaient et pourquoi donc ?

L'explication était simple. Il avait redressé la caisse pour pouvoir se mettre derrière pour se laver et l'eau qu'il renversait par terre était tombée sur des lentilles échappées d'un sac entreposé dans la caisse avec d'autres provisions amenées de France….

Le 2 Septembre 1966, j'ai mené un commando pour tester de nuit la protection d'une enceinte sensible de la base aérienne.

L'approche finale fut perturbée par des escadrilles de moustiques qui, profitant de notre immobilité dans les fossés tout proches de l'objectif, n'ont pas cessé de nous harceler par leur bruit infernal et des piqures sur la moindre partie dénudée de notre corps.Et il ne fallait surtout pas réagir en faisant du bruit et risquer ainsi de se faire repérer.

Malgré cet impondérable dont nous nous souviendrons, le commando fut une réussite.

Nous eûmes d'ailleurs l'insigne honneur de recevoir un message de félicitations de notre Commandant en Chef, le Général Langlais pour qui nous avions le plus grand respect, compte tenu de son passé glorieux.

Les événements familiaux allaient se précipiter car le moment arrivait pour que ma Françoise soit transportée à l'hôpital où je l'avais déposée au cours de la soirée.

J'ai oublié de dire que le frère de Françoise, Jean-Philippe, était chez nous depuis près d'un mois, venu spécialement pour aider sa sœur avant l'accouchement, lequel ne venant pas, fut activé par une série de piqures.

Comme cela tardait, j'ai pu lui faire visiter le camp et le faire monter dans l'avion Nord 2501 qui m'a largué.

Néanmoins, fort de l'expérience de l'accouchement pour Aline, j'ai cru que j'avais le temps de retourner tranquillement au camp Leclerc.

Ce que je fis mais elle accoucha plus vite que prévu grâce à la maitrise en la matière d'une sage-femme sénégalaise qui fut la première à voir sortir notre deuxième enfant.

ET NOTRE FAMILLE S'AGRANDIT,

C'était le 18 Octobre 1966,un bien beau garçon que nous avons appelé Bruno.

Je fus naturellement prévenu et je me suis précipité pour aller voir notre deuxième merveille, sauf que lorsque j'avais déposé Françoise, j'étais reparti avec sa valise qui contenait les premières affaires de notre garçon…..

Père ému ou père rêveur ?

Pendant ce temps, Jean-Philippe avait amené Aline à l'école et il m'attendait impatiemment car il lui fallait prendre l'avion pour retourner en France.

J'ai quand même eu le temps de l'amener voir son neveu pour qu'il puisse prendre quelques photos, rejoindre rapidement l'aéroport et les ramener aux grands-parents qui attendaient son retour.

Ma Françoise est revenue rapidement à la maison mais bien fatiguée.

Aline était toute heureuse de ce petit frère qui venait heureusement ajouter du bonheur à notre couple.

Son baptême eut lieu le 30 Octobre dans la chapelle du camp, avec deux de nos amis comme marraine et parrain de remplacement de ma belle-sœur Nicolette et de mon frère Yves demeurés en France.Nous avons fait un pot à la maison pour fêter l'évènement et mon Colonel grincheux nous a fait l'honneur de venir pour ce que l'on pourrait presque qualifier…d'inspection des lieux !

Ma vie militaire me laissait peu de répit et accaparait mon esprit et mon temps.

Je suis parti faire un stage d'observateur aérien sur un TRIPACER, un avion léger de l'Armée de Terre. Noussommes ainsi allés une semaine dans la partie sud-est du Sénégal, à Kedougou, à proximité de la frontière.Opération très instructive qui m'a montré toutes les

possibilités de cet avion et de la parfaite visibilité que nous pouvions avoir sur la région et sur tout mouvement qui était facilement décelable :

Je m'en souviendrai pour l'avenir lorsque je serai en mission au sol.

Au retour, nous avons survolé le parc national du Niokolo Koba et nous avons pu y voir des éléphants et des girafes en liberté. Après un arrêt technique à Ziguenchor, nous avons survolé la Gambie puis ce fut le retour sur Dakar.

Content de retrouver ma base arrière avec nos deux anges et l'arrivée annoncée d'Hélène et d'Elisabeth pour Noël 1966.

Elisabeth est arrivée par voie aérienne normale. Elle a rencontréun de mes camarades, Yves Duval. Et c'est ensemblequ'ils vont construire leur vie de couple.

Hélène qui était au Tchad au titre de l'Organisation Mondiale de la Santé comme directrice de l'école d'infirmières, nous rejoignit à l'issue d'un long périple en avion via le Cameroun, le Bénin, le Togo et le Ghana….Nous avons fêté Noël en famille puis la fin de l'année au mess que j'avais été chargé de décorer avec le soutien de l'épouse du Colonel qui, elle, était charmante.

Février 1967 a vu la venue de Maman qui a pris l'avion militaire, à savoir un bon Nord 2501.

Le peu de confort de cet avion de transport et de largage de parachutistes et la longueur du trajet ne l'ont ni indisposée ni trop fatiguée.

Ce petit regroupement familial autour de nos deux enfants a été bien agréable pour tout le monde.

Nous nous sommes bien acclimatés au pays et nous avons fait des acquisitions locales pour ramener en France quelques souvenirs typiques.Certains achats furent heureux comme les deux défenses d'éléphants ou des porte- couteaux en ivoire ou mauritaniensen argent et bois d'ébène.

D'autres furent moins heureux comme un ensemble tam-tam qui s'est avéré plein de vers et que nous avons laissé sur place. Il y eut aussi un collier que j'ai fait acheter par une amie

en lui assurant, comme le prétendait le vendeur, que c'était de l'ivoire alors que c'était du vulgaire plastic et que ….je n'avais rien vu !

Autre fait marquant. Bien qu'habitant dans un camp militaire, nous avons été cambriolés dans notre maison.

Le voleur s'y est pris maladroitement pour ouvrir le coffret de bijoux de Françoise et il a tout fait tomber sur le lit. Il a dérobétout ce qui était en or ainsi qu'un médaillon auquel Françoise tenait beaucoup.

Heureusement, elle a retrouvé sa bague de fiançailles et son collier de perles qui avaient glissé entre le montant du lit et le matelas….

Plainte a été déposée, les gendarmes sénégalais sont venus constater les faits et relever les empreintes que l'on trouvait partout et donc facilement exploitables.Nous n'avons plus revu les gendarmes ni le voleur et encore moins ce qu'il avait pris…

Néanmoins la vie continuait. Françoise avec Aline toujours aussi mignonne et Bruno qui était plein de vie tout en faisant de rapides progrès.

Pour ma part, une vie toujours active avec mes responsabilités au sein de la Compagnie et la possibilité de faire deux sauts particuliers qui manquaient à mon expérience en ce domaine, à savoir un saut d'un avion d'observation, un Broussard, et un saut en mer.

Concernant ces deux sauts, j'ai éprouvé deux sensations différentes, d'abord parce que ce n'était pas des sauts opérationnels, donc sans tout l'équipement lourd, ensuite parce que la sensation au moment du saut et «l'amerrissage » étaient beaucoup plus sereins.

Au passage, je dois mentionner que des incidents peu communs arrivent chez les parachutistes.

Je pense en effet à un Adjudant Chef chevronné qui au cours d'un saut en commandé (à l'époque leurs parachutes ne se maniaient pas aussi aisément que maintenant), n'a pu éviter d'atterrir au milieu d'un massif de cactus plein d'épines : il fallut d'abord aller l'extirper de sa fâcheuse et douloureuse position. Ensuite, sa guérison fut longue car des mois après, il restait encoredes épines qu'on n'en finissait pas d'extraire.

Avec le recul, je crois qu'il me faut être plus précis sur ce qui se passe dans la tête d'un parachutiste qui s'apprête à sauter.En effet, et suivant les personnes, et en fonction de l'humeur du moment, chaque saut provoque une sécrétion variable d'adrénaline : appréhension et conscience du danger, empreinte prioritaire de la mission sur toutes autres considérations ou joie et sérénité intérieure, voire un certain détachement lorsque l'on est au milieu du stick prêt à sauter.

J'aurai cependant un regret, c'est de ne pas avoir fait de la chute opérationnelle, à savoir se jeter d'altitudes plus élevées et ouvrir « soi-même » son parachute à une hauteur donnée par un appareil porté à son poignet et qui indique les altitudes.

J'étais vraiment volontaire en revenant de mon stage Officier à Pau mais mon Colonel du 1er Rima n'était pas d'accord pour des raisons d'effectifs au Corps.

Par la suite, j'aurais pu reposer une demande mais je me sentais moins déterminé, peut-être plus sage ou…moins courageux !

Je me dois de mentionner dans mon séjour à Dakar les grandes manœuvres que tout le régiment faisait dans un camp à quelque trois cents kilomètres au Nord Est, à Dodji.

L'environnement au fin fond du Sénégal, le contact avec les populations et la vie en communauté nous faisaient un bien énorme.

Nous étions tous sous les grandes tentes 56 (c'est le numéro attribué à ce modèle), avec des lits de camp. Pour l'extinction des feux, un haut-parleur perfide diffusait la chanson : « Nuit câline, nuit d'amour…. »

J'ai eu quelques faits relatifs à notre vie locale que je pense bon de raconter :

- **Une tournée en brousse avec notre médecin militaire et parachutiste qui a tellement bien soigné et guéri la fille du chef de village que celui-ci était prêt à la lui céder pour qu'il l'emporte avec lui comme sa femme.La pauvre gamine était en pleurs à l'idée de partir avec cet inconnublanc et il nous a fallu déployer une grande diplomatie pour partir…sans idée de retour !**

- **Une autre tournée de reconnaissance en jeep où en roulant sur de l'herbe à éléphants j'ai mis le feu à tout un secteur, uniquement par le fait du frottement sur le tuyau d'échappement qui était naturellement très chaud.**

- **Enfin, toujours en tournée de reconnaissance avec ma jeep, j'étais en pleine brousse sur une piste à peine tracée et j'ai eu à traverser une voie ferrée, la liaison ferroviaire à voie unique Dakar-Bamako.A cet endroit précis, sur le côté droit de la piste, il y avait un panneau ainsi libellé : « Attention, un train peut en cacher un autre » !**

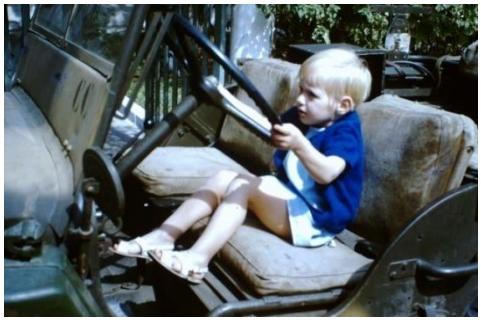
A ce type d'événements plus ou moins cocaces, j'ai eu dans une autre contrée dans le sud du pays, au nord de la Gambie, la surprise de rencontrer vraiment en pleine brousse, deux pères blancs français.

Ils nous ont gardés à déjeuner et nous leur avons offert du pastis qu'ils n'avaient pas bu depuis de si nombreuses années…

Vraiment des personnes sortant de l'ordinaire qui ont tout quitté pour leur apostolat dans ce coin reculé : Chapeau et Respect !

Une autre fois, au cours d'une manœuvre dans les rizières du nord du pays, j'ai pu voir la population musulmane avec le centre religieux de Touba très fréquenté par de nombreux pèlerins.

Etant dans la région, j'ai poussé jusqu'à Saint Louis, cette vieille ville du nord chargée d'histoire.



Autre site qui méritait une visite que nous avons faite avec notre Aline, ce fut l'île de Gorée d'où partaient les esclaves dans le cadre de ce fameux et bien triste commerce triangulaire.

Le séjour tirait à sa fin, les préparatifs de départ allaient bon train.Comme il y avait un Algérien dans la compagnie, j'ai eu l'idée de lui faire faire un méchoui en guise d'adieu à nos amis.

J'ai eu quelques frayeurs quand j'ai vu les flammes caresser dangereusement les branches de l'arbre qui était…juste au-dessus.

Tout se termina bien pour le plaisir de nos amis.

Et nous allions quitter notre Diallo, si gentil avec les enfants et toujours prêt à aider Françoise où à faire comme elle pour lui faire plaisir.

Ainsi, ayant remarqué qu'elle mettait elle-même le sucre dansmatassedecafé, il en avait déduit que c'était une habitude et c'est ainsi qu'un jour où nous avions des amis à dîner il servit le café et y mit d'officedeux morceaux de sucre devant nos invités quelque peu étonnés.

De même, toujours pour faire plaisir à Françoise qui voulait lui apprendre à mettre une main dans le dos pour présenter les plats à table,il interpréta à sa manière ce qu'elle lui avait appris et… il mit la main dans le dos de chacun d'entre eux tout en servant !

Enfin, il devait se sentir bien chez nous car il faisait sa lessive personnelle qu'il étendait dans le jardin longé par la route empruntée régulièrement par toutlecamp.

Un jour, quelle ne fut ma surprise en rentrant de la compagnie, de voir, étendue au vu et au su de tout le monde, une série de petites culottes féminines en dentelles de diverses couleurs….laissant ainsi supposer qu'elles appartenaient à la locataire des lieux…

Nous avons aimé ce jeune Guinéen et nous l'avons chaudement recommandé pour qu'il puisse être repris par des successeurs et qu'il puisse ainsi…..faire vivre les siens.

ET, C'EST LE RETOUR EN FRANCE

Concernant notre départ, Babette ayant eu la gentillesse de venir chercher les enfants pour les ramener chez mes parents à Paris, nous avons pu réaliser un retour en avion en stopover, à savoir une première escale aux Canaries.

La deuxième étape fut Casablanca où je m'étais fait livrer notre nouvelle voiture, une Peugeot 204 blanche.

J'allais maintenant montrer à ma Françoise ce Maroc où nous avons vécu, ce pays, celui de mes vraies racines qui m'ont beaucoup marqué et qui vont perdurer.

Nous avons d'abord débuté notre circuit par Mazagan qui, aujourd'hui porte le nom de « EL DJADIDA », la Nouvelle, en arabe.

J'ai montré notre maison, le bureau de Papa, la belle plage et son hôtel Marhaba (Bienvenue en arabe), le parc, le tennis, la cité portugaise, l'église, mon école à côté du marché, enfin tout ce qui faisait partie de mes repères les plus chers.

Comme nous passions devant l'épicerie où Maman faisait ses courses, j'ai voulu y faire un tour, et, là, une surprise m'attendait.

Le propriétaire, Moussa, était toujours présent et il nous accueillit avec une grande chaleur.

Il voulut absolument que nous venions chez lui partager le couscous familial et nous avons naturellement accepté, tant il y avait du cœur dans cette invitation.

Il fallait voir ma Françoise se régaler en mangeant un vrai couscous, non pas en boite, mais fait à la main.

Elle a pu apprécier l'hospitalité marocaine et l'amitié qui ne sont jamais démenties.

Au cours de notre séjour, nous sommes allés voir Madame Gaby Adigard, toujours dans la maison où j'allais souvent rejoindre ses enfants et surtout mes amis, Jean Pierre et sa sœur Aline.

Grande et bellesurprise, pour moi en particulier, c'est l'initiative qu'a prise la Marocaine qui travaillait toujours chez elle de retrouver notre Dada en lui disant que j'étais là et qu'il fallait qu'elle vienne pour me voir, elle qui m'a vu naître, elle qui nous a été fidèle durant tant d'années et que nous considérions comme étant de notre famille.

Quelle émotion de nous retrouver après tant d'années.

Elle n'avait rien oublié du temps passé et n'a cessé de me demander des nouvelles de chacund'entre nous.

Ce qui est curieux c'est qu'elle ne parlait pas le français et que Maman ne connaissait pratiquement pas un mot d'arabe mais…. elles se sont toujours bien comprises et bien entendues…

Nous les avons quittées et laissé Mazagan-Djedida pour prendre la route de Marrakech dont l'arrivée est toujours aussi majestueuse avec l'avenue du Guéliz bordée d'orangers avec leurs fruits, les maisons et immeubles la bordant, tous peints en rouge brique, la couleur de la ville, et au bout de l'avenue la splendide mosquée de la Koutoubia avec en fond de tableau l'Atlas enneigé et un splendide ciel bleu,un véritable bonheur pour les yeux.

Après Marrakech, direction Agadir via le col du Tizi N'Test, et un arrêt en début de montée dans une petite auberge pour prendre des brochettes et un verre de thé à la menthe, avec cette montagne aux sommets tout blancs de neige et sous ce ciel si pur, un moment de ravissement.

Agadir, Essaouira, Safi, puis tout en longeant la côte nous sommes arrivés à Rabat et avons poursuivi sur Port Lyautey, aujourd'hui Kenitra (le petit pont en arabe) et ce fut la route vers Tanger, sans douane à passer, car la zone espagnole avait disparu avec l'Indépendance du Maroc.

Après avoir traversé le détroit de Gibraltar, nous avons poursuivi notre voyage par la côte est de l'Espagne où nous avons apprécié la beauté de villespleines d'histoire comme Grenade mais aussi de très belles localités plus petites en bordure de mer avec, au nord de Barcelone, dans une petite anse, le Parador d'Agua Blava.Puis ce fut Marseille et vite direction Paris pour retrouver nos petits qui nous avaient beaucoup manqué.

Partis de Dakar le 29 Décembre 1967, nous sommes arrivés le 20 Janvier 1968 après un voyage en avion et près de 5.000 kilomètres dans notre belle Peugeot 204.Quel bonheur ce fut que de retrouver Aline et Bruno qui semblaient avoir parfaitement passé notre absence grâce à la gentillesse de toute la famille.

Nous étions revenus mais après avoir revu tous les nôtres, qu'allions nous devenir et où allions nous atterrir ?

A mon départ, ma Direction d'Armes avait laissé entendre que je serais muté à Coëtquidan comme instructeur.

UNE NOUVELLE AFFECTATION

A mon arrivée à Paris, ce serait non pas Coët mais plutôt l'Ecole Militaire de Strasbourg, et peu de temps après, je reçus mon ordre de mutation à l'Ecole Militaire d'Administration de Montpellier, comme instructeur infanterie….

J'étais quelque peu désappointé, n'ayant jamais entendu parler de cette école et c'est plein d'incertitudes que nous avons refait les démarches pour récupérer nos affaires laissées au garde meuble et envoyer le tout dans cette nouvelle ville du sud de la France.

Nous y avons rapidement trouvé un bel appartement au dernier étage d'un immeuble tout neuf.

Le gros de l'installation fut rapidement fait pour permettre à la famille de s'installer dans les meilleures conditions possibles.

Ma Françoise prenait ses marques avec les voisins, tous très gentils, inscrivait Aline à l'école, ce qui n'était pas facile pour elle car en milieu d'année.

Bruno qui n'avait que deux ans est allé dans la même école car il ne voulait pas être séparé de sa sœur…

Quant à moi, ce fut la présentation à mon nouveau chef qui était un Intendant, ce qui était vraiment inhabituel car jusque là mes chefs étaient tous des Colonels.

Je fus néanmoins très bien reçu et mis à la disposition du Commandant du cours Infanterie dont j'allais être l'adjoint.

L'Ecole était dans un très bel ensemble ancien avec un jardin à l'entrée, une cour centrale et des salles de cours sur le pourtour et à l'étage.

Il y avait des Elèves Officiers d'Active (E.O.A) qui se destinaient à la gestion des corps de troupe au sens administratif du terme.

Les Elèves Officiers de Réserve (E.O.R), quant à eux, iraient dans la même voie mais pour la durée de leur Service Militaire.

Ils étaient, pour beaucoup, issus des Ecoles de Commerce et certains d'HEC.

Tout s'annonçait bien, mais ma Françoise a eu un gros problème de santé nécessitant une sérieuse intervention chirurgicale.

Cela m'a beaucoup marqué et naturellement inquiété.

L'opération s'est cependant bien passée et son chirurgien lui a assuré qu'elle serait tranquille pendant pas mal d'années.

Malgré mes inquiétudes du départ, j'ai donc passé un excellent séjour dans un milieu que je ne connaissais pas mais où j'ai trouvé des gens intéressants et sympathiques.

J'arrivais avec mon béret rouge de parachutiste et mon manteau trois quart ,propre aux troupes aéroportées, ce qui me donnait un préjugé favorable qu'il faudrait vite assurer sur le terrain, non seulement pour les cours d'Infanterie, mais aussi sur le stade car j'étais aussi Officier des Sports.

Je me suis donc donné à fond, d'abord pour les cours en salle que je maitrisais dans l'ensemble, mais avec quelques problèmes avec la mitrailleuse 12.7 sur laquelle il a fallu que je me penche sérieusement car je ne l'avais jamais étudiée….

Les séances de tir et surtout la partie combat sur un terrain de manœuvre à une petite heure de Montpellier me demandaient un certain suivi car monté et exécuté par l'encadrement normal des élèves.

Un événement particulier survint durant mon séjour avec la découverte parmi mes E.O.A d'un officier étranger d'origine marocaine dont le nom de famille était GHOUL.

Je l'ai convoqué pour mieux le connaître et il m'a dit qu'il était de Kenitra (ex Port Lyautey) et que son père était Caïd à l'époque du Protectorat.

Et oui, ce Maroc me poursuivait, car Papa travaillait avec ce Caïd qui était dans sa juridiction.

Son fils était là, devant moi…

Je l'ai invité à venir prendre un pot à la maison pour se rappeler des bons souvenirs du pays. Je lui ai décrit notre parcours et notamment la mosquée que Papa avait fait construire à Chemaïa.

Il m'a dit que son Papa lui en avait parlé, tant cette initiative venue d'un non-musulman était un geste qui avait beaucoup marqué dans le pays.

Parlant de l'Ecole, je lui ai dit que je voulais bien faire connaître son pays à ses camarades français et que j'avais une idée à lui proposer.

Pourquoi ne pas réunir tout le monde sur notre terrain de manœuvre et faire un repas marocain comme une DIFFA(un repas d'exception) ?

A ce mot là, il me répondit que cela était très facilement faisable.

Devant mon étonnement, il me dévoila que son père était au Cabinet du Roi et qu'il pourrait avoir tous les ingrédients nécessaires pour y arriver.

Il suffisait de faire la liste de ce qu'il faudrait, qu'il en ferait part à son père et que le tout serait envoyé par avion militaire marocain qui venait régulièrement en France pour des questions de révisions techniques.

Comme j'étais très libre dans mes activités, tout a été préparé avec tentes 56 et mobiliers divers de notre côté, et tout ce que nous avions espéré du Maroc est arrivé à temps comme prévu.

Nos autorités ont naturellement été conviées, et, avec les élèves nous avons réalisé en France, près de Montpellier, une véritable DIFFA marocaine. Un cérémonial digne d'Hollywood…. pour la présentation du méchoui puis dégustation de douceurs propres au seul Maroc sans oublier le thé avec de la vraie menthe venue, elle aussi, directement du pays.

En revenant à l'instruction, le Directeur m'a désigné pour aller à Lyon pour y effectuer un stage « Armes Spéciales », moi qui suis plutôt fermé à tout ce qui touche aux Mathématiques, à la Physique ou à la Chimie, j'étais plus que perplexe…..

Je suis donc parti à Lyon le 18 Novembre 1968 et j'ai suivi ce stage d'un mois où toute une partie m'a été étrangère ou presque.

En revanche, j'ai bien pris conscience de la réalité du danger Nucléaire- Biologique et Chimique. Les parties concernant les mesures de protection et de décontamination m'ont particulièrement intéressé d'autant plus que nous les avions effectuées en ambiance réelle à Bourges. Là se trouvaient tous les « ingrédients » nécessaires : source radioactive avec des radiamètres et des dosimètres pour détecter et contrôler des présences radioactives,mais aussi combinaisons butyles et autres équipements divers pour la protection individuelle.

Cette partie du stage m'a passionné et je me suis promis d'en tenir compte.

Aussi, rentré à Montpellier, j'ai fait doter l'Ecole d'une source radio active que j'ai fait enfouir dans une cavité bétonnée et sous terre répondant aux critères de protection contre la radioactivité.

J'en étais le seul responsable et le seul habilité à utiliser la source pour faire faire des exercices. J'ai ainsi pu monter une chaîne complète avec un centre de décontamination opérationnel qui fut testé par les élèves, les uns en tenues de protection butyle et les autres en tenues normales pour jouer le rôle de contaminés.

Si j'étais très occupé par mon travail, je me réjouissais de rentrer chez nous et de voir comment nos deux enfants grandissaient et avaient beaucoup de choses à raconter sous l'œil attendri de leur Maman.

Mais, un matin, Aline était venue faire un câlin auprès de sa Maman quand j'entendis ma Françoise pousser un cri et s'éloigner brusquement de sa fille. En effet, Aline était couverte de rougeurs qui avaient l'air de rubéole et qui fut confirmé par le médecin qui a été appelé.

C'était bien la rubéole et il fallait isoler au plus vite la Maman de sa fille.

Mais, juste avant de repartir, j'ai eu dans la cuisine une discussion d'homme à homme avec le médecin car ma Françoise était enceinte d'à peine trois mois et cette rubéole m'inquiétait au plus haut point.

Ce médecin a trouvé les mots pour me rassurer et m'a promis de ne rien me cacher, et, que si problème il y avait, nous en reparlerions ensemble le moment venu, mais que ce n'était pas le cas à ce jour.

Le nécessaire fut donc fait pour hospitaliser ma Françoise sans perdre de temps. Repos et piqures de gamma globuline, tel a été l'essentiel de son programme durant un mois qui lui permit de lire la série des Rois Maudits et suivre à la radio les péripéties d'Apollo 13 de retour de la lune.

Ma Françoise absente, Il a donc fallu s'organiser avec l'aide bien sympathique d'une voisine de palier qui s'est occupée des deux enfants en attendant mon retour le soir après le travail.

Cette séquence fut délicate car j'étais particulièrement occupé par mon stage des Capitaines à l'Ecole d'Application de l'Infanterie, puis par un encadrement d'une Préparation Militaire Supérieure au camp de Caylus, et enfin par les préparatifs de déménagement car j'avais reçu ma nouvelle affectation à compter du 15 Septembre 1970 à l'Ecole des Sous Officiers d'Active de Saint-Maixent.

LE TEMPS DE COMMANDEMENT DE CAPITAINE

Nous avons quittéMontpellier en famille avec ma Françoise bien enceinte, pour l'Ile de Ré et les vacances avec les parents.

Nous en avons profité pour aller à Saint-Maixent chercher un logement et, in extremis, nous avons évité un immeuble et trouvé une maison avec un petit jardin, rue Tartifume.

Fin de vacances reposantes à Ré pour tout le monde et particulièrement pour la Maman qui attendait alorsson troisième bébé.

Nous avons rejoint notre nouvelle affectation le 15 Septembre 1970. Nous nous sommes rapidement installés dans notre maison et j'ai été vite repris par mes visites protocolaires d'arrivée dans un nouveau Corps.

Je me suis vu promu Capitaine commandant la 31 ème Compagnie d'un bataillon à 4 compagnies avec à sa tête un Commandant, valeureux soldat, surtout en Indochine, assisté d'un Commandant plus jeune.

Je gardais toujours un œil sur ma base arrière car il fallait inscrire les enfants à l'école, parfaire notre installation, prendre nos marques dans une ville que nous connaissions déjà de l'époque de mon Ecole d'Application en revenant d'Alger et…. veiller sur ma Françoise car le grand moment approchait.

Mi nous a rejoints car nous allions avoir besoin d'aide.

Cela est si vrai que dans la soirée du 16 Novembre, les premiers signes nous annonçaient qu'il fallait rapidement rejoindre la clinique de Niort, soit à une trentaine de minutes de Saint-Maixent.

Laissant les enfants et Mi, nous voilà partis et à peine arrivés, Françoise fut admise dans la salle de travail, mais, cela a été très lent à se déclencher.

Cela n'était pas pour calmer ma Françoise qui avait vu venirdans la salle mitoyenne une future Maman qui accoucha très vite et qui sabla le champagne en famille…

Ma Françoise,elle, attendait toujours et l'impatient futur Papa faisait les cent pas dans le couloir jusqu'à qu'il soit appelé par l'infirmière pour venir voir arriver notre bébé, notre troisième don du Seigneur, notre Olivier.

C'est le seul de nos enfants que j'ai eu la chance de voir venir au monde tout en tenant la main de cette femme chérie qui nous comblait d'un bonheur indescriptible.

Le lendemain, je revins avec Aline et Bruno pour voir leur petit frère qui dormait gentiment à côté de sa Maman, fatiguée mais heureuse.

Leur réaction fut particulière avec Aline qui regardait la télévision et Bruno qui terminait le repas de sa mère….

J'ai pu ramener ma Françoise et notre dernier chérubin quelques jours après et Mi a pu rentrer à Paris en ayant vu son petit-fils.

Mon temps de commandement me demandait beaucoup car j'ai pris la compagnie en cours de stage, et des habitudes héritées de mon prédécesseur, qui ne me convenaient pas, allaient provoquer un premier accrochage.

En effet l'Adjudant de Compagnie m'a apporté un bon de commande de matériels en vue d'un entrainement à la vie en campagne et de tir à Poitiers.

J'y remarquais entre autres une tente 56 et une dizaine de lits de camp.

Lui demandant des explications, il m'a répondu que c'était pour les cadres, que c'était l'occasion de passer un bon moment ensemble et que cela c'était toujours fait avec le précédent Capitaine.

A ma question sur le logement des hommes, il me dit qu'ils seraient, comme d'habitude, par terre sous leur tente individuelle.

Ma réponse fut immédiate :

« Alors moi, je ferai comme eux, sous une tente individuelle, à même le sol et ce sera la même chose pour tout le monde.

Nous sommes les cadres et nous sommeslà pour les instruire, les aguerrir et ne l'oublions jamais, pour leur donner l'exemple » !

Il prit le bon de commande que j'avais revu et corrigé et repartit en bougonnant.

Quelque temps après, j'ai eu droit à la visite du Président des Sous Officiers qui souhaitait que l'on en reste à ce qui se faisait du temps de mon prédécesseur et….je lui fis la même réponse en insistant sur l'exemple à donner à nos élèves qui allaient commander des appelés à la sortie de l'Ecole.

Et nous sommes allés en manœuvre comme des soldats.

Un plan rigoureux de travail, des cours de rattrapage pour ceux qui en avaient besoin, une préparation morale à leurs futures responsabilités, un dîner de cohésion après la cérémonie du baptême de la Promotion avec la projection dufilm de Schoendorfer « la 317 ème section » sont venus, avec bonheur, couronner les six mois d'investissement de tout l'encadrement et les bons résultats obtenus.

Mais j'étais tellement accaparé par mon travail que mes absences répétées ne me permettaient pas toujours de suivre comme je l'aurais souhaité notre belle petite famille qui grandissait sous la bienveillante éducation de leur gentille Maman.

J'ai cependant pu me libérer pour le mariage d'Elisabeth avec mon camarade Yves Duval le 26 Février 1971.

Ce fut une belle journée avec les parents, toute la famille et les amis réunis pour la circonstance. A noter le comportement singulier de Bruno et de Sabine, respectivement garçon et demoiselle d'honneur avec notre Aline et le neveu d'Yves Duval.

Pour se distraire, ils se sont amusés à essuyer avec leurs gants blancs les voitures stationnées devant l'église des Invalides…Alors, pendant la messe, ils ont eu tout le loisir de comparer le résultat et savoir qui avait les gants les plus sales…

Mes deux années de commandement se terminaient et c'est avec quelque mélancolie que je remettais ma compagnie à mon successeur au cours d'une prise d'armes en présence du Général Commandant l'Ecole.

J'ai alors reçu la mission de remettre en ordre le Musée et ce fut pour moi un moment passionnant certes, mais également particulièrement émouvant.

Je me souviens d'une urne contenant de la terre ensanglantée de Verdun, mais aussi de nombreux souvenirs donnés par des familles pour que la mémoire de ceux des leurs qui avaient donné leur vie pour la France demeure et soit mise en valeur dans ce Musée.

Saint-Maixent était déjà dans notre histoire de famille puisque sur le monument du Quartier Marchand figurent des Poilus et le Général Dumas, du côté de Maman.

Il avait terminé la campagne du Bénin avec la reddition du roi Behanzin qui lui avait remis un vase que j'ai donné au Musée des Troupes de Marine à Fréjus.

Cela m'a amené à encore bien réfléchir sur mon métier, ses valeurs au service du pays.

Mon Général, satisfait de mon travail, m'a remis un Témoignage de Satisfaction qui m'a fait vraiment plaisir.

Plus souriant a été le bal de garnison que l'on m'a demandé d'organiser au mess des Officiers.

Etant des Troupes de Marine, j'ai cherché un thème naturellement en rapport avec l'Outre-mer.

Je savais qu'à Fontenay le Comte, il y avait des Polynésiens du Service Militaire Adapté (SMA) et qu'ils avaient formé un groupe folklorique.

Je suis entré en contact avec leur Chef de Corps qui a donné son feu vert et c'est ainsi qu'ils sont venus animer la soirée qui eut un très grand succès, non seulement par leur musique, mais également par leurs danses qu'ils ont effectuées en groupe, mais aussi en invitant les femmes d'Officiers Supérieurs qui après un court instant d'hésitation sont devenues « accros » du Tamouré.

Comme le Temps de commandement de Capitaine était terminé, la remise en ordre du Musée achevée, le temps était venu d'envisager un nouveau tour outre-mer.

Je suis monté à Paris pour me renseigner et l'on m'a dit qu'ils m'avaient prévu pour aller commander l'école militaire de Ouagadougou au Burkina Faso.

J'ai demandé néanmoins à ma Direction si je pouvais prendre un peu de recul pour me renseigner sur le poste et donner très rapidement ma réponse, ce qui m'a immédiatement été accordé.

Je suis rentré à Saint Maixent pour en parler en famille et surtout avec un de mes Anciens qui avait occupé ce poste.

Quand je l'ai informé de ce que l'on me proposait, il me dit que c'était un poste en or et qu'il me conseillait d'accepter.

J'ai téléphoné à la Direction pour donner mon accord et je reçus de mon interlocuteur la réponse suivante :

« Ah bon, on avait pensé que ce poste ne vous intéressait pas et on vous propose d'aller à la mission militaire française au Laos à Vientiane…avec mise en place durant l'été ».

Et me revoilà à Versailles pour un stage de préparation au Centre Militaire d'information et de Documentation sur l'Outre-mer (CMIDOM) pour tout savoir sur ce pays.

Nous nous sommes donc fait à cette perspective et les préparatifs ont débuté.

Nous avons écrit au pochoir sur nos cantines disposées dans notre garage:

« Capitaine François Besson, Mission militaire française, Vientiane via Bangkok, Laos »

Les jours passant et mon avis de mutation n'arrivant pas, j'aitéléphoné à la Direction et je reçus de mon interlocuteur la réponse suivante :

« Ne bougez pas car il y a un changement, vous n'irez pas au Laos mais à Ndjamena au Tchad pour occuper un poste au Deuxième Bureau »!

Plutôt désorienté par ces changements successifs, j'ai suivi le cours en me résignant. J'ai tout appris sur le Tchad, je me suis préparé à prendre seul l'avion quelque temps après ….mais ce fut pourDjibouti,toujours pour le Deuxième Bureau.

NOUVEAU SÉJOUR OUTRE-MER,LA CHANCE DE MA VIE

Avant de partir j'ai rencontré à Paris, au Secrétariat Général de la Défense Nationale, un Officier qui avait été au Bureau d'Etudes du Haut Commissaire à Djibouti (A cette époque, c'était un Haut Commissaire qui représentait le gouvernement français sur place).Comme je lui demandais divers renseignements sur la vie locale, je lui ai posé la question suivante : « Quelle genre de chaussures portons-nous avec l'uniforme local ? »

Il me répondit avec le plus grand calme et en se levant de sa chaise : « Je n'en sais rien car je suis cul de jatte »…..

Me voilà donc débarquant seul à Djibouti le 9 Décembre 1973, petit territoire dans cette corne de l'Afrique qui m'était totalement inconnu.

J'étais logé au mess des officiers et comme il faisait une douce chaleur, j'ai laissé ma fenêtre ouverte pour être réveillé en pleine nuit par quelque chose qui me passait sur le corps : c'était un rat !

Le matin, je me suis présenté à l'Etat-major du Commandement Supérieur du Territoire des Afars et des Issas (TFAI), les Afars et les Issas étant les deux grandes tribus locales.

Formalités habituelles d'arrivée dans un Corps avec une particularité, la confection d'une tenue adaptée aux grandes chaleurs qu'on appelait « le petit blanc », à savoir pantalon et chemise manche courte, type saharienne.

Pour les grandes manifestations, nous portions le « grand blanc » avec veste blanche, chemise et cravate.

Je suis donc allé chez le maître-tailleur pour me faire habiller et c'était urgent car je devais être reçu par le Général le surlendemain à 10 heures.

Ce dernier a pris mes mesures et m'a garanti que tout serait prêt pour la veille au soir. Comme je lui ai dit que j'étais invité à dîner, il m'a promis qu'il déposerait lui-même la tenue dans ma chambre au Mess.

Effectivement, j'ai retrouvé la tenue sur mon lit en rentrant le soir. Le matin, tout à fait serein, je suis allé faire mon footing habituel. Revenu dans ma chambre, j'ai pris une bonne douche et au moment de mettre mon petit blanc, je me suis aperçu avec consternation qu'il était nettement trop grand et immettable sous cette forme….

Et l'heure du rendez-vous avançait inexorablement…..Il fallait absolument trouver une solution.J'enfilai donc mon pantalon que je fixai avec de la ficelle qui venait tourner autour de mon cou, le haut du pantalon m'arrivant ainsi à la poitrine, mais caché par la vareuse….

J'arrivai au bureau du Général, son aide de camp me dit de m'asseoir en attendant d'être reçu. Je déclinai l'offre fort poliment car mon problème était la crainte que mon système d'attache de mon pantalon cède….

Le Général me reçut enfin et je suis resté dans un garde à vous impeccable, ce qui me permettait ainsi de m'assurer que mon pantalon ne glisserait pas… mais le Général a du me trouver un peu figé…

Le Général Brasart, c'était son nom, était un très beau soldat qui avait des titres de guerre impressionnants,de même que son épouse pendant la guerre.Il me dit d'entrée et en me tutoyant : « Tu aimes les voyages ? » et à ma réponse affirmative, il a poursuivi : « Tu vas voir l'Intendant pour qu'il te donne ce qu'il faut. Tu te débrouilles à prendre contact avec nos Ambassades dans la Péninsule et tu viens me rendre compte à ton retour…. ».

Sans me départir de mon garde à vous de nécessité, j'ai fait un demi-tour réglementaire et….je suis allé directement chez le maître tailleur pour lui dire ma façon de penser, récupérer « ma » tenue qui elle, était prête, mais que ce stupide animal avait confondu avec celui d'un autre camarade aux dimensions plutôt différentes…

J'ai ensuite rencontré le Chef d'Etat Major qui m'a accueilli fort courtoisement et m'a confirmé ma place au 2ème Bureau avec le suivi de la Péninsule Arabe voisine.

Je me suis présenté à mon nouveau chef et j'ai vite pris possession de mon bureau que je partageais avec un camarade de promotion qui, lui, travaillait sur l'Ethiopie et la Somalie.

Je me suis immédiatement occupé de faire venir Françoise et les enfants qui attendaient impatiemment leurs billets d'avion.

Parallèlement, on a mis à ma disposition une case de passage pour les loger en attendant le départ de mon prédécesseur.

Notre futur appartement jouxtait l'Etat Major et donnait sur la mer ou plutôt sur l'Océan Indien, ce qui nous changeait,nous qui étions habitués à l'Océan Atlantique.

Françoise et nos trois petits sont arrivés le 23 Décembre 1973 à 6 heures du matin. Grande joie partagée, installation et le Père Noël a pu faire le nécessaire.

Les enfants se sont vus équipés de tout l'attirail nautique pour aller admirer les coraux et la flore sous-marine si riche et si abondante et colorée.

Des palmes, un masque et un tuba, il ne nous manquait qu'un bateau à moteur pour pouvoir aller sur les plages de deux îles,Moucha et Mascali, qui se trouvaient en face de Djibouti.

J'en ai trouvé un d'occasion et j'ai du travailler la conduite et apprendre le code pour avoir mon permis.

Nos repas furent pris au mess qui se trouvait à 200 mètres mais il fallait traverser la célèbre voie de chemin de fer Addis Abeba-Djibouti qui longeait notre case.Aussi lorsque le train passait et que nous étions dans nos lits, nous avions tendance à replier nos jambes tant le bruit et les secousses impressionnaient.

Pendant que j'étais au travail, ma Françoise a du faire toutes les démarches pour d'abord nous permettre de vivre dans notre logement du moment puis inscrire les enfants à l'école pour qu'ils soient le moins gênés par cette arrivée en début de deuxième trimestre.

Heureusement, nous avons récupéré notre voiture, ce qui a beaucoup soulagé Françoise qui avait cependant pu bénéficier de l'aide d'amis déjà en place.

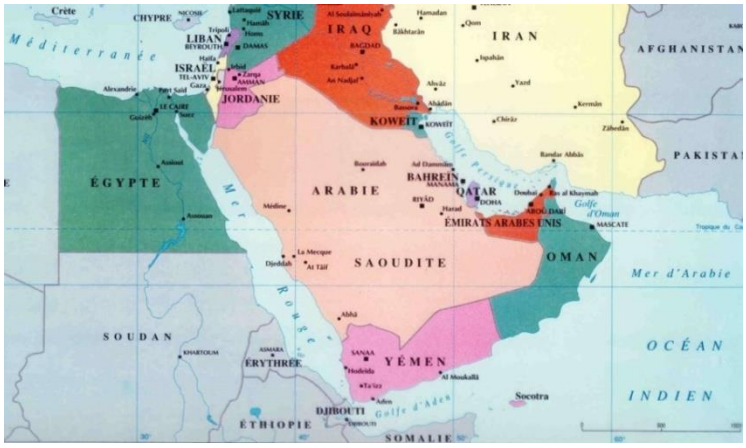
Il ne fallait pas perdre de temps car pour faire suite à mon entretien avec le Général, j'avais immédiatement vu l'Intendant pour la partie financière et envoyé des messages aux différentes Ambassades pour annoncer ma venue en mission.

MON RÊVE DEVIENT RÉALITÉ

Et là, débute une phase très importante pour l'ancien Officier des Affaires Militaires Musulmanes et pour l'Officier des Troupes de Marine que j'étais.

Tout allait changer et, sans encore le savoir, commencerait pour moi une nouvelle vie, telle que je la recherchais depuis si longtemps : mon heure était venue.

Départ par voie aérienne civile pour Sanaa, la capitale du Yémen du Nord.



Le Yémen du sud, ancienne colonie anglaise était sous régime marxiste et avait pris le nom de République Démocratique et Populaire du Yémen (R.D.P.Y) avec comme alliés l'URSS et ses satellites bien sûr mais aussi la Chine Populaire et Cuba.

En pleine Guerre Froide, sa politique était alignée sur Moscou, et le Sud Yémen est rapidement devenu un pays anti colonialiste mais aussi anti impérialiste. Il a également été une base arrière pour les éléments palestiniens comme ceux du Front démocratique de libération de la Palestine dirigée entre autres par George Habache, un chrétien orthodoxe.

A noter également son soutien au mouvement révolutionnaire du FPLOGA (Front Populaire de Libération du Sultanat d'Oman et du Golfe Arabe) qui va entrainer une vigoureuse intervention de l'armée iranienne aux côtés des troupes omanaises du Sultan pour combattre la rébellion partie du Dhofar, la région sud du pays et mitoyenne avec le Yémen du sud, la R.D.P.Y.

Compte tenu de cette situation en pleine guerre froide, la présence militaire française à Djibouti revêt une importance géostratégique de premier plan.

Elle est un œil occidental sur la sortie du Canal de Suez… comme le Yémen.

Elle a une vue sur le mouillage de l'ile de Socotra pour la marine de guerre soviétique.

Elle surveille la Somalie voisine avec la construction par les Russes du port de guerre de Berbera, sans oublier le contrôle de la navigation des hydrocarbures transitant par le sud de l'Afrique.

Telle est la situation que j'allais trouver à Sanaa, capitale du Yémen du Nord et première étape de mon périple dans la Péninsule.

A vrai dire, je ne connaissais rien de ce pays que j'allais découvrir, que j'allais aimer et qui allait marquer pour la suite de ma carrière.

Décollage de Djibouti sur la Yémen Air Line et premier intérêt en regardant par mon hublot. Ce fut le survol de l'île sud yéménitede Périm qui contrôle le détroit du Bab el Mandeb, l'entrée et la sortie de la Mer Rouge et donc le trafic du canal de Suez.

Atterrissage à Sanaa, son bel aéroport civil construit par les Allemands avec une partie militaire et sur le tarmac, deux hélicoptères russes, un Sikorski et un Mig.

J'apprendrai plus tard que la moitié des armements de l'armée était d'origine russe.

Quelqu'un de l'Ambassade m'attendait et je fus immédiatement reçu par l'Ambassadeur qui m'a hébergé à la Résidence.

Contact rendu d'autant plus sympathique qu'il était un ancien Contrôleur Civil au Maroc et qu'il avait connu Papa, alors que lui-même était en début de carrière.

Son épouse, absolument charmante, m'a tout de suite mis à l'aise.

Au déjeuner, j'ai fait la connaissance du Premier Conseiller qui avait reçu une rafale de Kalachnikov de Palestiniens au cours des événements de Septembre 1970 en Jordanie.

Parlant parfaitement l'arabe, ne connaissant pas le milieu militaire pour lequel il avait quelque méfiance, j'ai senti que c'était à moi de faire ce qu'il fallait car j'aurais certainement besoin de son aide pour faciliter mes contacts dans les milieux locaux.

L'Ambassadeur me fit un point de la situation locale que le Premier Conseiller compléta en insistant tous les deux sur l'importance pour le Yémen de la présence militaire française à Djibouti.

Le lendemain j'étais à Djedda où un membre de l'Ambassade, un ancien Officier des Affaires Militaires Musulmanes, m'a gentiment accueilli chez lui.

Le lendemain Vendredi, donc week-end, nous sommes allés sur une petite plage au nord de Djedda où il disposait d'un sympathique cabanon.

Brillant arabisant et fin connaisseur du royaume, il m'a fait un point très précis de la situation locale et m'a permis une première approche de ce pays mythique de l'Islam qui est aussi une immense puissance pétrolière avec en fond de tableau, la société américaine ARAMCO et de nombreux intérêts US.

Départ le lendemain, toujours par avion civil, pour Koweit.

A l'escale de Ryad où ne pouvant pas descendre, je suis allé sur la passerelle et j'ai vu, près de notre avion, un grand nombre de Japonais sortant d'un autre avion, une Caravelle française,mondialement connue et fierté nationale.

Montrant mon étonnement à un passager qui m'avait rejoint pour prendre l'air, celui-ci m'a répondu que les Japonais étaient très astucieux.

En effet, comme ils savaient que la France était bien vue dans les pays arabes, ils n'ont pas hésité à louer une Caravelle pour provoquer un choc psychologique qu'ils espéraient favorable à leurs affaires dans le pays…..

On nous invita à regagner nos places et l'avion décolla pour Koweit où, quelqu'un de l'Ambassade m'attendait pour m'amener à l'Ambassadeur qui me reçut dès mon arrivée.

Homme affable et lui aussi parfait arabisant, il me mit entre les mains d'un membre de son équipe, qui eut la gentillesse de m'héberger chez lui.

Après m'avoir fait un point de la situation locale où il s'inquiétait pour ce petit état coincé entre un Irak et un Iran très remuants, il me parla des relations avec l'Arabie Saoudite qui n'appréciait pas les tentatives de libéralisme dans l'émirat.

Il me parla beaucoup du Yémen où il me conseilla de rencontrer une femme médecin pour laquelle il avait une grande amitié emprunte d'admiration.

Il poursuivit en me disant qu'un navire de guerre français était dans la rade, qu'il y avait un cocktail à bord et que si j'étais intéressé, je n'avais qu'à me trouver dans la soirée à 19heures à un embarcadère où une embarcation nous mènerait à bord.

Toujours avec cette personne qui m'hébergeait et qui était un Secrétaire d'Ambassade, nous nous sommes rendus au quai d'embarquement où une vedette de notre marine nationale transporta notre Ambassadeur.

Pour notre part, nous sommes montés dans un boutre (bateau local) où se trouvait déjà une bonne partie de la colonie française résidant à Koweit-City et qui avait été invitée comme il est d'usage quand un navire de la Royale fait une escale à l'étranger.

La nuit était tombée quand nous embarquâmes et notre boutre partit vers le navire français. Dans l'obscurité la plus complète, j'ai entendu une personne parlant avec un fort accent « pied noir » qui ne pouvait me laisser indifférent.M'approchant d'elle, je lui ai demandé d'où elle était originaire et quand je lui répondis que j'étais du Maroc, elle appela son mari qui, toujours dans le noir, entama avec moi le dialogue suivant :« Vous êtes du Maroc ? Oui mais vous, où habitiez-vous ? A Meknès. Moi aussi, mais à quelle époque ? Dans les années 1945 et vous ? Moi aussi mais dans quelle école étiez-vous ? Chez les Frères de la Salle et vous ? Moi aussi et j'avais le Frère Pierre comme professeur ».

Extraordinaire rencontre, en pleine nuit, dans le golfe arabo-persique, de deux camarades qui étaient assis côte à côte à la même table quelque trente ans plus tôt !

La soirée à bord fut manifestement plaisante, l'Ambassadeur me présenta au Pacha qui me souhaita la bienvenue et avec qui j'ai pu échanger quelque peu, en particulier sur la présence militaire russe au Yémen.

Le lendemain, je fus raccompagné à l'aéroport pour me rendre à Abu Dhabi, autre richissime émirat.

En 1974, à part la grande avenue centrale, la ville n'était faite que de petites constructions, pour moitié des cabanes de pêcheurs.

La route qui mène à l'aéroport était systématiquement balayée tous les soirs pour enlever le sable du désert voisin amené par le vent.

L'Ambassade de France qui n'était encore qu'un Consulat était située au milieu de l'avenue et au 4 ème étage d'un de ces immeubles.

Le Consul qui faisait fonction d'Ambassadeur et son épouse m'ont reçu d'une manière charmante.

Je remarquai immédiatement chez lui un fort accent pied-noir.

Il était originaire de Sidi Bel Abbes en Algérie, était un excellent arabisant et il m'a fait un tableau complet de la situation locale et générale.

Brillant et fin connaisseur du monde arabe, nos routes allaient à nouveau se croiser dans le futur, et pour lui dans des moments qui allaient faire l'histoire.

Petite escale le lendemain au Qatar et venant de monter dans un avion de la Yémen Air Ways qui devait me ramener à Djibouti, j'ai pu voir faire, avec quelque appréhension, le plein des réservoirs de l'appareil.

Ce qui me préoccupait, c'est que du carburant tombait par terre et que deux employés se trouvaient à proximité entrain de fumer……

Tout se passa bien, j'étais au premier rang et je me suis intéressé aux passagers.

L'avion était plein mais au fond, il y avait deux moutons et une cage avec plusieurs poules….

L'avion décolla un peu poussivement à mon goût mais il décolla et prit son altitude de croisière.

Le Stewart nous apporta un plateau repas avec du poulet et je me suis assoupi un instant.

Ouvrant les yeux, je ne voyais plus la mer mais des montagnes, cequi me semblait bizarre comme paysage.

Appelant le Stewart je lui ai demandé si on allait bien à Djibouti.

Avec un bon sourire, il me dit que le pilote était fatigué et que nous allions atterrir à…..Sanaa !

Que voulez-vous que je fasse devant cet état de fait à peine croyable ?

L'Ambassade, à qui j'ai téléphoné dès mon arrivée, a eu la gentillesse de venir me chercher, m'héberger pour la nuit et me ramener au petit matin à l'aéroport pour prendre l'avion pour Djibouti.

Je retrouvais alors les mêmes passagers que la veille avec leurs animaux.

L'avion démarra, alla s'aligner en bout de piste et le pilote lâcha les gaz pour freiner brutalement 200 mètres plus loin, du moteur gauche s'échappait de l'huile qui venait se plaquer sur les hublots.

Nous regagnâmes le parking pour nous ruer sur un vieux Dakota en partance. Je réussis de justesse à embarquer en jouant des coudes, mais beaucoup de mes anciens compagnons de route restèrent sur le tarmac….

L'aventure ne touchait pas à sa fin car au lieu d'aller directement à Djibouti, l'avion fit escale à Taez, la deuxième grande ville du pays. Lorsque l'avion s'est arrêté, j'ai vu le mécanicien sortir avec une clé à mollettes, aller dans ce que nous pourrions appeler un cimetière d'épaves d'avions, y démonter une pièce, revenir à notre avion pour y traficoter quelque chose et nous sommes repartis comme si de rien n'était.

Et …..direction Djibouti où nous arrivâmes - sains et saufs- vers 15 heures par une chaleur étouffante.

Comme cela fut bon de retrouver la terre ferme et surtout de revoir ma petite famille qui naturellement m'avait beaucoup manqué.

Ce ne sera pas la dernière fois mais les missions d'Officier étaient prioritaires.

Ma Françoise l'avait accepté et elle gérait parfaitement la Base Arrière aussi bien vis-à-vis des enfants que pour la vie de tous les jours.

Le lendemain, je fis mon rapport au Général qui était très content et qui ajouta en souriant :

« Seriez-vous un nouveau Laurence d'Arabie ? ».

Le rapport écrit que je fis et qui fut envoyé à Paris aurait, parait-il, beaucoup plu.

Il faut dire que mon chef direct avec lequel je n'avais pas de relations vraiment bonnes était venu dans notre maison de passage pour voir mon papier. Je l'ai reçu un peu fraichement en lui disant que s'il était là pour prendre un pot, il était le bienvenu mais dans le cas contraire nous attendrions le lendemain pour en parler au bureau….

Il fallait quand même s'occuper de notre appartement que nous avons pu intégrer et retrouver ainsiune vie familiale normale.

Nous logions dans un immeuble militaire qui donnait d'un côté sur l'Etat Major où je travaillais et de l'autre côté sur la fameuse voie ferrée et l'Océan Indien.

Notre balcon était un point d'observation unique puisque le fameux train Addis Abeba-Djibouti passait juste devant chez nous pour s'arrêter à la gare cinq cents mètres plus loin.

Nous assistions régulièrement au passage pittoresque des chameaux accompagnés de leur odeur si particulière, ou au largage de ballots de qat (une drogue typique de la région et impatiemment attendue par la population qui en faisait un usage quotidien).

Immédiatement récupérés par des comparses cachés dans les fourrés près du ballast, ils étaient vendus dans la foulée pour éviter la taxe ou la confiscation par la douane qui se trouvait à la gare toute proche.

De ce fameux balcon, c'était un plaisir d'assister au lever du jour sur l'Océan Indien ou de voir des pêcheurs dans leur action de pêche à l'épervier, consistant à lancer leur filet de quelque deux mètres de diamètre avec un geste traditionnel toujours joli à voir.

Nous attendions le week-end avec impatience pour aller armer notre bateau et partir sur une mer d'huilepasser la journée aux îles Moucha et Maskali qui se trouvaient à une demi-heure du port.

Sur place, c'était le moment d'utiliser masque et tuba et se laisser dériver pour admirer le spectacle unique de la vie sous-marine si diverse et si riche en coraux et poissons multicolores.

Il fallait néanmoins prendre des protections contre le soleil qui était très dangereux pour les peaux sensibles.

Pendant la traversée, Françoise prenait un soin particulier pour éviter qu'Olivier ne soit trop exposé.

Une fois, nous avons voulu aller pique-niquer sur la plage de Korambado uniquement accessible en bateau.

Après avoir débarqué et commencé à manger, nous avons vu arriver sur le haut de la falaise qui nous surplombait une bande de singes cynocéphales.

Dans un ordre remarquable avec les mâles encadrant les femelles portant leurs petits, ils sont descendus vers nous, calmement mais avec détermination.

Nous avons rapidement senti le danger et rembarqué en vitesse, laissant sur place le pique-nique dont ils ont immédiatement profité.

Ayant une autre fois emprunté un boutre (bateau local) avec des amis, notre attention a été attirée par des poissons sautant en ensemble et paraissant fuir un danger.

En nous approchant nous avons pu identifier le danger, c'était une impressionnante raie manta qui les chassait.

C'est au cours de cette sortie qu'ayant mouillé l'ancre, nous plongions du boutre et nous nous amusions en nageant autour.

A un moment et grâce à Aline qui avait été la seule à voir la scène, nous avons in extremis pu sauver Olivier.

En effet, échappant à la surveillance et voulant faire comme les grands, notre Olivier qui n'avait peur de rien dès qu'il pouvait se baigner s'est jeté du bord dans l'eau, profonde en cet endroit. Le problème, c'est que son plongeon était du côté opposé où nous nous baignions et personne ne l'avait vu, lui qui ne savait pratiquement pas encore nager mais qui adorait la mer.Par les cris d'Aline qui avait déjà plongé et essayé de lui maintenir la tête hors de l'eau, j'ai été alerté et j'ai pu immédiatement passer sous le boutre et récupérer in extremis notre Olivier qui se débattait désespérément et commençait à couler.

Aline lui avait sauvé la vie !

Un événement marqua une de nos sorties aux iles suite à un ennui moteur.

Une chaloupe d'un bateau de croisière, le Renaissance, qui avait transporté les croisiéristes pour venir sur les iles, nous proposa son aide.

Comme nous ne pouvions rentrer qu'à petite vitesse, nous avons accepté qu'ils prennent les enfants et nous irions les chercher dès notre retour au port.Les enfants, ravis de l'aubaine, sont partis bien entourés par tous les occupants de la chaloupe.

Avec Françoise, nous avons suivi à très petite vitesse pour arriver au port, désarmer le bateau, reprendre la voiture et aller sur le quai où était amarré le bateau de croisière.

Laissant Françoise dans la voiture, je suis monté sur le navire en simple maillot de bain, en tee-shirt et avec des samaras ou sandales de plages.Me présentant à la coupée comme le Papa de ce que les croisiéristes avaient appelé les «petits naufragés », on m'emmena dans la salle à manger où j'ai retrouvé nos enfants parfaitement traités et entamant un dessert qui paraissait fort appétissant mais qu'ils ne purent déguster car j'étais venu les chercher….trop tôt !

Valable jusqu'au 29 septembre 1975

PROROGATION DE VALIDITÉ

jusqu'au

Fait à

1975

Le Premier Secrétaire

Henri DENIAUD

jusqu'au

Fait à

Le

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

PASSEPORT
DIPLOMATIQUE
N° 1444

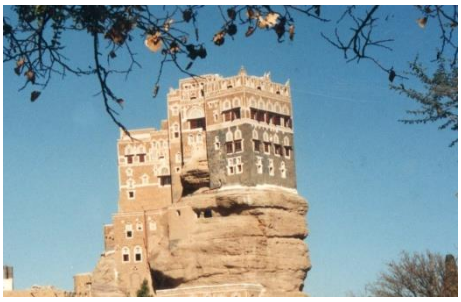
Nom : Besson
Prénoms : François
Date de naissance : 14 mars 1937
Lieu de naissance : Mazagan

Un événement vint changer ou plutôt compléter ma mission, à savoir l'ouverture d'un poste d'Attaché Militaire au Yémen et c'était moi qui allait en être le premier titulaire.L'Ambassade fit le nécessaire pour que je sois accrédité auprès des autorités yéménites et c'était important pour que je sois le seul à m'en occuper et non mon chef qui voulait garder la main sur le pays.

Les choses étant clarifiées, j'ai pu m'organiser en conséquence.

D'abord localement en nouant des contacts avec la communauté yéménite de Djibouti qui était nombreuse et particulièrement bien informée car ils gardaient des relations avec leurs familles et amis restés au Nord comme au Sud du pays.

Ensuite, en profitant de l'avion de commandement que le Général mettait à ma disposition pour aller le plus fréquemment possible au Yémen.



L'Ambassadeur et son Premier Conseiller m'ont apporté tout leur soutien et m'ont permis de rencontrer des personnalités capables de m'aider à comprendre l'histoire de ce pays si particulier et suivre son évolution dans cette zone sensible.

Les responsables militaires aux postes les plus importants, les tout puissants chefs de tribus mais aussi le Corps Diplomatique, sans oublier la communauté française, ont reçu mes visites me permettant de progressivement nouer des relations que je voulais en profondeur car indispensables dans le cadre de mes responsabilités.

Etant pratiquement le seul diplomate occidental à parler un arabe certes moyen car maghrébin, j'ai progressivement gagné la confiance de mes interlocuteurs et noué avec eux des relations cordiales qui s'avèreront fructueuses.

Sur le plan diplomatique, j'ai privilégié les représentants russes, chinois, iraniens et ceux d'Afrique du Nord, car parfaitement renseignés sur le pays et son environnement.

J'ai d'abord eu droit à ce qui était fait pour tous les diplomates, puis chemin faisant, j'ai commencé à voir des portes s'entrouvrir.

Cela a commencé par des parties de volley-ball à l'Ambassade de Russie où l'on m'a offert comme cadeau un disque de chants de l'Armée Rouge agrémenté de slogans à la gloire du régime communiste, puis une séance de thé à l'Ambassade de Chine où ils semblent avoir apprécié que je leur demande le petit livre rouge de Mao.

Mais, avec le temps, ce furent mes contacts avec les trois successifs Chefs de l'Etat :

D'abord le Président Ibrahim el Hamdi qui m'a accueilli un jour dans son bureau à l'Etat Major.

Il était assis dans un fauteuil et m'a invité à manger avec lui, notamment des fèves et un plat local, la « holba », sorte de fenugrec avec de la sauce que l'on prenait avec des galettes de pain.

A noter la présence d'un « officier goûteur » qui a mangé, en premier, debout et devant moi, le plat destiné au Président. Et c'est seulement ensuite que nous avons commencé le repas. Pour parer à une tentative d'empoisonnement, on ne fait pas mieux.

On parlait de la France à Djibouti, des Russes dans la zone, quand nous fûmes interrompus par l'entrée soudaine de l'Ambassadeur d'Arabie qui, sans avoir été annoncé, voulait absolument avoir un entretien.

Le Président lui fit remarquer que le représentant de l'armée française était là et qu'il ne manquerait pas de l'appeler en fin de matinée.

L'Ambassadeur partit comme il était venu, c'est-à-dire sans s'excuser ni sans saluer, ce qui entraina, de la part du Président lorsqu'il fut sorti, ce mot qui traduit bien l'état des relations entre les deux pays : « FILS DE CHIEN ».

Il faut savoir que les trois chefs d'état yéménites que j'ai connu ont tous les trois été assassinés :

- **Ibrahim el Hamdi dans des conditions encore obscures**
- **Ahmed el Ghachmi tué par l'explosion d'un attaché case laissé « par mégarde » par un membre d'une délégation du sud Yémen qui était venu lui rendre une visite « fraternelle » dans son bureau.**
  (A noter que je l'ai accompagné alors qu'il était chef d'état-major pour une visite officielle en France. C'est à cette occasion qu'il m'a donné une montre que je porte toujours, et, qui a le drapeau yéménite sur le cadran).
- **Ali Abdallah Saleh assassiné après plus de 21 années au pouvoir.**

Dans ces trois disparitions, il y a bien souvent, directement ou indirectement, une influence saoudienne.Il faut savoir que le Yémen a toujours été une chasse gardée des Saoudiens qui se méfient beaucoup de leur turbulent voisin. Il n'est donc pas étonnant que le poste d'Ambassadeur du royaume soit toujours occupé par un prince de la famille royale.

Il faut rappeler que le Yémen n'est devenu une république qu'après une longue guerre qui opposait, non pas des fractions religieuses mais des royalistes soutenus par les Saoudiens, aux républicains soutenus par Nasser le président égyptien qui envoya un important contingent militaire pour appuyer la révolution.

40.000 hommes payèrent de leur vie cette expédition.

Je profitais de mes séjours pour parcourir le pays et mieux le connaître.

C'est ainsi que je suis allé à Taez où j'ai pu rencontrer cette doctoresse dont notre Ambassadeur à Koweit m'avait parlé.

La doctoresse Yvette Vialard était radiologue à l'hôpital de la République où elle dirigeait la mission médicale française constituée de médecins appelésdu contingent.

Elle s'était portée volontaire pour servir dans ce pays alors en pleine révolution.

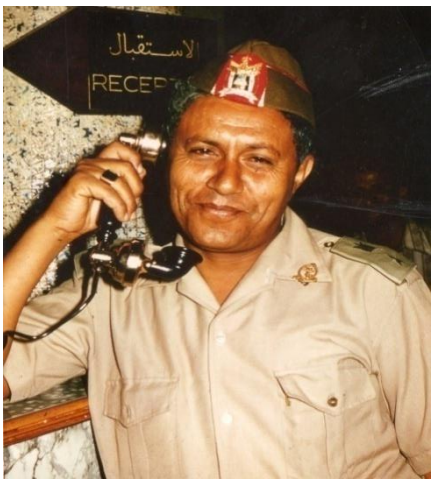
Elle était accompagnée de deux autres docteurs, l'un bulgare si mes souvenirs sont bons et qui s'appelait Golovine. L'autre, Andréani était italien.

Elle a soigné tout le monde sans distinction aucune et elle a été une merveilleuse figure de ce que la France pouvait faire de mieux sur le plan humain.

J'ai été conquis par cette femme et son travail au profit des populations et je me suis promis de l'aider au maximum de nos possibilités à Djibouti.

C'est ainsi que, avec l'accord exceptionnel de mes amis de l'Armée de l'Air, j'ai amené en NORD 2501 quatre bouteilles d'oxygène, matériels sensibles dont elle avait un urgent besoin.

Ayant obtenu l'accord du Général, j'ai utilisé le Nord qui me transportait pour prendre au passage à Taez des malades qui devaient répondre à deux critères que j'avais fixés, à savoir qu'ils ne pouvaient pas être soignés localement et surtout qu'ils étaient choisis parmi les plus pauvres.



Ces choix étaient faits avec la Doctoresse naturellement mais aussi avec l'aide du chef militaire de la ville.

Il fallait voir l'appréhension des patients de quitter le pays et monter dans l'avion pour un devenir inconnu pour eux.

Il fallait aussi voir leur retour, tout à la joie de retrouver les leurs et surtout guéris de leurs misères.

Autre action plus technique avec la venue d'un de nos spécialistes pour remettre en état un hélicoptère Alouette qui leur avait été donné par les Saoudiens.

J'ai également pu organiser des rencontres sportives entre militaires des deux armées à Sanaa au club des Officiers et à Djibouti pour le match retour.

Deuxpetites anecdotes avec la venue d'une délégation militaire yéménite :

La première, à déjeuner chez le Général qui, au moment où le serveur allait présenter le plateau à fromages, m'a demandé de traduire que c'était un plat très recherché par les Français, et que lui, avait une préférence pour le Crottin de Chavignol dont un exemplaire figurait sur le plateau.

Problème de traduction pour moi et je m'en suis sorti par une périphrase dont je ne suis pas sûr qu'elle ait été comprise par nos amis.

Deuxième préoccupation me concernant, c'est qu'avec mes racines berrichonnes, j'étais aussi amateur de ce fromage très difficile à trouver localement à Djibouti. Le serveur a passé le plateau et est arrivé à moi, le dernier à être servi avant le Général.Constatant que personne n'avait entamé le fameux Crottin, j'ai pris le couteau et en appuyant dessus, le fromage, très dur, a sauté dans la manche courte de mon uniforme… jusqu'à mon aisselle….

Dans un geste immédiat que personne ne semblait avoir vu, j'ai baissé mon bras, j'ai récupéré le Crottin indocile et je l'ai reposé discrètement sur le plateau. Le serveur impassible l'a présenté ensuite au Général qui s'en est servi et l'a dégusté sans faire de remarque sur un goût…. indéfinissable qu'il aurait pu ressentir.

Deuxième anecdote, ce fut la présentation par la Légion d'un exercice de tir. Tout aurait été parfait si nous en étions restés là, malheureusement il y eut le déjeuner en ambiance….Légion !Nous avons ramené nos invités qui avaient besoin d'un peu de repos et de prière pour se faire pardonner quelques écarts par rapport aux préceptes de leur religion.

J'étais donc souvent loin des miens mais la solidité de ma Françoise, discrète mais toujours opérationnelle comme je le souhaitais me rassurait.

Elle m'a beaucoup aidé en recevant des personnes de passage à Djibouti que je voulais avoir car utiles pour mon travail : des militaires français et yéménites, des diplomates, des industriels, des chercheurs et des ethnologues du Musée de l'homme….

Mes fonctions, un peu en électron libre, me permettaient beaucoup, dont des invitations dans le gotha local pour le petit Capitaine des Troupes de Marine que j'étais, ce qui était génial pour moi, mais qui suscitait quelques commentaires….

Invité plusieurs fois chez le Général mais aussi chez le Haut Commissaire, le Président Ali Aref, homme politique de premier plan avant l'accession à l'indépendance du Territoire, le Consul du Yémen et la colonie yéménite nombreuse à Djibouti, j'étais vraiment particulier pour beaucoup.

Ma zone de travail était la péninsule arabeet tout ce qui pouvait influer sur elle. Le Général avait donc mis à ma disposition son Nord 2501 et, dans le cadre de l'entrainement des pilotes sur des vols à longue distance, j'ai pu établir mes programmes qui m'ont amené à me rendre plusieurs fois en mission dans les pays du Golfe et même l'Iran.

En arrivant à Téhéran, c'était en 1975, j'ai été impressionné de voir la quantité d'avions de combat, tous de fabrication américaine. Je n'en avais jamais autant vu ainsi rassemblés.Là également je fus reçu à l'Ambassade avec des entretiens d'autant plus intéressants que l'Iran du Shah était le gendarme du Golfe, appelé ici Golfe Persique et non Arabo-Persique.

Le Shahvoyait d'un mauvaisœil la présence soviétique au sud Yémen et le soutien qu'elle apportait aux groupes révolutionnaires et marxistes qui voulaient étendre leur influence en direction du Sultanat d'Oman, en particulier dans sa province méridionale du Dhofar.

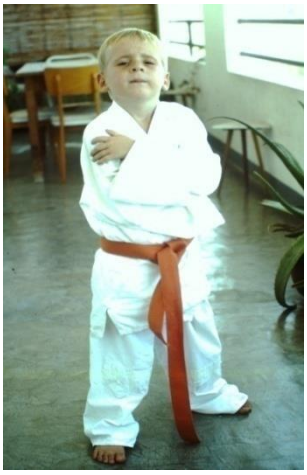
Il décida de venir soutenir le Sultanat en y envoyant son armée et en particulier son aviation qui construisit un aéroport près de la frontière à Tamrirt.

Il est bon de rappeler que ce pays se trouve à la sortie du détroit d'Ormuz par où transitent tous les tankers qui transportent 65% des hydrocarbures à destination de l'Occident, donc de la France.

J'ai eu l'occasion de me rendre à cette pointe rocheuse et, voir ces bateaux passer à proximité immédiate nous fait comprendre l'enjeu stratégique de ce lieu.

A l'un de nos retours de Téhéran, nous nous sommes arrêtés à Chiraz, une bien jolie ville et nous en avons profité pour aller à Persépolis, ancienne capitale de la Perse achéménide qui date de l'époque de Darius et dont les restes sont d'une grande splendeur.

De retour à Djibouti, c'est toujours un grand bonheur de retrouver les miens et les soirées qui se prolongent sur notre balcon pour profiter de la fraicheur du soir et se faire raconter les menus détails de la vie de chacun.



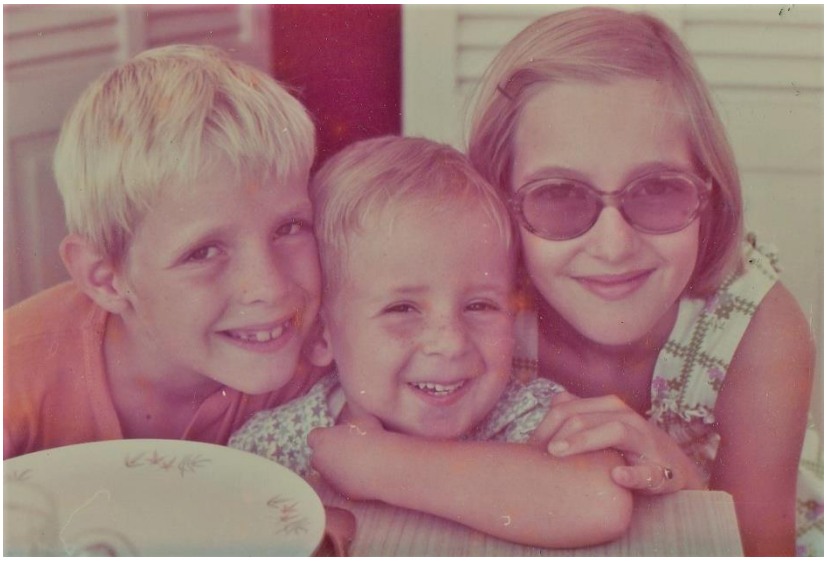
Les enfants avaient de bons amis avec qui ils jouaient en bas de l'immeuble où il y avait une terre qui, la sueur aidant, leur collait à la peau et nécessitait de fréquentes douches.

Bruno allait chercher des coquillages en face dans la mer et Olivier a fait un geste qui montrait qu'il venait de prendre conscience de quelque chose qui le marquera, à savoir donner à boire à un jeune djiboutien assoiffé :

Et oui, Olivier, l'eau c'est la vie ! Et c'est encore plus vrai quand on est dans un endroit où l'eau est une denrée si rare.

Certains soirs, alors que nous dinions sur notre balcon, quelques sauterelles venaient tournoyer autour de nous.

Si Bruno avait une certaine appréhension à les attraper, Olivier avait compris la manœuvre en disant qu'il fallait les attraper « carrément et sans crier ».



Animation et fous rires, notamment d'Aline, accompagnaient ces séances de chasse.

Nous nous étions relativement bien adaptés aux conditions climatiques et prendre une douche qui était naturellement chaude ne nous étonnait plus.

La sieste était obligatoire pour tout le monde mais un peu bâclée chez les garçons dont la chambre était séparée de celle d'Aline par une porte coulissante.

Pensant qu'on ne s'en apercevrait pas, ils descendaient, sans bruit, s'amuser en bas de l'immeuble…

Incident cocasse qui aurait pu avoir de graves conséquences, ce fut un coup de sonnette à notre porte à… 5 heures du matin !

A peine réveillé, je me suis levé pour aller voir quel était l'olibrius qui sonnait à cette heure matinale.

C'était notre voisin du dessous, un très bon ami qui me dit : « Tu as vu ce que tu as fait ? ».

La natte qui recouvrait le sol était trempée et j'avais donc les pieds dans l'eau.

Que s'était-il passé ?

Rentré de mission tard dans la soirée, nous nous étions couchés et mis le climatiseur tant la journée avait été chaude.

L'eau avait été coupée dans l'après midi alors que l'on faisait la lessive dans le lavoir de la buanderie qui jouxtait la cuisine.

Malheureusement le robinet était resté ouvert et quand l'eau est revenue, elle a rempli le lavoir qui était resté bouché….et l'eau a fini par déborder, se répandre dans l'appartement où tout le monde dormait.

L'eau s'est infiltrée jusque dans l'appartement du dessous et notre camarade qui voulait éteindre son climatiseur a reçu une belle décharge électrique.

Ayant allumé la lumière, il constata l'infiltration et c'est ainsi qu'il est monté pour sonner chez nous à 5 heures du matin….

Nous nous sommes donc précipités pour d'abord couper le courant et fermer ce maudit robinet.

En fait, ce n'était pas le seul appartement du dessous qui avait été touché mais tout l'immeuble car étant au dernier étage, l'eau était passée sous la porte et avait dévalé l'escalier pour rentrer dans tous les autres appartements.

Nous étions catastrophés par l'ampleur des dommages que nous allions découvrir, encore heureux qu'il n'y ait pas eu de dégâts humains.

Très gêné, je suis allé voir l'ensemble des occupants pour m'excuser et leur dire que j'étais prêt à payer si nécessaire….

J'ai immédiatement alerté notre assureur qui m'a fait une réponse à laquelle je ne m'attendais pas :

« Mais Monsieur, à Djibouti, on assure tous les sinistres sauf les dégâts des eaux puisqu'il n y a pas d'eau ! ».

Grâce à Dieu, quand tout fut séché, on ne constata rien de détérioré.

Nous en fûmes quittes pour inviter tout le monde au restaurant pour nous faire pardonner…

Mes séjours à Djibouti étaient en général de courte durée car je devais retourner au Yémen et rencontrer le maximum de personnes.

J'ai naturellement fréquenté les milieux diplomatiques au cours d'entretiens particuliers ou été invité à ces nombreux cocktails où il faut se montrer et noter les présences ou les apartés souvent significatifs d'un échange ou d'une préférence.

Sous des apparences de courtoisie bonne enfant, il fallait profiter du moment pour soutirer quelques informations.

Certains, comme les Américains, allaient souvent droit au but et leur principal sujettournait toujours autour des activités soviétiques.

Les Russes, eux, avaient la recherche du renseignement dans le sang et leur problème était d'abord axé sur la région, son intérêt stratégique et leur position dans les deux Yémen.

J'ai pu constater que la majeure partie de l'armée yéménite était équipée de matériels venant des blocs de l'est : avions MIG, hélicoptères de la classe des MI, des radars Spoon Rest et Flate Face pour le guidage des avions sur les bases aériennes mais aussi les chars russes T54 et les BTR de transport de troupe.

Qui dit équipements militaires russes implique et des conseillers et un courant continu de logistique et de pièces de rechanges.

Cela amène également à l'envoi de stagiaires en Russie qui vont apprendre le Russe et leurs habitudes mais aussi, pour certains, lier des amitiés, notamment féminines, avec lesquelles ils vont rester en relation.

Cet état de fait se constate de la même façon dans tous les pays arabes qui ont préféré le giron soviétique à l'américain (Algérie, Egypte, Syrie, Irak…)

J'ai personnellement pu utiliser un de ces hélicoptères de transport MI pour aller visiter le site du barrage de Mareb que l'Etat-major avait organisé pour quelques Attachés Militaires.

A chaque manifestation, j'ai noté que les deux communautés diplomatiques qui se retrouvaient toujours avec plaisir étaient les diplomates français et algériens, au grand étonnement des observateurs.

L'Attaché Militaire russe était très russe, très soviétique et se montrait fort intéressé par notre présence militaire à Djibouti.

Il parlait beaucoup en abordant d'abord des sujets anodins pour mettre en confiance puis il arrivait au vrai but de l'entretien.

Habilement, il m'a offert une bouteille de VODKA très quelconque espérant bien, qu'en retour, je lui apporterais du bon Cognac français….

C'est avec le diplomate iranien que les débuts furent difficiles.

Le courant passait mal, de mon côté tout du moins.

Je le trouvais flagorneur et vraiment faux jeton.

J'ai tout de suite compris qu'il était de la SAVAK, le très redoutable service de sécurité du pays.

Nos rapports ont pris une toute autre tournure car les événements m'ont permis d'avoir des nouvelles d'un de leurs pilotes dont l'avion avait été abattu au dessus du Dhofar omanais.

Je lui ai dit qu'il était sain et sauf car il avait pu s'éjecter et on a facilité l'ouverture de discussions qui, je le crois, ont abouti à sa libération.

Du coup, il recherchait toujours ma compagnie, j'étais son ami….

Avec les Yéménites mes contacts ont toujours été empreints d'une grande cordialité.

J'ai été souvent invité chez eux et là, je peux citer deux anecdotes :

Un jour à Taez, dans la montagne qui surplombe la ville, j'ai rencontré un Officier de mes amis et je lui ai dit que j'aimerais bien tirer à la Kalachnikov, demande qui resta sans réponse.

Quelques mois plus tard, comme je déjeunais chez lui avec plusieurs autres personnes, à la fin du repas, il se leva, retira un certain nombre d'affaires accrochées à un porte manteau qui n'était autre …..qu'une Kalachnikov !

Il me fit signe de le suivre,et, dans sa rue où jouaient des enfants, il me montra un rocher sur lequel il y avait un corbeau, il me tendit l'arme et me dit de tirer….

Les enfants se sont installés à quelques mètres de part et d'autre du rocher pour assister au tir du Français.

Habitué aux strictes mesures de sécurité pour les tirs en France, je me suis posé des questions avant de tirer…

Je ne pouvais plus reculer et comme je ne voulais surtout pas perdre la face, j'ai bien saisi l'arme et j'ai tiré ma salve :

le corbeau s'est envolé, les enfants ont repris leurs jeux, nous sommes rentrés dans la maison de mon ami qui a remis l'arme sur le mur, sans oublier de reposer les affaires sur ce porte manteau bien original….

Une bonne nouvelle a été la venue des parents pour la communion de Bruno.

Ils avaient fait cadeau aux enfants d'un jeu de baby-foot, ce qui a entrainé des parties acharnées entre les grands-parents et leurs petits-enfantssur le balcon où nous avions installé le jeu.

Ils avaient aussi offert une montre à Bruno pour sa première communion. Tout fier, il est parti jouer au foot-ball en bas de chez nous.

Il l'a retirée de son poignet, l'a posée par terre et…ne l'a jamais retrouvée.

J'en ai profité pour les emmener au Yémen avec atterrissage à Taez puis, en taxi, nous avons rejoint sans perdre de temps Sanaa où l'Ambassadeur (Ancien Contrôleur Civil au Maroc) et son épouse nous attendaient pour dîner.

Sans passer par l'hôtel, nous sommes arrivés juste à l'heure à la Résidence mais quelque chose m'intrigua.

En effet, les lumières du jardin n'étaient pas allumées comme elles l'étaient pour toutes les invitations.Sonnant à la porte, j'ai aperçu l'Ambassadeur qui écartait le rideau du salon puis il descendit pour nous accueillir …. en chaussons.

Manifestement nous n'étions pas attendus ce soir là mais…le lendemain soir.Hypocritement, nous avons dit que nous venions d'arriver et que nous passions pour leur dire un petit bonjour avant de se revoir au dîner du lendemain.

Nous sommes alors repartis pour nous esclaffer dès la sortie de la Résidence.Quelques temps plus tard, j'en ai reparlé avec l'épouse de l'Ambassadeur qui m'a dit qu'eux aussi s'étaient aperçus de la méprise et qu'eux aussi avaient bien ri.

La suite du voyage s'est bien passée en dehors des hôtels qui n'ont pas le même confort ou propreté que les nôtres, loin s'en faut.

Nous étions cependant bien contents d'avoir fait ce périple ensemble et surtout de les revoir tous les deux en bonne santé.

J'allais pouvoir les retrouver prochainement car je devais accompagner une délégation militaire yéménite dirigée par le Chef d'Etat Major pour une visite officielle à Paris.

Ce ne fut pas une sinécure car rien n'est jamais simple avec eux.

Nous avons été hébergés à l'hôtel de Crillon et notre programme officiel comprenait une visite au Chef d'Etat Major français qui n'était autre que le Général de Boissieu, le gendre du Général de Gaulle.

Arrivés à l'Etat Major des Armées, boulevard Saint-Germain, une haie de Garde-Républicains en tenue d'apparat rendait les honneurs.

Avant d'être introduits chez le Général, mon ami yéménite me dit que lorsqu'il me ferait signe il faudrait que je fasse rentrer son aide de camp qui portait une grosse valise et qui attendait dans le bureau voisin.

Introduit avec tous les honneurs dus à son rang, la conversation commença par des formules de politesse, puis furent abordés des sujets d'ordre politique sur la présence française à Djibouti, sur un développement des relations entre les deux armées et la possibilité de pouvoir acquérir de nouveaux matériels.

C'est à ce moment là qu'il me fit le signal attendu. Je fis donc entrer l'aide de camp qui répondant à l'ordre de son chef, ouvrit la valise sur la moquette immaculée de ce bureau où tout était rangé et où rien ne trainait.

Ces détails ont leur importance car de cette valise le Chef d'Etat Major sortit lui-même une série de cadeaux pour le Général, allant du célèbre poignard local à des robes de femmes de tribus, pour Madame de Boissieu, précisa t il.

Pour terminer, il sortit un sac de café de Mokha qui se déchira, libérant les grains un peu partout sur la moquette du bureau….Il fallut….tout ramasser à quatre pattes et il faut dire que le Général de Boissieu n'a pu s'empêcher de rire, permettant de donner à cet entretien officiel une note bien sympathique.

J'aurais beaucoup à raconter sur mes différents voyages en France avec des Yéménites, notamment au niveau des anecdotes.

Ainsi la descente des Champs Elysées encadré par deux officiers qui me tenaient par le petit doigt à la surprise des promeneurs qui se retournaient sur notre passage….

Mais également quand il m'a fallu répondre à l'un d'entre eux qui voulaient une compagnie féminine pour passer la soirée, ce que j'ai pu éluder…mais qui n'entrait pas dans l'éducation militaire que j'ai reçue….

Au cours de ces différents salons, les industriels nous emmenaient à toutes sortes d'attractions.

C'est ainsi que nous sommes allés passer des soirées au Lido, au Moulin Rouge mais aussi au Crazy Horse avec des spectacles tout à fait remarquables. Nous avons égalementfréquenté les meilleures tables parisiennes dont celle de l'hôtel de Crillon.

C'était important de veiller sur eux en permanence car leur séjour comportait un volet d'achat de matériels militaires.

Je les ai accompagnés dans leurs visites du salon Naval, de celui du Bourget, dans leurs déplacements à Marignane pour les hélicoptères, à Lorient et à Cannes pour la marine, sans oublier un vol en Mirage pour le Commandant en Chef de l'aviation qui m'a posé un problème.

En effet, les gens de Dassault m'ont demandé d'aller dans la tour de contrôle pour être prêt à donner à mon ami yéménite, qui ne parlait ni le Français, ni l'Anglais, la conduite à tenir en général et surtout les manœuvres à effectuer pour s'éjecter en cas de problème….

Mes connaissances de la langue arabe me permettraient-elles de bien traduire ce qu'il faudrait transmettre… ???...

Le Mirage décolla et en quelques dizaines de minutes l'avion survola la région lyonnaise et quel soulagement quand je vis ce magnifique avion atterrir avec tant d'élégance.

Photo et diplôme pour mon aviateur yéménite, satisfaction pour les ingénieurs de Dassault et….retour à une zen attitude pour moi.

Il me fallait être très vigilant avec les industriels dont certains avaient des comportementsdénués de toute délicatesse pour vendre à tout prix.

C'est ainsi que j'eus une fois à me fâcher avec un président de groupe qui, me recevant dans ses bureaux aux Champs Elysées, a voulu me donner un briquet en or et un stylo du même genre.

S'étant rendu compte que les Yéménites étaient en confiance avec moi, ils ont voulu me caresser dans le sens du poil pour que je fasse la promotion de leurs matériels et que j'influence donc mes amis.

Je n'ai absolument rien touché à ce qui m'était offert et je leur ai dit :

- **Que leur démarche était insultante pour l'Officier que j'étais**
- **Qu'elle était contre-productive**
- **Que si ce type d'approche se reproduisait, je ferais le nécessaire pour que les Yéménites ne les reçoivent pas, qu'ils sauraient que c'est moi qui les aurais conseillés mais qu'ils ne pourraient jamais le prouver !**

Le Président fit une rapide marche arrière, m'assura que son geste était de pure amitié et que je serai toujours le bienvenu chez lui….

La promotion de l'Industrie française faisant partie des missions de l'Attaché Militaire, j'ai néanmoins beaucoup travaillé dans ce domaineau Yémen et les résultats ont été probants : un hélicoptère Alouette acheté, payé par les Saoudiens, et une centaine de véhicules blindés, eux aussi payés par l'Arabie.

Dans ce même ordre d'idées, j'ai assisté à une inspection d'un haut responsable saoudien qui était venu voir comment étaient entretenus les véhicules blindés de Panhard qu'ils leur avaient achetés.

Un ingénieur de la Société était venu spécialement de Paris pour l'occasion.

Nous avons été quelque peu interloqués lorsque le Saoudien nous a fait une remarque, la seule, à savoir qu'il voyait qu'il y avait de la graisse sur les fermetures de portes !

A cette observation, l'ingénieur français lui a répondu que c'était nécessaire pour permettre les bonnes ouvertures et fermetures des portes tout en assurant la longévité du véhicule.

Rien n'y fit et ….la graisse fut retirée pour que tout soit propre et conforme au vœu de l'inspecteur mais non à ceux du pauvre ingénieur qui n'avait jamais entendu de pareilles réponses.

Dans ce même domaine, s'est produit un petit évènement qui aura plus tard des conséquences. C'est l'aide que j'ai pu apporter à deux représentants de Thomson qui étaient venus soumettre une proposition pour la vente d'équipements de transmission à l'armée yéménite et ils avaient perdu, face aux Britanniques de la société Racal.

Ayant appris que les Anglais avaient triché pour l'emporter et comme j'en avais la preuve, j'ai demandé à être reçu par le chef de l'état. J'ai pu m'étonner devant lui que le Yémen négocie avec des tricheurs et que cette façon de faire n'était pas digne pour un pays qui a connu un tel passé de grandeurs.

Furieux, il m'a sommé de m'expliquer et comme je lui ai montré les preuves, il a demandé qu'on lui apporte le fameux contrat et il l'a déchiré devant moi.

Les deux ingénieurs de Thomson étaient ravis du changement inattendu de cette situation et nous sommes d'ailleurs restés en contact par la suite.

Il faut dire que tout est particulier dans ce bon pays.

Autre événement marquant, le Général Brasart, le Commandant Supérieur des troupes Françaises à Djibouti, a été invité pour une visite officielle au Yémen.

Je l'ai donc accompagné mais je passerai sur ce qui avait nom de programme et je mentionnerai que pour les parcours dans la voiture officielle mise à la disposition du Général, tout gravitait autour du chauffeur.

Uniforme disparate, conduite fantaisiste, et, en y regardant de plus près, ses chaussures n'avaient pas de lacets….sans oublier qu'il mâchait nonchalamment des feuilles de Qat, cette drogue locale euphorisante et mâchouillée par toutle monde l'après midi.

Pour un général de l'armée française attaché aux stricts critères de ce que l'on pouvait voir chez nous, pays de Descartes, c'était une épreuve qui l'aura marqué et dont il me reparlera souvent.

J'ai également du m'occuper de la visite de l'Amiral commandant nos forces maritimes dans l'Océan Indien avec tout ce qui entoure la venue d'un navire de guerre au port d'Hodéida.

De même, j'ai accompagné le Haut Commissaire de France à Djibouti, Monsieur Dablanc et son épouse.

Il répondait à une invitation officielle du Président Ibrahim el Hamdiqui mit la Cadillac présidentielle à sa disposition pour faire un périple de trois jours dans le pays.

Départ de Sanaa sans problème et comme il faisait chaud et que Madame Dablanc voulait bien voir le paysage, les vitres étaient baissées.

Après une heure de route, le conducteur emprunta une piste non goudronnée et l'épouse du Haut Commissaire qui portait une belle robe blanche demanda à ce que l'on monte les vitres et que l'on mette la climatisation.

Le conducteur fit semblant de ne pas comprendre et devant nos insistances, il tenta plusieurs fois de faire les manœuvres adéquates sans obtenir le moindre résultat car….rien ne marchait !

Lorsque nous sommes arrivés à Taez, deuxième ville du pays, tout le monde était en nage et la robe de Madame le Haut Commissaire avait changé de couleur….

Heureusement qu'avec une douche à l'arrivée sans oublier l'accueil toujours chaleureux de la doctoresse Yvette Vialard, ce voyage officiel bien particulier restera dans la mémoire du représentant de la France et de son épouse.

Mais, au Yémen, rien ne se passe de ce que nous appelons normal et tout finit par s'arranger, souvent par un bon éclat de rire…

La vie familiale à Djibouti continuait au rythme de nos activités respectives et de mes missions quasi-mensuelles au Yémen, dans la Péninsule arabe, en Iran ou spéciales en France.

A noter pour l'une d'elles, le départ de Dreux à 10 heures du matinpar un vieux Dakota de l'Armée de l'Air, une escale technique au Caire et une arrivée à Djibouti vers 13 heures le lendemain….

L'ouverture alors de la porte de l'avion et l'irruption brutale de l'air très chaud et humide dans la cabine est une sensation qui vous marque…

Une autre aventure aérienne fut, au retour d'Abu Dhabi, une fuite d'huile importante d'un moteur de notre avion militaire Nord 2501, ce qui occasionna un arrêt sécurité à Riyad.

Naturellement non prévue au plan de vol, cette arrivée inopinée d'un avion militaire parut suspecte aux autorités saoudiennes qui nous intimèrent l'ordre de nous garer sur un parking isolé.Montée à bord de militaires, fouille complète de tout l'appareil et interdiction de repartir malgré les protestations en Anglais du Commandant de bord qui essayait d'expliquer que son atterrissage répondait à des problèmes techniques graves.

Avec mon arabe encore approximatif j'ai essayé de rappeler les liens amicaux de la France et du Royaume, que comme l'avait dit le Commandant de bord, nous repartirions dès les réparations faites, qu'en fin de compte je demandais qu'on prévienne l'Ambassade pour que l'on vienne nous sortir de cet embarras.

Nous eûmes la visite de l'Attaché Militaire et il a fallu attendre un jour pour que l'on puisse contacter un prince et que celui-ci donne enfin son accord.

Ainsi est ce pays où personne n'est capable de prendre une initiative pour régler un problème mineur sans remonter aux plus hauts sommets de la hiérarchie.

A Djibouti, j'ai eu l'occasion de faire de nombreuses missions en hélicoptère pour aller me rendre compte sur le terrain, souvent sur la partie Nord d'Obock, autre ville du territoire dans le golfe de Tadjoura.

Ces régions désertiques, proches de l'Ethiopie et l'Erythrée d'une part mais aussi du Yémen en face, étaient propices à tous les trafics et me rappelaient les livres d'Henri de Monfreid sur les Secrets de la mer Rouge.

Ces petites anses, l'absence de populations sédentaires, tout ce que décrit Monfreid est parfaitement exact.

Quelque peu fasciné par cette mer Rouge et tout ce qui l'entoure, j'ai pu profiter d'une visite officielle d'un navire de la Royale au port yéménite d'Hodeida pour effectuer le voyage retour à bord et profiter d'une autre expérience inédite pour moi, à savoir le transbordement de ce navire sur un autre en pleine mer.

Ce dernier s'est mis parallèlement au bateau sur lequel j'étais. Une liaison par cordages s'est établie entre eux deux, une nacelle y a été accrochée et….j'ai été installé dans la nacelle, tiré sur l'autre navire avec la mer bien agitée sous moi….et bien réceptionné.

Je ne parle pas des nombreux hélitreuillages effectués dans le Golfe d'Aden, surtout avec des Officiers Yéménites en visite à Djibouti.

Dans mes expériences aéronavales, j'ai un petit regret, c'est de n'avoir pu – au dernier moment- faire une mission de décollage puis d'appontage,prévue puis annulée,à bord du porte avion Clémenceau qui était venu pour des manœuvres.

J'ai beaucoup parlé de mes missions qui me tenaient souvent éloigné des miens mais nous avons pu tout de même faire ensemble de formidables expéditions dans cet univers minéral unique.

Ainsi le Ghoubet, ou gouffre des démons au sud de Tadjoura qui est un lac de très grande profondeur et sur lequel circulent bon nombre de légendes maléfiques.

Mais aussi le Rift, faille qui met à jour un écartement de deux centimètres par an entre la Péninsule Arabe et le continent africain et qui permet la jonction avec le lac Assal, un lac salé à 150 mètres au dessous du niveau de la mer, ce qui en fait le point le plus bas de l'Afrique.

L'immense désert du grand Bara ou la forêt primaire du Day à quelque 1500 mètres d'altitude sont autant d'autres centres d'intérêt uniques que nous avons fait en famille et avec des amis.

Chose incroyable dans cette région parmi les plus chaudes du monde, nous avons pu constater que les bouteilles vides de bière se gondolaient sous l'ardeur du soleil !

Pour nous régénérer du climat djiboutien, l'armée avait un centre aéré pour les enfants en montagne au Harar, en Ethiopie.

Nous y allions en avion militaire et quel plaisir de voir de l'eau, de grasses prairies,de la verdure, ce qui nous manquait tant.

Avec les enfants, nous avons vu comment fonctionnait localement le service de ramassage des ordures avec….des hyènes et des charognards d'aspect inquiétant mais d'une grande efficacité.

Nous avons pu aussi profiter de la situation pour aller passer avec ma Françoise quelques jours aux Seychelles, ancienne colonie où la culture anglaise reste forte.

Cet ensemble d'iles constitue un véritable havre de paix avec une nature généreuse et une mer de toute beauté.

Un événement exceptionnel est arrivé à Djibouti le matin du 3 Février 1976 : un car de ramassage scolaire de l'armée de l'air a été pris en otage par des terroristesalors qu'il terminait son parcours habituel. Il était plein d'enfants et prenait la direction de la frontière somalienne toute proche.

Il se trouve que j'arrivais à mon bureau et que je discutais avec un ami lorsque les Gendarmes nous ont rendu compte de l'enlèvement.

Notre premier réflexe fut de prévenir le Chef d'Etat Major qui arrivait juste puis le Général Brasart qui en informa le Haut-commissaire. Dans le même temps, nous activions la salle opérationnelle pour suivre minute par minute l'évolution de la situation.

Toutes les troupes furent mises en alerte, notamment une compagnie de légionnaires du 2ème REP et un escadron d'automitrailleuses de la 13 ème Demi Brigade de la Légion Etrangère.

Pour comprendre la suite des événements, il faut avoir le contexte en tête.

L'indépendance prochaine du Territoire engendrait une certaine nervosité dans les milieux locaux tribaux pour savoir à qui reviendrait le pouvoir après notre départ mais aussi dans l'environnement régional. Pour l'Ethiopie, Djibouti était un indispensable accès à la mer via la ligne ferroviaire, et la Somalie a toujours considéré que Djibouti faisait partie intégrante du pays.

N'oublions pas, nous étions en pleine guerre froide. L'URSS parrainait ce pays comme il le faisait de l'autre côté avec le Yémen du sud.

Moscou avait équipé son armée et construisait une base navale à Berbera, à peu de distance de la frontière avec Djibouti.

Et voilà donc le car que les terroristes font arrêter à une dizaine de mètres de la frontière qu'il ne fallait surtout pas laisser franchir.

Sur demande du Haut Commissaire qui gérait la crise avec le Général Brasart, le Président de la République décida d'envoyer le G.I.G.N, cette nouvelle unité de la Gendarmerie.

Il était à peu près 21 heures quand le Général me demanda d'aller à l'aéroport à l'arrivée de l'avion spécial de Paris et de lui ramener le chef du détachement.

Je l'ai donc récupéré à la descente de l'avion, un homme de taille normale, plutôt longiligne et portant des lunettes.

Dans ma jeep, il me demanda directement ce qu'on attendait de lui et de ses hommes et que s'il fallait tuer les terroristes d'une balle entre les deux yeux, cela ne poserait aucun problème.

Un peu étonné de cette remarque que je jugeais cependant un peu présomptueuse, je lui ai répondu que je l'amenais à l'Etat Major et que le Général lui donnerait ses ordres.

Je passerai sur l'angoisse des parents ou les détails de la mise en place de cette unité d'élite dans un environnement hostile, surtout en plein soleil, mais, le lendemain,ce Mercredi 4 Février 1976 à 15h45, l'assaut était donné après les premiers tirs du CIGN ….

Entre les deux yeux !

Chapeau et respect au G.I.G.N

Un ouf de soulagement accompagna ce dénouement où l'on déplora néanmoins la mort de deux enfants en dehors de tous les terroristes.

Succès, oui peut-être mais quelles pouvaient être les réactions des Somaliens et notamment de son armée car les bruits les plus fous couraient dans la ville.

Le Général m'a appelé et m'a demandé d'aller faire une reconnaissance aérienne en Broussard tout au long de la frontière pour vérifier s'il y avait des mouvements de troupes ou de blindés somaliens.

La mission a été effectuée, et, je n'ai rien vu qui mérite d'être mentionné.

En principe, nous n'aurions pas du vivre cet événement mais mon séjour avait été prolongé de six mois sur demande express des autorités yéménites.

Demande accordée exceptionnellement par Paris mais cela nous arrangeait car les enfants pouvaient terminer localement leur année scolaire.

Ce séjour a été éprouvant pour toutes les santés. Aline avait du rentrer se reposer en France suite à une hépatite virale et Françoise était, elle aussi, bien fatiguée.

Des marques touchantes ont accompagné notre départ venant d'amis avec lesquels nous avions passé des moments heureux que seuls, ceux qui ont servi hors de la France, connaissent.

Les Yéménites avec qui je travaillais n'ont pas été en reste et j'ai bénéficié de traitements particulièrement chaleureux.

Tels ces commerçants de Djibouti avec le Consul à leur tête qui ont fait une fête en mon honneur et, la veille de notre départ, m'ont apporté une maquette de boutre- bateau typique local - de plus d'un mètre de haut sur près de 2 mètres de long.

Nos bagages étant déjà partis, les dimensions du boutre interdisaient tout transport dans notre avion qui décollait le lendemain….

Aussi, avec une tristesse infinie, j'ai du refuser le cadeau et probablement dérouter ces gens si attachants et que je quittais à regret.

Sur le plan professionnel,j'ai passé un moment particulièrement privilégié compte-tenu de mon grade et de mon âge.

Pratiquement hors hiérarchie ou bénéficiant parfois d'une certaine bienveillance des autorités, j'étais un homme d'autant plus heureux que j'étais revenu vers ce monde arabe qui a toujours fait partie de ma vie.

Sans être un professionnel de la langue, j'ai cependant pu communiquer avec mes interlocuteurs et je suis devenu champion de la périphrase.

Il est vrai que mes amis yéménites qui parlent un arabe très pur se sont souvent moqués de mon vocabulaire venant de l'arabe dialectal marocain.

Ce que je dois aussi à ce pays, c'est de m'avoir donné l'occasion de vivre au plus près d'eux, de toujours chercher à les comprendre pour mieux analyser leurs comportements, ce qui était la base essentielle de ma mission et qui me permettra plus tard, et dans d'autres occasions, de me servir de cette *indispensable approche socioculturelle*.

Pour analyser ou…décrypter certains langages ou gestes, il faut toujours le faire au travers de la connaissance de l'homme avec ses qualités comme ses défauts, sans oublier sa culture qui n'est pas la nôtre.

Il faut être naturellement curieux et avide de connaissances ou d'expériences vécues.

Mon travail a été apprécié car, en dehors des marques touchantes de sympathie au moment du départ, j'ai gagné, au choix, ma quatrième barrette faisant de moi un Chef de Bataillon……comblé !

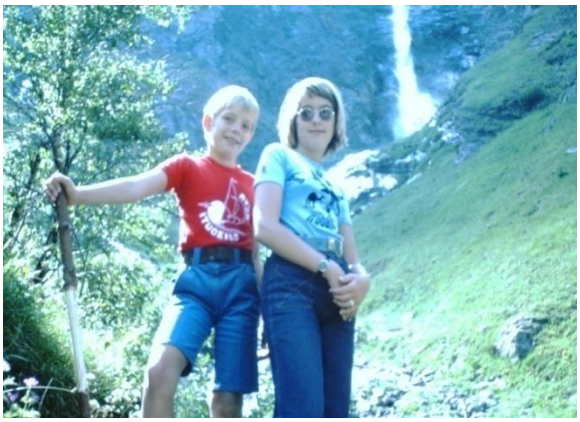
ET C'EST LE RETOUR EN FRANCE

Le 2 Juin 1976, nous revenions dans une France qui, parait-il, traversait une période de grande sècheresse.

Alors que notre avion avait entamé sa descente, les paysages qui s'offraient à nous au travers des hublots n'étaient que verdure, forêts et cours d'eau, ce qui nous interpelait, nous qui revenions d'un des pays les plus chauds de la terre.

Le Papa de Françoise nous attendait pour nous emmener à Dampmart où ce fut la joie des retrouvailles familiales pour chacun d'entre nous.

Il a fallu d'abord nous réadapter au climat et agir en conséquence car malgré l'été et la sécheresse, nous, nous avions froid !



Nous sommes allés prendre possession à Créteil de notre appartement que nous avions acheté de Djibouti, y « jeter » un mini début d'installation, prendre livraison de notre nouvelle voiture, une Simca rouge, et aller passer une semaine à Pralognan pour se refaire des globules.

Puis ce fut l'île de Ré, au Mouillage, pour retrouver les Parents et tout le reste de notre famille.

Qu'il est bon de retrouver les siens mais aussi nos repères car nous venions vraiment d'une autre planète.

Les vacances furent les bienvenues pour des santés qui avaient besoin de se refaire quelque peu.

Et, ce fut le retour sur Paris à la fin du mois d'Août, la récupération de nos affaires du garde meubles, l'installation dans notre nouvelle demeure qui, en fait, était à Créteil au neuvième étage d'un immeuble récent.

Et Françoise de se retrouver à prendre de nouvelles marques, d'abord pour les enfants qu'il fallait inscrire dans leurs nouveaux établissements : Aline au Collège et les garçons dans une école juste derrière.

Le quartier était idéal avec le métro et un très vaste centre commercial en bas de chez nous : on ne pouvait pas mieux trouver.

Il a fallu se rééquiper et nous sommes allés « marchander » tout ce dont nous avions besoin, dont trois lits repliables pour gagner de la place, deux pour les garçons et un pour

nous. Aline avait sa chambre qu'elle avait tellement bien décorée avec des posters de chevaux qu'elle ressemblait à une écurie.

En revenant sur les lits repliables chez les garçons, Oliviera été marqué un soir alors que sa chambre était dans le noir.

Voulant aller s'étendre, il y est allé, n'a pas allumé la lumière, et, persuadé que les lits étaient baissés il a plongé sur un lit…..qui n'existait pas car remonté…..

Un grand boom par terre et un juron ont été perçus dans le reste de l'appartement !

C'EST TOUJOURS LE MONDE ARABO-AFRICAIN

La famille installée ou presque, il me fallait rejoindre le 1er Septembre 1976 ma nouvelle affectation, le S.G.D.N (Secrétariat Général de la Défense Nationale), section Monde Arabe.

Compte tenu de mon séjour à Djibouti et des connaissances que j'avais acquises, je pensais que je serais affecté sur la même zone.

Mon nouveau chef qui était un vieux soldat plein d'expérience m'a félicité pour mon travail passé et m'a dit qu'il voulait faire de moi un spécialiste du monde arabe.

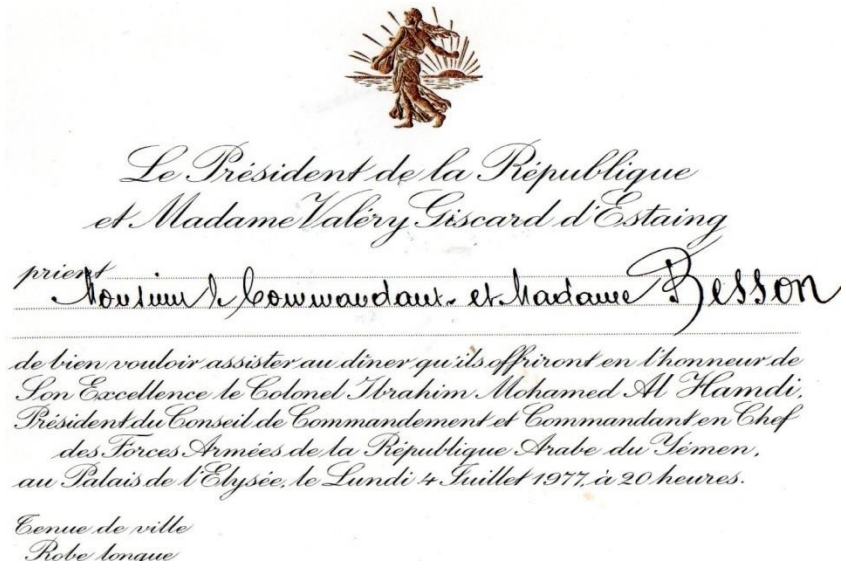
C'est ainsi que, dans un premier temps, j'eus à m'occuper… des pays du Maghreb.

Mais le Yémen n'allait pas se faire oublier car le Lundi 4 Juillet 1977, en début d'après midi alors que je m'apprêtais à me plonger dans mes dossiers, j'ai reçu un coup de téléphone et l'opérateur me dit :

« Ne quittez pas, le chef de l'Etat Major Particulier (E.M.P) du Président de la République veut vous parler ».

J'ai d'abord cru à une plaisanterie d'un camarade d'un bureau voisin mais il a fallu me rendre à l'évidence puisque le Général en question entra ainsi en communication :

« Vous êtes bien le Chef de Bataillon Besson qui avait été Attaché des Forces Armées au Yémen ? Le Président Ibrahim el Hamdi arrive pour une visite officielle et voudrait vous voir. En conséquence, le Président Giscard d'Estaing vous demande de venir ce soir au Palais de l'Elysée où un dîner est donné en son honneur.Je vous fais parvenir l'invitation et, naturellement, vous serez accompagné de votre épouse».



Le Président de la République
et Madame Valéry Giscard d'Estaing
prient Monsieur Bouwaudaux et Madame Besson
de bien vouloir assister au dîner qu'ils offriront en l'honneur de
Son Excellence le Colonel Ibrahim Mohamed Al Hamdi,
Président du Conseil de Commandement et Commandant en Chef
des Forces Armées de la République Arabe du Yémen,
au Palais de l'Elysée, le Lundi 4 Juillet 1977, à 20 heures.

Tenue de ville
Robe longue

Quelque peu surpris, j'ai rendu compte à mon chef et surtout je lui ai fait part d'un obstacle d'importance à mes yeux, à savoir que j'avais une voiture de couleur rouge qui ne serait pas adaptée à la cour de l'Elysée.

Il me rassura en mettant à ma disposition un véhicule militaire avec un chauffeur.

Il me fallait maintenant prévenir ma Françoise de cette surprise républicaine et elle devait être prête car je venais la chercher.

Et c'est ainsi que nous sommes arrivés à l'Elysée avec tout un cortège d'autres voitures.

Nous avons été introduits par un huissier dans une salle où tout le monde était regroupé.A 20h00, la grande porte s'ouvrit sur une grande pièce où se tenaient le Président de la République, son épouse et le chef de l'état yéménite.

Un huissier à la voix de stentor annonçait une à une les personnalités qui venaient alors saluer les trois autorités.

Parmi les invités il n'y avait que des personnes de haut niveau : ministres, académiciens, industriels, vedettes ou artistes et …..un petit Chef de Bataillon accompagné de sa femme.

M'avançant, j'ai présenté mes respects au Président de la République, mes hommages à son épouse et lorsque je me suis présenté devant l'invité d'honneur yéménite, celui-ci m'a gratifié d'un large sourire, m'a embrassé au grand étonnement de notre Président et j'ai eu toutes les peines du monde pour qu'il reste à sa place et non qu'il vienne avec moi…..

Après l'apéritif, l'ensemble des convives s'est déplacé vers la salle à manger superbement décorée avec une vaisselle de Limoges, des verres en cristal et des couverts naturellement en argent, enfin le bon goût français dans toute sa splendeur.

Le dispositif formait un U avec au centre les chefs d'état puis tout le monde était placé par ordre protocolaire, avec en bout de table, le moins élevé dans l'ordre hiérarchique, à savoir, moi, le chef de bataillon François Besson !

Petit moment de flottement dans la salle lorsque deux membres de la délégation yéménite qui avait été placés non loin de leur chef ont pris leurs assiettes et couverts, ont traversé la salle pour s'installer à côté de moi……

Je ne savais plus où me mettre !!!!

Le dîner terminé, le Président Giscard d'Estaing me fit venir et me demanda, compte tenu des relations privilégiées qu'il avait constatées que j'avais avec son illustre visiteur, de rester à ses côtés pendant tout le reste de son séjour, ce qui m'a permis d'aller à l'hôtel Marigny, résidence des hôtes de marque de la République.

Ainsi s'est terminée ma parenthèse yéménite.

C'était bien le 4 Juillet 1977.

D'autres épisodes de ma vie allaient s'ouvrir.

Me voilà donc engagé dans une nouvelle phase de ma vie professionnelle qui me projetait sur le Maghreb, mon nouveau terrain d'investigations.

Il m'a d'abord fallu avaler un certain nombre de dossiers pour être à même de suivre et comprendre ce Maroc indépendant.

Ensuite, il m'a fallu apprendre à rédiger des fiches dont certaines pouvaient aller jusqu'au Premier Ministre puisque le SGDN en dépendait.

Pour avoir les éléments nécessaires, nous avions accès à tous les documents, certains parmi les plus sensibles.

Nous étions destinataires de toutes les productions de nos représentants, civils ou militaires, notamment à l'étranger et nous les recevions pour les débriefer lors de leur passage à Paris.

Pour encore mieux nous aider à analyser et comprendre, j'ai été envoyé en mission dans chacun des pays dont j'avais la responsabilité, à savoir la Libye, la Tunisie, l'Algérie et le Maroc.

A Tripoli, j'ai été reçu par l'Ambassade,ce qui m'a permis de m'entretenir avec l'Ambassadeur et ses principaux collaborateurs.

J'y ai rencontré d'autres personnalités avec qui j'ai pu converser très librement sur tout ce qui touche à cette République qui se veut particulière avec un chef souvent imprévisible.

On m'a emmené faire une reconnaissance de la ville et de ses environnements immédiats.

J'ai été impressionné en passant devant un camp par un nombre incalculable de matériels militaires de toutes natures et en grande majorité d'origine soviétique.

L'empreinte de la colonisation italienne était encore palpable mais les restes de l'époque romaine comme ceux de Leptis Magna sont absolument remarquables.

Après la Lybie et Tripoli, ce fut la Tunisie et sa capitale Tunis où je fus accueilli par l'Attaché Militaire avec lequel j'ai pu avoir un premier entretien suivi d'autres avec différents collaborateurs de l'Ambassadeur.

Une visite de la ville puis de Carthage et ses restes romains achevèrent mon séjour dans un pays où la présence française demeure très forte.

Petite anecdote, alors que je demandais à un chauffeur de taxi le mot arabe pour traduire les très belles crevettes qui étaient vendues dans la rue, sans quitter sa route des yeux, il me répondit : « Crobettes », belle transposition du mot français en arabe….

La troisième étape de mon périple fut Alger.

Que de souvenirs en voyant tous ces lieux que j'avais fréquentés….

On m'avait installé dans une maison pour les coopérants et on avait mis à ma disposition une Renault 4 L.

C'est dans cette voiture que j'ai voulu aller à l'Ambassade où une réunion de travail était prévue.

Ne sachant pas l'endroit exact où elle se situait, je me suis arrêté à une station essence qui se trouvait en haut de l'ex rue Michelet pour demander ma route.

Le pompiste me répondit de continuer sur la rue Michelet pour arriver à l'Ambassade puis, comme je le voyais hésitant, il finit par me dire :

« Avec ces imbéciles qui ont arabisé le nom des rues, on n'y comprend plus rien mais c'est dans cette direction».

L'Attaché Militaire qui était un ami avait organisé un programme qui ne pouvait que me satisfaire car j'ai vu, entendu et parlé avec tous les responsables dont naturellement l'Ambassadeur.

L'évolution du pays, surtout vis-à-vis de son environnement régional, a été longuement abordée.

L'Attaché Militaire m'a fait faire un tour hors Alger et dans la plaine de la Mitidja qui avait été un lieu de grandes productions agricoles dont des orangers qui étaient réputés pour leur saveur.

C'est avec tristesse que j'ai pu constater le manque d'entretien et le grand nombre de fruits tombés à terre et non ramassés.

Mon camarade me fit remarquer que l'Algérie qui,autrefois était auto-suffisante sur le plan des fruits, légumes et céréales diverses, était devenue obligée d'importer.

On parla également des relations algéro-marocaines qui demeuraient empoisonnées par la question du Sahara Occidental.

Ex colonie espagnole, cette enclave, en bordure d'Océan Atlantique entre le Maroc et la Mauritanie, a été habilement récupérée par Rabat, pour qui cette zone faisait partie de son histoire et elle le resterait quoiqu'il arrive.

Pour Alger, cette situation l'empêchait d'avoir un accès à l'Océan et la privait également de l'exploitation du phosphate qui s'y trouvait en abondance.

Tout était bloqué, les deux pays ne se parlaient pratiquement plus, et Alger armait et soutenait un mouvement indépendantiste, le POLISARIO (Front Populaire de la Seghia el Hamra et du Rio de Oro) dont la base opérationnelle se trouvait à Tindouf près de la frontière des deux pays.

Toujours soutenue par Alger, il en est sorti la République Arabe Sahraouie Démocratique qui a été reconnue par quelques pays mais non-membre des Nations Unies.

Ma dernière escale, au Maroc, a été la plus forte à tous points de vue sans oublier naturellement le côté sentimental.

J'ai rencontré beaucoup de personnalités, de l'Ambassade bien sûr mais pas seulement.

Mêmes tours d'horizon avec un intérêt particulier pour les relations bilatérales avec l'Algérie et la situation dans la province du Sahara Occidental qui revêtait pour les

Marocains la même importance qu'avaient été l'Alsace et la Lorraine pour la France à l'époque de l'occupation allemande.

Ma visite à Rabat a pris une valeur symbolique particulière parce que l'Ambassade se situait à l'emplacement de la Résidence au temps du Protectorat (Papa y a travaillé et j'ai revu le bâtiment où se trouvait son bureau).

L'Ambassadeur a eu la délicatesse de m'héberger dans la Résidence et le moment le plus fort de la mission a été celui où il m'a reçu pendant plus d'une heure assis derrière son bureau, mobilier qui n'avait pas changé depuis l'époque où le Maréchal Lyautey l'occupait.

C'était la fin de ce périple qui aura été pour moi la possibilité d'enrichir mes connaissances car prises à la source et avec des personnalités qui étaient des références.

Avec mon retour à Paris, ce fut l'habituel rapport oral, puis écrit à mes autorités, sans oublier les lettres de remerciements aux différentes personnalités rencontrées.

Un petit événement bien sympathique vint me rappeler le Yémen avec un coup de téléphone de Marignane : c'était le responsable de la communication de la société d'hélicoptères que nous avions visitée avec une délégation que je dirigeais.

Il nous avait organisé un beau programme avec un tour en hélicoptère et tout s'était parfaitement bien passé grâce à la présence de ce Monsieur bien sympathique et qui avait un avantage non négligeable, il avait du sang égyptien et….il parlait l'arabe, ce qui a été particulièrement apprécié par les visiteurs.

Il va de soi que je ne l'avais jamais revu et son coup de téléphone m'a d'autant plus surpris qu'il m'a tenu le langage suivant :

« Mon Commandant, j'ai gardé un excellent souvenir de votre passage à Marignane avec la délégation yéménite que vous accompagniez.

Croyez-moi, de toute ma carrière et j'en ai vu des visites, vous êtes le seul, je dis bien le seul à avoir fait un aussi remarquable travail d'accompagnement.

Vos attentions à leur égard mais également votre rigueur dans l'exécution du programme m'ont beaucoup plu. Vous les connaissiez bien et je les sentais en confiance avec vous.

Alors, voilà, je vais prendre ma retraite et je souhaiterais que vous puissiez me remplacer comme Directeur de la Communication, mes chefs sont absolument d'accord, la place est pour vous ».

Très touché par les propos tenus et cette proposition inattendue, je l'ai vraiment remercié mais j'ai décliné son offre car je ne me sentais pas prêt à quitter l'armée où j'avais les responsabilités que j'aimais et où je me trouvais très bien.

A noter, dans le même ordre d'idées, la proposition qui m'a alors été faite par la compagnie canadienne Hunt oïl de m'engager.

« Compte tenu de vos connaissances du milieu local et de vos introductions, vous serez chargé des contacts avec les tribus pour qu'elles n'entravent pas les travaux de prospection dans le pays ».

La rétribution était forcément très élevée, mais, là aussi, j'ai décliné l'offre pour la même raison que pour la précédente.

J'ai malheureusement du également refuser un peu plus tardune autre invitation particulièrement alléchante d'un ami égyptien, à savoir nous joindre avec Françoise à un groupe d'archéologues pour une mission dans l'Egypte des Pharaons.

Ce voyage devait avoir lieu en Octobre 1992 mais nous voulions absolument être présents pour l'arrivée au monde de notre petite-fille, Sophie.

Mais, rester chez nous avec ma Françoise et nos trois enfants et petits-enfants chéris, voilà où se trouvait notre bonheur !

Continuer et parfaire notre installation, suivre les études de chacun, veiller à notre cocon familial, apprendre à vivre dans la banlieue parisienne mais aussi recevoir les parents, les amis ou aller à Dampmart, toutes ces activités meublaient bien nos journées.

A noter cependant ce qui est arrivé un Samedi matin. Françoise avait mis en route le lave-vaisselle et nous sommes partis faire des courses alors que la machine tournait.

Or, nous avons mis plus de temps que prévu pour nos emplettes.

A notre retour, nous avons constaté des taches d'humidité sur notre paillasson et une mauvaise idée nous a traversé l'esprit : les enfants, rentrés d'école et voyant la porte fermée ont du avoir une envie subite….

Ouvrant la porte, nous avions devant nous un spectacle à peine croyable : l'appartement nageait dans l'eau qui provenait du lave-vaisselle qui avait eu un ennui mécanique et l'eau avait débordé et s'était répandue partout…

Avec d'infinies précautions, j'ai immédiatement arrêté le compteur électrique et pour commencer, j'ai tiré avec difficulté le grand tapis du salon gorgé d'eau. L'amenant sur le

balcon, j'ai du rapidement le rentrer à nouveau car une véritable cataracte d'eau tombait du neuvième étage, ce qui amenait des gens à se rassembler pour constater la situation.

Nous nous sommes donc tous mis à écoper avec la pelle à poussière et toutes les serviettes disponibles : à vrai dire nous y avons passé la journée et il a fallu attendre plusieurs jours pour que l'appartement retrouve son aspect normal et constater qu'aucun dégât important n'avait détérioré ni le nôtre, ni celui de nos voisins du dessous.

Les garçons s'étaient fait de bons amis et mon plaisir fut qu'ils s'étaient liés d'amitié avec des enfants de tous les horizons, origines ou religions, sans que cela ne leur pose le moindre problème.

Ils avaient compris et assimilé ces différences à Djibouti.

***C'est ainsi que je souhaitais qu'ils perçoivent le monde*.**

J'ai été appelé par ma Direction d'Armes pour faire un bilan de carrière.

On m'a dit que j'avais fait un excellent travail à Djibouti et que promu au premier choix, mon avenir s'annonçait prometteur.

La grande voie passait par l'Ecole de Guerre.

Je n'ai eu qu'une question à poser pour donner ma réponse :

« Si je réussis au concours, pourrais-je avoir le commandement d'un Régiment de Parachutistes ? »

En l'état actuel, nous ne pouvons pas vous le promettre, m'ont-ils répondu.

Etre au SGDN où je vivais et analysais l'actualité, où je pouvais aller en missions sur les différents terrains,me captivait car j'étais dans l'action.

M'isoler pour préparer un concours qui demandait beaucoup avec un résultat loind'être garanti me commanda, sans plus réfléchir, de décliner l'idée et de me laisser continuer dans ma voie, la mienne, *celle où je me faisais plaisir.*

Et c'est tellement vrai que mon chef qui voulait compléter mon domaine de connaissances me fit quitter le suivi du Maghreb pour passer au Moyen Orient avec maintenant l'étude de la situation des pays de la confrontation.

Au moment où je commençais à ouvrir mes nouveaux dossiers arriva un événement bien inattendu.

Le Président du Tchad Felix Malloum, dont les troupes avaient été battues par la rébellion qui sévissait dans le nord du pays, avait demandé au Président Giscard d'Estaing une aide urgente pour reprendre en main son armée.Cette rébellion qui bénéficiait de l'appui de la Libye du Colonel Kadhafi, occupait le Tibesti, région montagneuse au nord du pays et avait comme chef, un certain Hissein Habré.

Ses hommes avaient pris en otage une ethnologue française qui faisait des recherches dans la région.Pour essayer de la libérer, on envoya le Commandant Galopin, un Officier des Troupes de Marine qui était un connaisseur du milieu socioculturel local.

L'opération échoua et le Commandant fut assassiné après avoir été torturé.

C'est dans ce contexte que Paris décidad'envoyer immédiatement un Etat Major tactique de 4 Officiers, un chef, et 3 spécialistes, un pour les opérations, un pour la logistique et un pour le renseignement.J'étais ce dernier et…..nous devions partir le…..lendemain pour une durée d'un an en célibataire!Branle bas de combat pour rentrer à la maison et tout préparer.

Ma Françoise prend l'information en pleine figure mais n'en laisse rien paraître.

Mon métier m'appelle et elle doit assurer la base arrière avec les enfants. Heureusement mon paquetage est toujours prêt et les vaccinations sont à jour.

Départ de Roissy le 1er Mars 1978 par le DC8 militaire et arrivée en fin d'après midi à Ndjamena où nous avons été accueillis et dirigés vers un immeuble que nous allions habiter, chacun ayant sa chambre.

(J'étais au premier étage fenêtre de droite.Photo du bâtiment deux mois après mon départ et la reprise des combats.)

Dès le matin, nous étions à l'Etat-major pour y rencontrer nos homologues tchadiens et nous donner les premières consignes de sécurité.

Pour faciliter nos déplacements, on avait mis une voiture à notre disposition.

J'ai commencé à régler les problèmes administratifs et…d'habillement car je devais prendre l'uniforme des officiers tchadiens, ce qui ne m'enchantait guère.

Mais, j'ai surtout rencontré un proche du pouvoir tchadien qui s'occupait du service local de renseignement.

Il s'y était fait une réputation pas toujours flatteuse, mais c'était la personne avec qui je devais travailler.

Ses ascendances asiatiques, son regard que je qualifierais de vicieux et l'accueil qu'il m'a réservé en me servant du Champagne…. m'ont mis sur mes gardes et je me suis dit que notre histoire commune ne faisait que commencer….

A Ndjamena, j'ai retrouvé de nombreux camarades dont un de ma promotion Vercors qui était au Tchad au titre de la Coopération. Il m'a immédiatement invité à dîner chez lui où son épouse nous avait concocté un bon repas.

Au cours de la soirée, il m'a fait un tableau mitigé de la situation et il m'a invité à venir le Dimanche suivant à un pique-nique sur les bords du Chari qui est un fleuve prenant sa source dans la Centre-Afrique voisine.Et c'est ainsi qu'il est venu me chercher pour cet intermède bien amical. Sonépouse et ses enfants étaient déjà partis et il est passé prendre une amie : c'était une belle Tchadienne dans une seyante tenue africaine de couleur bleue.

Arrivés sur place, une petite plage, nous avons retrouvé tout le monde. Alors que le déjeuner se préparait, je suis allé me baigner, mais avec un œil attentif sur une bande de quelques hippopotames qui semblaient endormis, enfin je le pensais….

Au retour de ce bain agréable, nous nous sommes tous réunis pour le pique-nique. Tout en mangeant, mon camarade s'adressant à la belle tchadienne lui dit en parlant de moi : « Tu sais, mon ami le Commandant François Besson parle l'arabe comme une mosquée », ce qui m'a un peu perturbé.

Néanmoins, la conversation s'est engagée et cette dame a commencé par me parler de politique locale avec des propos hargneux sur le chef de l'état, le Général Malloum.

Je n'ai pas accroché mais je me suis dit qu'elle semblait bien informée et qu'il faudrait que je la revoie.

Le lendemain, j'étais convoqué à l'Ambassade de France pour me faire dire par l'Attaché Militaire que j'étais persona « non grata »au Tchad et que j'avais quarante huit heures pour quitter le pays !

Complètement abasourdi par cette annonce à laquelle je ne m'attendais absolument pas, j'ai d'abord demandé la raison, que voici :

« A peine arrivé, vous avez rencontré Tchedaï, oui vous avez sympathisé avec cette personne qui est la sœur d'Hissein Habré, le tortionnaire du Commandant Galopin »

J'ai simplement répondu que j'avais bien rencontré cette femme, une invité parmi d'autres et que personne ne m'avait dit qui elle était, que je m'étonnais que l'Ambassade ait accepté cet oukase sans me demander une explication préalable et que j'étais étonné que l'Attaché Militaire, un officier comme moi, laisse faire sans réagir.

En conséquence et sans attendre, je décidai de prendre mes affaires pour partir le soir même.

Ce que je fis, mais j'eus la bien désagréable surprise de me voir accompagné jusqu'à la porte de l'avion par un militaire tchadien en arme.

J'ai enfin appris que j'avais été innocemment au centre d'une affaire politique diligentée par mon premier interlocuteur asiatique.

Il ne voulait surtout pas de moi à Njamena car arabisant et connaissant trop de choses sur ce qui se passait localement.

De toute évidence, je serais un obstacle pour les manigances de cet aventurier qui intoxiquait l'Ambassade dont il était un correspondant privilégié.

J'arrivai à 23h30 à Roissy, un peu inquiet sur ce qui allait advenir.

Quelle agréable et réconfortante surprise de voir que mon chef du SGDN était là pour m'accueillir, geste dont je lui fus infiniment reconnaissant.

Il me ramena à Créteil où je sortis ma maisonnée du sommeil pour des retrouvailles pleines de grand bonheur.

Et, le lendemain, mon patron m'accompagnait à l'Elysée dans le bureau du Général commandant l'Etat Major Particulier du Président pour faire mon compte-rendu.

J'étais plus à l'aise car j'avais déjà eu à faire avec lui quand nous avions été invités à venir à l'Elysée à l'occasion de la visite du chef d'état yéménite, mais aussi parce que je ne me sentais coupable de rien concernant mon renvoi manu militari du Tchad.

J'ai fait part de mon analyse en toute objectivité et j'ai senti le Général très intéressé par mes propos.

Je dois reconnaître que ma hiérarchie ne m'a jamais tenu rigueur pour la suite de ma carrière, bien au contraire et j'ai pu le constater dans mes nouvelles responsabilités zonales au S.G.D.N, à savoir les pays de la confrontation, ce qu'il fallait traduire par tout le Moyen-Orient avec bien naturellement Israël.

Je continuais à éplucher toutes les informations de toutes origines possibles et je n'oubliais pas la presse nationale mais également arabe et notamment la libanaise qui était toujours bien renseignée.

Je participais à de nombreuses réunions dans différents ministères ou organismes spécialisés.

Il m'arrivait souvent que l'on me demande de faire un point de situation, et parfois à des personnes en partance vers un de ces pays.

C'est ainsi qu'en 1979, j'ai passé un après-midi avec Monsieur Louis Delamare qui allait prendre son poste d'Ambassadeur à Beyrouthen pleine guerre civile.

Pour parfaire mes connaissances et affiner mes analyses, rien ne pouvait être plus bénéfique que d'avoir la possibilité d'aller soi-même se rendre compte sur place.

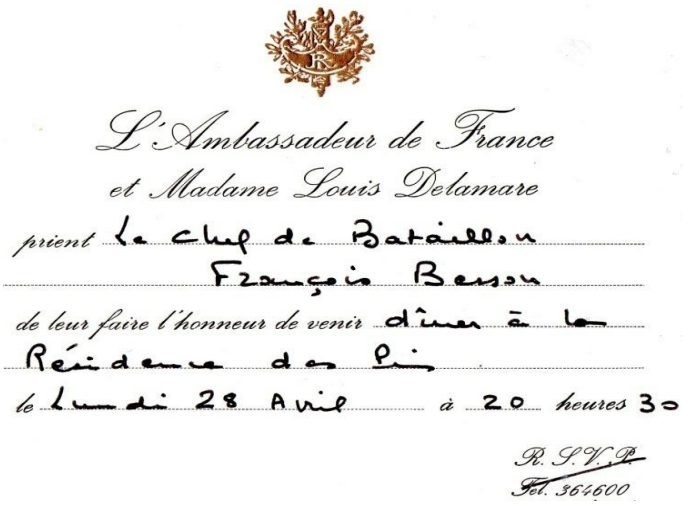
Cette opportunité que nous donnait le S.G.D.Nétait vraiment formidable car nous avions toutes les facilités.

En effet les Ambassades s'occupaient des missionnaires en leur faisant directement part de leurs analyses, mais également en leur organisant des rendez-vous avec différentes personnalités, sans oublier les indispensables reconnaissances sur le terrain quand elles étaient possibles.

J'ai donc effectué plusieurs missions dans toute la zone.

J'ai commencé par le Liban : Arrivée à l'aéroport avec accueil d'un membre de l'Ambassade, en général c'était l'Attaché Militaire ou son adjoint.L'Ambassade, située en centre-ville ressemblait à une place forte et il fallait passer un poste de garde particulièrement vigilant pour y pénétrer.

J'ai pu ainsi m'entretenir avec les proches collaborateurs de l'Ambassadeur Louis Delamare qui m'a fait l'honneur de m'héberger chez lui à la Résidence des Pins, près du champ de courses.

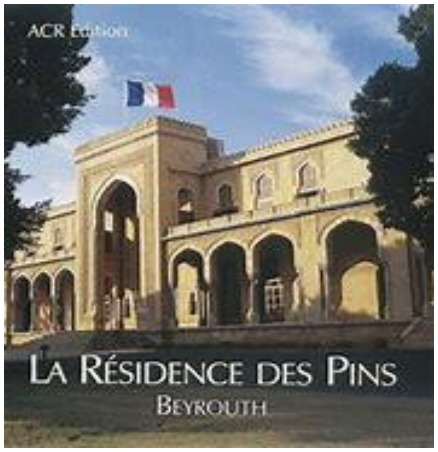

L'Ambassadeur de France
et Madame Louis Delamare
prient le chef de Bataillon
François Besson
de leur faire l'honneur de venir dîner à la
Résidence des Pins
le Lundi 28 Avril à 20 heures 30
R. S. V. P.
Tel. 364600

A l'issue de la journée, lorsque nous quittions l'Ambassade pour nous rendre à la Résidence, nous avions à traverser une partie de la ville.

Je me souviens de cette avenue interminable séparant de chaque côté des milices adversaires.

J'étais derrière, à gauche de l'Ambassadeur dans cette voiture Peugeot, si mes souvenirs sont bons, arborant le drapeau tricolore.Nous étions la seule voiture à emprunter cette avenue et j'ai bien pensé que nous étions une cible idéale pour des milices qui occupaient les immeubles donnant sur l'avenue.

Je dois reconnaître que tout en devisant avec l'Ambassadeur, je bougeais instinctivement et discrètement ma tête pour éviter d'être une cible par trop idéale pour quelque sniper à la gâchette facile.



A la Résidence des Pins qui a une longue histoire avec des visiteurs illustres comme le Général de Gaulle dans les années 1941-1942, j'ai eu tout le loisir de m'entretenir avec l'Ambassadeur.

Je crois qu'un courant de sympathie réciproque existait, ce qui ne pouvait qu'être enrichissant et positif pour ma mission.

Il faut dire que fumer tous les deux un bon cigare dont il était un grand amateur tout en sirotant un bon cognac, que trouver de mieux pour un échange fructueux…

A noter que le 4 Septembre 1981, Monsieur l'Ambassadeur Louis Delamare était assassiné sur la route qui menait de l'Ambassade à la Résidence des Pins, celle là même que j'avais empruntée avec lui, quelques temps auparavant.

Au cours de mes différentes missions j'ai pu y rencontrer tous les chefs de formations légales ou chefs de partis, d'ethnies et de toutes confessions qui constituent le Liban.

Autrefois appelé la « Suisse du Moyen-Orient », ce pays a été une voie de passage pour de nombreuses invasions et ses populations ont appris à se défendre et surtout se réfugier dans ses montagnes.

Mosaïque de peuples et surtout de religions, le Liban qui a connu la présence française à la suite des accords Sykes-Picot de 1916 a longtemps été un modèle de vie communautaire :

Chrétiens notamment maronites, sunnites, druzes dans leurs montagnes ou chiites, souvent marginalisés, habitant la partie sud du pays jouxtant la frontière israélienne.

Les Chiites ont toujours été en première ligne contre toutes les opérations militaires de Tsahal ou pour les harcèlements de l'état hébreu, ce qui a justifié la présence des forces des Nations Unies (la FINUL) pour faire tampon.

Certaines de mes rencontres se déroulaient de façon tout à fait normale et habituelle.

D'autres pouvaient être plus pittoresques ou plus sensibles avec des prises en charge avec des gens qui ne parlaient jamais et donc ne répondaient à aucune de mes éventuelles questions.

La voiture qui me prenait en charge pouvait être de type Range Rover, mais on m'a également transporté dans des voitures d'où je ne pouvais rien voir de la route et de l'endroit où l'on m'emmenait, sans oublier une voiture qui m'a semblé être blindée.

J'ai pu entre autre voir un très haut responsable palestinien entouré de trois de ses plus proches collaborateurs et de deux gardes du corps sur un qui vive permanent.

Dans un long discours, il a abordé successivement la situation politico-militaire du Liban et surtout celle de ses compatriotes, de leur sort misérable dans les camps de réfugiés et de leur inébranlable volonté de retrouver leurs terres.

Il a insisté sur l'importance qu'il apportait à la position française vis-à-vis du monde arabe et de la cause palestinienne et m'a demandé d'être son interprète auprès de la Présidence française.

Dans des conditions similaires de contacts ou de transports, j'ai pu rencontrer un important dignitaire de la communauté druze avec qui j'ai eu un entretien amical et fructueux.

J'ai également été reçu par les Chrétiens maronites quelque part dans leur zone à Ashrafieh, d'abord chez une de leur milice.

Je me suis trouvé dans une situation délicate car un détachement de miliciens m'a présenté les armes à mon arrivée.

J'ai été obligé de les passer en revue et de saluer avant d'être accueilli sur le perron par le chef.

Moi qui voulais une visite discrète…..

J'ai aussi été reçu par les chefs historiques des chrétiens qui m'ont rappelé l'importance du soutien de la France pour la protection de la communauté.

J'aurais aimé plus de discrétion, mais mes interlocuteurs ont voulu voir en moi un envoyé spécial du Président de la République, d'où ces traitements de faveur.

A l'issue de cette réunion, nous sommes partis en convoi de plusieurs voitures dont des pick up avec des miliciens super armés en direction de Byblos.

En fait, ils m'emmenaient pour rencontrer de hauts responsables du pays pour dîner avec eux dans un restaurant réputéoù le « mezzé » était varié et de grande qualité.

Le « mezzé » est une spécialité très connue aussi bien au Liban qu'en Syrie.

Sur la table sont disposées de nombreuses assiettes avec de grandes variétés de bonnes choses qui sont automatiquement remplacées par d'autres dès que les premières ont été vidées.

Je connaissais la gastronomie marocaine qui était la seule fine, variée et valable dans tout le monde arabe.

Je dois reconnaître que le mezzé libanais est aussi délicieux, surtout s'il est servi avec un de ces bons vins qui viennent de la montagne ou de la vallée de la Bekaa qui longe la frontière syrienne à l'est.

Il y avait toujours un contraste saisissant entre la façon mystérieuse de ma prise en charge, de mon transport très protégé où tout le monde était armé, etl'accueil toujours vraiment chaleureux et apparemment décontracté des gens qui me recevaient….comme si la situation était normale…

Je me souviens également d'un déjeuner chez un notable qui m'avait invité, ainsi que d'autres hauts responsables politiques ou chefs de milices, chez lui, dans un appartement où se trouvaient de nombreuses pièces d'art dont il était préférable de ne pas trop chercher à connaitre la provenance.

Le pays possède des sites archéologiques remarquables et nombreux sont ceux qui sont pillés, ce qui explique que l'on peut trouver des antiquités un peu partout et notamment dans certaines demeures.

J'ai eu la chance d'aller dans la plaine de la Bekaa et de visiter un site délaissé à cause des événements, celui de Baalbek. J'étais seul.

Un homme âgé est venu à ma rencontre et m'a proposé de me guider.

Je me souviens de ses paroles : « Plus personne ne vient ici et je suis heureux de t'accueillir. Je vais te montrer la splendeur de ces vestiges. Mais regarde ces impacts de balles sur ces façades, voilà le travail de ces irresponsables »

Ce pays, ce beau pays du cèdre, a une longue histoire. Il a connu tellement d'invasions qu'il semble habitué à vivre dangereusement mais avec un courage et une obstination qu'il faut savoir sentir pour comprendre certains comportements.

Pendant mes séjours, j'ai pu constater ce courage et cette entraide qui régnaient parmi tous les Libanais meurtris par la guerre civile. Quand un obus vient frapper de plein fouet un immeuble détruisant quelques appartements, tout le monde se met au travail pour déblayer les gravats, mais très vite ensuite pour reconstruire courageusement ce qui peut l'être.

Une mission au Liban incluait forcément une visite à Nakoura, au sud de Tyr et près de la frontière israélienne en bordure de mer.Là se trouvait le contingent français de la Force Intérimaire des Nations Unies au Liban (F.I.N.U.L).

C'est ce que j'ai fait en accompagnant un Général du S.G.D.N qui voulait se rendre compte sur place.

En quittant Beyrouth, la route longe la côte, passe par la ville de Damour, lieu où se sont déroulés d'effroyables massacres perpétués par les Palestiniens contre la communauté chrétienne de la ville.C'est là que s'est distingué un prêtre qui a en effet protégé des enfants orphelins sans distinction d'appartenance religieuse.

Alors que nous poursuivions notre route vers le sud, nous avons été arrêtés par des miliciens en armes mais nous ignorions leur camp d'affiliation.Nous voilà tous les deux et notre chauffeur, appuyés contre un mur, jambes écartées et passés sans ménagement à la fouille par des hommes nerveux qui nous tenaient en joue avec leur Kalachnikov.

Le Général qui était à mes côtés m'a murmuré ces paroles toujours vivantes à mes oreilles : « Besson, si moi, Général français, je suis fait aux pattes, je ne vous le pardonnerai jamais ».

Je lui ai juste murmuré de ne surtout rien dire et de me laisser faire.

Malgré la nervosité ambiante bien réelle, notre attitude et le fait d'avoir une voiture de l'Ambassade ont calmé les miliciens et nous avons pu passer à Tyr où subsistent de remarquables vestiges archéologiques et où nous avons pu saluer une religieuse française particulièrement courageuse.

Arrivés à la FINUL, nous avons passé un moment avec le contingent français qui était le plus important.

Nous avons pu assister à un briefing sur le dispositif et l'importance stratégique du château de Beaufort construit par les Croisés au treizième siècle.

Nous sommes retournés à Beyrouth sans encombre.

Comme je voulais avoir des analyses contradictoires sur la position des uns et des autres, j'ai profité d'une de mes missions et d'une autre rencontre avec des responsables palestiniens pour passer en Israël, via Larnaca à Chypre car, et pour cause, il n y a pas de liaisons directes entre les deux pays.

Arrivé à l'aéroport Ben Gourion à Tel Aviv, j'ai été accueilli par l'Attaché Militaire qui m'avait concocté un excellent programme fait d'entretiens avec l'Ambassadeur et ses collaborateurs mais aussi avec des Officiers israéliens de Tsahal (nom de l'armée israélienne).

Avec son épouse, nous avons fait un tour complet du pays, plus précisément le long de la frontière Nord, de l'autre côté du terrain occupé par la FINUL mais aussi dans la bande de Gaza et dans le Sinaï, à Dimona où se trouvent les installations nucléaires du pays.

Le plateau du Golan qui surplombe le lac de Tibériade est entièrement et visiblement occupé par Tsahal.

De même, on ne peut traverser la Cisjordanie sans voir l'importance et le développement continu de la colonisation israélienne qui sont autant d'obstacles à un éventuel règlement du conflit israélo-palestinien.

Les Israéliens,c'est une longue et souvent tragique histoire, c'est naturellement un lien religieux qui est fondamental mais c'est aussi le danger permanent à leurs frontières et en Cisjordanie avec les Palestiniens.

C'est un peuple courageux qui veut cette terre biblique que les Palestiniens, tout aussi courageux, revendiquent eux aussi en s'appuyant sur leur histoire et sur leur religion.

Israël n'est cependant pas un peuple homogène avec la même culture, voire la même langue d'origine.Pour mieux comprendre la société israélienne il faut aussi avoir en tête les notions suivantes concernant sa composition, à savoir :

- **Les Ashkénazes qui sont les Juifs venant d'Europe et qui occupent souvent les hauts postes de responsabilités.**
- **Les Sépharades qui sont les Juifs d'Afrique du Nord qui savaient parlerl'arabe etpouvaient donccorrespondre en direct avec le Palestiniens (avantage qui s'amenuise avec les générations nouvelles qui n'ont pas connu le passé de leurs parents). Ils occupent souvent des postes plus subalternes.**
- **Les Sabras qui sont nés en Israël.**

- **Les Juifs russes qui sont à part car ils ne font pas beaucoup d'efforts pour parler l'hébreu, ils préfèrent rester entre eux et ont même débuté en créant une chaine de télévision en russe.**
- **Il faut aussi inclure les juifs yéménites, éthiopiens…**

Et Jérusalem, comment ne pas se poser de questions sur cette ville pleine d'histoire qui réunit, pratiquement au même endroit, les lieux saints des trois religions monothéistes :

Le Mur des Lamentations pour les Juifs,

La mosquée El Aqsa avec le dôme du Rocher pour les Musulmans

Le Saint-Sépulcre pour les Chrétiens

Que d'émotions en traversant cette ville qui devrait être celle de la paix entre tous les hommes ….mais pour laquelle coule tant de sang !

Au travers de mes différentes pérégrinations, j'ai ainsi pu accumuler les informations dont j'avais besoin à Paris pour suivre les situations et leurs évolutions.

Il me manquait cependant deux pays environnants pour bien faire le tour de ma zone de responsabilités, à savoir la Syrie et la Jordanie.

A Damas, c'est toujours par des entretiens avec les responsables de l'Ambassade que j'ai pu avoir une analyse concrète de la situation locale et régionale.

J'ai eu la chance d'y retrouver le Premier Conseiller que j'avais connu alors que je faisais mes premiers pas au Yémen et qui m'avait beaucoup aidé par la finesse de ses analyses.

Ce fin spécialiste du monde arabe dont il connaissait parfaitement la langue se verra attribuer presqu'en fin de carrière le poste sensible de Directeur Afrique-Moyen Orient au Quai d'Orsay que l'on appelle aussi dans le ministère, le Département.

L'Attaché Militaire et ses adjoints m'ont permis d'aller sur le plateau du Golan, côté syrien, d'y voir les restes de la ville de Quneitra détruite par l'armée israélienne et de constater leur présence sur les hauteurs de la chaine montagneuse libanaise où elle dispose d'un point de vue exceptionnel.

Rien de ce qui se passe ou qui sort de Damas n'échappe à cet observatoire.

On m'a aussi amené au Nord du pays où les paysages sont différents.

Palmyre, la ville de la reine Zénobie, était également au programme de mes visites : quelles merveilles de l'histoire !

De retour à Damas, j'ai été invité à un pique-nique sur les bords de la Barada, une petite rivière aux alentours.

Parmi les nombreux convives, presque tous syriens, j'ai rencontré un vieux monsieur en complet blanc et cravate qui avait connu la présence et surtout la culture française dont il était un passionné.

Et voilà que cet honorable Monsieur se mit à me réciter du Bossuet et du Fénelon avec une grande aisance, montrant le niveau culturel de ses connaissances.

J'ai eu vraiment peur qu'il me demande de reprendre ou poursuivre son beau discours…..mais….qu'il est bon de constater combien la France rayonne encore dans cette région.

La Syrie est un grand pays qui a connu ses moments de gloire avec la période des Omeyyades et leur rayonnement jusque dans l'Andalousie.Elle a connu les croisades et elle continue à rêver de la grande Syrie avec le Liban qu'elle voudrait récupérer.

C'est aussi une mosaïque d'ethnies et de religions avec les Druzes et les Kurdes mais aussi les sunnites, chiites dont les Alaouites qui détiennent de nombreux postes clé et sans oublier des minorités notamment chrétiennes.

La Jordanie que j'ai visitée à plusieurs reprises m'a permis, grâce à l'aide de l'Ambassadeur et de ses collaborateurs de mieux comprendre son enjeu stratégique dans la région mais aussi sa vulnérabilité.

Pays d'histoire avec Moïse sur le mont Nébo d'où il découvre la terre promise, mais aussi les Nabatéens dans leur remarquable site de Petra, sans oublier Laurence d'Arabie et son épopée autour de la création d'un royaume arabe.

Pays dirigé par un roi d'origine hachémite, c'est-à-dire descendant de la famille du prophète et d'une tribu, les Koraïchites, très influente au septième siècle.

J'ai eu le privilège de le rencontrer et de m'entretenir avec lui.

Reste à noter l'empreinte culturelle britannique toujours perceptible mais surtout la présence de réfugiés palestiniens en nombre et en qualité.

La descente vers la mer Morte et le mince filet d'eau du Jourdain que j'ai pu apercevoir m'ont fait comprendre que toute la région sensible dont j'avais à m'occuper vivait sous une menace permanente d'exactions en tout genre, mais avait surtout un problème d'eau crucial qui demandera un suivi particulier dans l'avenir.

Je dois enfin mentionner des missions faites à Bagdad où, là aussi, les entretiens avec l'Ambassadeur et ses collaborateurs ont été très instructifs.

A noter également la composition religieuse entre sunnites et chiites, et la présence au Nord dans la région pétrolifère de Kirkouk d'une forte communauté kurde avec des velléités d'indépendance qu'elle partage avec le reste de leur peuple à cheval sur la Syrie, l'Iran voisin et aussi la Turquie.

Les Kurdes sont près de trente millions et de confession musulmane sunnite.

Ils sont les grands oubliés des traités qui ont mis fin à la guerre 1914-1918 et entrainé le démantèlement de l'empire turc.

La création d'un état kurde avait même été envisagée mais l'idée a rapidement été dénoncée par les Turcs de Mustapha Kemal.

Ce pays est plein d'histoire, avec sa capitale Bagdad et la période des Abbassides.

J'ai pu y faire une incursion en allant visiter la ville religieuse et chiite de Karbala mais aussi les restes d'Ur, la plus importante cité de la Mésopotamie antique.

Une autre mission dans les émirats du Golfe Arabo-Persique m'a permis de passer à Manama, la capitale de Bahreïn.

C'est un ancien officier des Affaires Militaires Musulmanes qui en était le Chargé d'Affaires.

Il m'a réservé un accueil sympathique et surtout dressé un point de situation fort intéressant.

Sur le déclin de sa production pétrolière, l'émirat effectuait sa mutation comme place bancaire et abritait l'armée américaine qui en avait fait un centre de commandement de sa flotte.A noter que la majorité de la population du pays est chiite et que l'Iran a toujours considéré Bahreïn comme faisant partie de sa zone d'influence, s'opposant, ici encore, à l'Arabie sunnite voisine.

Ces multiples missions que j'ai volontairement regroupées me confortaient dans mes connaissances des pays de la zone.

Je suis donc reconnaissant à mon chef duSGDN de m'avoir appris à faire des fiches destinées à de hauts responsables.

Je lui suis aussi reconnaissant de m'avoir permis successivement, après mes expériences au Yémen et dans la péninsule arabe, de m'occuper du Maghreb et de finir par le Moyen-Orient.

En près de six années, je suis allé dans tous les pays arabes à défaut du seul Soudan.

J'ai pu rencontrer de vrais spécialistes du monde arabe, mais aussi des hommes avec lesquels je suis resté en contact pour le plus grand bien de mes analyses de ces régions et de ces populations, toujours très jeunes et en perpétuelles évolutions.

Si mon esprit restait accaparé par ces pays, je n'en oubliais pas pour autant ma chère famille qui était bien installée à Créteil avec la possibilité de souvent voir nos parents, et toutes les occasions étaient bonnes pour aller les visiter.

Les garçons poursuivaient leur scolarité et nous avons fait une tentative non couronnée de succès pour leur faire faire du scoutisme.

Aline a eu plus de difficultés pour s'adapter à son collège où elle ne retrouvait pas l'ambiance studieuse de Djibouti.

Sur conseils d'amis dont la fille était à la maison d'éducation de la Légion d'Honneur de Saint Denis, nous y sommes allés avec Aline pour rencontrer la Surintendante.Notre grande a pu, par elle-même, se faire une idée en allant faire une visite des lieux avec une jeune fille de l'école.

Je lui ai donné une semaine pour réfléchir et prendre, elle-même, sa décision.Ce qu'elle fit en me donnant son accord en fin de semaine, comme prévu.Les formalités administratives faites, elle a fait sa rentrée 1977en classe de seconde.

Elle s'est vite habituée à sa vie de pensionnaire et nous la récupérions pour les week-ends, parfois avec une amie.

Nous avons été heureux de constater qu'elle s'épanouissait dans son nouvel univers. Ses résultats scolaires ont été bien meilleurs, surtout en Anglais et elle a été retenue pour aller passer une année scolaire aux Etats-Unis à Nevada dans le Missouri. C'était durant l'été 1980 et cela nous a fait quelque chose de voir partir notre grande si loin mais nous étions fiers qu'elle avait été choisie et qu'elle aille y représenter la France.

L'accueil que lui ont réservé de bons amis américains et l'ambiance qui régnait dans l'établissement étaient sympathiques et naturellement bénéfiques, ce que l'on pouvait sentir au travers de ses lettres que nous attendions avec impatience et qui étaient lues et relues.

Nous étions vraiment fiers d'elle.

Nos vacances étaient une bonne occasion de se trouver en famille au Mouillage où étaient nos repères.

En effet, vu notre vie au Maroc, nous n'avions, contrairement aux autres membres de la famille, pas une vraie ville ou une vraie région de référence comme nos parents.

Le Mouillage était donc notre point d'ancrage familial et nous y allions chaque fois que nous le pouvions. C'était l'occasion pour les enfants de retrouver les cousins et les cousines pour la plus grande joie de tous.

La plage naturellement mais aussi les promenades en bicyclette avec « leboudeur de service ».Il ne faut pas oublier les occupations traditionnelles avec le portique, les jeux d'Inter Villes, les carambars, les petites charités, les pouces, les repas sous le cupressus ou dans le chai, les anniversaires et la tarte aux pommes, le café dans la prairie avec les pruneaux de Papa, le journal de Maman dans sa chaise longue verte, la retraite aux flambeaux , le palais de la gourmandise, le manège, le cyclotrot… et, par deux fois, un méchoui cuit avec Yves et toutes les autres bonnes volontés.

Un séjour familial au Mouillage ne pouvait se terminer sans que Papa nous rappelle la photo où tout le monde posait pour la postérité mais avec une particularité, c'est que là aussi, il y en avait toujours un ou une qui….boudait !

Mais un événement inattendu est ce dîner chez nous, à Créteil, où nous avions invité des amis parmi lesquels un des ingénieurs de Thomson que j'avais aidé au Yémen et avec qui j'étais resté en contact.

Au cours de la soirée, il m'a dit que si je voulais quitter l'armée, sa division de Thomson, Alcatel Thomson Faisceaux Hertziens (A.T.F.H), était prête à m'embaucher comme Ingénieur Commercial.

Je lui ai fait remarquer que je n'y connaissais rien en télécom mais il m'a répondu que cela n'avait pas d'importance, que s'il le fallait on m'aiderait mais que je connaissais tellement d'autres choses sur les clients que cela suffirait, car mon profil était très recherché et peu facile à trouver.

Et d'ajouter que si je voulais avoir une entrevue avec un dirigeant, il le ferait bien volontiers dès que je le lui demanderais.

Encore une fois, j'étais pris au dépourvu, car non préparé dans ma tête à une telle évolution de carrière, mais cela méritait réflexion.

A Paris, quand je ne partais pas en mission, je continuais à apprendre, suivre, analyser et faire des fiches.

En Mai 1978, j'ai eu la bonne surprise de voir mon nom inscrit au Journal Officiel pour être promu Chevalier dans l'Ordre National du Mérite.

Cette décoration, j'ai souhaité que l'on me la remette à Saint-Maixent, là où j'avais effectué mon temps de Commandement de Capitaine.

Ce qui fut fait par le Général commandant l'Ecole le 27 Juillet 1978au cours d'une prise d'armes, en présence de tous les miens, dont mes parents.

ET C'EST LE RETOUR EN RÉGIMENT

Mais le moment était venu pour moi d'aller faire un temps de troupe et donc de quitter le SGDN où j'avais beaucoup appris et c'est au 21ème Régiment d'Infanterie de Marine que j'ai été affecté.

Le 1er Août 1980, je rejoignais donc Sissonne où se trouvait le régiment mais pour y passer une petite semaine car il était transféré à Fréjus, une vraie garnison pour des coloniaux.C'est donc sur les bords de cette Méditerranée si chère que je vais poursuivre ma vie d'Officier nouvellement promu au grade de Lieutenant-Colonel avec, parmi mes nouvelles responsabilités, celles nombreuses de l'Officier Supérieur Adjoint (OSA).

Ma première rencontre avec le Colonel a été heureuse aussi bien pour moi que….pour lui.En effet, il m'a d'emblée posé la question suivante :

- **Comment aimez-vous travailler ?**
- **Mon Colonel, je ne suis bon que si on me fait confiance et que l'on ne me bride pas.**
- **Cela correspond à mes idées, alors En Avant.**

Le 21 dont la devise est : « CROCHE et TIENT » était un beau régiment, un véritable sous groupement avec quatre compagnies motorisées d'infanterie, un centre d'instruction, une Compagnie d'Appui avec des mortiers de 120 mm, un escadron de blindés légers et, à noter, une section du génie.Nous étions stationnés au Camp Lecoq à une dizaine de minutes de la ville et pratiquement dans la forêt de chênes et de pins.

Au début, avec l'emménagement l'ambiance était moyenne car la nouvelle équipe ne se connaissait pas encore bien, mais cela allait évoluer grâce aux qualités du chef et de nombreuses missions auxquelles le Régiment a participé en se montrant particulièrement performant.

Dans une telle unité, chacun a son importance mais l'O.S.A est sans cesse sur la brèche pour régler toutes sortes de problèmes, sans oublier qu'il est en contact permanent avec le Chef de Corps.

J'ai préparé de nombreux événements nécessitant des scénarios originaux qui m'ont valu le titre de Cecil B. De Mille, le très célèbre réalisateur et producteur américain.Ainsi pour

Bazeilles, la fête de tradition des Troupes de Marine, j'ai été à la manœuvre pour valoriser l'évènement, et la création des Marsouins d'Honneur en tenue de tradition pour l'accueil des invités a été très appréciée.

Manœuvres multiples et variées, visites et inspections, sans oublier les missions à l'extérieur vont demander beaucoup à tout le monde.

Cela m'a été possible car j'avais trouvé une belle villa pour la famille.

Bien agencée pour les enfants avec une chambre en sous-sol pour notre Aline. Après son retour des Etats-Unis, elle avait obtenu un poste de surveillante à la Légion d'Honneur alors qu'elle préparait sa première année d'études à l'I.S.I.T (Institut Supérieur d'Interprétation et de Traduction).

Notre maison disposait également d'une terrasse avec possibilité d'y prendre nos repas, d'y faire de bons barbecues et de profiter de soirées sous un ciel étoilé :

nous étions vraiment bien.

Les enfants allaient à l'école et avaient de bons amis dans le quartier.

Bruno se passionnait pour le football etcollectionnait des affiches des joueurs vedettes.

Olivier aimait rechercher des restes archéologiques, notamment des fragments de poteries et quelques pièces.Il avait participé avec son école à la traditionnelle fête de la Bravade qui commémorait la venue en barque de Sarah, l'une des Saintes Marie de la Mer, pour débarrasser les habitants de Fréjus de l'épidémie de peste. Il avait moyennement apprécié d'avoir eu à se costumer en marin avec coiffure et pompon !

Nous avons été heureux de recevoir des visites familiales et de réunir les parents avec des amis de Marrakech, Marguerite Salgon et ses deux fils, Gérard et Michel.

Après avoir quitté le Maroc et leur propriété de culture d'orangers pour laquelle ils avaient beaucoup fait, ils s'étaient repliés dans la région pour y cultiver des roses absolument splendides.

Voilà des gens bien courageux que rien ne rebutait, surtout pas le travail.

Françoise se plaisait dans sa maison et nous avions pour habitude de recevoir nos amis du Régiment, mais avec le souci de faire des invitations verticales, à savoir un mélange des grades entre Officiers et Sous Officiers.

Nous étions à contre-courant car, en général, on avait tendance à s'inviter entre Officiers.

C'est à Fréjus que ma Françoise s'est remise au bridge et a également participé aux activités de l'ANFOC (Association Nationale des Femmes des Officiers de Carrière) dont des conférences.

Sa gentillesse naturelle et la facilité qu'elle avait pour nouer de bonnes relations avec tout le monde allaient lui attirer bien des sympathies.

La famille étant bien installée et heureuse dans ses occupations, je pouvais me consacrer à mon travail toujours très intéressant et très prenant.

UN SÉJOUR OPÉRATIONNEL,RICHE EN ENSEIGNEMENTS

Et, cela s'est vérifié avec l'envoi du Régiment pour une durée de six mois à Bouar, localité située tout au nord de la République Centre Africaine.

Grande préparation des hommes sur les plans de l'entrainement, mais aussi de la logistique, sans oublier les inévitables piqûres pour faire face aux éventuels problèmes locaux de santé.

C'est par le DC8 de l'Armée de l'Air que le 12 Février 1982 nous partions de Nice pour Bangui et arriver au camp de Bouar qui avait été conçu et fait à l'époque du Général Bigeard.

Le camp, très vaste, se trouvait à une dizaine de kilomètres de la ville et ne posait aucun problème d'installation.

Nous relevions un autre régiment et le passage de consignes effectué, il a fallu s'organiser.

Tout s'est fait sans difficulté majeure car l'équipe était opérationnelle et bien soudée autour de notre Colonel.

Le Commandant en second étant resté à Fréjus pour s'occuper de la base arrière, j'ai donc pris les fonctions de Commandant en Second, et, là aussi j'ai vécu et appris beaucoupen me référant à mes grands Anciens qui avaient connus l'Afrique à l'époque de l'édification de l'Empire devenu Union Française puis Etats Indépendants.

A peine installé dans une case que je partageais avec un ami, j'étais avide d'actions en me référant à ce qu'avaient fait les Anciens, chacun dans leur domaine et en n'oubliant pas que les époques n'étaient plus les mêmes.

Je voulais donc m'inscrire dans une optique de mémoire vis-à-vis des anciens combattants africains qui avaient combattu à nos côtés pour que la France retrouve sa liberté.

C'est ainsi que j'ai pris contact avec eux et obtenu un accord très favorable du Colonel pour organiser une belle manifestation en leur honneur.

Le jour venu, le régiment était rassemblé sur la place d'armes, et, précédant la trentaine d'Anciens,au son du tambour, nous sommes arrivés, les troupes ayant été mises au garde à vous, puis au présentez-armes.

Le Colonel a passé l'ensemble en revue avec un salut remarqué à la délégation.

La prise d'armes s'est terminée par un survol à basse altitude de deux avions Transall.

A l'issue, tout le monde a été regroupé au réfectoire pour le déjeuner qui s'est terminé par la projection d'un film sur l'Armée d'Afrique et la Libération de la France.

Dans la salle, c'était des AH ! OH ! et des bravos prolongés.

Un moment fort de mémoire collective et de respect pour ces hommes qui avaient tenu à venir avec toutes leurs décorations gagnées sur les champs de batailles.

Certains d'entre eux avaient appartenu à la 2ème DB du Général Leclerc et avaient fait toute la guerre, d'abord contre les Italiens en Libye, ensuite avec le débarquement et enfin la campagne de France jusqu'à la Victoire.

Ils étaient fiers et heureux de voir que l'on ne les avait pas oubliés.

Gardons toujours en mémoire que le sang de bon nombre d'entre eux s'est mêlé au nôtre et que beaucoup de leur sang a « abreuvé nos sillons ».

Avec nos jeunes soldats, nous étions heureux et émus de cette *page d'histoire et de fraternité vécue ensemble.*

Je voulais aussi qu'on s'inscrive dans le bien-être des populations et, dans cette optique j'ai pris contact avec le Sous-préfet local pour lui faire la proposition suivante :

« Monsieur le Sous-préfet, voudriez-vous me présenter deux projets que nous pourrions réaliser *ensemble* pour le bien des populations ? ».

Il m'a répondu qu'il reviendrait me faire deux propositions.

Ce qu'il fit en revenant le lendemain matin et il me proposa :

1. **D'aller essayer de rebâtir un pont qui avait été détruit il y a plusieurs années par de fortes crues,**
2. **De voir ce que l'on pourrait faire pour remettre en état l'hôpital qui était tombé en totale désuétude depuis le départ des Français.**

Nous sommes allés ensemble en reconnaissance du premier objectif.

J'avais emmené le chef de l'élément du Génie du Régiment.

Arrivés sur place, nous avons constaté les dégâts et j'ai demandé à mon spécialiste ce dont il aurait besoin pour refaire le pont : deux troncs d'arbres de telle longueur et de tel diamètre comme ceux qui sont dans la forêt avoisinante pour le démarrage.

Je me suis alors adressé au Sous-préfet pour lui dire que nous pourrions refaire le pont mais, à deux conditions, d'abord que les villageois se chargent de l'abattage des arbres puis qu'ils les amènent ensuite sur le bord de la piste.

Une semaine plus tard, j'étais informé que le travail demandé avait été réalisé et que nous pouvions commencer le nôtre.

J'avais une autre exigence :

Je ne voulais pas que cela soit nos soldats qui fassent seuls le travail mais qu'ils le fassent en collaboration avec les villageois dans une ambiance de coopération fraternelle.

Ce qui fut fait et la circulation des hommes et des marchandises allait pouvoir reprendre, le village était désenclavé.

Mais il ne fallait pas s'arrêter là et nous en avons profité pour construire- toujours avec les villageois – un dispensaire et une salle de classe.

Notre médecin était venu pour donner quelques soins mais aussi pour leur fournir une caisse de médicaments et de matériels de première urgence que nous avions fait venir de Fréjus.

Et, la même chose a été faite par ma Françoise qui s'est débrouillée pour récupérer des équipements scolaires et me les envoyer par la même voie.

Ainsi, le Maître local a pu reprendre l'instruction des enfants qui avait été délaissée, faute de moyens.

Le chef de village ravi a organisé une fête en notre honneur.

Tout le village était rassemblé et après un bon dîner local, nous avons eu droit à une séance de danses avecde belles jeunes filles, dont l'une était un cadeau pour le Papa….qui était…..moi !

Avec politesse, j'ai décliné l'offre et j'ai donné l'ordre du départ car il se faisait tard et je sentais que mes hommes pourraient bien succomber…

J'étais pleinement heureux de ce que nous avions fait, non pas nous tout seuls, mais avec les Centre-Africains et pour les Centre-Africains.

Le Sous-préfet était lui aussi ravi mais il restait l'hôpital et ce n'était pas une petite affaire, tant tout était dégradé par manque de moyens aussi bien en hommes qu'en matériels.

Là aussi j'ai voulu que les jeunes, notamment les étudiants, soient associés à nos soldats afin de réussir un beau travail d'intérêt général mais aussi permettre à des jeunes, que tout ou pratiquement tout sépare, d'apprendre à se connaître.

Je crois beaucoup à l'importance des relations humaines :

***Beaucoup de tensions pourraient être évitées si on se connaissait mieux tout en se respectant*.**

Concernant donc notre chantier, tout le monde était présent, jeunes centrafricains et français. Les matériels – pinceaux, rouleaux, peintures … et même un casse-croûte étaient prêts, le travail a été distribué et tout a commencé dans la bonne humeur.

Mon approche de coopération et d'amitié à laquelle je crois profondément a néanmoins failli tourner au drame lorsque j'ai entendu des éclats de voix.

Il y avait un regroupement qui n'avait rien d'amical.

Que s'était-il donc passé ?

Un médecin coopérant français détaché à l'hôpital avait pris un film de tous les travailleurs qui ont spontanément cessé le travail, certains disant à leurs camaradesque le « Blanc » prenait un film pour montrer en France que les Africains ne savaient pas travailler.

L'affaire prenant de l'ampleur et risquant de déraper, j'ai récupéré la caméra, éloigné le coopérant et je suis monté sur une table pour m'adresser aux jeunes.Il m'a fallu chercher tout au fond de moi-même pour expliquer que le médecin coopérant voulait simplement montrer le courage des Centrafricains pour permettre à l'hôpital de fonctionner dans de meilleures conditions.

Je leur ai dit mon admiration pour leur travail qui allait permettre de toujours mieux soigner leurs parents et leurs familles et pour finir, je leur ai dit que pour un si beau travail, il fallait de la ressource et j'ai fait distribuer le casse-croûte prévu.

Les esprits s'étant alors calmés et le travail fini, j'ai organisé une visite pour que tout le monde, jeunes centrafricains et jeunes soldats français, puisse admirer leur travail commun pour le bien de toute la ville de Bouar.

Cet incident m'a appris qu'il fallait certes avoir un idéal pétri de bonnes intentions mais qu'il fallait aussi bien réfléchir avant de se lancer dans une entreprise impliquant des personnes de cultures aussi différentes.

Oui, il faut penser que d'autres approches ou d'autres réactions que la nôtre peuvent exister et que la culture et la compréhension de l'autre expliquent souvent des réactions qui parfois nous apparaissent incompréhensibles car détériorant le sens de notre comportement que nous voulions avant tout humain et fraternel.

Mon œuvre pendant ce séjour en République Centre-Africaine m'a valu un Témoignage de Satisfaction du Colonel Commandant les éléments français d'assistance opérationnelle dans lequel est mentionné :

« *A obtenu des résultats exceptionnels grâce aux excellentes relations qu'il a su établir avec les autorités locales et à une volonté d'aboutir jamais prise en défaut.Son action, dans la plus pure tradition des Troupes de Marine, a contribué d'une façon éclatante au renom des Eléments Français d'Assistance Opérationnelle ».*

Par ailleurs, mon chef de corps m'aainsi noté :

Le lieutenant-colonel BESSON est un officier supérieur de très haute valeur
Sa réussite exceptionnelle aussi bien comme Commandant en second d'un détachement en mission extérieure que dans les fonctions d'officier supérieur adjoint dans un régiment professionnel des forces d'assistances rapide repose essentiellement sur ses qualités de caractère, sa finesse d'esprit et l'exemplarité de son comportement.

Homme de contact, non formaliste, son action, toujours opportune, est conduite par une intelligence à la fois imaginative et empirique, contrôlée par une discipline intellectuelle sans faille.

Le lieutenant-colonel BESSON prochainement affecté dans une fonction de renseignement doit parfaitement réussir. Mais cette spécialité ne devrait pas le priver d'avoir un jour le commandement d'un corps de troupe pour laquelle il possède à coup sûr et à un très haut niveau toutes les qualités requises.

En dehors de mon travail auprès des Centrafricains, j'ai pu rencontrer dans ce petit coin du pays une colonie portugaise, des commerçants pour la plupart, qui nous ont reçus fort gentiment.

Autrement la vie continuait au camp avec beaucoup de sorties dans la brousse pour acclimater nos hommes et apprendre à bien vivre ensemble.

Les repas à la popote des cadres étaient l'occasion de passer de bons moments et chaque fois que l'un d'entre nous se faisait remarquer par quelque chose de drôle, la sanction tombait.

Elle avait été instaurée par notre Colonel qui en fait était une fin connaisseur et qui consistait à payer une tournée générale de….champagne !

Cet esprit de corps à tous les niveaux de la hiérarchie est un des fondements de notre société militaire.

Il est important, car nous sommes destinés à la guerre en protégeant notre pays et tout ce qu'il représente.

Il est important, car de lui dépendra en grande partie le succès de nos missions.

Il est important aussi pour nos familles qui ne seront jamais laissées seules en cas d'éloignement pour cause de missions, voire de guerre.

A Fréjus, la vie continuait et je recevais le courrier de ma Françoise qui m'arrivait irrégulièrement en m'apportant des nouvelles de ma chère base arrière.

Heureusement la fin du séjour approchait et les préparatifs allaient bon train tant notre envie de retrouver les nôtres était grande.

Je laissais néanmoins un pays rongé par des problèmes ethniques, religieux mais aussi en perpétuelle crise politique et trop souvent gangréné par une forte corruption, sans oublier des aventures humaines sortant de l'ordinaire.

Voyage sans histoire le 7 Juillet 1982 Bangui-Nice par le même DC8 militaire et retour au camp Lecoq à Fréjus pour que, le matériel étant rentré, tout le monde s'égaie pour rejoindre le « home » familial.

Ce que j'ai oublié de mentionner c'est qu'entre temps, j'avais reçu mon ordre de mutation pour partir le 1er Août pour un séjour en famille en Martinique à Fort de France.

Françoise bien aidée par les enfants,et, notamment par notre Bruno qui était devenu le chef de famille, a du s'occuper des formalités administratives mais aussi préparer le déménagement en faisant le tri entre ce que nous voulions emmener et ce qui devait rester au garde-meuble.

A peine rentré et sans vraiment prendre un peu de temps pour profiter de nos retrouvailles, nous avons terminé le déménagement, passé une petite semaine dans une maison prêtée par des amis dans la région, puis ce fut l'Ile de Ré et Dampmart pour faire nos adieux à toute la famille.

Tout était fin prêt pour nous envoler pour Fort de France et de nouvelles aventures.

UN TROISIÈME SÉJOUR OUTRE-MER FERTILE EN ÉVÉNEMENTS

Arrivésà Fort de France en fin de soirée, nous avons été emmenés au mess où nous avons séjourné quelques jours car notre maison n'avait pas encore été libérée par mon prédécesseur.

Le mess était bien agréable et sa piscine a fait le bonheur des enfants.

A noter que c'est à la piscine que Bruno a rencontré Florence et que c'est ainsi que nous avons ouvert le livre de l'histoire des familles Besson et Prévôt.

En attendant que la situation familiale se stabilise, je précise que sur le plan professionnel j'étais nommé chef du Bureau d'Etudes Antilles-Guyane détaché au cabinet du Préfet.

Mon bureau était un bâtiment situé dans l'enceinte de la Préfecture mais avec une entrée particulière. Pour m'aider, j'avais un Sous Officier, une dactylo et un soldat appelé qui avait une chambre attenante au bureau.

Sur le plan matériel, je disposais d'une voiture de fonction et j'avais mon propre budget de fonctionnement.

Après trois jours au mess, nous avons pu emménager dans la maison laissée libre par mon prédécesseur. C'était une villa située dans le quartier de Didier, sur les hauteurs de la ville.

Au milieu d'un petit jardin, elle était sur pilotis avec en bas, un garage pour la voiture et une chambre pour hôte de passage. A l'étage, une terrasse qui jouxtait un salon et une salle à manger qui donnaient d'une part sur les chambres et la salle de bains et de l'autre sur la cuisine qui s'ouvrait sur l'extérieur par un escalier.

Le quartier, plutôt calme, était formé de maisons semblables ou de type colonial très typiques.

Derrière chez nous, il y avait un petit bois, un peu jungle où de petites grenouilles roses faisaient un véritable vacarme dès la tombée de la nuit.

Comme toujours, notre premier réflexe a été d'ouvrir la cantine spéciale qui contenait un certain nombre d'affaires, bibelots… et de les mettre en place pour déjà se donner un air de « chez nous ».

Cela a toujours été ainsi à l'arrivée dans toutes nos affectations.

Avant toutes choses, notre priorité était de disposer d'objets bien à nous pour, de suite, donner une âme à notre nouveau logis.

Ayant récupéré notre voiture, la SIMCA rouge, qui était venue par bateau, tout devint plus facile pour Françoise qui a pu inscrire les garçons à l'école.

Aline n'avait malheureusement pu nous accompagner.

Elle était retenue à Paris par ses études à l'I.S.I.T, et, mesure rassurante pour nous, elle avait obtenu un poste de Surveillante à la Légion d'Honneur, bénéficiant ainsi d'une chambre dans l'Etablissement.

Pour ma part, il m'a fallu d'abord me présenter à mon nouveau chef, le Préfet Jean Chevance, un homme de grande valeur qui marchait avec difficulté des suites d'un mauvais accident en début de sa carrière.

Il m'a mis tout de suite à l'aise et m'a précisé mes missions en mentionnant que j'avais un accès direct à son bureau dès lors que j'aurais quelque chose à lui dire.

J'ai poursuivi mes présentations dans la hiérarchie d'une préfecture et dans le monde du Ministère de l'Intérieur.

J'ai vu le Directeur de Cabinet, les différents adjoints ou chefs de services *sans oublier les secrétaires* qui sont toujours des personnes qu'il faut connaître et traiter en étant prévenant à leur égard.

Complètement détaché auprès du Préfet, il m'a fallu, dès le début, affirmer mon indépendance vis-à-vis du Général commandant les Forces Armées aux Antilles Guyane.

Cela n'a pas été simple mais tout est rentré dans l'ordre car étant hors hiérarchie militaire, je n'en oubliais pas que je demeurais un Officier à part entière.

Dans mes attributions, j'avais à faire des études sur la région au sens large du terme et j'avais également à coordonner l'action des différents services de sécurité civils ou militaires.

Toutes mes informations ou études étaient destinées au Préfet naturellement mais également au Secrétaire d'Etat des Départements et Territoires d'Outre Mer, via le chef du Cabinet Militaire.

Avoir plusieurs dépendances hiérarchiques n'était pas pour simplifier les choses mais….ne déplaisait pas à celui qui, malgré sa culture militaire, adorait le flou plein d'avantages …. « d'électron libre ».

J'allais rapidement être au contact des particularités sociales et de couleurs de l'ile.

En effet, un des premiers Samedis, nous avons été invités à déjeuner chez un béké (habitant créole à peau blanche).

Il y avait une vingtaine de personnes, toutes inconnues pour nous mais néanmoins, nous l'apprendrons par la suite, fort importantes dans la vie locale.

Quelle ne fut notre surprise lorsque la maîtresse de maison nous installa aux places d'honneur !

Les conversations qui suivirent étaient la plupart du temps concentrées sur nous et sur les rapports amicaux et fructueux qu'ils avaient eus avec mon prédécesseur.

Ces prévenances et ces avances n'ont entrainé aucune attitude particulière de ma part si ce n'est le sentiment qu'il me faudrait vite apprendre à décrypter mon environnement et ses réactions pour m'en servir sans en devenir dépendant.

Je ne pouvais concevoir mon action que si je demeurais un homme libre, ouvert à tout le monde, sans exclusive aucune.

J'avais tout de suite compris qu'au travers de moi, chef du Bureau d'Etudes, il y avait la personne la plus proche du Préfet, qui demeurait, pour beaucoup, le Gouverneur Général et donc l'homme le plus puissant du Département.

Il allait falloir me faire connaître pour recueillir le maximum d'informations et alimenter mon Préfet, mais aussi le Ministre, en restant localement toujours disponible pour les différentes autorités.

L'important de mes activités résidait dans des visites que j'allais faire chez toute personne intéressante du fait de sa position ou de son histoire, sans oublier celle importante de sa famille.

Je ne voulais pas que l'on me mette une étiquette sur le dos et c'est la raison pour laquelle je me suis efforcé de voir des responsables de tous bords politiques, sans exception aucune, de la droite à la gauche, sans oublier les autonomistes ou indépendantistes.

Toujours à l'heure et toujours en cravate, car l'aspect extérieur a toujours son importance.

Laisser parler, savoir écouteret ne pas chercher à donner son avis ou des leçons,mais être prêt à relancer la discussion.

Parler de l'ancien temps, des traditions locales ou de l'histoire était toujours apprécié.

Sur le plan institutionnel, j'ai assisté au maximum de réunions du Conseil Général plutôt à droite et près d'une majorité de békés, ou du Conseil Régional, plutôt à gauche et autonomiste.

J'ai fait le maximum pour écouter, et voir sans être….trop vu, notamment par la presse, ne recherchant surtout pas la notoriété médiatique.

Nous recevions régulièrement à la maison, ce qui nous permettait de mieux nous connaître et de toujours rester à l'écoute pour glaner quelque information ou me faire expliquer des situations ou événements qui faisaient l'actualité locale.

Dans ce domaine, ma Françoise faisait merveille dans sa qualité de maitresse de maison pour mettre tout le monde à l'aise et se faire apprécier par tous nos invités.

Les enfants s'étaient bien acclimatés dans leurs nouveaux établissements scolaires et s'étaient faits au particularisme local sans difficulté.

Il est vrai que nous avons retrouvé des amis militaires,et nos enfants ont tout de suite sympathisé avec les leurs et en particulier avec ceux de la famille Prévôt.

Notre profonde amitié pour eux s'est forgée au fil du séjour au travers des longues promenades dans tous les sentiers qu'avaient judicieusement balisés les services locaux de l'Organisation Nationale des Forêts.

Pratiquement tous les week-ends, nous partions ensemble pour une belle marche agrémentée d'un pique-nique souvent amélioré, et un bain réparateur terminait ces belles journées.

Un des avantages de l'ile c'est qu'il y a partout une plage qui nous attend.

On avait acheté une petite moto Chappy pour faciliter les trajets de Bruno pour aller au Lycée, ce qui n'était pas le cas pour Olivier qui bénéficiait du ramassage scolaire, juste au bout de notre rue.

Nous avions de bonnes nouvelles de notre Aline qui nous manquait beaucoup et nous attendions les vacances avec impatience pour qu'elle puisse venir nous retrouver.

Nos parents allaient bien et nous avons eu le plaisir de les avoir et de les aider …. à reprendre leur bateau à Pointe à Pitre dans des circonstances plutôt acrobatiques.

Ils étaient arrivés au moment où le bateau partait.

Il a fallu les transporter en vedette jusqu'au navire où une échelle de corde les attendait pour monter à bord sous les applaudissements des passagers qui regardaient ces deux jeunes octogénaires ou presque !

Anecdote que je me dois de citer, ce fut un léger tremblement de terre qui a été ressenti à la maison au moment du petit déjeuner où les bols de thé se sont mis à faire des vagues…

Au même moment, je l'ai ressenti à la Préfecture en marchant. J'avais l'impression que mes jambes se dérobaient et que j'allais tomber sans comprendre pourquoi.

Un autre phénomène identique a surpris un soir Bruno qui était aux toilettes et……il n'en est jamais sorti si vite….

Aux Antilles, il ne faut pas oublier de rappeler que nous sommes dans une zone cyclonique avec des marées de tempête mais aussi sous le régime des pluies tropicales, tous ces caprices de la météo qui sont parfois bien inquiétants.

Dans mon travail, j'ai un peu été le « ministre des affaires étrangères » du Préfet puisque j'ai pu aller en mission dans les iles voisines de la Dominique, de Sainte Lucie, voire de la Barbade.

Je suis également allé à l'ile de Grenade juste après l'intervention militaire américaine qui ne voulait pas que cet Etat devienne marxiste.

A chaque visite je me suis entretenu avec les autorités locales et les représentants diplomatiques français de ces iles, sans oublier Trinidad et Tobago.

J'avais donc là matière à faire des comptes-rendus à mes différentes hiérarchies sans oublier le Général qui réunissait son Etat-major tous les Samedis.

A cette occasion, on me demandait de venir pour faire un point de la situation intérieure et extérieure.

Dans mes attributions, j'avais une mission de coordination dans le domaine du renseignement entre les différentes forces de sécurité, notamment pendant une période où des groupuscules, en général de tendancemaoïste, se manifestaient en posant des bombes, plus particulièrement en Guadeloupe.

Au début, cela n'a pas été chose facile que de s'imposer dans ce genre de travail à des professionnels qui assistaient à ces réunions, car voulues par le Secrétaire d'Etat et contrôlées par un membre de son cabinet militaire qui venait au moins deux fois par an présider ces réunions.

Mais comme je n'arrêtais pas de sillonner l'ile et de rencontrer un large éventail de personnalités de différents bords, je pouvais accumuler une masse d'informations, en évaluer la crédibilité et faire des analyses qui étaient généralement fiables.

Je rendais compte de ces réunions directement au Préfet et également au Ministre, mais je m'étais donné comme façon d'agir, de toujours montrer au préalable mes productions au Préfet.

J'avais naturellement contact avec les plus hautes personnalités locales qui me faisaient part de leurs analyses, voire de certains faits sachant que je les reporterais à mes hiérarchies.

J'ai même eu à monter une véritable « mascarade » pour permettre à un édile localde premier plan et d'un certain bord politiquede rencontrer un Ministre parisien qui avait une sensibilité diamétralement opposée et cela, dans une fin de soirée,sans que personne ne le voit ou que cela se sache…

Autre petite anecdote de ce que j'ai pu vivre dans le cadre de mes fonctions :

Un jour le Préfet avait réuni le chef de la police et celui des Renseignements Généraux dans son bureau.

Comme une élection locale approchait, il a demandé à chacun d'entre nous d'écrire, sur un papier qu'il nous adonné, le résultat tel que nous le pressentions.

Nous nous sommes exécutés, il a pris les papiers que nous avions pliés en quatre et les a mis dans son tiroir.

Le surlendemain, il m'a fait appeler pour me féliciter car j'étais le seul à avoir donné les bons résultats…

Il n'y a pas de secret, le travail incessant de terrain nous apporte des informations qui, mises dans leur contexte socioculturel et du moment, permettent d'analyser, de comparer et tirer des conclusions qui ont de fortes chances d'être valables.

Très pris par mon travail qui me plaisait beaucoup, j'étais content de retrouver l'ambiance familiale et suivre nos enfants, car les voir heureux et épanouis nous réjouissait.

Françoise s'occupait de leur faire faire leurs devoirs avec des séances qui ont marquéles deux garçons.Pour ma part, je leur préparais des fiches pour qu'ils puissent bien comprendre l'histoire et surtout les enchainements avec des flèches, des couleurs….enfin une approche qui se voulait claire et surtout méthodique.

Olivier avait un bon ami avec lequel il jouait au tennis et pouvait laisser libre cours à son imagination fertile en idées originales.

Bruno s'était trouvé une passion dans le football et il était très efficace comme gardien de but jusqu'à se faire remarquer et devenir goal de l'équipe de la Martinique dans sa catégorie.

C'est Françoise qui l'emmenait en voiture à ses entrainements et elle attendait jusqu'à la fin en étant une proie pour les moustiques qui s'en donnaient à cœur joie.Les garçons avaient une autre activité sportive très prisée, la natation et la planche à voile où ils excellaient. Bruno allait jusqu'à traverser la baie de Fort de France, ce qui était une belle aventure.

Curiosité de l'île, c'était les combats féroces et sans pitié entre mangoustes et serpents.

Mais surtout, l'ambiance populairedes combats de coqs avec les paris que cela entrainait.

Ils se déroulaient dans des « pits » qui étaient des arènes d'une douzaine de mètres de diamètre avec des gradins autour permettant à une vingtaine de spectateurs-parieurs vociférant d'encourager leur coq qui avait fait l'objet de soins très poussés pour les amener en forme au combat : nourriture, massages, aiguisement des ergots….

Les lettres de notre Aline étaient attendues avec impatience et, comme elle se plaisait dans ses études, alors nous étions heureux bien que son absence fut dure pour nous tous.

Nous sortions beaucoup et les occasions ne manquaient pas avec des soirées toujours agréables entre amis militaires mais aussi civils.

J'étais régulièrement invité chez le Préfet et son épouse, à l'occasion de la venue de personnalités gouvernementales comme le Premier Ministre ou notre Ministre de tutelle, voire de hauts responsables de l'Etat.

Souvent ma Françoise m'accompagnait et lors de visites d'autorités des iles voisines anglophones, elle était une interprète appréciée, en particulier lors de celle du Premier Ministre des Grenadines.

Il faut dire qu'à la Résidence préfectorale, le service était de traditions antillaises avec d'excellents menus de circonstances, sans oublier que c'était là qu'était servi le meilleur « Planteur »….avec souvent un spectacle typique de danses traditionnelles.

J'étais un peu gêné car c'était à moi que l'on faisait appel pour faire le point de la situation intérieure comme extérieure.

En dehors du Secrétaire d'Etat au D.O.M.T.O.M, je l'ai fait à des Premiers Ministres français ou étrangers, à de hauts fonctionnaires venus de Paris, à des ambassadeurs de passage, aux officiers élèves du navire école La Jeanne, au Pacha du mythique croiseur américain Missouri…Le Commandant en Second m'avait dit : nous les Américains, dans les Caraïbes, nous gardons toujours « a big stick behind our back »…Il faut néanmoins avoir en mémoire que les USA venaient d'envoyer leurs « Marines » pour tuer dans l'œuf une tentative marxiste de prise de pouvoir aux Grenadines car ils ne voulaient surtout pas d'un autre Cuba dans leur voisinage.

Heureusement, les week-ends nous permettaient de passer d'agréables moments avec la famille Prévôt, parfois à la plage des Salines où nous prenions notre petit punch dans l'eau mais également partout où les garçons pouvaient plonger et ramener de très beaux coquillages.

Au cours de notre séjour, nous avons fait de nombreuses connaissances, en particulier un Béké dont je dois mentionner l'histoire incroyable.

Suite à l'appel du Général de Gaulle, à 17 ans, il a discrètement quitté l'ile à bord d'une simple barque et a rejoint l'ile anglaise de la Dominique puis Londres via les Etats Unis. Il a combattu au sein de l'armée française sur de nombreux champs de batailles mais parle toujours avec pudeur et humilité de son comportement.

Voilà pourquoi j'ai toujours eu du respect et de l'estime pour cet homme courageux.

Le moment des vacances arrivant, c'est avec une grande joie que nous retrouvions notre Aline venue nous rejoindre, accompagnée une fois de deux de ses bonnes amies de la Légion.

C'est à Fort de France qu'Aline a fêté ses 20 ans, une date mémorable !

Avec un ami qui était le directeur des Douanes, nous avons pu aller faire un aller-retour en vedette à Sainte Lucie avec un arrêt pour s'approcher du fameux rocher du Diamant qui fut occupé par les Anglais, alors en guerre contre les Français.

Ce rocher avait une telle importance stratégique que les Anglais l'avaient complètement équipé comme un navire de guerre et l'ont appelé :

« Her Majesty Ship Diamond Rock » .

Ce qui implique, encore aujourd'hui que tout navire de guerre anglais croisant dans ses parages le salue comme il est de tradition dans la marine.

Et maintenant, je me dois de mentionner l'épisode du petit chien que les enfants voulaient et que l'on est allé chercher un après midi chez des gens du cru.

Au début, cela ne s'est pas bien passé avec ma Françoise car il avait satisfait à une envie pressante dans le salon… ce qui a entrainé une « bouderie » de la maitresse de maison, et c'est Aline qui nous avait rejoint pour les vacances qui l'a récupéré dans sa chambre située au bas de l'escalier.

Son éducation s'est faite rapidement car c'était un petit chien local qui comprenait vite et particulièrement lorsque Françoise lui interdisait de rentrer dans la maison. Il faut dire qu'il était devenu son ami et qu'il lui obéissait sans problème.

Sur la terrasse, nous lui mettions un certain nombre d'obstacles comme dans un parcours du combattant.

Ensuite, on le faisait sauter au-dessus des enfants allongés par terre puis passer sous des chaises, monter sur une table, enfin tout un parcours qu'il faisait avec autant de plaisir que nous en avions à le voir faire.

Quand je lui donnais son bain, ce n'était pas une partie de tout repos, ni pour lui ni pour moi. Et lorsque je le libérais sur la terrasse, il commençait par s'ébrouer puis à courir comme un fou et faire des glissades quiamusaient tout le monde.

En général, je faisais un jogging les Samedis matin et, pour ce faire, j'avais l'habitude d'ouvrir l'armoire de notre chambre pour y prendre mes affaires de sport dont un habituel tee shirt bleu.Notre chien, que nous avions appelé TIBO, était sur la terrasse où il passait généralement la nuit.

Bien que la maison et la fenêtre soient fermées, il devinait, grâce à son flair, que je prenais le fameux tee shirt et que cela signifiait pour lui que j'allais faire mon sport.

Comme il savait que j'allais l'emmener, il se mettait à sauter de joie devant notre fenêtre. Lorsque je sortais, j'avais avec moi une serviette pour la mettre sur la banquette arrière de la voiture afin qu'il ne la salisse pas.

Je lui donnais la serviette et il allait m'attendre au pied de la porte arrière, je la lui reprenaispour l'installer et, à mon ordre, il montait et prenait place, le museau contre le haut de la vitre que j'entrouvrais légèrement.

Au cours de notre séjour, nous avons eu la chance de connaître un Sous-préfet avec lequel nous nous sommes liés d'amitié et qui nous a fait la proposition suivante :

« je suis pilote d'avion de tourisme et, si cela vous dit, je vous emmène faire un tour dans les iles Caraïbes ».

Nous avons immédiatement d'autant plus accepté qu'il nous offrait trois places, ce qui nous a permis d'emmener Olivier à la place de Bruno, retenu par des contrôles scolaires.

Merveilleux voyage qui a commencé par le sud et l'ile voisine de Sainte Lucie avec atterrissage à Castries, sa capitale qui garde l'empreinte de l'occupation britannique.

Nous sommes allés au volcan de la Soufrière où nous avons pu voir des fumeroles et sentir l'odeur de soufre qui s'en dégageait.

Un petit saut et nous voilà arrivés à Saint Vincent, au nord de Grenade et à l'ouest de La Barbade.

Nous avons trouvé une spartiate maison d'hôtes et pour dîner, un petit restaurant. Nous avons eu toutes les peines du monde à retrouver notre gite car les rues n'étaient pas éclairées et c'est dans un noir absolu que nous avons pu nous coucher.Heureusement,avant, nous avions pu faire un petit tour et prendre un bain, si ce n'est qu'Olivier nous a fait peur en allant plonger d'un rocher particulièrement haut.

Notre voyage s'est poursuivi par les Grenadines et un atterrissage sur le terrain de l'ile Moustique qui demandait toute l'adresse du pilote car la piste était très courte. Nous avons pris un trimaran et sommes alléspique-niquer sur une toute petite ile au sable d'une grande finesse et avec un énorme tas de coquilles de lambis, genre de mollusques dont les Créoles font de délicieuses fricassées

Auparavant, Françoise s'était distinguée en allant caresser le dos d'un requin « dormeur » de belle taille qui faisait des allers et retours dans le bassin peu profond d'un restaurant.

Il nous fallait prendre le chemin du retour et notre ami a eu la gentillesse de me faire piloter l'avion alors que nous longions Sainte Lucie et ses pitons dont certains approchent les 800 mètres d'altitude.Cela m'a beaucoup plu car j'y ai retrouvé les bonnes sensations de l'époque où j'avais passé mon permis.

Avec la tête emplie de magnifiques souvenirs, nous avons chacun repris nos activités martiniquaises.

Durant notre séjour, nous avons pu aller en Guyane avec Olivier. Nous avons naturellement vu le bagne et la base de lancement de fusées à Kourou. Mais nous avons été marqués par l'excursion nocturne que nous avons faite sur une plage où les tortues avaient l'habitude de venir pondre. Notre guide était un prêtre fin connaisseur de ces

animaux. Il a demandé à Olivier de tenir la queue d'une tortue pour l'aider à compter les œufs. Ce soir là, elle en a pondu 103 en moins d'une heure, pendant que nous nous faisions dévorer par d'énormes moustiques…

Cette soirée interpelle quand on pense aux prédateurs, oiseaux, chiens, voire les hommes pour récupérer ou manger les œufs ou les petites tortues qui vont naître….

Quand on voit une tortue adulte, il faut savoir qu'elle est une rescapée bien chanceuse, compte tenu des dangers qui ont accompagné sa vie…

En fait de voyages nous avions des idées bien arrêtées sur la nécessité pour nos enfants de se débrouiller seuls. Cela leur demandait desavoir s'ouvrir aux autres en les dépaysant et en les amenant à pratiquer les langues dans leurs pays d'origine ou de culture, indispensable outil de communication dans la vie.

C'est la raison pour laquelle nous avons d'abord envoyé Olivier en Californie à San Diego,sans oublier la Barbade,puis Bruno à Saint Domingue, mais aussi à Jacksonville au Nord de la Floride qu'il a atteint après un voyage homérique lui demandant de trouver, lui-même, sa solution avant de pouvoir enfin arriver chez ses correspondants américains.

Notre Aline ira pour sa part faire un stage en Floride, mais on en reparlera plus tard.

Avec ma Françoise nous sommes allés passer une semaine en Haïti grâce à l'obligeance de notre ami, le consul d'Haïti à Fort de France.

Il avait mis à notre disposition un cabanon en pleine nature à une vingtaine de kilomètres de Port au Prince, la capitale.

Nous avons été marqués par cette escapade car elle nous a montré un pays de grande misère, à l'avenir toujours problématique et la proie des caprices de la nature qui ne l'épargnaient pas.

Elle nous a aussi permis de faire connaissance avec un peuple sympathique, mais déconcertant dans sa manière de se comporter et de vivre. Imprégnée de culture française, cette île est douée d'un véritable sens artistique, plus précisément dans l'art de la peinture qui est certes naïve mais colorée et qui raconte la vie locale.

L'histoire de ce pays reste dominée par la période de l'esclavage et du commerce triangulaire entre la France, l'Afrique et les Caraïbes.

La culture africaine demeure présente dans les esprits, et des pratiques, comme celle du culte du Vaudou,persistent dans certains endroits.

C'est un point commun que l'on retrouvera à des degrés divers dans toute la zone où le mauvais sort est toujours d'actualité, avec les zombis, sorte d'esprits maléfiques, qui sont une réminiscence de rites africains.

Cela fait partie des choses que nous avons à connaître, non pas pour porter un jugement, mais pour mieux comprendre certains comportements ou réactions.

Je garde d'ailleurs en mémoire le désarroi d'un haut fonctionnaire de la Préfecture qui était littéralement paniqué car il pensait avoir été ensorcelé….

Notre séjour se poursuivait fort agréablement en famille ou avec nos amis Prévôt.

Nos « promenades-baignades-pique-niques » étaient un moment de belles découvertes de sites, toujours instructives avec une flore variée et différente entre le nord et le sud de l'ile.

Nos baignades se faisaient avec l'idée, pour les garçons, de trouver de beaux coquillages.

Et, ils en trouvaient, mais leurs longues recherches en apnée inquiétaient leur Maman qui les suivait des yeux en permanence.

Olivier a même eu la main heureuse en trouvant un casier à homards en dérive que nous avons récupéré pour agrémenter un bien sympathique barbecue.

Une autre fois, nous sommes allés nous baigner à un endroit au pied de la montagne Pelée où il y avait un bassin d'eau alimenté par une cascade, et se mettre en dessous était un réel plaisir.

Nous sommes naturellement montés au sommet de ce volcan qui était entré en éruption en 1902 détruisant la ville martyre de Saint Pierre et causant la mort de plus de 30.000 personnes.

La vue y est imprenable sur toute l'ile et nous avons trouvé en descendant une source sulfureuse tiède dans laquelle nous avons pris un bain particulier et surtout réconfortant.

Nous avons pu faire une excursion familiale vers l'ile de la Dominique dans le cadre d'une organisation qui avait affrété un petit bateau.

A l'arrivée, nous avons mouillé au large et, avec les garçons, nous en avons profité pour prendre un bain en plongeant.

Notre baignade a été troublée par la sensation d'attirance vers une profondeur impressionnante, d'une sorte de vertige que l'on percevait tout en nageant au-dessus d'un abime sans fond, et nous ne nous sommes pas attardés pour remonter à bord et prendre sagement le chemin du retour.

Je me dois de relater maintenant un événement marquant de notre séjour qui aurait pu mal se terminer.

Mais plantons d'abord le décor et les circonstances de départ.

Le Général avait acheté un bateau et il nous a proposé ainsi qu'aux Prévôt d'aller faire un tour d'inauguration agrémenté d'un pique-nique.Nous nous sommes mis d'accord sur le jour qui serait le Dimanche de Pâques. Comme nous connaissions bien la côte sud, nous avons opté pour la côte nord.

Le Dimanche donc, nous nous retrouvions au port vers 9 heures, sans les enfants.Le Général et son épouse étaient déjà à bord du bateau où des matelas étaient installés sur les plats bords.

Nous sommes montés avec nos bacs isothermes et le pique-nique à l'intérieur et….nous voilà partis, moteur ronflant, direction le nord en passant au large de Saint-Pierre par un temps magnifique et une mer calme.

Arrivés peu avant notre lieu de destination, on a voulu s'arrêter pour se baigner.

Etant persuadé que le Général ou Pierre Prévôt maitrisaient les secrets de la navigation, je les ai laissés jeter l'ancre, j'ai pris masque et palmes et sereinement, je suis allé vers la Perle, un gros rocher qui émergeait pour y chercher des coquillages.

Le reste de l'équipage est resté à bord en dehors dePierre Prévôt qui m'a rejoint.

Mais, pris dans mes recherches,ce n'est qu'au bout d'un moment que je me suis aperçu qu'il était retourné à bord et que le bateau s'était éloigné et dérivait car l'ancre n'avait pas accroché le fond.

J'ai donc décidé de revenir mais en dépit de mes palmes, j'ai éprouvé des difficultés à surmonter la force du courant pour remonter à bord où l'on m'attendait car l'endroit était jugé peu sur et que….nous commencions à avoir faim.

Nous sommes repartis, mais comme nous étions dans la zone que nous nous étions fixéscomme but de promenade, nous avons recherché un point d'abordage tout en longeant la côte.

Une petite anse attira notre regard mais alors que nous approchions, nous avons remarqué des remous qui ne nous disaient rien qui vaille et nous avons persuadé le Général, seul commandant à bord, qu'il valait mieux aller plus loin.

C'était une bonne idée car, très près, nous avons trouvé un endroit calme avec des cocotiers sur le rivage de sable noir mais fin, le lieu idéal.

Nous approchant, je suis sorti du bateau pour me trouver avec de l'eau jusqu'à la poitrine.

Pierre Prévôt m'a rejoint et nous avons commencé à débarquer les glacières dans un calme total de la mer et avec la perspective de passer un bon moment.

Mais tout n'allait pas se dérouler comme prévu et nous n'avions pas su interpréter les deux petites alertes qui avaient perturbé le début de notre escapade.

En effet, alors que nous nous activions au déchargement, une vague qui annonçait une série de déferlantes arriva sans que l'on y prête une grande importance.

Le bateau avait été poussé vers le rivage et nous avons prudemment décidé de rembarquer car les déferlantes se faisaient de plus en plus inquiétantes.

L'épouse du Général était restéeaux commandes, prête à relancer le moteur lorsque tout le monde serait revenu à bord.

Pour activer le rembarquement du matériel car les vagues se faisaient de plus en plus menaçantes, il nous est venu l'idée d'attacher les glacières avec une longue corde.

Malheureusement pour nous, une autre déferlante arriva.

Sans attendre, la Générale remit les gaz pour s'éloigner de la côte,et, comble des ennuis, la fameuse corde s'est prise dans les hélices du moteur, bloquant net le bateau qui s'est vu projeté comme un fétu de paille vers le rivage.

Sans plus attendre, la Générale a du quitter le bord pour, tous ensemble tenter de le repousser pour qu'il ne s'échoue pas.

Mais les déferlantes se succédaient à intervalles irréguliers et l'une d'entre elles prit le bateau par le travers et c'est sur la tranche qu'il fut précipité dans la direction où j'étais avec la Générale qui lui tournait le dos.

Sans réfléchir, j'ai bondi sur elle pour la prendre par les épaules et la mettre sous l'eau juste au moment où le bateau fonçait sur nous deux pour…. se stabiliser et reprendre sa position horizontale à moins d'un mètre de nous : un miracle !

Mais il fallait sortir de cette situation qui devenait vraiment inquiétante.

Le bateau s'était échoué.

Tout ce qui était possible de faire pour empêcher ce satané bateau de se disloquer l'a été, mais à chaque fois c'était un nouvel échec.

De plus, Jeanne Prévôt s'était blessée.

Voyant que le Général n'avait qu'une idée bien compréhensible en tête, à savoir sauver coûte que coûte son bateau,mais constatant aussi l'inanité de nos efforts, j'ai décidé d'aller chercher du renfort car cela allait mal se terminer et un accident de personne était prévisible.

J'ai récupéré mes sandales, un tee-shirt, un bob, un bâton et me retournant une dernière fois avant de partir j'ai vu le spectacle de ce bateau à moitié rempli d'eau, les caillebottis et divers objets flottant.

Ce spectacle de désolation m'a convaincu que je ne devais pas perdre de temps et me voilà parti au pas accéléré.

Pour comprendre la suite, il faut assimiler le contexte environnant :

Nous étions au nord de l'ile qui était inhabitée et dont la végétation n'était autre que la jungle qu'il me fallait traverser pour rejoindre une piste et trouver du secours.

Avec mon bâton, je me suis frayé un chemin et au bout d'une heure, j'ai alors trouvé la piste dont je connaissais l'existence et qui reliait deux villages bien éloignés l'un de l'autre.

Là, j'ai enfin pu courir sans m'arrêter pour arriver à un endroit où se trouvait un club de plongée.

J'ai alors prévenu le chef de centre de notre naufrage et de la nécessité de pouvoir vite téléphoner pour demander de l'aide.

Il me fit monter dans sa voiture, une méhari, et m'emmena à son domicile. Il y rentra et fut accueilli par une dame plutôt âgée qui devait être sa mère à qui il expliqua la situation.

Elle me répondit vertement que nous n'avions qu'à nous débrouiller tout seul et brusquement, elle prit un fusil qui était accroché au mur et me mit en joue….et me dit de déguerpir en rajoutant :

« Vous ne savez pas à qui vous parlez, je suis l'ancienne conductrice du Général Leclerc et je n'ai pas d'ordre à recevoir de vous».

Sans réfléchir plus longtemps, je lui ai répondu sur le même ton :

« Et moi je suis le Colonel Besson de la Coloniale » !

Changement immédiat d'attitude et s'adressant au jeune qui m'avait amené, elle lui dit :

« Espèce d'imbécile, tu ne pouvais pas me le dire plus tôt ? » et se tournant vers moi, elle commença à vouloir me raconter ses campagnes avec des « Mon Colonel » qui n'en finissaient pas.

Je l'ai très poliment interrompue en lui disant que j'avais un urgent besoin de téléphoner pour obtenir de l'aide car des personnes, dont le Général, étaient en grand danger.Son téléphone ne marchant pas, elle donna l'ordre au jeune de m'emmener rapidement en voiture à la Gendarmerie de Saint Pierre où j'ai pu expliquer la situation. Les gendarmes ont immédiatement appelé l'hélicoptère qui effectuait au même moment une autre évacuation sanitaire et n'était donc pas disponible.

Le Commandant de brigade m'a alors amené chez un pêcheur qui m'a transporté dans son embarcation pour aller porter un premier secours aux naufragés.

Avant de le quitter, je lui ai néanmoins demandé s'il pouvait me donner une lampe torche et des allumettes car la nuit arrivant, nous en aurions certainement besoin.

Alors que j'étais en route avec le pêcheur, nous avons été survolés par l'hélicoptère enfin libéré. J'ai fait signe de la main au pilote pour lui indiquer la direction. Quelques instants plus tard, l'hélicoptère revenait avec les trois femmes à bord, Françoise me faisant signe de la main.

A son posersur le stade de la Gendarmerie qui faisait office d'héliport, des femmes très gentilles de gendarmes leur ont spontanément apporté de quoi se réconforter car toutes les affaires étaient perdues en mer et elles n'avaient que leur maillot de bain.

Arrivé avec mon pêcheur pour prendre les hommes et les ramener, le Général a dit qu'il voulait rester sur place en attendant le lendemain pour que l'on vienne essayer de récupérer au moins le moteur de ce bateau dont l'état de détérioration avait encore empiré… Il a néanmoins accepté les allumettes et la torche qui allaient être de grande utilité pour la nuit et m'a dit de repartir en les laissant tous les deux.

Surle chemin du retour, mon ami le pêcheur m'a demandé ce qui était arrivé.

Quand j'ai eu fini de lui raconter, il m'a dit que j'avais été bien imprudent de traverser la jungle car, pour eux, les Martiniquais, cet endroit était connu pour ses serpents et ses mygales…..et ils ne s'y aventuraient pas.

J'ai retrouvé ma Françoise et c'est avec joie que nous sommes rentrés sains et saufs chez nous.

Le Général et Pierre Prévôt furent récupérés le lendemain matin, mais ….sans le bateau qui était complètement détruit.

Ainsi s'est heureusement terminée cette aventure dont certains peuvent mettre en doute la relation, l'exagération ou la véracité des faits, d'autres sourire du côté quelque peu folklorique avec cette dame rencontrée dont l'histoire…..serait authentique….

La vie a repris avec plus de calme, tout du moins au sein de la famille avec quelques anecdotes sur Olivier à Tartenson, mais également sur Bruno, sa Chappy qui lui servait à des usages multiples pas toujours en accord avec son programme scolaire.

Pour Françoise et moi, toujours beaucoup de sorties et invitations, parfois lors de visites de navires de la Marine Nationale, voire étrangères.

Mon travail était toujours aussi prenant.

Un jour, le Préfet m'a demandé de diriger une délégation martiniquaise forte de deux élus pour représenter la France aux cérémonies d'indépendance de la petite ile des Caraïbes, Saint Kitts et Nevis.

Un avion militaire nous y a transportés et nous avons pu assister à toute la cérémonie, ce qui m'a valu le privilège de saluer la princesse Margaret qui honorait de sa présence cette garden party très « British ».

Je me dois maintenant de relater un autre événement auquel j'aiété directement mêlé et qui aurait pu mal tourner.

En effet, un jour, en fin d'après-midi, alors que je passais dans le couloir du premier étage de la Préfecture, j'ai été appelé par le Préfet qui parlait avec trois jeunes Martiniquais.

Il m'a pris à part et m'a expliqué que ces trois jeunes faisaient partie d'un groupe extrémiste qui venait de prendre en otage deux personnes dont un béké du côté du Lamentin.

Il a ajouté que les Gendarmes encerclaient la maison et qu'il me demandait de voir comment faire pour mettre un terme à cette mauvaise affairesans mettre la vie des otages en danger.

S'adressant aux jeunes, il leur dit que j'allais les ramener à la villa et que j'étais là pour les assurer que rien ne serait engagé contre eux durant le trajet.

Nous quittons donc la Préfecture avec ma voiture de fonction : celui qui semble être le chef monte à côté de moi et les deux autres derrière.

Ils étaient très nerveux et semblaient déçus de leur entretien avec le Préfet qui ne leur avait rien promis de précis quant à leurs exigences.

En fait, pas un mot de prononcé ou pas une réponse à mes questions.

Je voulais qu'ils parlent pour qu'ils se détendent et qu'un climat plus calme permette cet échange qui pour moi était essentiel.

Au bout de trois questions restées sans réponse, je leur ai parlé football, sujet qui intéresse toujours les jeunes.

Je leur ai surtout dit que mon fils était le goal de l'équipe de la Martinique et qu'il s'entrainait régulièrement avec ses camarades en vue des matchs à venir.

Et là, oh surprise, celui qui était derrière moia pris la parole pour dire :

« Comment, nous n'avons pas un gardien martiniquais pour notre équipe ? »

Et la discussion de se poursuivre avec la participation de tous.

Dans mon for intérieur je savais que j'avais marqué un point.

J'ai pu les faire parler sur les raisons de la prise d'otages qui tournaient comme toujours autour des békés, de l'esclavage mais aussi du manque de terrain pour que les jeunes puissent travailler à leur compte…

La discussion s'interrompit brusquement alors que nous arrivions à la villa et qu'ils virent tous les gendarmes qui encerclaient le bâtiment.

Je suis passé devant les forces de sécurité dirigées par un Lieutenant-colonel et j'ai arrêté la voiture devant la porte d'entrée.

Comme je sortais, je me suis vu poussé par deux hommes armés de coupe-coupe et manifestement imbibés de rhum.

On me fit entrer et ils refermèrent immédiatement la porte derrière moi.

Dans la pièce, il y avait trois gardes armés et les deux otages, le fils d'une grande famille de békés et le directeur martiniquais d'un service de l'Etat que je connaissais bien et qu'on avait reçu avec sa femme à la maison.

Après m'avoir encore menacé avec leurs coupe-coupes, on me laissa un moment seul avec les deux otages.

Le jeune béké qui était complètement affolé voulait se suicider en sautant par la fenêtre pour ne pas être torturé.

Devant cette situation où on ne pouvait plus faire appel à la raison, j'ai pris la décision de le secouer énergiquement pour créer un choc et essayer de le ramener à la raison.

Son compagnon d'infortune lui a alors dit : « Jean Michel, c'est le Colonel Besson qui vient pour nous sauver, il faut lui faire confiance ».

Je passerai sur les difficiles et sensibles discussions qui ont suivimais tout rentra progressivement dans l'ordre et, l'indispensable calme enfin revenu, j'ai pu négocier notre sortie et ramener tout le monde sain et sauf à la Préfecture.

Tous les trois, nous sommes devenus très amis,surtout avec Jean Michel et sa famille. Aline a même pu aller faire un stage dans l'entreprise de carrelages que son père tenait en Floride.

Voilà une affaire qui m'a marqué. Elle s'est bien terminée parce que la chance nous a aidés et que les preneurs d'otages étaient, heureusement, des amateurs.

Aussi chaque fois que j'entends parler de prises d'otages, je comprends mieux les difficultés des preneurs d'ordre et je sais ce qui peut se passer dans la tête de nos Gendarmes du G.I.G.N ou des Policiers du R.A.I.D dans leurs missions pour sauver des otages, voired'anéantirdes terroristes.

J'ai un grand respect pour ces hommes et ces femmes qui consacrent leurs vies à la protection de leurs concitoyens.

S'entrainer durement et être toujours prêts à remplir la mission n'est pas pour eux un vain mot.

Du sang froid et de la détermination, mais toujours de la lucidité pour faire face aux inévitables imprévus.

De la patience et de la confiance en soi naturellement, mais aussi dans les autres, car on n'est jamais vraiment seul dans ce type d'opérations.

Notre séjour aux Antilles prenait fin et nous avons été l'objet de marques d'attention et de délicatesses qui nous ont beaucoup touchés.

Les Martiniquais, toujours réservés à l'arrivée de métropolitains, se révèlent particulièrement chaleureux quand on fait le premier pas pour aller vers eux. Nous avons souvent été invités chez eux et les faire parler de leur histoire et de leurs traditions sont toujours des moments privilégiés pour ceux qui aiment savoir et comprendre.

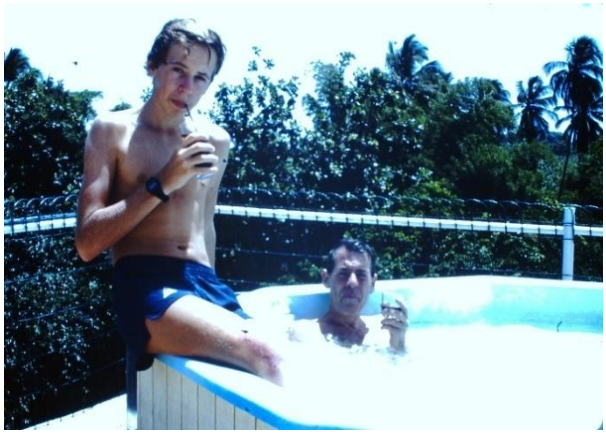
Etre amené à visiter les plantations ne s'oublie pas, avec ces maisons de type colonial, ces meubles faits en bois local, le mahogany, ces repas typiques avec des recettes tout à fait particulières où les aromates tropicaux apportent d'exquises saveurs.

Mais et surtout le Ti Punch ou le Planteur accompagné de boudins créoles ou d'accras en entrée et un bon rhum ambré et vieux pour finir, voilà de quoi vous rendre pleinement heureux.

Ceci est d'autant plus vrai que cela peut se passer à l'intérieur ou à l'extérieur dans des jardins ou bougainvilliers et autres fleurs tropicales sont un plaisir des yeux.

Pour les plus chanceux, cela peut avoir lieu assis sur le sable balayé par les vaguelettes de la mer ou carrément plus au large avec le tout apporté sur un plateau flottant : elle n'est pas belle la vie !

Olivier était là lorsque nous étions à l'habitation Leyritz au nord de l'ile et que l'on nous a apporté cet apéritif bien typique alors que nous étions parfaitement décontractés dans un jacuzzi, au milieu d'une bananeraie et avec vue sur la Montagne Pelée…



Il faut néanmoins ajouter qu'Olivier venait de subir une opération au genou et qu'il a dégusté ces bonnes choses, avec sa jambe opérée… non immergée…

Le Directeur d'un grand hôtel nous a invités à un dîner créole avec les ballets martiniquais qui assurent toujours le succès d'une soirée.

Ce ne sont que rythmes très entrainants, avec des danseurs et danseuses tout en légèreté, en costumes typiquement antillais, et qui n'hésitent pas à inviter l'assistance à se joindre à eux. .

Ensuite, au niveau de mes responsabilités, le Préfet a eu la délicatesse de me faire la proposition suivante :

« Mon Colonel, ma résidence est à votre disposition pour que vous puissiez y inviter à déjeuner les collaborateurs de votre choix. Merci de m'en donner les noms ».

De toute ma carrière, je n'ai jamais eu un chef avec de telles marques de considération. C'est cela la classe !

J'ai donc invité mes camarades des Forces Armées et de la Gendarmerie, de la Police et des Douanes mais aussi des Services : nous étions une douzaine.

Les autorités politiques locales ont également tenu à manifester leur amitié.

J'ai été honoré par ma hiérarchie parisienne puisque le Ministre de la Défense Monsieur Charles Hernu a bien voulu me gratifier d'une Lettre de Félicitations en date du 10 Septembre 1985 qui se termine par ces mots :

« ***Son engagement personnel et sa disponibilité totale ont été un exemple pour tous*** **».**

C'était donc la fin d'une nouvelle belle et passionnante aventure sur le plan professionnel et humain.

Pendant tout notre séjour en Martinique je me suis persuadé, comme les Martiniquais, que la France possédait là un territoire de première importance, mais j'ai été un peu déçu par la non perception de cette analyse par les métropolitains.

Concernant les indépendantistes que j'ai pu rencontrer et avec lesquels je me suis entretenu, leur réponse, affirmée avec force et devant moi tout seul, était que l'indépendance était non souhaitée car non vivable.

L'un d'entre eux m'a même affirmé que si indépendance il y avait et s'il était ministre de l'intérieur, il savait qui il mettrait tout de suite en prison pour les empêcher de faire n'importe quoi.

Je rajouterai enfin ce que m'avait dit Monsieur Compton, alors Premier Ministre de Sainte Lucie :

« ***Si les Martiniquais sont assez stupides pour demander leur indépendance, accordez la leur et nous, nous sommes volontaires et prêts à prendre leur place au sein de la République Française ».***

Voilà une conclusion qui mérited'être nuancée mais qui donne une idée sur cette belle terre de France qui a besoin que l'on ne l'oublie pas, tant l'histoire commune a tissé des liens, surtout humains, qu'il faut savoir garder en mémoire.

Pour nous, c'était une nouvelle page de notre histoire familiale, avec toujours plus d'ouverture d'esprit, notamment sur les autres.

Et, notre dernière nuit s'est passée chez les Prévôt pour les enfants, et pour nous,dans le lit à baldaquinsde la chambre des invités de marque à la Résidencechez le Préfet qui avait eu cette nouvelle et si charmante attention.

Le 26 Juillet 1985, nous prenions l'avion d'American Airways pour Miami en Floride et une visite à Orlando à Epcot Center, parc à thème de Walt Disney, avec des attractions technologiques impressionnantes.

Nous en avons profité pour louer une voiture et aller à Key West à l'extrémité sud de la Floride et à moins de 150 kilomètres des côtes cubaines.

Nous nous sommes arrêtés sur le bordde la routedes Keys, un archipel de petites iles reliées entre elles par une série de ponts.

Un hélicoptère de la Police de la route est venu se poser à côté de nous et deux policemen, bien de là bas, sont venus pour nous demander si nous avions besoin d'aide….

Nous étions très étonnés de cette intervention et les enfants ont été tout heureux de se faire prendre en photo avec eux.

Cette halte en Amérique nous a beaucoup plu, non seulement par la magie de Walt Disney et de ses personnages légendaires ou par les attractions d'Epcot Center,mais aussi par la discipline des Américains et leur façon très stricte d'observer les indications de vitesse permettant un écoulement facile de la multitude de voitures quittant le centre à l'issue des prestations.

Le 29 Juillet, nous revenions à Fort de France pour les derniers préparatifs, dont de multiples tentatives pour vendre notre fameuse Simca rouge !

Cette bonne voiture était au bout du rouleau, Françoise ne pouvait y monter ou en sortir qu'avec la vitre baissée, car la porte ne s'ouvrait plus.

Nous l'avions uséepar de nombreux trajets et des transports diversde planche à voile et autres accessoires.

Et le 31, c'était la fin d'un séjour que nous avons tous apprécié, chacun avec ses propres raisons mais Bruno avait la sienne particulière, il avait trouvé Florence qui allait devenir la femme de sa vie.

Le temps était maintenant venu de nous rendre à l'aéroport du Lamentin pour l'embarquement dans l'avion qui nous ramenait à Paris où Dampmart allait nous accueillir pour une dizaine de jours.

LE RETOUR AUX ARMÉES,

En effet, j'avais reçu mon ordre de mutation pour l'Etat Major des Armées au Ministère, rue de Solférino et j'avais profité d'une mission quelque mois plutôt pour venir à Paris et trouver notre nouveau point de chute familial.

Notre choix s'était porté sur Rambouillet où un programme de nouvelles maisons sortait de terre. J'avais donc pu aller me rendre compte sur place et pris un certain nombre de photos pour que nous en parlions ensemble.

Ville agréable, avec un environnement tout à fait exceptionnel et des moyens de communication qui nous permettaient d'être proches de la capitale, donc de mon travail et naturellement de nos deux familles où le poids des années et la cécité de Papa posaient problèmes.

Le 5 Août, nous prenions notre maison en compte pour y emménager dès le lendemain, et quatre jours après nous regagnions l'ile de Ré, le Mouillage et toute la famille que nous étions vraiment heureux de retrouver pour de bonnes vacances attendues avec impatience.

Fin Août, c'était le retour à Rambouillet avec la fin de notre installation mais aussi le repérage des lieux pour tous, et les formalités administratives habituelles, dont l'inscription des garçons au Lycée.

Le 16 Septembre 1985, j'ai donc rejoint ma nouvelle affectation au Centre d'exploitation du Renseignement Militaire commandé par mon ancien chef du Secrétariat Général de la Défense Nationale qui avait voulu me récupérer.

Il m'a désigné comme chef de la cellule Théâtres Périphériques au Centre Opérationnel des Armées qui se situait dans un site protégé en sous-sol du Ministère.

Un nouveau chapitre s'ouvrait pour toute la famille avec une nécessité de réadaptation à la vie métropolitaine, et pour moi, à un retour vers mes zones d'action habituelles, mais dans un cadre redevenu militaire.

Mes nouvelles responsabilités consistaient au suivi des crises majeures où la France et ses intérêts pourraient être mis en cause.

J'avais naturellement accès à toutes les informations ouvertes ou particulières et j'étais aidé par deux officiers analystes et rédacteurs.

Nos productions touchaient en priorité le Chef d'Etat Major des Armées qui jugeait alors des suites à donner.

Le Centre où se trouvaient nos bureaux était très vaste avec des cartes muralescouvrant toutes les zones sensibles.

En simplifiant, le travail consistait plus précisément à dire : tel jour, à telle heure, à tel endroit s'est produit tel événement. Les intérêts français sont de telle nature et voici une première interprétation possible.

L'Afrique, avec le Tchad et la Centre-Afrique, mais aussi le monde arabe et les pays de la confrontation au Moyen Orient, concentraient la majeure partie de nos réflexions et de nos travaux.

Cela m'a valu de participer à de nombreuses réunions autour des plus hauts responsables de notre Armée, mais aussi parfois à certaines d'entre elles pour y faire un exposé particulier concernant un événement spécifique.

J'ai également eu la possibilité de faire un certain nombre de missions dans tous les pays dont je suivais l'évolution.

A titre anecdotique, j'ai eu une triplechance, à savoir d'abord d'être allé en Mauritanie et remonté vers le Nord en faisant en sens inverse l'épopée de l'aéropostale ou de Saint Exupéry.

La deuxième est d'avoir pu, au cours d'une mission au Tchad, voir mon avion s'arrêter pour faire le plein à Timimoun, une localité algérienne située dans une région que connaissait bien le Père de Foucault, un saint homme pour lequel j'ai toujours eu respect et admiration.

La troisième, de participer à Lisbonne à une réunion d'Etat Major au niveau du Renseignement avec promotion d'une politique de coopération plus élaborée.

A cette occasion, nos amis Portugais nous ont emmenés au cap Saint Vincent qui constitue le point le plus au Sud-ouest de l'Europe,ce qui m'a valu un diplôme spécial.

A la maison, tout le monde avait pris ses marques et chacun avait son groupe d'amis à l'école, au stade ou au bridge pour ma Françoise.Nous continuions à aller faire du ski l'hiver aux Menuires où nous avions un appartement une semaine par an, mais nous avions Dampmart et l'ile de Ré pour l'été, ce qui nous permettait d'être très près de nos parents toujours en forme malgré les années qui s'écoulaient inexorablement.

La fin de l'année 1986 va nous apporter de l'émotion mais aussi et surtout un grand bonheur avec le mariage d'Aline avec Pierre Laligant, un garçon que nous apprécions beaucoup, un Officier au tempérament affirmé.

Belle cérémonie à la chapelle de l'Ecole militaire avec voûte d'acier à la sortie et en présence des familles et de nombreux amis qui se sont retrouvés au Cercle National des Armées pour un cocktail dînatoire.

Concernant mon travail et mes nouvelles responsabilités, il y avait quelque chose de difficile à accepter pour celui qui aimait avoir les rênes longues pour pouvoir s'exprimer.

Là où j'étais, cela ne m'était pas possible car il me fallait réapprendre à vivre dans une hiérarchie militaire.

Il m'était devenu de plus en plus difficile de voir que nos analyses, qui étaient le fruit d'une vraie réflexion par de vrais spécialistes, soient complétées ou édulcorées par un ou plusieurs chefs hiérarchiquement plus élevés.

Et voilà que survint un événement qui allait entrainer un changement radical dans ma vie professionnelle. En effet, un matin, je suis convoqué par mon chef qui me dit que notre Attaché Militaire à Beyrouth venait de se faire assassiner, qu'il fallait le remplacer au plus vite et qu'il avait donné mon nom au Chef d'Etat Major des Armées.J'ai froidement et immédiatement répondu que j'avais fréquentéau Liban trop de monde politiquement engagé, que j'étais trop bien informé des intrigues locales, que je ne serais d'aucune efficacité et donc contraint à rester muré, comme tous les autres diplomates, dans l'Ambassade.

J'ai ajouté que j'avais été à bonne école avec l'Ambassadeur Louis Delamare, assassiné lui aussi dans le maelstrom libanais et que, me connaissant, j'irais au devant des évènements en m'exposant inutilement.

C'est alors, et cela m'est venu spontanément dans ma tête, que le Colonel interloqué m'a entendu lui dire que de toute façon, je lui donnais ma démission et que je quittais l'Armée.

J'avais aussi mal pris qu'une telle décision ait été transmise au sommet de la hiérarchie sans m'en parler au préalable.J'entendais être traité comme un Colonel de l'Armée Française et non pas comme un jeune Sous Lieutenant sortant d'Ecole.

Voilà comment le 30 Juillet 1987, je mettais fin à près de 30 années de vie militaire et je pouvais avoir accès à ma dernière feuille de notes que le nouveau chef du Centre d'Etudes et du Renseignement Militaire m'avait donnée :

« *Fait valoir ses droits à la retraite.*

D'esprit ouvert, dynamique et disponible, passionné par le renseignement et le monde arabe qu'il connait bien, il analyse avec justesse la situation et rédige avec précision d'excellentes synthèses.

Il est en outre très doué pour les exercices oraux.

Le Colonel Besson est un officier de renseignement de grande qualité que je vois avec regret quitter le service actif et que je souhaiterais compter à l'avenir parmi les Officiers de Réserve Spécialistes d'Etat-Major. »

Voilà, tout est dit.

Oui, c'est vrai que j'étais remué par ma décision qui n'était pas de refuser une affectation.

J'ai toujours recherché les responsabilités, même parfois les plus sensibles.

Mais là, je ne voulais pas me laisser envoyer pour exécuter une mission que je savais inexécutable et j'étais conscient que mon chef, en fin connaisseur, le reconnaissait.

Heureusement, et comme toujours, ma Françoise était à mes côtés pour me comprendre et me soutenir car, quand on est un soldat, on ne prend pas facilement ce type de décision.

Maintenant, il ne fallait pas en rester là.

Il me fallait rebondir.

J'avais une famille à faire vivre, et surtout des enfants à continuer de chérir bien naturellement, mais aussi à amener bien armés pour construire leur vie dans les meilleures conditions possibles.

Pierre et Aline étaient à Molsheim et 1988 fut une bonne année avec l'arrivée au monde de notre première petite-fille Anne, un 21 Mars, et la réussite de Pierre au concours de l'Ecole Militaire du Corps Technique et Administratif (EMCTA) qui allait lui permettre de passer une année à Coëtquidan.

Bruno était au Lycée mais on sentait poindre chez lui un début d'orientation puisqu'il s'était inscrit comme Pompier Volontaire à la caserne de Rambouillet.

Du coup, après avoir eu son bac, il a faitson service militaire chez les Pompiers et son début de vie professionnelle à la Brigade des Sapeurs Pompiers de Paris où il se distinguera en sauvant deux personnes au cours d'un incendie.

Cet acte de bravoure lui fut reconnu avec une lettre personnelle du Préfet de Police qui écrit ce qui suit :

« *Pour l'abnégation, le courage et le sang-froid que vous avez manifestés en cette circonstance, il m'est agréable de vous adresser mes plus vives félicitations et vous décerner la Médaille de Bronze pour acte de courage et de dévouement* »

Il a reçu cette magnifique décoration - la bleue-blanc-rouge -au cours d'une prise d'armes à laquelle nous avons pu assister, tout particulièrement fiers de notre fils ainé.

Il avait trouvé là sa voie où il a pu faire montre de son savoir-faire avec son tempérament naturellement généreux et son profond sens des valeurs.

Olivier suivait et il n'était pas dépourvu d'idées sur fond de recherche du beau et du grand.Il a, entre autres, fait un stage de haute montagne dans le massif du Mont Blanc avec traversée de la Mer de Glace où il a pu se rendre compte de la beauté de la nature mais aussi des pièges cachés sous la neige.

On l'avait envoyé aux Etats-Unis dans un camp aux environs de New-York où, tout en perfectionnant son Anglais, il a eu l'occasion de faire de mémorables excursions comme au World Trade Center ou auxchutes du Niagara.

A cette époque, il était pompier volontaire à Rambouillet.

Son frère, lui, se préparait à en faire son métier et les deux compères s'entrainaient dans le salon aux gestes des premiers secours….Il fallait voir le spectacle,emprunt de sérieux bien sûr,mais ponctué de moments d'hilarité communicative au vu des résultats sur le cobaye du moment.

VERS LE MONDE CIVIL

En ce qui me concerne, j'avais encore plein de vigueur et d'idées que j'entendais bien ne pas laisser inexploitées sans rien tenter pour m'ouvrir d'autres horizons.

J'ai d'abord rencontré un chasseur de têtes qui m'a fait subir un certain nombre de tests dont les résultats lui ont permis de conclure que je possédais des « rondeurs commerciales ».

J'ai eu deux premiers entretiens dont l'un me proposait d'être, à Djakarta en Indonésie, le chef de poste d'une antenne d'une grande compagnie.

Fort de ces premières approches, c'est donc tout naturellement que j'ai repris contact avec mon ami d'Alcatel-Thomson, et, lui rappelant sa proposition, je lui ai dit que j'étais prêt à rencontrer ses chefs pour une éventuelle collaboration.

Une semaine plus tard, je voyais au restaurant du Club Méditerranée ces messieurs qui me confirmèrent leur proposition d'embauche pour une date aussi proche que possible.

Après avoir posé quelques questions, je leur ai donné mon accord avec une petite restriction, à savoir que je puisse faire et terminer le stage d'initiation aux affaires que l'Armée m'avait offert.

Et, le 1er Septembre 1987, j'entamai vraiment une nouvelle carrière, avec néanmoins une certaine appréhension, car tout était nouveau pour moi, à commencer par le côté technique des télécoms mais également l'aspect financier des transactions.

Alcatel était une grande maison de près de 150.000 personnes qui, outre les télécoms, était spécialisée dans les grands travaux (centrales, barrages…), les chantiers navals, les trains (TGV)….

J'entrais donc dans ce grand groupe français comme Ingénieur Commercial où j'aurais à m'occuper du monde arabe sous la coupe d'un petit chef qui n'allait pas me faciliter la tâche.

Je m'étais néanmoins bien mis dans la tête que j'entrais sur un nouveau terrain de jeu et que c'était à moi de m'adapter à ce nouveau monde et à cette culture bien différente de l'Armée.

J'ai donc pris mes marques et rencontré les personnes avec qui j'allais collaborer.

Et, très vite, j'ai demandé à commencer mon travail de prospection au Yémen que je connaissais bien.

Je m'y suis rendu accompagné de mon petit chef qui s'est vite étonné de me voir reçu avec sympathie par notre Ambassadeur puis par les autorités yéménites.

Et, avec l'aide d'un Yéménite, sponsor local incontournable dans toute affaire commerciale dans le pays, nous allions commencer à prospecter, c'est-à-dire voir s'il pourrait y avoir un besoin de télécom, ou si on pourrait faire une présentation de la société et de ses produits pour susciter un besoin.

Dans cette approche,son rôle consistait à nous avertir au cas où une opportunité se présentait, prendre nos rendez-vous et nous assister durant toute notre mission.

C'est ainsi que l'on nous a demandé de faire une étude sur un réseau national de sécurité, incluant les liaisons présidentielles, notamment dans ses déplacements automobiles.

Le travail a été fait et le marché a été conclu après d'âpres discussions, des moments très difficiles pour moi, compte tenu de mes insuffisances et ma méconnaissance des circuits bancaires et douaniers.

S'est également posé pour moi le problème localement incontournable des « rémunérations ou commissions » pour les personnes qui nous avaient aidés à gagner cette affaire.

Je connaissais ces pratiques mais c'était aller à l'encontre de mon éthique de vie et j'ai refusé de m'en occuper, laissant à d'autres le soin de le faire.

Notre retour avec le contrat a été salué par la Direction qui s'est manifestée par l'octroi d'une prime spéciale à…. mon petit chef !

L'affaire démarrait par l'accueil et l'installation des stagiaires, ce qui fut fait par notre service compétent.

Grosse erreur de ma part, c'est de ne pas avoir suivi le déroulement dès son début.

En effet, on les avait logés dans des appartements situés en bas de tours du quartier de la Défense, sans lumière du jour et sans aucune visibilité ou horizon,si ce n'est une autre tour identique juste à côté.

De plus on avait mélangé célibataires et mariés venus avec leur épouse, ce qui ne manquait pas d'entrainer des problèmes de cohabitation pour des jeunes venant directement du Yémen et jeté dans la vie trépidante de la capitale.

Il a fallu se battre pour que l'on revoie le dispositif jeté à la va vite et avec un souci d'économie maximum. Tout a donc été revu, les cours ont pu se poursuivre pendant une année et dans de très bonnes conditions.

Bien accueillir ces jeunes stagiaires, leur témoigner une certaine chaleur humaine était vraiment indispensable. Cela répondait d'abord aux lois élémentaires d'hospitalité mais également c'était investir sur l'avenir, car un stagiaire heureux pourrait devenir demain un décideur et quel est le souhait d'un vrai commercial : Fidéliser son Client !

Les fêtes de Noël arrivant, nous avons fait amener un beau sapin avec ses guirlandes et, avec ma Françoise, nous avons organisé, sansne rien dire à personne, une petite fête avec goûter et distribution de cadeaux pour les enfants.

Les sourires des parents et la joie des enfants ont été notre récompense.

Voulant donner une âme à ce contrat, j'ai également souhaité que les personnes qui allaient concevoir, fabriquer puis implanter sur place vivent cette affaire et apprennent à connaître ce Client pour qui ils allaient travailler.

C'est ainsi que j'ai organisé dans l'usine une exposition avec photos, objets divers…sur ce pays si particulier.

Le PDG était présent pour accueillir l'Ambassadeur du Yémen à Paris et saluer l'ensemble des stagiaires.

Pour mes débuts dans ce nouveau métier, je n'étais pas mécontent car outre la signature du contrat et, dans le monde des affaires, c'est la seule chose qui prime, je pouvais aussi donner un sens moral à mon action.

Pour un militaire, la réussite d'une mission se conçoit avec le service de son pays. La conclusion d'un marché dans le civil, c'est rapporter de l'argent à la Société certes, mais également à la France qui voit ainsi ses usines tourner.

J'ai donc modestement contribué à la lutte contre le chômage, et, pour moi, c'est une vraie satisfaction personnelle.

Après la naissance d'Anne le 21 Mars 1988, notre bonheur se poursuivra les années suivantes avec les naissances de Coralie, Sophie, Emilie et Marine.

Cinq jolies princesses que nous allonsvoir grandir et se lancer, avec bonheur, dans leur vie.

Tous les ans, Alcatel participait aux grands salons internationaux.

Là aussi, j'ai pu m'exprimer grâce à une femme remarquable qui était responsable de la communication et des salons et à qui j'avais fait part de quelques unes de mes idées.

L'exposition internationale de Satory était programmée.

Cette femme qui avait compris le sens de mon approche, et qui disposait de moyens conséquents, m'a fait entrer dans son équipe.

Nous avons installé un bâtiment original qui se voyait de loin.

On y accédait par des marches qui amenaient nos visiteurs sur un balcon qui permettait de voir en contre bas la simulation d'une« meeting room », une salle d'opérations équipée avec sur le côté un bureau présidentiel et au fond un grand écran.

Il fallait maintenant que le stand soit visité par le plus de monde possible et plus particulièrement par les délégations étrangères officielles invitées par le Gouvernement Français.

Ainsi, j'avais constitué une équipe et un gros travail amont était fait.

D'abord à la réunion préparatoire qui avait lieu à la Direction Générale de l'Armement (D.G.A) avec la présence des officiers accompagnateurs français des délégations invitées.

Il fallait les sensibiliser sur l'attrait de notre stand pour qu'ils inscrivent leur visite chez nous sur leur programme.

Ensuite au cours de l'exposition, tout était fait pour les récupérer sur notre stand.

Installées sur notre balcon, on leur faisait passer un film sur l'écran - dans leur propre langue - qui simulait une prise d'otages à Orly avec intervention du G.I.G.N.

Au fur et à mesure du déroulement de l'événement, on voyait donc, en contre bas, les occupants de la salle opération réagir ou rendre compte au Chef de l'Etat.

Venant après une série d'attentats dans le monde, cette simulation était d'un grand réalisme par la mise en évidence de l'importance des réseaux nationaux de communication et de sécuritéet du savoir faire d'Alcatel en la matière.

Compte tenu de la sensibilité bien connue des Arabes, à Dubaï, une stratégie différente avait été mise en place, à savoir :

- **Un emplacement pour notre stand, le plus proche possible du stand du pays organisateur, ce qui garantissait le passage au moins de tous les invités du dit pays.**
- **Une disposition des équipements, non pas avec uniquement l'affichage des données techniques chiffrées, mais avec celui des services rendus.**
- **Un fond de verdure et une petite fontaine en style local, ce qui ne pouvait laisser indifférent dans un pays où l'eau et la verdure avaient leur importance.**
- **En arrière du stand, un salon de type oriental pour permettre de faire, dans une ambiance sereine, des présentations personnalisées sur écran.**

Je tenais à ces façons de procéder où le réalisme sur fond de culture locale ne laissait pas indifférents nos visiteurs jusqu'à entendre un prince saoudien nous dire qu'il se sentait chez nous comme s'il était au Paradis…

Ce scénario et cette stratégie ont été à la base de très nombreuses expositions, comme au Salon du Bourget mais aussi aux salons internationaux du Caire.

Au Caire, nous avons fait une belle exposition où j'ai pu mettre en application l'ensemble de mes idées sur le socioculturel du monde arabe en général et égyptien en particulier.

Nous avons néanmoins profité de deux moments marquants sur le plan touristique et culturel :

D'abord, nous avons eu la chance d'aller écouter le soir Aïda au pied du sphinx illuminé. Grandiose.

Ensuite, nous voulions aller voir la pyramide de Saqqara.

Nous y sommes arrivés à 17 heures et les deux gardiens égyptiens nous ont dit que cela venait juste de fermer.

Devant notre désappointement, l'un d'eux nous a proposé un verre de thé, ce que nous avons bien naturellement accepté.

Mais, la situation a changé quand il nous a demandé de payer ce qu'il venait de nous offrir et j'ai immédiatement réagi en lui disant, je cite de mémoire :

« Comment ! Tu m'offres un verre de thé qui est un signe d'amitié et surtout d'hospitalité et tu me demandes de le payer! Jamais, dans aucun pays arabe je n'ai vu un tel comportement et tes frères auraient honte de toi ».

A ce moment là, son compagnon qui avait assisté à la scène sans dire un mot est venu me prendre la main pour s'excuser de ce qui venait de se passer et m'assurer que j'avais eu raison d'avoir parlé de cette façon.

Il nous proposa de venir avec eux et ils allaient tout rouvrir pour nous faire visiter ce magnifique site, rien que pour nous deux.

C'est donc ce que nous avons fait, et, à la sortie, malgré leurs objections, je leur ai donné leur du.

Je crois qu'il faut savoir se faire respecter, montrer que l'on sait de quoi l'on parle, que le message est parfaitement perçu, car fondamentalement culturel.

Autre anecdote concernant le salon I.D.E.X de Dubaï (International Defence Exhibition) où je me dois de mentionner un événement particulier :

En effet, alors que j'étais près de notre stand, j'ai vu arriver une délégation militaire dont j'ai reconnu l'uniforme, celui du Maroc.

Sans hésiter, je me suis porté à leur rencontre et les ai abordés en disant :

« Est-ce qu'un Doukkali (la tribu qui se trouve autour de Mazagan où je suis né) peut vous accueillir ?»

L'un d'entre eux, un Général, me répondit « nous sommes tous des Doukkali ».

Parmi eux, j'ai retrouvé un camarade de classe que Papa avait, à l'époque, aidé à entrer dans l'école militaire marocaine pour devenir officier.

C'est là aussi que j'ai été informé de la visite officielle qu'allait faire en France un important officier supérieur de l'armée du Qatar.

Tout a été préparé pour impressionner et montrer notre savoir faire en matière de réseaux de télécommunications de sécurité.

L'accueil, l'hébergement, le programme personnalisé, tout avait été pensé dans les moindres détails pour ce V.I.P prometteur.

A l'usine, nous avions monté une salle où la maquettedu réseau contrat yéménite avait été installée pour en vérifier le bon fonctionnement avant réalisation sur le terrain.C'est donc lui que nous avons présenté à notre visiteur et c'est lui-même qui a pu tester son côté opérationnel, allant même jusqu'à accepter ma proposition de téléphoner à son épouse par l'intermédiaire du téléphone destiné au véhicule du Président yéménite, ce qu'il fit avec une liaison parfaite et immédiate.

Cette visite s'était très bien passée mais aucune perspective d'un quelconquedéveloppement au Qatar n'était perceptible.

Dans mon travail, mes relations avec mon petit chef ne pouvaient pas s'améliorer car il avait bien compris que j'avais un carnet d'adresses dont il voulait profiter et que cela était naturellement hors de question.

A l'époque, j'avais un camarade de promotion qui était à l'Elysée à l'Etat Major Particulier du Président et qui m'avait demandé de venir déjeuner avec lui pour que je lui fasse part de mes analyses sur le monde arabe.

C'est ainsi qu'une voiture officielle est venue me chercher à l'entreprise.

Evénement certes anodin, mais je me suis fait un malin plaisir d'en informer mon petit chef en lui disant que je serais probablement en retard l'après midi, car j'allais déjeuner à l'Elysée avec la voiture qui m'attendait et qu'on pouvait voir de la fenêtre de son bureau….

Dans le même ordre d'idées, j'avais deux autres camarades de promotion, l'un, chef du cabinet militaire du Premier Ministre qui m'a également invité à Matignon pour que je lui fasse part de mon analyse sur la situation au Moyen Orient, et l'autre au cabinet du ministre de la Défense, à l'hôtel de Brienne.

De même, j'ai été invité à déjeuner au Quai d'Orsay où une délégation yéménite était reçue par le Ministre et….les Yéménites tenaient à me voir…

Le contrat Yémen en pleines négociations m'a obligé à rester à Sanaa, me privant d'être présent aux fiançailles de Bruno et Florence à Rambouillet.

En Juillet, après avoir eu son bac, Olivier est parti en Scandinavie avec deux de ses camarades de lycéepour de longues et belles marches dans une nature magnifique mais…infestée de moustiques.

En 1989, alors que le contrat Yémen était dans sa phase exécution, le chef des télécommunications est venu nous visiter et voir ses stagiaires.

Toujours pour garder un visage humain à nos relations, je l'ai invité à déjeuner chez nous, à Rambouillet et j'ai pu l'emmener avec sa fille et ma Françoise faire les châteaux de la Loire en hélicoptère civil. Cerise sur le gâteau enfin, ce fut la possibilité obtenue de l'amener voir le défilé du 14 Juillet sur les Champs Elysées.

Ce Colonel était mon ami et il le prouvera plus tard….

Alcatel m'a permis de beaucoup voyager, pour mon travail bien naturellement, mais aussi pour toujours satisfaire cette passion de m'enrichir au contact d'autres personnes, d'autres histoires, d'autres pays sans oublier l'aspect géopolitique qui reste ancré en moi.

En 1990, j'ai eu l'occasion de faire un retour au Yémen avec ma Françoise et nos amis Cretaz : revoir les Yéménites toujours aussi accueillants et retraverser ce pays sans jamais se lasser de son originalité et de ses paysages étaient un vrai plaisir.

1990, et plus précisément le 7 Juillet, a surtout été un moment de grand bonheur familial avec le mariage de notre Bruno avec sa Florence, scellant ainsi une belle histoire d'amitié entre nos deux familles.

A cette époque, comme il était à la valeureuse Brigade des Sapeurs Pompiers de Paris, c'est une haie d'honneur de ses camarades en tenue qui a honoré le jeune couple à sa sortie de l'église où se trouvaient, très fiers de Bruno, ses quatre grands-parents.

Un autre événement que je me dois de citer, c'est notre voyage à Berlin en Septembre 1990 pour répondre à l'invitation d'un bon camarade pour sa prise de temps de commandement du régiment au camp Napoléon. Je cite ce fait car nous étions dans une ville ô combien historique.

Nous avons pu ramener un petit fragment du mur qui avait été érigé durant la Guerre Froide et qui a divisé la capitale allemande en deux parties complètement bouclées.

Il faudra beaucoup de morts est-allemands, tués pour avoir tenté de s'enfuir vers la partie ouest, pour voir le mur abattu en 1989.

Ce « mur de la honte » était haut de plus de trois mètres, long de plus 150 kilomètres avec quelque 300 miradors, et son démantèlementa mis fin à 50 ans de séparation entre l'Allemagne de l'est et l'Allemagne de l'ouest.

Mais Alcatel m'a aussi demandé d'aller faire une mission de prospection commerciale à Luanda, la capitale de l'Angola, ce que je fis en découvrant un pays pas totalement sorti d'une bien longue guerre.

Intrinsèquement agréable à vivre, ce pays possède du pétrole off shore en quantité et en qualité, lui permettant un avenir meilleur avec le retour de la paix.

Cependant, il me fallait revenir rapidement à Rambouillet le 17 Novembre pour être présent aux 20 ans de notre Olivier fêtés en famille comme le voulait la tradition.

C'est dans cette période, un Mercredi matin, si mes souvenirs sont bons, que j'ai reçu un coup de téléphone à mon bureau.

L'interlocuteur parlait mi-anglais, mi-arabe et j'ai mis un moment à me rendre compte que c'était le Qatari que j'avais reçu et à qui j'avais fait visiter l'usine.

Et voilà, en gros, ce qu'il me dit au téléphone :

« J'ai un problème avec mon Emir qui veut que je lui réalise une liaison téléphonique en urgence.

J'ai approché les Anglais et les Américains qui m'ont répondu que le projet était infaisable en si peu de temps.

Je sais que tu as ce beau matériel que tu m'as montré.

Alors, si tu réussis ce challenge, tu me sortiras d'un mauvais pas avec l'Emir et sois certain que je n'oublierai pas ton geste ».

Je suis allé voir mon chef de division qui s'est enquis auprès de nos services techniques de la faisabilité du projet dans ce temps limité.

La réponse fut négative.

Alors, je lui ai fait miroiter que si on arrêtait toutes nos activitésau profit de la seule demande du Qatar, c'était faisable.

Et qu'il y aurait une suite, j'en étais persuadé, car je connaissais bien mon interlocuteur qui était fiable.

« Monsieur, je prends le premier avion pour Doha et je vous rappelle dès que j'aurai vu le Client. Je suis sûr que le jackpot est derrière ».

Conscient que mon chef avaitcompris l'enjeu de l'affaire, j'ai téléphoné au Client que j'arrivais et que j'acceptais le challenge.

Arrivé le lendemain, j'ai pris une chambre au Sheraton et ai demandé à être reçu par le Client.

Particulièrement heureux de me voir si vite, il m'a précisé que l'Emir ne lui pardonnerait pas si cette liaison téléphonique n'était pas réalisée dans le délai imparti et que j'étais, il l'avait constaté de par lui-même, capable de répondre à « cette première partie ».

Rentré à l'hôtel, j'ai appelé mon chef pour lui rendre compte de la situation et lui ai demandé de me donner l'autorisation d'accepter officiellement la commande que nous exécuterions dans les délais.

Il m'a alors répondu : « Je vous fais confiance et vous pouvez compter sur moi, je ne vous laisserai pas tomber »

Et c'est ainsi que nous avons fait dans les temps ce que l'on nous avait demandé.

Cela avait été payé cash et…..six mois plus tard…. on faisait appel à nous pour réaliser le grand réseau, en direct, sans passer par l'appel d'offre et donc en évitant la concurrence très agressive dans ce petit pays.

Petite anecdote concernant ce gros contrat :

Il nous a été demandé de venir entamer les discussions quinze jours avant Noël. Tout heureux de cet appel du Client, j'en ai fait immédiatement part à mon camarade ingénieur technicien spécialiste de ce réseau.

A ma grande surprise, il m'a répondu qu'il ne viendrait pas car c'était Noël.

J'étais désemparé. Si nous n'y allions pas, nous perdrions ce gros marché.

Alors que faire ?

Rendre compte à mon chef, mais ce n'était pas très élégant vis-à-vis de mon camarade.

Alors, j'en ai parlé à notre sponsor, un homme habile et fort bien introduit auprès du Client.

Résultat inimaginable, l'Emir a mis à notre disposition un jet privé qui nous attendait au Bourget le lendemain et qui attendra autant qu'il faudra de façon à nous ramener pour passer Noël en France avec les nôtres….

Presqu'à la fin de la mission telle qu'elle avait été prévue et juste avant la signature finale, j'ai été convoqué par le Chef d'Etat Major qatari pour 7 heures à son bureau.

Je me suis donc présenté à l'heure dite et me suis retrouvé dans le bureau du grand chef en possession du contrat.

Et là, ô stupéfaction, il me dit qu'il n'était pas content du travail, a pris le document et l'a jeté…. dans sa poubelle.

Je n'en croyais pas mes yeux car aucun signe avant-coureur ne laissait prévoir un tel geste…Et de reprendre la parole pour me demander un ajout technique qu'il voulait que je lui amène pour le lendemain à la même heure.

De retour à notre hôtel, le Sheraton, j'ai téléphoné à Paris pour qu'on me donne une réponse à la question posée.

Tout le monde s'est activé pour trouver et m'envoyer la solution.

Nouvelle nuit courte pour réaménager le contrat et le lendemain, comme prévu, j'étais dans le bureau où nous a rejoint mon ami, le responsable qatari du projet.

J'ai tendu le papier avec notre réponse.

Sans même le regarder,oubliant que je comprenais, il a demandé, en arabe à mon ami, si j'avais accepté les clauses concernant les stagiaires.

Devant la réponse affirmative, il s'est tourné vers moi et m'a dit :

« Je veux que tu me fasses un rabais » et l'entretien prit fin.

Ayant enfin bien compris que nous étions dans le jeu final de toute négociation dans le monde arabe, je suis retourné avec le responsable à son bureau où tout le monde était présent, dont mes deux amis d'Alcatel.

On m'a donc demandé de faire le rabais voulu par le décideur.

A la stupéfaction générale, j'ai répondu qu'il n'en n'était pas question, que nos prix avaient été sérieusement étudiés et que si je faisais une nouvelle réduction, cela pourrait vouloir dire que nous aurions volontairement augmenté nos prix pour profiter du fait que nous n'avions pas de concurrent.

Je fus l'objet de pressions des deux parties et suis resté inflexible tout en regardant discrètement ma montre car, c'est une habitude locale, à 13h00, c'est la fin du travail.

A 12h50, j'ai repris la parole en me référant aux excellentes relations qui existaient entre les deux pays et d'une manière exceptionnelle, j'acceptais une réduction de 2%, ce qui était légèrement moins que ce qui m'avait été demandé.

Tout le monde s'est alors décrispé et le contrat m'a été rendu avec la belle signature que j'attendais.

Je n'étais vraiment pas satisfait de moi car je n'avais pas vu venir le coup, probablement à cause de la fatigue.

C'est absolument vrai, dans le monde arabe, la négociation est un art toujours accompagnée d'une mise en scène !Je dois avouer que ce fut un travail de fou : après les réunions sur le plan technique et sur le plan commercial, il fallait rentrer à l'hôtel pour remettre le tout en forme acceptable par le Client, d'où des nuits très courtes, *une grande fatigue nerveuse pour moi qui ne maitrisait pas toutes les règles bancaires et du commerce international.*

Là est un point important à noter : en décidant de changer de métier, il faut être conscient que c'est une opération qui pourrait être difficile à gérer. On apporte du sang nouveau, des idées nouvelles et une très grande motivation.

La seule restriction est que nous n'avons pas forcément été formés pour couvrir toutes les faces de ce nouveau métier, d'où l'importance de pouvoir travailler en binôme complémentaire : c'est ce que j'ai pu faire en deuxième partie de ma reconversion et les résultats ont été là pour le prouver.

Mes employeurs n'ont pas eu à regretter de m'avoir embauché car je leur ai fait gagner beaucoup d'argent. L'un d'entre eux a même dit à Françoise qu'il ne pensait pas que je serais arrivé à de tels résultats et que je l'avais vraiment surpris.

Voilà, je tenais à dire que j'avais passé un moment délicat mais qu'il y a toujours une solution et la devise des Parachutistes demeure toujours vraie, à savoir : « QUI OSE GAGNE » que l'on peut jumeler avec celle du 21 ème Régiment d'Infanterie de Marine qui est : « CROCHE ET TIENT ».

A Rambouillet, tout le monde avait bien pris ses marques.

Nous recevions régulièrement les parents avec Hélène et Biquette, mais peu à peu il nous a fallu nous adapter, et pour ne pas les fatiguer, c'est nous qui allions leur rendre visite.

Nous nous sommes fait de nouveaux amis, notamment Françoise en allant jouer au bridge qui lui plait beaucoup et où elle excelle comme dans tous les jeux de mémoire.

Je me dois également de mentionner chez elle son bon goût inné pour le beau, l'agencement toujours heureux des choses sans oublier tout ce qui touche au jardinage et le bel entretien de ses fleurs d'intérieur.

La famille était notre raison de vivre et toutes les occasions étaient prises pour en profiter.

D'abord pour allerfaire la connaissance de Coralie,notredeuxièmepetite-fillequi est née le 14Janvier 1992 chez les Bruno….

Puis de sa cousine Sophie qui,le 4 Octobre 1992,a vu le jourà Auch où son Papa avait été affecté.

Quand ils ne venaient pas à Rambouillet, à l'ile de Ré ou aux Menuires, c'est nous qui allions chez Aline et Pierre mais aussi naturellement chez Bruno et Florence.

Olivier poursuivait ses études en Hypokhâgne puis en Khâgne après des passages comme interne à Meaux, en studio à Charenton, à Maison Alfort puis rue Saint Jacques pour préparer son CAPES afin de devenir professeur de Français.

C'est en Janvier 1993 que nous avons voulu revenir en Martinique pour revoir cette belle île et tous nos amis.

L'année 1993 nous a permis d'emmener la famille à Euro Disney à la grande joie de nos petites-filles et à celle…des plus grands.

Pendant cette période, nous sommes aussi allés avec nos amis d'Alcatel faire un voyage touristique au Maroc, ce merveilleux pays de mon enfance.

Nous avons fait le grand tour et le 17 Mars 1994, nous avons fêté mon anniversaire à Fez, au palais Jamaï avec un festival de la gastronomie marocaine dont un délicieux méchoui, le tout accompagné de musique andalouse jouée dans ce décor des mille et une nuits par un groupe de musiciens locaux avec leurs instruments traditionnels.

Je n'oublie certainement pas l'arrivée au monde le 28 Mars 1994 chez les Bruno, d'Emilie, notre quatrième petite-fille qui fut baptiséeà Rambouillet en présence des familles Prévôt, Poirel et Besson.

Il me fallait vite reprendre mon travail chez Alcatel car la réalisation du contrat au Yémen ne se déroulait pas normalement comme prévu, en particulier la partie concernant le téléphone du Président dans sa voiture.

Mon petit chef ne trouva rien de mieux que de me dire d'aller sur place et de me débrouiller.

J'ai refusé d'y aller dans de telles circonstances et sans stratégie.

Le grand chef nous a convoqués et il nous a demandé de mettre chacun sur une moitié de tableau comment nous pensions régler le problème.

Mon petit chef a répété ce qu'il m'avait dit sans rien rajouter.

Mon tour venant, j'ai alors précisé ma façon de voir :

- **On ne pouvait aller chez le Client en position de faiblesse**
- **On se devait de l'appâter en lui proposant une liaison supplémentaire sur un point important pour le pays, et ce, à un prix attractif**
- **Il fallait enfin attendre qu'il se montre intéressé et, de ce fait, qu'il soit demandeur**
- **Il fallait que l'on montre que nous avions fait des efforts pour régler la question du téléphone présidentiel**
- **Et alors, nous irions les voir.**

Le grand chef approuva mon plan et les choses se déroulèrent comme prévu.

Le Client s'est montré intéressé et m'a demandé de venir le voir.

C'est que j'ai fait et, surprise, le grand chef me dit qu'il m'accompagnerait pour cette mission.

Arrivés donc tous les deux à Sanaa, nous avons été reçus par le Commandant des transmissions et après les paroles de bienvenue, j'ai montré d'abord notre proposition d'extension du réseau que nous lui avions préparée et de suite, il s'est montré intéressé.

Abordant le point sensible du téléphone de la voiture du Président, je lui ai alors indiqué sur une carte les améliorations que nous avions apportées.

Il a regardé de plus près et semblait satisfait mais un jeune Lieutenant qui l'assistait fit une puis plusieurs remarques,manifestement pour détruire le projet.

A chaque fois, j'ai apporté les réponses que je jugeais appropriées mais cela ne lui suffisait jamais.

Sans regarder mon grand chef, je lui aisimplement murmuré que cela ne pouvait plus durer et que j'allais « lui voler dans les plumes ».

Regardant fixement dans les yeux le Commandant des transmissions, je lui ai dit que cela suffisait, que nous avions rajouté des relais et, compte tenu du relief mouvementé du pays, on ne pourrait jamais avoir du 100% et que lui, spécialiste des transmissions, le savait

très bien. J'ai ajouté que l'essentiel serait couvert au maximum et que n'importe quel autre concurrent ne pourrait faire mieux.

J'ai enfin conclu en lui disant que s'il ne voulait pas signer la proposition que nous lui avions apportée, eh bien, je prenais la décision d'arrêter le chantier en cours, de faire rentrer nos techniciens en France, que j'étais prêt à payer des pénalités mais que je ne pouvais travailler dans de telles conditions, que, tous les deux nous nous étions toujours parlé en se respectant et qu'aujourd'hui, ce n'était plus le cas !

Il m'a regardé avec son regard d'acier que je lui connaissais bien, mon chef était dans ses petits souliers craignant le pire, mais le ton changea du tout au tout.

En effet, tout en signant le fameux document, il demanda à mon patron si c'était la première fois qu'il venait au Yémen et lui dit qu'il devait se sentir chez lui dans son pays.Tout était donc rentré dans l'ordre, nos techniciens sont restés pour terminer leur travail et à la sortie du bureau, dès que nous sommes retrouvés seuls, mon chef m'a dit :

« *J'ai plus de 25 ans de travail commercial dans les pays arabes, c'est la première fois que je vois un affrontement aussi dur mais avec un respect mutuel qui m'a impressionné* ».

Honnêtement, j'ai été très conscient que j'avais pris un gros risque mais il fallait réagir vite et fort car on allait entrer dans des discussions sans fin où nous avions tout à perdre.

Ce brusque changement d'attitude mérite un petit retour en arrière sur ce que je représentais localement au niveau de la crédibilité :

D'abord un ancien représentant de la France qui avait localement su se faire connaitre et apprécier.Ensuite, derrière le commercial, il y avait le militaire, l'officier qui n'avait qu'une parole.

Ainsi, dès que la guerre du Golfe s'est enclenchée des suites de l'invasion du Koweit par l'armée irakienne, je me suis arrangé pour me précipiter sur le terrain pour voir s'il ne pouvait pas y avoir une éventuelle opportunité commerciale pour Alcatel.

Je me souviens du trajet avion Bahreïn- Koweït, juste au lendemain de la débâcle irakienne du fait de l'intervention militaire internationale à laquelle participait l'armée française.

L'avion était plein de Koweïtis qui regagnaient leur pays qu'ils avaient du quitter précipitamment à cause de l'avancée des troupes irakiennes. A l'atterrissage, ce furent des hourras de joie pour tousces passagers.

J'ai pu me loger à l'hôtel Sheraton ou plutôt partager ma chambre avec un Américain. La porte ne fermait plus, les moquettes et de nombreux objets comme desrobinets,poignées de portes…avaient été razziés par les troupes irakiennes.

Les Américains étaient partout et surtout des hommes d'affaires qui avaient revêtu le treillis militaire US pour s'emparer de tous les marchés visant la reconstruction du pays.

Des amis de l'armée française m'ont apporté un réel soutien en faisant passer mes messages à Alcatel car toutes les communications civiles existantes étaient écoutées par les Américains.

J'ai néanmoins rencontré un membre de la famille de l'Emir avec qui j'ai pu poser des jalons prometteurs.Je suis sorti de la ville et j'ai vu le carnage de très nombreux véhicules militaires irakiens effectué par l'aviation de la coalition lors de leur repli.

C'était hallucinant !

Au moment de leur retraite, les Irakiens avaient tout démoli, plus particulièrement le port et ses boutres, des navires locaux, mais aussi des puits de pétrole.

On ne voyait plus le ciel. L'atmosphère, notre voiture et…mes cheveux étaient tout graisseux d'huile. Vision d'apocalypse.

C'était mon devoir de venir sur place mais je considérais que c'était aussi mon devoir d'aller visiter mes clients yéménites.

Enfin, lors de cette guerre du golfe en 1990, j'ai voulu leur montrer que je ne les laissais pas seuls.

Au moment le plus chaud, j'ai pris l'avion jusqu'à Francfort, puis la compagnie yéménite « YEMENIA » pour arriver à Sanaa dans la nuit. J'étais le seul Occidental dans l'avion, j'ai passé la douane à l'arrivée sous l'œil plus qu'étonné des douaniers, et je suis allé voir le Commandant des Transmissions et je lui ai dit :

« Tu vois, je ne viens pas pour te vendre quelque chose mais pour te dire que ton ami est à vos côtés dans ces moments difficiles ».

Il s'est alors levé et m'a embrassé.

« L'amitié et la confiance sont deux bases de la vie qu'il faut savoir mériter ».

Je pourrais ajouter que lorsqu'il était venu en France pour voir ses stagiaires, il était venu avec sa fille qui devait se faire soigner.

Je m'en suis personnellement occupé pour qu'elle puisse voir un spécialiste.

J'ai profité de sa présence pour l'emmener avec sa fille et ma Françoise dans un hélicoptère civil pour lui faire faire un tour des châteaux de la Loire.

Nous les avons invités à déjeuner chez nous à Rambouillet.

Nous étions amis et, aujourd'hui, je me demande souvent ce qu'il est devenu dans son pays en guerre.

J'ai eu des succès d'autant plus brillants que toute ma stratégie commerciale était basée sur le sérieux de notre travail, la fiabilité de nos matériels et de leur suivi mais aussi et surtout sur cette confiance qu'il fallait savoir mériter et qui est fondamentale dans le monde arabe.

Dans la vie, on peut tricher une fois, on peut le faire deux fois pour gagner mais…jamais trois fois !

J'ai eu hélas un échec total dans un autre grand contrat gouvernemental à Abou Dhabi.

Nous avions fait un travail considérable, nous avions fait le maximum sur le plan socioculturel, nous étions les meilleurs à une semaine de la décision finale et pourtant….nous avons perdu et…. c'est la compagnie américaine ATT qui a gagné.

Que s'était-il passé ?

J'avais bien compris que pour ce type de contrat d'état particulièrement sensible, il fallait préparer le terrain en faisant du lobbying, notamment auprès des services de l'Etat et en

particulier à l'Elysée. J'y ai rencontré la personne qui devait passer le message pour que la France officielle en parle avec les autorités émiraties.

Or, rien n'a été fait du côté français.

J'ai appris par la suite que le Président des Etats-Unis, lui-même, avait téléphoné à l'Emir la veille de la décision pour l'assurer de sa grande amitié et qu'il apprécierait que ce contrat revienne à la société américaine ATT !

Dans cette affaire nous ne faisions pas le poids et ce fut dommage.

Pendant mes longs séjours dans le Golfe arabo-persique où au moment de mon départ, ma Françoise n'était pas oubliée. Alcatel lui a en effet payé à chaque fois le voyage et elle a pu ainsi me rejoindre et apprécier les pays :

A Abou Dhabi avec cette ville qui est sortie de nulle part, ce désert très proche avec ses dunes immenses mais aussi cette escale dans cet hôtel - so British - à Hatta, proche de la frontière omanaise.

A Dubaï, ville champignon où l'impossible est possible.

Au Qatar, à l'hôtel Sheraton de Doha la capitale où elle a apprécié les charmes des baignades en mer, tout en étant choyée par le personnel. Nous avons aussi été gâtés car on nous avait installés dans une suite dont le lit était…rond !

Il faut dire que nous étions les invités du Général responsable du projet de télécommunication dont j'ai parlé plus haut.

Lui aussi était venu en France où je m'étais occupé personnellement de lui, lui aussi était venu déjeuner chez nous à Rambouillet et c'est ainsi qu'au travers de très nombreuses réunions de travail, nous avons appris à nous connaître, nous apprécier, nous respecter.

Avant mon départ, il voulait donc que je vienne à Doha avec ma Françoise et le deuxième soir, il est venu nous chercher pour aller dîner chez lui.

Il était en tenue locale et nous a conduits chez lui dans sa voiture, une Mercedes dernier cri qui avait une particularité, c'est que les vitres arrièreportaient des rideaux ne permettant pas à ma pauvre femme de voir la route.Arrivés à sa villa, son épouse nous a accueillis sur le perron et les usages ont été scrupuleusement respectés : c'est ma Françoise qui lui a remis un cadeau, des estampes de l'université égyptienne d'El Azhar où elle avait fait ses études religieuses.

Suivant la coutume, elle a pris le cadeau et ne l'a pas ouvert, car l'ouvrir en public signifierait qu'elle voulait vérifier que ce présent allait lui plaire, ce qui aurait été considéré comme offensant pour la personne qui l'offrait avec son cœur, donc cela ne pouvait être que parfait et du meilleur goût.

Après ce que l'on pourrait appeler l'apéritif avec des jus de fruits, nous sommes passés à table pour un dîner où tout était à profusion et où il était difficile de refuser tel ou tel plat.

A l'issue du repas, nous sommes revenus au salon où leurs enfants nous ont rejoint et avec lesquels nous avons pu passer un bon moment.

C'est alors que le maître de maison s'est levé et a dit :

« Nous allons honorer nos amis Français ». Il a amené des parfums, très rares et particulièrement recherchés dans le monde arabe, pour nous en mettre sur le dos de la main.Il est bon de savoir que les Arabes sont des olfactifs et des tactiles.

Ensuite, il a offert à ma Françoise un bijou et pour moi une montre Rolex.

C'est à ce moment là quel'épouse de mon ami a ouvert le paquet qu'on lui avait apporté.

Très agréable soirée couleur locale qui n'a été rendue possible que par la qualité des relations nouées et l'application stricte des us locaux.

Ils sont certes différents des nôtres mais ils expriment la chaleur et l'importance de l'hospitalité dans le monde arabe.

Dans le même ordre d'idées, je reviens sur cette rencontre inopinée que j'avais eue avec une délégation militaire marocaine au salon de Dubaï.

Plus tard, au cours d'une mission au Maroc, j'ai été reçu par un haut responsable local qui s'occupaitde la protection rapprochée du roi.

Il était entouré de quelques uns de ses collaborateurs et la première chose qu'il m'a dite n'avait pas trait à Alcatel mais était une question personnelle :

« Monsieur Besson, êtes-vous le fils du Contrôleur Civil Pierre Besson ? ».

C'était à l'époque du Protectorat où Papa occupait ce poste, c'est-à-dire avant l'accession du pays à l'indépendance.

Qu'y avait-il derrière cette question ???

J'ai simplement répondu par l'affirmative, et, lui, a alors repris la parole en se tournant vers ses collaborateurs et il leur a dit :

« *C'était un homme de bien* ! »

Ce n'est pas tout, car si je me réfère au voyage touristique que nous avons fait avec un couple de nos amis en 1994, nous avons été invités à dîner chez ce Général rencontré fortuitement à Dubaï.

Ce voyage avait un circuit bien précis qui allait subir un changement voulu par Papa car en dépit de sa cécité, il avait souhaité que l'on passe par Chemaïa pour prendre une photo de la fameuse mosquée construite et inaugurée en 1944.

Cela contrariait notre voyage car nous détournant de notre itinéraire mais cela faisait plaisir à Papa.

Nous sommes arrivés près de la mosquée en milieu de matinée et je suis descendu seul de la voiture pour aller prendre la dite photo et repartir au plus vite pour poursuivre notre périple.

Deux Marocains étaientprésents adossés au mur et je les ai abordés en les saluant et en leur demandant si je pouvais prendre une photo de la mosquée, ce que je fis après avoir obtenu leur accord.

L'un d'entre eux s'étonna de me voir parler l'arabe dialectal avec un accent local.

Je lui ai répondu que j'étais né à Djedida et que là était l'explication.

Celui qui paraissait le plus âgé me regarda fixement et me dit :

«tu es le fils du Hakem Besson »…

Je fus stupéfait que ce Monsieur se rappelle de mon père et l'inauguration de cette mosquée, il y a une cinquantaine d'années.

La conversation s'engagea, des curieux se sont joints à nous et Françoise, restée dans la voiture avec nos amis, commençait à se poser des questions.

J'ai alors demandé à mes interlocuteurs des nouvelles de tous ceux que nous avions connus à l'époque.

Lorsque j'ai prononcé le nom de Bou Jma, à l'époque responsable des chevaux que Papa montait pour faire ses tournées dans le bled, ils m'ont dit qu'il était toujours en vie, qu'il habitait à proximité et m'on invité à lui rendre visite.

J'ai fait alors signe à Françoise de nous rejoindre et, ensemble, nous noussommes dirigés vers une modeste maison avec un toit en tôle ondulée.

Après avoir frappé à la porte, une dame est sortie et nous a dit d'attendre un petit moment car Bou Jma était en train de faire sa prière.

Effectivement, quelques instants plus tard, il est sorti et nous nous sommes tombés dans les bras avec une émotion certaine.

Il nous a fait entrer et a dit à sa femme d'apporter du thé à la menthe et des gâteaux, ce que j'ai refusé en lui expliquant que je ne pouvaismanger et boire alors que lui était en période du jeûne de Ramadan.

Il m'a alors répondu : « Tu ressembles à ton père et tu es comme lui ».

Alors que nous échangions, deux mokhaznis ou gendarmes,ont frappé à la porte, et, s'adressant à moi, m'on dit :

« Tu es le fils du Contrôleur Civil Besson ?

Alors suis-nous, le Préfet veut absolument te voir ».

Constatant l'efficacité du « téléphone arabe », supérieur en l'occurrence à celui d'Alcatel….nous avons pris congé de notre ami pour suivre les gendarmes.

Et là, geste incroyable en Occident, sur un signe de son mari, la dame a offert à Françoise sa plus belle robe…

Toujours encadrés, nous avons rejoint le domicile du Préfet qui n'était autre que la demeure que nous avions occupée pendant quatre années.

Accueil d'une grande chaleur avec visite de la maison où j'ai naturellement reconnu ces lieux qui nous étaient si familiers.

Notre hôte a absolument tenu à nous faire visiter le village en me demandant de bien expliquer à Papa les nombreux changements qu'il avait réalisés, certains en se référant aux conseils des Anciens qui lui disaient que le Contrôleur Besson faisait de telle manière et qu'il fallait qu'il fasse de même….

Quelle émotion que d'entendre de tels propos d'un haut fonctionnaire marocain sorti de l'Ecole Nationale d'Administration au lendemain de l'indépendance vis-à-vis de son prédécesseur de l'époque du Protectorat !

Les vacances de l'été 1994 ont été familiales d'abord à Rambouillet avec les Bruno et les promenades dans le parc du château pour donner à manger aux petits canards.

Nous allions aussià Dampmart voir les parents, Biquette, Nicolette et ses enfants tous réunis, soit sur la terrasse, soit dans le parc avec toujours la photo traditionnelle devant la branche du grand cèdre.

Nous poursuivions nos vacances au Mouillage pour la plus grande joie de Papa et Maman avec à nouveau les repères traditionnels.

A savoir Grand-père et son cigare, Grand-mère dans sa chaise longue, le café avec la galette dans la prairie sous l'amandier ou les parcours cyclistes avec le vélo rouge, ô combien mythique.

C'est au Mouillage que, pour une raison non encore élucidée,notre Sophie nous a appelés : « Paquet et Paquet »….

Les promenades dans les marais avec les cousins et les cousines.

Les apéritifs du Dimanche avec le traditionnel Pineau des Charentes.

Les anniversaires de Papa avec la tarte aux pommes et l'Asti.

La séance des pouces où à son imitation tout le monde devait exécuter le même geste assorti ou non de grimaces.

Les pique-niques où nous allions tous à bicyclette par les pistes dans les marais, mais aussi le bateau et la planche à voile…

Les frites que Grand père nous préparait pendant que nous étions à la messe du Dimanche matin.

Le cochon pendu au portique au fond du jardin, le croquet, le jeu de grenouille sans oublier le ping-pong près du barbecue avec la dégustation des sardines grillées entre deux feuilles de laurier.

Que de souvenirs !

Notre Olivier a fait son Service Militaire en 1995 et 1996 chez les Chasseurs Alpins à Varces.

Il y a affiné sa personnalité au contact des réalités de la vie quotidienne dans un régiment où il s'est montré vraiment responsable dans ses missions, à la hauteur physiquement, mais aussi toujours solidaire de ses camarades en difficulté, qualités indispensables pour un militaire.

C'est ainsi qu'il a mérité sa CHOUCA, glorieux emblème des Chasseurs Alpins,et est sorti avec le grade de Maréchal des logis et … la fierté de son Papa.

TRANSMETTRE LE SOCIOCULTUREL DU MONDE ARABE

Un camarade d'Alcatel m'a dit qu'il était impressionné par mes succès et il a précisé que j'avais une façon particulière d'aborder les Clients et de traiter avec eux que l'on n'apprend pas dans les écoles de commerce.

Il m'a demandé si j'accepterais de rencontrer des responsables d'une école de commerce avec lesquels il avait travaillé.

Ma réponse étant un « oui, mais » car je ne voyais pas bien où il voulait en venir, c'est ainsi que je fus invité à déjeuner avec ces personnes.

Ils m'ont fait parler sur le monde arabe et mon camarade a insisté pour que je raconte le déroulement de mes contacts avec les Arabes, avant tout basé sur la connaissance et l'application de leur socioculturel.

A la fin de mes explications, ils se sont montrés particulièrement intéressés et m'ont proposé de venir faire des cours pour leurs élèves.

Je leur ai bien précisé que ce que je pourrais leur dire risquait de ne pas les intéresser, et que de plus je n'étais pas un conférencier de métier. Cela ne les a pas empêchés de me proposer de venir faire un essai et c'est ainsi que j'ai débuté cette nouvelle phase de ma vie.

Je crois beaucoup aux relations humaines mais aussi à l'importance des chocs psychologiques et des changements par rapport à la routine journalière.

Rien de tel pour susciter l'intérêt et j'allais m'y employer.C'est ainsi que j'ai d'abord préparé mon cours qui portait sur la connaissance de l'Arabe, de sa religion l'Islam, de son histoire, puis je passais à la préparation intellectuelle et matérielle d'une mission commercialedans un de ces pays.

La deuxième partie consistait dans la réalisation, allant du voyage au premier rendez-vous avec le Client, notamment au niveau du déroulement.

Puis étaient abordées la façon de préparer une offre commerciale et technique pour déboucher sur l'art des négociations et la signature souvent particulière du contrat.Les questions relatives à l'après-vente, à l'assistance technique, aux éventuels stagiaires, voire à la réception chez nous en France de notre Client étaient traitées.

Le cas d'une invitation au domicile du Client faisait partie du cours, car trop de maladresses culturelles pouvaient involontairement être commises, en particulier concernant l'épouse, avec des conséquences peut-être fâcheuses pour le bon déroulement des affaires.

Le tout faisait référence à du vécu, ce qui était de nature à capter l'attention de ces futurs commerciaux dans ces pays.

Voilà le cours présenté mais avec une préparation minutieuse et culturelle de la salle pour susciter l'étonnement dès l'entrée: cartes devant chaque étudiant, affiches et photos diverses placées sur les murs.

Parallèlement, au premier rang des tables étaient déposés des objets relatifs à la culture et expliqués durant le cours.

Je ne m'interdisais pas de faire le point sur tel ou tel événement touchant le monde arabe et les questions politiques mais aussi sur la religion, le port du voile ou l'évolution des mœurs.

Pour certaines de mes conférences, je terminais le cycle en les emmenant tous dans un restaurant marocain dont le propriétaire était originaire de Mazagan, la ville où je suis né.

Je m'arrangeais avec lui pour qu'il nous serve un menu qui me permettrait d'expliquer comment se déroulait une soirée et comment se comporter sans froisser notre hôte.

Ce qui m'a le plus conforté et encouragé à poursuivre, ce sont les réactions des élèves et surtout celles des étudiants de confession musulmane qui, à la fin des cours venaient me voir pour me remercier.

Pour eux, c'était la première fois où en France ils entendaient de tels propos sur leurs pays, leur manière de vivre et surtout sur leur religion.

Comme il m'arrivait de raconter l'histoire de mon Papa, lui un chrétien, qui avait fait construire une mosquée à Chemaïa au Maroc, j'ai eu la surprise de voir une jeune Marocaine dire :

« Cette belle histoire est absolument vraie et ma grand'mère me l'avait racontée en disant combien la population était fière et contente de cet événement ».

Comme il fallait les noter, je leur demandais de me faire un dossier avec le récit d'une mission commerciale dans un pays arabe, avec la promotion d'un produit de leur choix. Ils pouvaient naturellement utiliser le cours, des lectures, internet ou interroger des Anciens, des parents ou des amis bien au fait de ce qui se faisait ou pouvait se faire en accord avec la culture locale.

J'ai toujours apprécié le sérieux des travaux effectués mais également l'originalité de certains que je n'ai pas hésité à montrer à la Direction de l'école.

Et, c'est ainsi que s'est poursuivi ce type de cours tant la demande a été forte et ce, sans faire aucune publicité.

Parmi les écoles, je peux citer à Paris ou dans la région : Négocia, l'ESCP-EAP, l'Ecole Nationale Supérieure d'Arts et Métiers, l'EPSI et L'ESSEC mais aussi HEC.

En province, j'ai été invité par les écoles de commerce de Marseille, Montluçon, Bordeaux, Pau, Reims mais aussi NEGOCIA à Nantes et l'ESCA à Angers.

Je n'ai eu que deux problèmes de comportements à régler, à savoir d'abord la ponctualité avec des étudiants étrangers toujours à l'heure et leurs collègues français souvent en retard.

A la deuxième fois, je les ai prévenus que l'heure de début de cours passée, je fermais la porte de la classe à clé.

Le cours suivant, tout le monde était à l'heure !

Une autre fois, un étudiant est arrivé en retard sans s'excuser. Gardant sa casquette sur la tête, il est allé prendre sa place au dernier rang de l'amphi.

Ma réaction a consisté à m'arrêter de parler, à croiser mes bras et à le regarder fixement. Tout le monde s'est demandé ce qui se passait et voyant la direction de mon regard, ils ont tous regardé vers l'étudiant. Celui-ci a fini par lever la tête pour s'apercevoir qu'il était dans la ligne de mire de ses camarades et surtout de moi.

Il a tout de suite compris en retirant sa casquette et en s'excusant.

Ce qui est quelque peu navrant c'est que ce garçon, comme probablement certains autres, avait l'habitude de se comporter ainsi et sans véritable réaction de leurs professeurs.

En donnant ces cours, j'ai senti que le courant passait bien et, en même temps, je me faisais plaisir, ce qui est primordial dans la vie :Il faut se faire plaisir !

J'ai eu la chance d'avoir des retours dont voici quelques extraits :

<u>HEC MBA</u>: « ….Ce *cours extrêmement clair et structuré est très apprécié par nos participants. Ceux- ci reconnaissent unanimement l'expérience de M.Besson ainsi que ses remarquables qualités pédagogiques…. »*

« ….Mr Besson prend un réel plaisir à faire partager son expérience. Il mélange subtilement la stratégie et l'étude sur la culture du monde arabe. Ce cours est un réel passeport. Bravo ! Ce cours est à reconduire…. »

ESSEC: ***«…. Sachez que nos étudiants ont été enthousiasmés par votre intervention « L'une des meilleures sinon la meilleure conférence que nous ayons eue…. ».***

« ….Votre travail est d'un sérieux et d'une qualité irréprochable…. ».

NEGOCIA : ***«…. Les stagiaires ont été TRES satisfaits de votre intervention. Votre expérience professionnelle est particulièrement intéressante…. »***

ESSCA : ***« …. Monsieur Besson, de par sa grande connaissance de cette zone de marché, a toujours proposé un séminaire de haute qualité, alliant de forts apports théoriques et de nombreuses illustrations issues de sa longue expérience sur le terrain ….».***

DGA : **« ….***Je vous adresse mes très sincères remerciements pour la qualité de votre intervention qui a fait l'unanimité par son intérêt et son approche pragmatique…. ».*

DIVERS : ***« Monsieur Besson est captivant ; son expérience est très riche et il la transmet avec passion »***

« Grande qualité de l'intervenant ayant une grande connaissance du monde arabe. Profond respect pour ce grand Monsieur »

Ces quelques extraits sont là pour montrer que tout le monde a des choses à transmettre mais que pour atteindre ce but louable, il faut savoir « mériter » l'attention de son public et le captiver par le fond, ce qui n'exclut pas la forme.

Avoir la chance de pouvoir transmettre est un honneur et une marque de respect pour ceux qui nous écoutent.

Il nous faut à la fois gagner la bataille de la communication et se faire plaisir !Je suis vraiment heureux de constater que nos trois enfants qui ont à faire des cours d'Anglais pour Aline, utiliser des matériels de secours avec du savoir faire pour Bruno, ou des cours de Français avec une grande ouverture d'esprit pour Olivier, ont tous un même et louable souci :

Transmettre un savoir, des expériences vécues, le tout avec sérieux, conscience, originalité et souci d'accomplir une généreuse et bien noble mission au service des autres, particulièrement des jeunes.Quel bonheur !

Les vacances de Février en 1996 nous ont permis d'avoir toute la famille à Reberty pour naturellement skier mais aussi passer de joyeuses soirées avec jeux de cartes,master mind…pendant que du caramel se préparait avec une boite de lait concentré sucré que l'on faisait bouillir dans une casserole pendant près de deux heures.

Pas génial pour le régime mais délicieux !

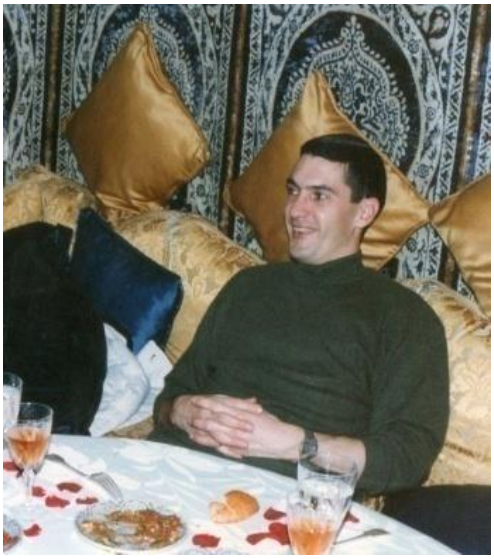
Comme le Maroc restait toujours gravé dans ma mémoire, j'ai voulu, après Françoise, que nos enfants puissent voir ce pays qui garde à jamais la moitié de notre cœur.

C'est ainsi que le 7 Avril, nous avons débarqué avec Pierre et Aline à Casablanca et rejoint en voiture Marrakech pour un mémorable dîner dans un Ryad, à savoir une ancienne maison, anonyme vue de l'extérieur, mais pleine de charme local à l'intérieur :

Une cour, avec en son centre une fontaine entourée de fleurs dont de splendides roses particulièrement odorantes.

Sur les côtés, des pièces dont l'une où nous allions dîner confortablement assis autour d'une table basse joliment décorée de pétales de roses.

Puis nous fut présenté un carrousel de tout ce que la gastronomie marocaine peut offrir.



Un vrai spectacle digne des mille et une nuits.

Il fallait voir les visages éblouis, d'Aline certes, mais plus expressif encore de Pierre qui partit dansun bon et franc éclat de rire exprimant une satisfaction qui faisait plaisir à voir.

Le lendemain, nous avons visité la ville en calèche, avec un petit déjeuner dans le mythique hôtel de la Mamounia, cher à Winston Churchill.

Puis ce fut une sorte de petit pèlerinage pour montrer les différents endroits où nous avions vécu.

Avec un final au Palais Jamaï à Fès qui jouit d'une vue exceptionnelle sur la vieille ville, pleine de l'histoire du Maroc.

Comme je connaissais le Directeur, je lui avais demandé un menu spécial dans lequel on sentirait toute la finesse marocaine et surtout de cette ville de Fès connue pour sa culture, son université et ses liens avec l'Andalousie d'hier.

Nous avons tout eu.

Un accueil traditionnel fait de lait d'amande et de dattes comme signe de bienvenue.

Et la participation d'un groupe musical qui nous a joué de la musique andalouse qui est, pour tout le monde arabe, ce que la musique classique est pour nous.

<u>Le 3 Septembre 1996, je suis venu voir Papa qui n'avait pu se déplacer pour assister à ma</u> remise de la Légion d'Honneur devant Maman, toute la famille et mes meilleurs amis. Je lui ai fait toucher cette belle médaille accrochée à ma veste, lui qui l'avait reçue bien avant moi en reconnaissance du travail remarquablefait durantplus de vingt ansau Maroc.

Quel grand moment !

Après de bien sympathiques vacances familiales de ski en Février à Reberty, le tour était venu pour Florence, Bruno et Olivier de faire leur voyage initiatique auMaroc.

Eux

aussi ont pu apprécier la particularité et la vie trépidante des médinas mais aussi la finesse des plats dégustés dans des lieux connus pour leur savoir faire culinaireou sur les bords des routes où les brochettes sont bien délicieuses.

En revenant en France, chacun a repris ses activités avec la tête pleine de souvenirs et les éléments pour mieux comprendre ce qui a été notre vie dans ce pays auquel tant de choses nous rattachent.

Comme je m'intéressais à la géopolitique où certains m'accordaient un certain savoir basé, là aussi, sur des expériences vécues, j'ai pu faire de telles conférences devant des assistances particulières.

Ainsi celles à l'école Polytechnique à Palaiseau et à l'Ecole Nationale Supérieure de l'Aéronautique à Toulouse, mais aussi à des organismes comme le Centre des Hautes Etudes de l'Armement,sans oublier des organisations privées comme le Rotary France.

C'était impressionnant, plus particulièrement à l'Ecole Polytechnique, de se retrouver seul sur une estrade, derrière un pupitre pour s'adresser dans un immense amphithéâtreà deux promotions d'élèves en grand uniforme, soit près de quatre cents personnes.

Le Général commandant l'Ecole et les professeurs étaient au premier rang.

A noter également que j'ai fait des conférences aux militaires sur une « approche socioculturelle des armées arabes » ou sur certains pays comme le Maroc, la Tunisie….

Elles se déroulaient soit à l'Ecole de Guerre, soit à Rueil à l'EMSOME (Ecole Militaire de Spécialisation de l'Outre Mer et de l'Etranger), anciennement CMIDOM à Versailles.

Assistaient à ces stages les Officiers Supérieurs français et étrangers mais aussi les futurs Attachés Militaires, coopérants, Officiers subalternes et Sous Officiers devant rejoindre leurs affectations dans les pays arabes ou pouvant être amenés à intervenir en cas de conflit dans cette zone.

A noter au passage que j'ai remis à l'EMSOME le vase du roi Béhanzin ramené du Bénin au moment de la conquête par notre aïeul le Général Dumas.

Cet objet rare, conservé chez nos parents sous le piano dans le salon, est maintenant exposé au musée des Troupes de Marine à Fréjus.

Maintenant, quand je fais un bilan personnel, je me suis lancéen fait dans ce domaine particulier de conférences diverses à des publics différents, mais sans avoir été préparé pour ce type d'intervention.

Je me suis pris au jeu en m'imposant un certain nombre de règles :

D'abord sur le fond en m'efforçant de savoir apporter quelque chose de sérieux à ceux qui sont venus m'écouter.

Ensuite, sur la forme et, pour cela,je me répète, il me fallait gagner la bataille de la communication.

Non seulement par mon originalité mais aussi par une somme de petits détails dont ma tenue qui devait toujours être exemplaire, ma diction toujours claire avec un effort sur l'articulation, la vitesse d'expression et mes comportements toujours en adéquation avec mes propos.

***Je voulais par là me faire comprendre certes, mais aussi, et je pèse mes mots, respecter et honorer mes auditoires*.**

J'ai eu la grande chance de connaître des expériences nombreuses et variées.Voilà pourquoi je me dois de savoir les communiquer avec tout mon enthousiasme et toute la foi qui m'anime.

Cela a été une surprise pour moi de constater, que cela soit sur les plans géopolitique ou culturel, le manque de connaissances de base de nombreux de nos étudiants sur le monde arabe en particulier.

Cela se traduisait souvent pour toute approche de ce monde par de simples réponses stéréotypées.

Les nouveaux media ont fait que le monde est devenu un petit village et méconnaître « l'autre » est une lacune que certains doivent absolument combler.

Il faut savoir maintenir le contact nécessaire pour dialoguer, échanger ou commercer avec « l'autre », voire combattre certaines dérives sectaires ou totalement utopiques.

Nous étions une famille heureuse où les enfants grandissaient en partageant leur temps entre les études qui entraient dans leur phase finale et les vacances.

En général, c'était l'île de Ré qui nous réunissait avec toujours ses traditions au Mouillage, à la plage ou en bateau sans oublier les promenades en bicyclettes dans les marais et les cornets de glaces, spécialité de la Martinière à Saint Martin où tous les parfums étaient proposés.

Dampmart était aussi toujours au programme avec les foins à couper, les fraises à ramasser dans le potager et les cerises à cueillir dans l'arbre près du portique.

N'oublions pas les vacances de Févier aux Menuires avec Anne,Sophie et les cousines de Chambéry.

La neige était là en abondance et le temps s'écoulait en séances magiques à skisans oublier les solides goûters et les traditionnelles parties de cartes.

En 1998, c'est avec Milène et Philippe Villemot que nous avons effectué un beau voyage dans l'île de Beauté qui porte bien son nom.

Nous en avons fait le tour en commençant par le train d'Ajaccio à Bastia où nous avons loué une voiture pour faire le reste. Merveilleux et sympathique voyage qui nous a permis de rendre une petite visite aux Daniel Thibaudin qui nous ont emmenés à Olmi-Cappella, le village de Clary où ils s'étaient mariés.

Non seulement nous avons pu apprécier la diversité des paysages de l'île, l'excellence de ce que nous avons mangé ou bu mais aussi l'extrême gentillesse des personnes rencontrées.

Avec Pierre, nous avions mis un pied en Corse mais nous ne savions pas encore que l'avenir allait nous amener à y mettre le deuxième avec Caty.

A Rambouillet, nous étions d'autant plus heureux que nous pouvions voir tout le monde dont nos quatre parents en bonne santé physique et morale.

La famille, ou plus précisément notre Tante Linette ,a grandement occupé notre esprit et nous a valu de nombreux voyages sur Denée près d'Angers où elle s'était retirée pour être à demeure afin de s'occuper de sa Maman qui était donc ma Grand'mère.

Après son décès et peut être l'âge aidant, notre pauvre Tante faisait un peu tout et n'importe quoi.

Comme Papa n'était pas en mesure de s'en occuper, j'ai pris sur moi de me charger de cette difficile mission car j'avais pour ma Tante des relations anciennes et peut être un peu privilégiées.

Elle était présente à Mazagan pour ma naissance, elle a été une correspondante pleine d'attentions quand j'étais pensionnaire au Lycée Michelet à Vanves et il régnait entre nous un chaud climat de connivence.

Il faut néanmoins rappeler qu'elle était une religieuse bénédictine et qu'elle avait prouvé dès le début de sa vie monacale l'étendue de ses nombreuses qualités.

Elle avait des idées et de la personnalité, et, pendant la guerre où il fallait se débrouiller pour nourrir la communauté, c'est elle qui s'en est chargé avec efficacité.

Au lendemain de la guerre, c'est également elle qui a su persuader sa hiérarchie de la création d'une entreprise d'utilisation du plastique pour faire vivre sa communauté.

Tante Linette était une religieuse certes mais aussi une femme d'action et j'oserais dire une « businesswoman ».

Mais les choses avaient changé et il fallait faire un point général de sa situation, car l'âge venant, elle avait perdu de sa lucidité et vivait dans son monde..

J'ai donc d'abord mis de l'ordre dans ses affaires, réglé ses dettes qui étaient nombreuses et provenaient d'achats pour le moins hasardeux ou parfois incohérents.

J'ai également énergiquement arrêté le pillage qu'une dame employée à faire le ménage opérait à l'insu de ma petite Tante.

Son mari devait être brocanteur et régulièrement, à chacun de nos passages, nous constations des disparitions.

Ayant eu vent d'une manipulation de meubles avec son mari, je lui ai téléphoné et, au bluff, je lui ai dit que le jour et à l'heure prévus, les gendarmes seraient là.

Cette dame s'est mise à paniquer, me jurant qu'elle était une honnête femme et que jamais elle ne se permettrait ce dont je l'accusais.

Il n'empêche que depuis cette épique communication téléphonique, à ma grande satisfaction, plus rien n'a disparu !

Je ne compte pas les nombreuses fois où nous avons dû aller voir tante Linette à Denée ou lui téléphoner car le problème qui se posait d'une manière urgente, c'était son maintien dans la cure qu'elle occupait dans le village.

En effet, la Mairie lui avait octroyé un bail à l'époque où elle avait délocalisé son entreprise d'utilisation de plastique de Vanves à Denée.

Cette décision, qui lui avait permis de se rapprocher de sa Maman bien âgée, avait surtout été bien accueillie localement car cela avait apporté du travail à beaucoup de personnes, d'où ce bail.

Les temps avaient changé et il fallait lui trouver un nouveau point de chute.

La faire venir à Paris pour loger dans l'appartement des parents ?

Maman était moyennement d'accord et Papa absolument pas.

Comme j'étais en contact étroit avec le Maire, ce dernier m'a dit un jour qu'il venait de mettre sa Maman dans une maison de retraite à Angers et qu'elle s'y plaisait fort bien.

Je lui ai immédiatement dit que cela pourrait être une solution pour ma Tante mais que malheureusement j'avais des doutes quant à l'acceptation de son dossier….

Et, c'est là que j'ai été aidé car le Maire m'a dit qu'il était le Président d'Administration de cette maison de retraite et qu'il était prêt à faire le nécessaire pour cette admission.

La solution était trouvée mais il fallait en convaincre ma petite tante et je ne me doutais pas des difficultés que j'allais rencontrer:

Nous avons fait de nombreux voyages à Denée avec d'interminables discussions, en présence du Maire ou en tête à tête, pour lui faire comprendre et admettre qu'elle devait accepter de partir pour cette nouvelle destination.

Ce n'était malheureusement pas une décision facile à prendre, mais il n'y avait pas de solution alternative.

Pas facile, ni pour moi, ni pour elle qui allait perdre tous ses repères.

Et m'est échu la très difficile mission de venir avec ma Françoise pour la chercher et la transporter vers sa nouvelle résidence, elle et la dame dont elle s'occupait, et, qu'on ne pouvait pas laisser seule.

Nous avons été très bien accueillis et nous avons pu assister à leur installation dans une belle chambre à deux lits.

J'aurais pu dire OUF, mission terminée, à la plus grande satisfaction de Papa qui m'a chaudement félicité pour quelque chose qui m'avait beaucoup coûté sur le plan strictement humain.

Papa continuait à vivre avec un courage émouvant sa cécité, et le fait de ne pas vraiment tout partager avec nous lui était très pénible.

Ne pas pouvoir voir ses petits- enfants étaitce qui lui manquait le plus.

Mais, au Mouillage, il demeurait toujours le juge arbitre des jeux d'Intervilles dans la prairie, parfaitement animés par Aline et réunissant petits-enfants etcousins.

Malheureusement le Grand Livre de la Vie est venu nous rappeler qu'il y avait des échéances humaines auxquelles nous ne pouvions pas échapper.

Le 1er Mars 1999, Papa nous quitta le premier et ce fut un moment vraiment douloureux pour nous tous car la mort n'avait pas frappé dans notre cercle familial depuis le décès de notre Lucile en 1942.

On sait ce qu'est la mort et son caractère inéluctablemais personne n'est prêt lorsqu'elle frappe à votre propre porte.

Nous avions vu Papa la veille et il devait sentir sa fin proche puisqu'au moment où nous allions partir, il m'a pris la main pour l'embrasser, geste que je ne lui avais jamais vu faire à aucun de ses enfants, et m'a recommandé de veiller tout particulièrement sur l'unité de la famille.

J'étais bouleversé !

Le lendemain matin Yves a pu lui parler au téléphone puis Hélène a commencé à s'occuper de lui et c'est à ce moment qu'il a rendu son dernier soupir, munides sacrements de l'église.

Il n'était plus là physiquement mais la vie devait continuer et, c'est ainsi que chacun a repris ses activités en restant toujours très proche de Maman.

Une messe a eu lieu dans l'église de la Salpétrière.

Nousy étions tous, avec nos cousines et cousins qui avaient été merveilleux de gentillesse pour lui et Maman qu'ils venaient régulièrement visiter.

J'ai du dire quelques mots mais ce fut un moment très-très dur de dire, au nom de tous, un adieu d'abord pour son Papa mais aussi pour cet homme qui nous a tous marqués et qui a rempli sa vie avec autant de dignité et de courage.

Ses obsèques ont eu lieu quelques jours après dans l'église de La Couarde et il repose au cimetière à côté de Lucile.

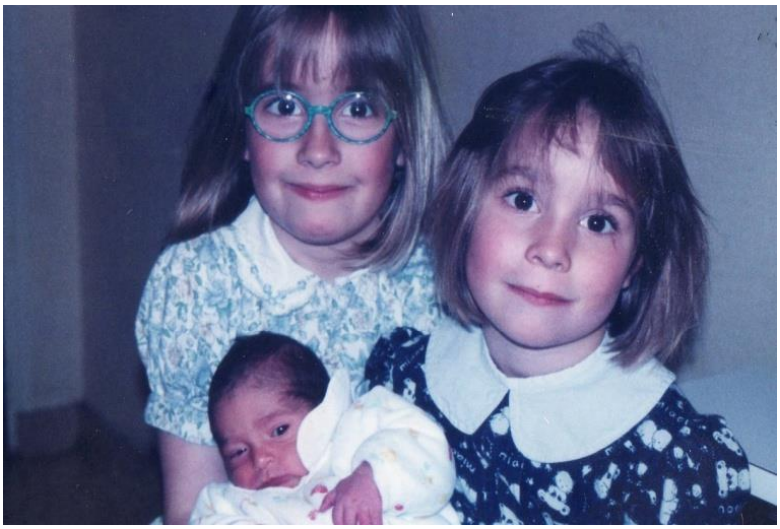
C'était mon Papa

Tu resteras pour nous tous un exemple.

Et notre Sabine de me dire :

« Oncle François, c'est maintenant toi le patriarche ».

Après la grande tristesse, la joie est revenue le 19 Avril 1999 avec le faire- part de Coralie et d'Emilie qui nous annonçaitla naissance de leur petite sœur,Marine.



Y'a-t-il un plus grand bonheur sur terre que l'arrivée d'une telle princesse après les quatre autres qui l'ont précédée ?

Y'a-t-il plus grande émotion que de voir ce petit enfant dans les bras de son arrière-grand'mère et de sa tante Nono venues exprès à Chambéry pour la circonstance ?

Début Mai, nous sommes partis faire un voyage touristique d'une semaine au Maroc avec le circuit tradirionnel des villes impériales Rabat, Mecknès, Fès, Marrackech avec nos bonsamis Christian et Perrine Reymond.

Nous avons fait une halte mémorable, en lisière du Sahara. Nous avions pu trouver au sud de la ville d'Erfoud, une auberge à Derkaoua, restée dans le plus pure style local.

Notre dînernous fit apprécier de délicieuses spécialités locales, sous une vision unique de la voûte céleste constellée d'étoiles.Quelle beauté ! Quelle pureté !

Nous nous sommes couchés tôt car à 5 heures du matin, nous étions réveillés par le maître des lieux qui nous a emmenés dans son 4x4 à près d'une demi-heure de son établissement pour nous déposer au pied des premières dunes du désert.

Nous nous sommes un peu égayés.Il y régnait un silence total, ce qui rendaitperceptible le moindre petit bruit. Progressivement le jour arrivait, et ce qui nous entourait prenait forme. Puis, comme dans un théâtre, sa Majesté le Soleil apparut et ce fut un embrasement général et magnifique qui s'offrait à nos yeux ébahis.

C'est en Août 1999 que notre Bruno est parti avec Secouristes Sans Frontières porter secours en Turquie suite à un tremblement de terre.

Même mission juste après, en Septembre, mais cette fois- ci à Taïwan.

Notre grand fait vraiment de merveilleuses actions pour venir au secours des autres, avec un grand professionnalisme, mais aussi avec toujours une grande générosité qui l'honore et qui fait la fierté de ses parents.

Cette année fut celle de la venue de Pierre, Aline et leurs filles à Rambouillet.

Anne et Sophie allaient en classe à l'école Saint Hubert, à côté de la maison. Pierre, basé à Melun, revenait chaque week-end. En mission à Tahiti pendant plusieurs semaines, Aline et lui correspondaient grâce à des messages internet sur un ordinateur gentiment mis à disposition chez des amis. A cette époque, les ordinateurs étaient encore rares.

Tout le monde trouva ses marques et ce fut un très grand bonheur de les avoir.

VERS DE NOUVEAUX HORIZONS

Alcatel était toujours dans mes préoccupations après les contrats Yémen et Qatar.

J'ai en effet été prié d'assister à une séance de travail présidée par le Directeur Général avec la présence des chefs commerciaux.

Dès le début de la séance, il s'est adressé à moi en ces termes :

- **« Monsieur Besson, vous vous êtes illustré dans deux importants contrats en suivant, m'a-t-on dit, une méthodologie qui a vraiment fait ses preuves.**
  Si je vous en donnais les moyens, pensez-vous que votre méthode soit adaptable à d'autres pays ?
- **Monsieur le Directeur, lui répondis-je, je ne m'avancerai pas trop sur la Chine dont je ne connais pas vraiment la culture mais pour les autres pays, je pense que cela peut s'étudier.**
- **Comment verriez-vous cette approche et de quoi auriez-vous besoin si je vous donnais carte blanche ?**
- **Monsieur le Directeur, j'aurais besoin de commerciaux linguistes que je me charge de former sur le monde de la Défense et d'une photocopieuse couleurs (rarissime à l'époque).**
- **Je mets dès maintenant à votre disposition un hispanisant et un ingénieur commercial parlant le Portugais et mettez-vous au travail ».**

Et c'est ainsi que je me suis lancé dans cette nouvelle aventure.

J'ai donc formé cette cellule au monde militaire et à sa culture, puis nous avons ciblé un certain nombre de pays en cherchant, compte tenu de leurs situations internes et régionales, les besoins qu'il serait opportun de leur proposer.
Cela devait passer par une très bonne connaissance des pays concernés et des rencontres avec des spécialistes de la Défense, des Affaires Etrangères mais également des banques sans oublier les medias.
Nous avons ensuite préparé une présentation faisant appel aux dernières possibilités de l'informatique et montrant, avec des exemples très concrets, les différents réseaux pour lesquels nous voulions exposer notre savoir faire.

Il nous fallait là aussi gagner l'indispensable bataille de la communication en allant frapper aux bonnes portes, et c'est pourquoi nous avons sollicité l'aide de nos Ambassades pour nous faire avoir les réunions les plus adaptées avec les autorités locales.
Les pays ciblés étaient en Amérique Latine, la Colombie, le Pérou, le Brésil et le Chili.

En Asie, nous avons privilégié la Malaisie, les Philippines et le Cambodge.
Nous étions fin prêts après avoir répété pour ne rien laisser au hasard et nous voilà partis pour la Colombie, via le Venezuela.
A Caracas, nous avons été accueillis par le représentant d'Alcatel qui nous a informés de notre programme qui commençait par une visite à l'Ambassadeur de France.
Nous avons été invités à déjeuner à la Résidence en la présence de l'Attaché Militaire.
Nous avons eu un point particulier de la situation et surtout reçu les informations sur les autorités militaires que nous devions rencontrer et à qui l'Ambassade avait demandé de nous recevoir.
L'Attaché Militaire, que j'avais connu par le passé, m'a dit qu'il nous accompagnerait.
Le passage par l'Ambassade était très important dans mon approche car cela nous crédibilisait auprès des autorités locales.
Nous avons donc pu aller à nos rendez-vous, faire nos présentations personnalisées en espagnol et laisser un dossier de notre intervention, là aussi en espagnol.
En tant que chef de la délégation, j'avais préparé introduction et conclusion dans cette langue….que je n'avais jamais étudiée !
Tout s'est donc parfaitement déroulé et des contacts ont été pris pour la suite des événements.
J'ai été touché par les marques de réelle sympathie des Colombiens pour la France et souvent la principale référence était que pour eux, notre pays était celui des Droits de l'Homme.
A noter que ce que nous avons pu voir de la Colombie nous a beaucoup plu du fait de sa verdure et de ses paysages accueillants, tout du moins de ce que nous avons vu de l'avion et….de ses pierres précieuses dont les émeraudes qui nous sont proposées un peu partout mais plus particulièrement naturellement chez les bijoutiers.
Caracas, la capitale, est une très grande ville mais une certaine nervosité y était palpable.
Nous promenant dans une grande rue, nous avons entendu les sirènes hurlantes d'une voiture de police qui s'est brusquement arrêtée devant nous.
Trois policiers, révolver au poing, en sont descendus et ont plaqué au sol une personne qui se trouvait à une dizaine de mètres de nous.Nous avons prudemment changé de trottoir, mais ce genre d'intervention musclée est fréquent car les forces de l'ordre ont à lutter quotidiennement contre les trafiquants de drogue qui ont un certain succès dans ce pays grand producteur et où il y a beaucoup de pauvreté.

Notre deuxième escale était le Pérou et sa capitale, Lima.

Là aussi, accueil par le représentant local d'Alcatel qui nous a emmenés à notre hôtel où une lettre de l'Attaché Militaire français m'attendait avec une invitation à nous rendre à l'Ambassade le lendemain matin.
C'est ce que nous avons pu faire et nous avons reçu un même accueil encourageant de l'Ambassadeur qui se félicitait de voir une grande entreprise française venir au Pérou qui, comme beaucoup d'autres pays voisins, était une chasse gardée du commerce américain.
L'Attaché Militaire nous avait concocté une série de visites auprès de toutes les autorités civiles et militaires qui pouvaient avoir des besoins en réseaux de télécommunication de sécurité.
Nos présentations étaient au point et l'accueil qui nous a été réservé nous montrait la justesse de nos analyses et de notre approche.
Invité à déjeuner chez une haute autorité, j'ai eu à faire connaissance avec un plat dont raffolent les Péruviens, à savoir une salade fraiche avec des morceaux crus de poulpes….
Et notre hôte d'insister sur la valeur gustative de ce mets qui….ne m'enchantait guère.
En essayant de ne rien laisser paraître et, « en pensant à la France que je représentais », j'ai commencé et…fini mon assiette !
A noter qu'il y avait au dessert de délicieuses fraises.
Le représentant d'Alcatel, à qui j'avais dit au cours d'une conversation que j'avais joué au tennis et que j'aimais beaucoup ce sport, m'a invité à échanger quelques balles avec lui au tennis club qui se trouvait juste à côté de la mer ou plus précisément de l'Océan Pacifique.
C'est cette vue qui m'a le plus impressionné.
Ainsi je pouvais dire que j'avais connu les principaux océans de la planète.
Nous avons pu bénéficier d'un peu de temps pour voir et apprécier la variété et la qualité de l'artisanat local où la laine de lama, douce et chaude, était particulièrement présente.
Mais, parmi les musées, très riches pour la plupart, il faut mentionner celui de l'or qui est très impressionnant, tant par la quantité que par les objets exposés.
Dommage cependant que toute cette richesse ne soit pas bien mise en valeur.
On comprend mieux ce qui a attiré les Espagnols et …. tout l'or qu'ils ont ramené.
La ville est dominée par la cathédrale qui n'est pas loin du Palais Présidentiel où la garde et sa relève sont un spectacle qui rappelle certaines de nos bandes dessinées sur les républiques sud américaines.
En dehors de notre mission Alcatel qui était naturellement prioritaire sur toute autre activité, j'ai néanmoins eu un grand regret, c'est de ne pas avoir eu ni le temps, ni l'occasion d'aller faire l'excursion du Machu Pichu et réfléchir sur cette fabuleuse civilisation.
Je me suis alors promis de revenir avec ma Françoise pour visiter cet autre trésor de l'humanité.

Notre séjour prenant fin, nous nous sommes retrouvés à l'aéroport où l'on nous a dit que notre vaccin contre la fièvre jaune n'était plus valable mais…que si nous donnions un billet au douanier….il nous mettrait le tampon qui allait bien.

NO COMMENT…..

CERTIFICADO INTERNACIONAL DE VACUNACIÓN O REVACUNACIÓN CONTRA LA FIEBRE AMARILLA
INTERNATIONAL CERTIFICATE OF VACCINATION OR REVACCINATION AGAINST YELLOW FEVER
CERTIFICAT INTERNATIONAL DE VACCINATIOON OU DE REVACCINATION CONTRE LA FIÈVRE JAUNE

Certifícase que / This is to certify that / Je soussigné(e) certifie que: Besson François — nacido(a) el / date of birth / né(e) le: 17.3.37

cuya firma aparece a continuación / whose signature follows / dont la signature suit — sexo / sex / sexe: M

ha sido vacunado(a) o revacunado(a) contra la fiebre amarilla en la fecha indicada.
has on the date indicated been vaccinated or revaccinated against yellow fever.
a été vacciné(e) ou revacciné(e) contre la fièvre jaune à la date indiquée.

Fecha / Date	Firma y título profesional del vacunador / Signature and professional status of vaccinator / Signature et titre du vaccinateur	Fabricante de la vacuna y número de lote / Manufacturer and batch no. of vaccine / Fabricant du vaccin et n° du lot	Sello oficial del centro de vacunación / Official stamp of vaccinating centre / Cachet officiel du centre de vaccination
	INSTITUTO NACIONAL DE SALUD DEL NIÑO CENTRO VACUNA INTERNACIONAL LIMA — PERU	64/25	MINISTERIO DE SALUD Centro de Vacunación Internacional INSTITUTO NACIONAL DE SALUD DEL NIÑO
	Enf. S.P. CARMELA ORELLANA LA TORRE Reg. 12415		
2			

Et, nous avons, bien malgré nous, obtempéré.
Adieu Lima et le Pérou et en route vers le Brésil et Rio, notre première étape dans cet immense pays.
Pendant ce vol de traversée de l'Amérique Latine, j'ai été content car en survolant la Bolivie nous avons pu voir le fameux lac Titicaca qui est immense.
Tout en continuant notre voyage, nous avons survolé ces vastes forêts et, malheureusement, constaté au travers de nos hublots de multiples surfaces sauvagement déboisées par l'action de l'homme.
Nous avions aussi en tête que notre entreprise avait perdu un très important contrat au Brésil, uniquement à cause de certaines maladresses et indiscrétions téléphoniques, habilement exploitées par nos concurrents américains toujours à l'écoute...

On ne le dira jamais assez, tout commerce en général, mais le commerce international en particulier, doit faire l'objet d'une protection certaine.

Quelle chance exceptionnelle en effet que de pouvoir se procurer le maximum d'informations sur la concurrence et plus précisément sur ses prix.
Sans vraiment l'avouer, c'est dans la tête de tout commerçant, principalement de matériels sensibles et de haute valeur.

Arrivée à Rio sans encombre et installation à notre hôtel à Copacabana sur la corniche.
Comme c'était le week-end, nous en avons profité pour plaisamment meubler notre temps libre en nous rappelant la même consigne, valable pour tous les pays de notre itinéraire, à savoir rester en centre ville ou dans les lieux touristiques traditionnels, ne jamais être seul et ne présenter aucun signe d'une quelconque valeur comme bijoux, montres….
Un bain dans l'Atlantique a été apprécié mais ce que nous avons le plus remarqué, ce sont les filles qui sont de toute beauté et qui font ce qu'il faut pour qu'on les remarque.
En fait, nous avons mieux compris, le lendemain Dimanche où la corniche est exclusivement réservée aux piétons.
En effet, c'est une véritable foule qui fait son jogging ou de la musculation, montrant par là l'importance de la culture du corps et de sa beauté. Il faut le faire admirer.

Nous avons également profité du repos dominical pour monter au Corcovado avec la statue du Christ Rédempteur.

A plus de sept cent mètres, il domine la ville et la vue du site est tout à fait merveilleuse avec cette splendide baie et en face le fameux Pain de Sucre en haut duquel nous avons également pu monter.

A Rio même, nous avons eu des présentations à faire, en particulier à la police, mais le plus important restait à venir.
En effet, nous avons repris l'avion pour aller à Brasilia qui se veut être la capitale politique du pays.
C'est une ville gigantesque avec des constructions un peu futuristes, à l'époque, encore pratiquement neuve mais manifestement sous exploitée.
Nous avons pu y faire nos habituelles démonstrations qui ont été suivies avec intérêt si l'on se réfère aux nombreuses questions posées.

Côté typique, ce sont ces restaurants où sont disposées de grandes et longues tables en plusieurs rangées.
Tout le monde s'installe à l'endroit choisi,sans se soucier des voisins et attend des serveurs qui n'arrêtent pas de circuler dans les rangées en portant des broches sur lesquelles se trouvent de grosses pièces de bœuf.
Arrivés devant vous, ils coupent le morceau que vous voulez et le déposent dans votre assiette.
Ce manège peut durer autant que souhaité avec la même viande, voire d'autres, sans oublier douceurs et surtout une grande variété de fruits tropicaux.
Vraiment, à la fin, vous êtes plus que rassasiés et vous passez un bien agréable moment où tout le monde peut se parler, compte tenu de la disposition des tables.

Les Brésiliens sont vraiment très sympathiques.

Après un transit par Rio, nous sommes passés par la très grande ville de Sao Paulo où nous avons pu avoir de bons contacts et faire notre présentation pour laquelle nous étions devenus de vrais opérationnels.
Retour bref à Rio pour prendre l'avion d'Air France à destination du Chili et de sa capitale Santiago.
Lorsque le commandant de bord a appris qu'il avait trois Français à bord, il nous a offert deux faveurs.
La première en inclinant l'appareil pour que l'on puisse mieux admirer l'Aconcagua couvert de neige et qui culmine à environ 7.000 mètres d'altitude.
La deuxième en me permettant de venir dans le poste de pilotage pour la descente sur Santiago qui est très particulière car la ville est en bordure de l'océan et immédiatement adossée à ces belles montagnes aux altitudes impressionnantes.
Cela implique donc une descente comme lorsque l'on descend un escalier, par paliers.
Le spectacle est magnifique et la descente impressionnante.

A Santiago, nous avons eu de nombreux contacts à des niveaux élevés grâce à l'obligeance de l'Ambassadeur et plus particulièrement de l'Attaché Militaire.
A l'issue de nos présentations, j'ai été reçu par le Chef d'Etat-major qui m'a offert un souvenir d'artisanat local puis nous avons été conviés à un dîner avec des Officiers Supérieurs des trois Armes.
Santiago est une grande ville où l'empreinte espagnole est perceptible comme dans les autres pays où nous nous sommes arrêtés, à l'exception du Brésil qui lui, est fondamentalement de culture portugaise.
On nous avait organisé un voyage jusqu'à la ville mythique, à mes yeux, de Valparaiso.
La campagne traversée est agréable à voir et nous avons pu constater de vastes étendues de vignobles donnant d'excellents vins que nous avons su apprécier.
L'arrivée sur Valparaiso est belle car nous arrivons sur les hauteurs qui dominent la ville et l'Océan Pacifique.
En regardant ce vaste panorama, je pensais à l'histoire et à tous ces navigateurs qui, partis d'Europe, se sont lancés avec les faibles moyens de l'époque dans des aventures d'où nombreux ne sont jamais revenus.
Pour les autres, ce furent des découvertes de pays, d'hommes, de civilisations mais aussi de richesses multiples qu'ils ont pu ramener, ce qui justifiait alors d'autres expéditions, toujours plus hardies et toujours aussi lucratives.

Notre retour s'est fait avecun arrêt dans la très grande ville de Sao Paulo où nous avons fait des rencontres intéressantes pour nos éventuelles affaires à venir.
Un dernier saut de puce nous a permis de survoler l'Argentine et la capitale de Buenos Aires avec le large estuaire du Rio de la Plata.
Avant de quitter la région par le vol régulier d'Air France, je me dois de mentionner la découverte par nos sens du Caipirin ou du Pisco Sour, deux délicieuses boissons à base de rhum qui expliquent la bonne ambiance qui nous a animés durant tout notre périple sud-américain…
En atteignant les côtes de France au lever du jour, nous avons survolé notre chère Ile de Ré puis commencé notre descente vers Roissy et le retour « at home », car j'avais un énorme besoin de retrouver les miens qui étaient dans mon cœur durant tout ce périple que j'aurais tant voulu leur faire partager.
Pour moi, il est important de transmettre cette volonté de profiter ou de susciter tel ou tel événement pour s'ouvrir,s'enrichir en expériences toujours positives pour l'affermissement des personnalités et l'avenir.

La chance fait partie de la vie mais, parfois, il ne faut pas hésiter à aller la provoquer !

Grâce à Dieu, toute la maisonnée avait passé cette absence avec l'attention bienveillante et toujours souriantede ma Françoise qui, comme d'habitude, a su gérer ce type de situation.
Voilà pourquoi je partais rassuré car elle était là, sereine, présente et opérationnelle comme à chacune de mes opérations ou aventures.
Ainsi je pouvais en permanence être à la recherche d'idées nouvelles, d'initiatives en tous genres pour aller plus loin et améliorer l'existant, quitte à bousculer des léthargies ou des oppositions de principe à tout ce qui était nouveau.

***Avoir confiance en soi, croire en ce que l'on fait, car on l'a réfléchi et pensé*.**

Là est la clé de la vie, surtout si l'on se sait compris et non pas jugé par sa femme, l'être le plus aimé et chéri.

En 1999 nous avons aussi pu faire un bien agréable voyage enAutriche avec nos bons amis Perrine et Christian Reymond.

Des sites magnifiques en plaine comme dans ces montagnes d'unegrande beauté. Des villes d'art et pleines d'histoire que nous nous plaisions à visiter.

Si nos épouses restaient sérieuses et studieuses au gré des visites, il faut dire qu'il arrivait que les maris se « perdent » et qu'ils soient retrouvés en train de boire une bonne bière…

La vie familiale allait traverser un moment difficile et bien triste avec le décès du Papa de ma Françoise.
Il voulait « voir l'an 2000 » et ce fut comme il l'avait souhaité, le 1er Janvier de ce nouveau millénaire.

C'était un homme aux solides convictions et nous connaissions tous sa forte et originale personnalité qui a marqué bon nombre parmi nous tous.
En fait, on ne pouvait le comprendre qu'au travers de la notion du Pater Familias ou du chef de clan qu'il se voulait personnifier.
En même temps sévère ou autoritaire, voire colérique,mais toujours aussi attentionné pour les autres et plus particulièrement ses enfants et sa femme, si délicieuse, si naturellement sereine et garante du calme familial.

C'était mon beau-père.

Je me dois d'associer la sœur ainée de Françoise, Brigitte communément appelée Biquette, qui a été d'une grande aide pour ses parents vieillissants.

Rambouillet devenait notre vraie terre d'adoption d'où nous nous évadions à chaque vacance scolaire pour aller marcher avec nos petites-filles dans ces belles montagnes de France.
Autre promenade avec Olivier dans les Cévennes où nous avons eu de grosses difficultés à trouver- sans GPS, inexistant à l'époque- une maison d'hôtes isolée tout au bout d'une route perdue.
La proximité d'une rivière nous a permis d'excellentes baignades, et, l'originalité du gite consistait pour prendre notre apéritif,un pastis, à allerdirectement chercher l'eau toute fraiche à une petite source au fond du jardin.
Nous avons également marché avec Anne, Coralie et Olivier dans le parc régional du Pilat et nous avons surtout parcouru tout un circuit entre différents arbres de belle hauteur.
Aucune défaillance pour les ponts suspendus, tyroliennes ou autres activités mais il fallait quand même le faire…

Aussi à l'issue, était prévue la phase restauration où Olivier a étonné sa nièce en lui montrant comment porter une bouteille pleine d'eau en équilibre sur sa tête….ou en jetant un grain de raisin en l'air pour le faire atterrir directement dans sa bouche sans qu'il ne tombe par terre…
Il ne manquait qu'Emilie pour aller faire de la marche en montagne avec nous.
Eh bien, ce fut chose faite à Méribel où nous avons bien et durement marché, surtout pour les petites jambes de notrepetite-fille.

Elle a serré les dents mais elle a tenu, et en arrivant au sommet où nous avions vue sur les autres versants, elle a dit: « C'est difficile, mais que c'est beau ! »
Je me dois de relater un évènement survenu lors d'une marche avec Olivier.

En effet, après une difficile montée, nous sommes arrivés à un refuge-auberge pour goûter tout en admirant le panorama.
A un moment, Olivier a brusquement sursauté avec un cri d'une telle intensité que l'aubergiste est sorti….un grand couteau à la main !
Que s'était-il passé ?
Tout simplement une inoffensive araignée qui avait parcouru la table devant lui…
L'aubergiste est reparti en haussant les épaules et ce fut un moment d'hilarité où Emilie n'en pouvait plus.

Concernant Alcatel et l'application de la méthodologie approuvée par la hiérarchie, notre programme, après l'Amérique Latine, comprenait un volet asiatique que nous avons méticuleusement préparé avec une jeune stagiaire qui m'accompagnait pour la circonstance.

C'est ainsi que nous avons rencontré les spécialistes des différents ministères ou d'anciens commerciaux qui ont eu à travailler dans ces pays et enregistré le maximum d'informations parues dans les media et concernant la Malaisie, le Cambodge et les Philippines, nos futurs objectifs.

Je ne connaissais pas encore Kuala Lumpur, la capitale de la Malaisie.
Nous avons pu y faire nos présentations personnalisées aux représentants des forces de sécurité.
J'ai même, imitant en cela ce que j'avais fait à chacune de nos précédentes fois, prononcé quelques mots d'amitié en malais grâce à l'aide de notre représentant local qui m'avait préparé à cet exercice de pure phonétique…
Cela m'a valu de chauds applaudissements, non pas pour ce que je venais de dire avec forcément un accent catastrophique, mais pour l'effort que j'avais fait pour aller vers eux au travers de leur culture.
Ils m'ont fait remarquer que les Occidentaux qui venaient les voir parlaient toujours en Anglais et que ce que je venais de faire les avait beaucoup touchés.

Compte tenu du peu de temps dont nous disposions, nous avons naturellement fait une visite de courtoisie à notre représentant diplomatique qui nous a félicités de notre

initiative car il était obligé de remarquerle peu d'agressivité des industriels français dans le pays, laissant le terrain libre aux Anglos Saxons et aux Australiens.

En parcourant la ville, nous avons pu constater l'importance de la religion musulmane, mais sous une forme plus libérale.

Les jeunes filles qui vont à leur école avec la tête recouverte du foulard prennent le même bus que les garçons et cette mixité est vraiment partout bien visible.

De Kuala Lumpur, nous sommes allés au Cambodge via Djakarta, le pays d'Asie qui comprend la plus importante communauté musulmane.

A Phnom Penh, la capitale où subsistent les marques de la colonisation française, on perçoit un climat de calme sérénité qui est trompeur car ce pays sort de la dictature d'un régime communiste d'inspiration maoïste qui a entraîné des milliers de morts.

Nous avons pu y faire notre présentation aux autorités locales et, là aussi, notre Ambassadeur était vraiment heureux de nous recevoir, déplorantle manque de présence d'industriels français, laissant ainsi le terrain libre aux Australiens qui sont très présents.

Il y a au Cambodge un besoin de la France et notre langue est encore pratiquée au niveau des élites.

Pour nous honorer, nos hôtes nous ont invités à déjeuner dans un restaurant, au bord du mythique Mékong, ce fleuve de plus de 4.000 kilomètres que ceux qui ont fait la guerre d'Indochine ont bien connu.

Je me dois de citer une petite anecdote au sujet de ce qui a suivi la fin de notre sympathique déjeuner.

En effet, nos amis cambodgiens nous ont emmenés pour bien terminer cet agréable moment dans un établissement qui, de l'extérieur, ressemblait à un café.

Lorsque nous sommes entrés, il y avait bien un bar sur la droite mais au milieu, un cube de verre dans lequel se tenaient une demi-douzaine de jeunes femmes, chacune d'entre elles portant un numéro.

Le chef cambodgien nous a dit de choisir un numéro, ce que j'ai fait avec ma jeune stagiaire.

Les filles correspondant au numéro choisi sont alors venues pour nous inviter à les suivre dans une grande pièce voisine.

Sur une longue travée étaient disposées des couches recouvertes de nattes et isolées par un rideau qui pouvait être tiré…

Je commençais à me poser des questions sur la suite des événements et surtout concernant ma jeune stagiaire dont j'avais la responsabilité.

Sans nous donner le temps de trop réfléchir, nos filles ont tiré le rideau pour nous isoler et mis à l'aise avec nos vêtements.
Et là, surprise, nous avons eu droit à près de deux heures de massage en tous genres.
Au début, et elle devait le sentir, j'étais plutôt contracté, puis petit à petit je me suis senti à l'aise alors qu'elle me piétinait le dos ou me faisait des massages en profondeur, et une chose incroyable est arrivée, alors qu'elle poursuivait son travail avec une ardeur soutenue…je me suis endormi !
Nous avons pu discuter avec elles en fin de séance et elles nous ont expliqué qu'elles avaient appris ce que je pourrais appeler un art dans une école spéciale et que ce qu'elles faisaient était très recherché par tous les Cambodgiens.
Enfin, quel après midi et quelle expérience très culturelle à rajouter dans les moments insolites de ma vie !
Une autre aventure dont je ne suis pas fier et qui m'a troublé, ce fut lorsque j'ai voulu aller voir un Client potentiel.
Comme je ne trouvais pas de taxi, j'ai pris un pousse-pousse qui attendait avec d'autres devant l'hôtel.

Et me voilà bien installé comme dans les aventures de TINTIN mais, tout de suite, je me suis senti mal à l'aise. Jen'étais pas un personnage de bande dessinée, mais moi, j'étais tiré par un homme plutôt malingre etqui cherchait ainsi à gagner quelque argent pour survivre. Arrivés à destination, le pousse-pousse m'a demandé s'il devait m'attendre.
J'ai décliné son offre et je l'ai payé pour sa course en dépassant la somme demandée, ce qui m'a attiré bien des remerciements mais….j'avais quand même honte de moi, bien que ce mode de locomotion fasse partie de la culture de bon nombre de ces pays asiatiques.

Notre mission au Cambodge prenait fin et nous voilà partis pour Manille, la capitale des Philippines.
Voyage qui nous a fait faire une halte à Bornéo, île sur laquelle j'avais lu beaucoup de bandes dessinées durant mon enfance.
Arrivés à notre destination finale, nous avons trouvé un aéroport trépident d'activité avec une foule de gens allant dans tous les sens.Nous avons alors rejoint notre hôtel après avoir été accueillis par le représentant local d'Alcatel.
Sur la route de l'aéroport, nous avons longé une série de bidonvilles qui contrastaient avec la richesse du centre ville où de magnifiques hôtels et immeubles de grand standing bordaient de larges avenues pourvues de multiples commerces bien achalandés.

Nous avons fait nos visites habituelles à notre représentation diplomatique qui nous a encouragés dans notre démarche et nous a introduits auprès des autorités civiles et militaires pour que l'on puisse passer notre message, planter une autre petite graine qu'il faudra suivre pour qu'elle grandisse et débouche sur des possibilités d'affaires.
Nous sommes revenus avec une première escale à Hong Kong où la piste d'atterrissage était entre des rangées proches d'immeubles où les gens étaient à leur balcon et vivaient comme si ce voisinage ne leur posait pas de problème d'existence.
D'ailleurs, les pilotes devaient obligatoirement avoir une habilitation spéciale pour de tels atterrissages.Puis en une nuit de vol, nous avons atteint Amsterdam, changé d'avion pour finir par Paris et ce fut la joie de retrouver les miens en bonne forme à Rambouillet.
A noter que différentes affaires m'ont notamment amené à aller à Vienne, Londres, Oslo, Francfort, Milan, Zurich….

Si l'année 2.000avait débuté tristement, elle allait cependant connaître un événement familial plus heureux et d'importance, à savoir comment fêter dignement les soixante ans de ma Françoise.
L'idée nous est venue de le faire les 17 et 18 Aoûtde l'an 2000 chez Monsieur
et Madame Rossi qui pouvaient tous nous accueillir chez eux à Paquier,
près de Grenoble.

Pourquoi ce choix qui peut paraître curieux?
Parceque nous les connaissions bien et que nous apprécions la qualité des séjours chez eux, mais aussi la beauté et la tranquillité des paysages.
En plus, voir des gens partir de rien en faisant l'acquisition d'un vieux château en ruines, travailler durement en famille pour le restaurer et en faire une magnifique maison d'hôtes, voilà une belle entreprise parfaitement menée à bien et dont ils pouvaient être fiers.
C'est à nous d'en tirer un enseignement pour la vie, à savoir :

« *Il faut avoir des idées, grandes ou petites, mais bien les analyser quant à leur faisabilité, avec quels moyens pour les réaliser et les transformer en projet : c'est toujours particulièrement stimulant et un motif de fierté pour celui ou celle qui en est à l'origine».*

Tout le monde s'est donc préparé dans une ambiance de complot familial :
En dehors de Pierre qui malheureusement n'avait pu se libérer, Aline et ses filles mais aussi Bruno et ses femmes sans oublier Olivier qui était avec nous au Mouillage, ont échangé des « messages secrets » pour monter l'affaire.
Pour notre part, nous avons quitté l'île de Ré avec Olivier pour aller marcher dans les Pyrénées et faire un détour avec comme destination « déclarée » Chambéry pour revoir les Bruno, mais en passant chez les Rossi, pour que le trajet ne soit pas trop long…
En cours de route, nous nous sommes arrêtés dans une maison d'hôtes dans le Lot. Françoise a été surprise de me voir téléphoner à Madame Rossi, mais sans plus…

Et ce futle grand jour :

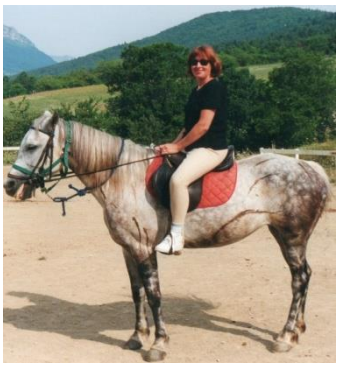
Aline et ses filles, Bruno et ses femmes qui nous avaient précédés se tenaient cachés quand nous sommes arrivés en fin d'après-midi chez nos amis.

Il n'est pas facile de décrire la réaction de ma Françoise quand, après quelques difficultés, elle reconnut les siens qui sortaient de tous les coins.

Je pense que chez « la sexagénaire », il y avait de l'étonnement et de la surprise certes, mais aussi de l'émotion…

Et ce n'était que le débutcar toute la famille réunie avait préparé des numéros et jeux où tout le monde était acteur.
Une mention spéciale fut pour Olivier qui surgit costumé en Titi, le petit oiseau pourchassé par Gros Minet, le chat dans des émissions télévisées que les enfants aimaient regarder.
Il est aussi bon de mentionner que Françoise imitait magistralement Mémé, la grand'mère de la série qui venait toujours au secours du pauvre Titi sans cesse pourchassé par Gros Minet pour le croquer.
On ne peut oublier l'éclat de rire de la Maman voyant son fils dans ses évolutions de volatile en folie.

Le dîner qui nous avait été concocté était naturellement délicieux et tout le monde y fit honneur.
La nuit fut indispensable pour retrouver un peu de calme et de repos car le lendemain allait apporter des surprises.



En effet après un bon et copieux petit-déjeuner, des activitésinattendues étaient prévues.

Aline et Florence ont été amenées à un centre équestre pour une longue promenade magique dans la campagne et en bordure de lac.

Les filles ont pu s'amuser à faire du poney et participer àdifférentes activités de la ferme.

Pour les garçons, j'avais annulé un projet d'escalade avec moniteur car, Olivier, qui avait été mis dans la confidence, m'avait rappelé à juste titre que son frère n'était pas un grand amateur de ce type d'activités.
Pendant que les mamans poursuivaient leur escapade équestre avec pique-nique, j'ai emmené tout le monde vers un lieu tenu secret et qui ne fut révélé que lorsque nous y sommes arrivés :
C'était un terrain d'aviation où des moniteurs nous ontaccueillis pour nous emmenerfaire ….notre baptême de l'air en planeur.

Etonnement, petite appréhension pour certains puis émerveillement devant tant de beautés, de sensations uniques puis une grande fierté à la fin du vol et la remise du Diplôme !
Seule Marine, encore petite, n'a pu apprécier cette activité particulière.
Le retour à Paquier nous a permis de retrouver les deux mamans, heureuses de leur journée mais avec des couleurs dues au beau soleil et quelques douleurs sur les parties charnues de leur arrière-train….car elles avaient voulu monter à cru !
Les héros étaient fatigués mais il fallait finir en beauté.
C'est ainsi que tout le monde s'est retrouvé dans la prairie qui jouxtait la maison pour la distribution des récompenses à tous les artistes, sans exception, tant les prestations avaient été réussies.
Mais le grand moment arrivait avec les cadeaux pour la sexagénaire qui fut naturellement gâtée, notamment par des sets de tables sur chacun desquels se trouvaient des photos de notre belle famille.
N'oublions pas de rajouter le jeu de photos familiales, œuvre artistique réalisée par Pierre.Bien que malheureusement absent, il apparait sur la photo de groupe par un artifice de…substitution de visage… en effaçant celui de Monsieur Rossi et en le remplaçant par le sien !
Un sympathique barbecue futentrecoupé de derniers petits jeux et de câlins partagés pour le plus grand bonheur de tous, petits et grands.Le final, en guise de feu d'artifice, ce fut le gâteau d'anniversaire présenté à la sexagénaire entourée de tout son petit monde.
Bravo à la si merveilleuse et si douce Grand'mère, à la si gentille et si attentionnée Maman et à l'épouse, ô combien chérie.

Et le lendemain matin, chacun rejoignit son chez soi, la tête pleine de beaux et bons souvenirs.
Il ne faut jamais oublier qu'il y a un endroit refuge où règne toujoursl'amour,
c'est la famille !

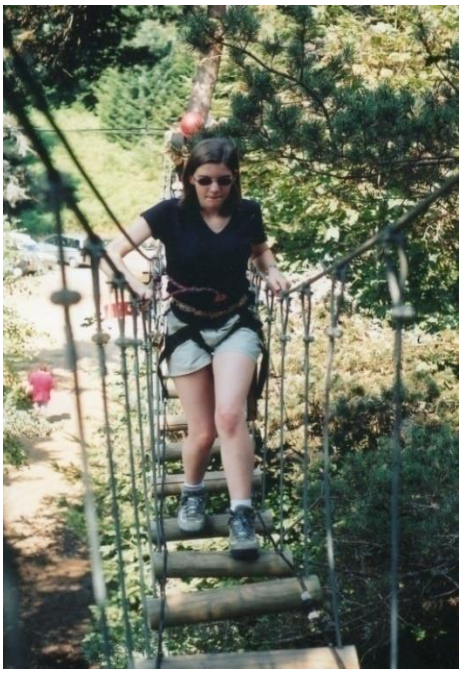
Et la vie a repris son cours à Rambouillet, chacun retrouvant ses bases et ses occupations.
Les regroupements familiaux se sont faits : à La Flèche où Pierre faisait son temps de commandement, à Chambéry où Bruno avait repris ses activités et à Paris où Olivier poursuivait ses études à Sévigné.
Les vacances étaient partagées entre l'île de Ré, Dampmart mais aussi toujours des marches en montagne avec nos petites-filles.

Ainsi en Août 2001 dans les Pyrénées avec Olivier et Anne où nous avons pu trouver une maison d'hôte fort sympathique.

La maitresse de maison, qui avait pris Anne en affection, était une excellente cuisinière qui nous préparait de solides dîners car nos marches nous donnaient des appétits d'ogre.
Nous partions le matin en voiture que nous laissions à un parking au début de nos ascensions.
Nous avons connu toutes sortes de paysages avec des moments plus rudes que les autres mais au cours desquels il y avait toujours des récompenses.
D'abord des variétés d'arbres et de végétation diverses, mais aussi de vastes prairies parsemées de fleurs où paissaient en toute tranquillité des vaches que notre approche ne semblait pas perturber…mais nous faisions attention !
Ensuite, plus nous montions et c'était le domaine des moutons dont certains portaient des traces de peinture qui les rendaient plus reconnaissables de loin.
Ils s'égaillaient un peu partout vers les points les plus hauts où l'herbe devait être meilleure, à moins qu'ils ne recherchent les beaux panoramas que seule la haute altitude permet d'avoir.

C'est vrai que lorsque nous arrivions au sommet, nous étions fatigués mais Dame Nature nous récompensait de notre saine envie de la découvrir dans ses variétés en nous offrant des vues que nous apprécions….tout en se restaurant pour reprendre des forces et entamer la descente avant qu'il ne soit trop tard.

Et, chemin faisant, quoi de plus agréable que de rencontrer une petite rivière ou un de ces lacs à l'eau si belle, si pure où nous pouvions nous rafraichir et faire la joie de papillons qui, pour nous souhaiter la bienvenue à leur façon, venaient se poser, certains sur nos mains et d'autres, plus facétieux, sur notre appendice nasal.
Pendant notre séjour nous avons pu assister à une partie de pelote basque dans un petit village aux maisons si belles et si caractéristiques.
Une autre marche nous a marqué car il fallait emprunter un pont quelque peu branlant sous nos pas et suspendu au-dessus d'un profond et impressionnant canyon.



Sur le chemin du retour vers l'île de Ré, nous nous sommes arrêtés par une forte chaleur en Gironde dans une autre maison d'hôtes pourvue d'une piscine bienvenue. Les

propriétaires étaient une Italienne qui avait eut l'idée d'épouser un Anglais qui….nous vantaient les richesses gastronomiques de la France.

Nous sommes retournés une autre fois dans les Pyrénées avec Olivier et nous en avons profité pour aller à Lourdes, ville sainte et d'émotion.
Nous avions trouvé une maison d'hôtes de caractère où la maitresse de maison nous a gâtés, en particulier avec une quiche lorraine qui aura marqué nos papilles gustatives.

Là aussi nous avons pu faire de bonnes promenades sauf une, fort peu appréciée par ma Françoise qui n'arrivait pas à se dépêtrer de mouches qui semblaient ne vouloir que sa seule compagnie.

Le Vercors, la beauté de ses sites mais aussi la dureté de l'ascension du Grand Veymond, Chamonix et ses glaciers dangereux et glissants sont également à citer parmi nos belles promenades familiales.

En 2001, les enfants étant lancés dans la vie, chacun avec sa destinée, nous avons décidé de préparer nos vieux jours en nous apprêtant à vendre notre maison et ses étages à monter, pour un appartement situé en centre-ville avec toutes les commodités dans le voisinage immédiat.

Comme il sortait de terre, nous avons opéré quelques changements pour que l'appartement soit vraiment conforme à ce que nous recherchions.

Cela a pu se faire et nous en avons pris possession plus tard en Février 2003 mais j'en reparlerai.
Notre bonheur familial sera de courte durée puisque le 14 Septembre 2001, nous allions retrouver Biquette à l'hôpital Bégin qui se trouvait aux côtés de Mi, hospitalisée quelques jours plus tôt. Elle est décédée dans la soirée du 14.

C'était ma belle-mère

Mais il faut que la vie continue malgré la tristesse du départ de l'un de nos êtres chers.
A l'époque, il faut dire que notre maison du quartier Saint Hubert était accueillante.
Nous avons pu y fêter nos événements familiaux avec tous les nôtres,dont Maman.

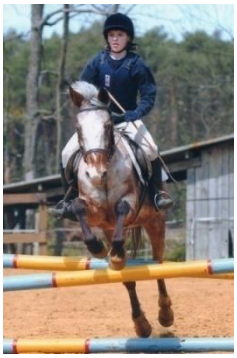
Papa, venu comme pensionnaire sachant apprécier les bons petits plats de sa belle-fille, était aussi le Grand-père qui savait écouter, comprendre et conseiller ses petits-enfants.
Nous y avions bien naturellement également reçu Mi et Grand père Jean, sans oubliernos bons amis Prévôt, notamment à l'occasion du baptême d'Emilie où Papa, Yves et Nicole s'étaient joints à nous.

Le 14 Novembre 2001, j'apprenais ma promotion au grade d'Officier dans l'Ordre National du Mérite, lequel me sera remis officiellement par le Général Pierre Bascary, Directeur à Toulouse de l'Ecole Nationale Supérieure de l'Aéronautique et de l'Espace.
Je l'avais connu quand il dirigeait la Délégation Générale pour l'Armement et il m'avait demandé de lui faire deux conférences sur le monde arabe, aussi bien aux cadres de la D.G.A qu'à ses élèves de SUPAERO à Toulouse.

Ma Maman, radieuse et toujours élégante malgré le poids de ses années, mais aussi tous ceux des miens que j'aime tant et mes vieux camarades ou amis m'avaient fait le plaisir d'être à mes côtés pour cette occasion.
J'ai également vraiment apprécié que mon frère Yves ait pu venir pour représenter Valence qui avait la gentillesse de m'envoyer des mots particulièrement touchants.

L'été 2002 a permis une belle réunion familiale au Mouillage.
Hélène avait fait un « méga couscous » qui a réjoui tous les cousins et cousines qui ont été initiés pour la circonstance à manger avec leurs doigts…comme là-bas !

A la fin de l'année, moment moins réjouissant, j'ai fait un infarctus qui m'a valu un séjour à l'hôpital de Rambouillet d'urgence et la pose de stents à l'hôpital Marie Lannelongue où il avait fallu me transférer.



Pendant que ses parents étaient à La Flèche, que Sophie se découvrait une passion pour le cheval,
Anne continuait ses études au Prytanée.

Les Bruno étaient toujours aussi heureux dans leur maison à côté du lac d'Aiguebelette, et le cheval était là aussi à l'honneur, sans oublier le hamster.

Olivier travaillait durement pour avoir son CAPES qu'il n'allait pas tarder à obtenir, et, à son tour se lancer dans sa vie.
Nouvellement installé dans son appartement de l'avenue d'Italie, il a pu en faire les honneurs à sa Grand'mère et sa Tante Nono qu'il avait invitées à déjeuner.

Mais la vie toujours cruelle allait se terminer pour mon frère Yves.

Un soir, en le raccompagnant chez lui à La Couarde, Il nous avait mis au courant d'une opération prochaine mais il ne voulait pas qu'on en parle.

L'intervention eut lieu mais il en sortit avec un accident vasculaire cérébral.

Nous étions allés le voir dans une maison spécialisée à Dieulefit dans le Sud Est où on essayait de le remettre sur pied.

Malheureusement son état ne s'améliora pas comme souhaité et il nous quittait le 9Décembre 2003.

Avec Yves, nous avions partagé beaucoup de choses.

Il était la vie, il aimait le mouvement et l'imprévu, il avait toujours des idées, plein de nouvelles idées, il était aussi d'une extrême sensibilité et d'une générosité toute naturelle.
Il était doué de nombreuses qualités, ce qui explique qu'il donnait l'impression d'être toujours à l'aise.

C'était tout à la fois une vraie forte personnalité qui pouvaitrapidement passer de la douce quiétude à l'impatience irritée.

Yves, là où tu es, tu ne souffres plus mais nous te sentons tous toujours à nos côtés avec ton bon sourire et ta joie de vivre qui faisait le bonheur des tiens naturellement mais aussi de tous tes nombreux amis que tu as marqués par ton allant et ta gentillesse.

C'était mon frère

Le début 2004 a été bien triste avec le décès le 20 Février de mon très grand ami, Christian Reymond, avec qui j'étais à Saint-Cyr et avec qui nous avons connu de si nombreux bons moments, dont ces voyages avec Perrine, sa femme.
Avec ma Françoise, nous avons fait un bien beau péripleau mois de Mai 2004 en voiture dans la verte Irlande.Traversée de la Manche et petit passage dans le sud de L'Angleterre, vantée comme étant la Côte d'Azur du pays…..et pour laquelle nous n'avons pratiquement rien vu car….il pleuvait des cordes ou plutôt « cats and dogs ».
De nouveau le ferry pour rejoindre la partie sud-est du pays, puis tout le tour avec une étape chaque fois que l'envie nous en prenait.

Le sauvage Connemara, l'Ulster et la Chaussée des Géants et enfin Dublin où précédemment, nous avions pu envoyer Olivier pour se perfectionner en Anglais en vue de son CAPES.
Plus de 4.000 kilomètres dans un pays qui ne manque pas de charme, où les fleurs sont variées et d'une grande beauté.Les moutonssont omni présents et les Irlandais, parfois originaux, mais tous accueillants et vraiment sympathiques.

L'ile de Ré et le Mouillage sont devenus le centre de notre vie de « nomades ».
Nous y avons connu toutes nos joies familiales, des mariages, des naissances et de tristes fins de vie.
En 2004, ce fut le mariage de Virginie et de Frédéric et l'occasion d'une bien bellefête qui a rassemblé une brochette de cousins et cousines en présence de Maman,particulièrement heureuse et, toujours impériale.

En ce qui concerne mes activités professionnelles, je suis allé en mission en Afrique avec une première étape à Yaoundé, la capitale du Cameroun.
J'ai eu le plaisir de pouvoir y rencontrer les personnalités qui convenaient dont certains camarades africains de Saint-Cyr qui occupaient de hauts postes de responsabilités.
J'ai ensuite rejoint Douala pour me rendre à Brazzaville, la capitale du Congo. Là aussi, entretiens positifs pour les messages que j'avais à faire passer.
J'ai également revu des amis et, pour la première fois de ma vie, j'ai pu manger un ragoût de…crocodile !
Je ne m'étendrai pas sur une aventure que j'ai eue dans l'ascenseur de l'hôtel où deux locales voulaient absolument passer un moment avec moi.
Heureusement que j'ai réussi à m'esquiver juste au dernier moment à l'arrêt de l'ascenseur à un étage qui n'était pas le mien...
Le lendemain, j'ai pris le bac pour traverser l'immense fleuve Congo, parfaitement décrit par Hergé dans TINTIN.
Impressionnant voyage pour arriver de l'autre côté, à savoir Kinshasa, la capitale de la République Démocratique du Congo.
Des contacts de bon niveau mais toujours avec des arrière-pensées pas très avouables….
La ville parait immense et la foule est partout présente.
Je m'en suis vraiment rendu compte dans mon taxi qui m'a emmené à l'aéroport.

Ce dernier n'a pu me déposer qu'à près de deux cents mètres de l'entrée et j'ai cru ne jamais y parvenir en entier avec ma valise, mon porte feuille et surtout mon passeport.
L'enregistrement enfin terminé, j'ai voulu passer la douane et la police où l'on ma fait comprendre d'une manière très nette et très directe qu'il fallait que je leur donne un billet, faute de quoi je ne pourrais embarquer…et, à contre cœur,….
je me suis exécuté pour ne pas perdre un instant et rapidement monter dans l'avion de la Swiss Air.

Sortir de cette immense pagaille et être accueilli par une charmante hôtesse de l'air qui me souhaite la bienvenue à bord avec son calme et délicieux accent suisse, un vrai bonheur !
Et d'entendre que l'on me dise dans un français impeccable :
« Que souhaitez-vous boire ? »

Un grand merci à nos amis suisses qui sont tellement reposants….

De belles autres opportunités m'ont permis de participer et même parfois d'associer ma Françoise à des événements extraordinaires, car de prestige et usuels dans les grandes sociétés comme Alcatel de mon époque.
C'est ainsi que nous avons été invités à une soirée de gala au Louvre avec dîner particulièrement fin et visite guidée d'une nouvelle aile du musée non encore ouverte au public.
Soirée à dominante culturelle et historique qui a été un véritable enchantement.

Au château de Versailles, par deux fois.
La première avec, dans la chapelle, un concert de musique baroque par un groupe musical qui bénéficiait du mécénat d'Alcatel.
Le dîner qui a suivi était dans la Galerie des Batailles.

C'était grandiose comme environnement car on y parvenait en traversant la Galerie des Glaces toutes lumières allumées.
Le repas était d'une grande finesse et ma Françoise s'est distinguée, alors que le Chef Cuisinier était venu dans la salle pour s'assurer que tout allait bien, en n'hésitant pas à aller directement le voir.
Elle avait tout de suite reconnu ce Monsieur qui n'était autre que le grand traiteur Gaston Lenôtre, qui était un ami de chasse de son Papa et qui s'était chargé de notre mariage.

La deuxième fois où nous avons été invités à Versailles, c'était pour honorer de très bons clients de notre industrie.
Cela se passait dehors dans l'allée face au château.
Nous avions à notre table une délégation angolaise dont le pays possède de très importants gisements de pétrole off-shore exploités notamment par des sociétés françaises.

Autre cocktail prestigieux, celui au Palais Galliera, face au quai Branly.

Pour ma part, il faut rajouter trois nuits à l'hôtel de Crillon et un cocktail à l'invitation du chef de l'état Angolais, deux au Ritz, trois au Grand Hôtel.
A noter aussi la possibilité offerte d'assister aux parties de tennis à Roland Garros.

Enfin, suite à un salon du Bourget, la délégation yéménite que j'accompagnais a été conviée à une soirée donnée à Louveciennes par Marcel Dassault.
L'accueil par ce génie de l'aviation et le déroulement de cette soirée avaient quelque chose de grandiose et vraiment surréaliste.
Dans leur grand jardin, ils avaient organisé les structures d'une fête foraine comme elle se faisait au Moyen-âge.
Des stands avec des jeux divers, chamboule-tout, des bateleurs, jongleurs, des diseuses de bonne aventure, des vendeurs de friandises que l'on payait avec de l'argent fictif que l'on nous avait donné juste après le mémorable repas, servi là aussi par des gens tous en tenues d'époque.

Cette soirée a impressionné tous les invités, tant par la qualité des mets que par l'originalité des décors et du déroulement joyeux d'un moment assurément festif mais non dénué d'arrière-pensées…commerciales.

A Louveciennes comme au Louvre ou au château de Versailles, c'étaient des manifestations de prestige que seuls de très grands groupes peuvent se permettre.

***Avec des idées originales, des moyens et du bon goût à la française, l'impossible devient possible*.**

J'avais voulu aller voir le monde de l'entreprise et, là non plus, je n'ai pas été déçu, bien au contraire.

Il me faut néanmoins mentionner un événement qui m'a amené à réfléchir :

Un matin, alors que je travaillais dans mon bureau à Alcatel, j'ai vu passer un cortège dans le couloir.
Parmi les personnes qui défilaient, j'ai reconnu une amie qui était chef de produit et qui occupait une position importante.

Je suis sorti de mon bureau pour lui demander ce qui se passait.

Elle m'a répondu qu'en arrivant au travail, elle avait été convoquée par son chef qui lui avait annoncé son licenciement et qu'elle faisait partie d'une « charrette » de renvoyés.
J'étais abasourdi par cette nouvelle et surtout par la manière dont on traitait le personnel.

Contrairement au monde des fonctionnaires où nous avons la sécurité de l'emploi, celui du privé est parfois vraiment dur, voire brutal.

Dans l'Armée, nous avons un contrat moral avec la Nation qui peut aller jusqu'au don de sa vie.
Dans le Civil, les choses sont, il est vrai, d'un tout autre ordre.

Cela ne justifie absolument pas ce type de comportements.

Je n'ai jamais oublié cet évènement !

Agé de 63 ans, il était temps que je « rentre dans le rang » ou plutôt que je me trouve une autre activité qui me convienne.
Ma Françoise qui appréhendait ce moment de la retraite de son mari, a voulu m'initier aux subtilités du bridge en m'introduisant dans un groupe, où j'étais le seul homme…parmi toutes ces « dames de cœur », dixit Olivier.
J'ai été gentiment accueilli, j'ai su apprécier les goûters de milieu d'après-midi, mais cela ne suffisait pas à m'occuper comme je le souhaitais.
Je continuais certes mes conférences qui rencontraient un vrai succès par leur côté vécu, et la demande se poursuivait avec des déplacements dans toute la France, toujours accompagné par ma petite femme.

2006, voilà une date mémorable pour notre Olivier qui vient d'être déclaré admis au CAPES Lettres Modernes. Ce concours, il le mérite et il le doit à son travailcertes, mais aussi à son grand courage et à son obstination.
Il a traversé des moments difficiles mais il s'en est toujours sorti lui-même.

Il disait d'ailleurs fort justement que, quand tout va mal, il n y a qu'un seul moyen : « faire le dos rond » et attendre que les choses se calment.

Beaucoup d'autres auraient abandonné.
Mais, lui et lui seul,a décidé de chercher du travail et il s'est trouvé une place de Maître Auxiliaire au Collège Epin à Vitry sur Seine.
Le résultat est venu prouver la justesse de son analyse et récompenser sa solide persévérance.
Il était tellement fier de lui mais aussi heureux de pouvoir enfin se lancer complètement dans cette belle et noble vie d'enseignant, en s'efforçant d'être leprofesseur qu'il aurait aimé avoir.
Quoi de plus beau que de pouvoir transmettre le savoir et participer à l'éducation et à la formation de la personnalité de ses jeunes élèves, et l'avenir prouvera que c'était là son vrai métier.

On ne saura jamais à quel point son Papa et sa Maman étaient heureux et fiers de leur fils.

Le moment est peut- être venu de dire que nous avions reçu de nos parents respectifs nos parts d'héritage du patrimoine familial, c'est-à-dire qu'ils ont donné à chacun de leurs enfants ce qui était le résultat du fruit de leur labeur et de leurs économies.

Ce moment de la vie est néanmoins un temps fort de la communication familiale au moment où ceux qui nous ont fait viennent à nous quitter.

Pour gérer cette délicate situation qui fait malheureusement partie de la vie, il nous a d'abord fallu passer par le notaire et régler au mieux, dans un esprit d'équité et de totale justice, la répartition générale.

Ce qui fut réalisé.

En ce qui nous concerne, nous avons ventilé la totalité des sommes reçues à nos trois enfants qui ont été alignés à l'euro près.

Nous avions une préoccupation majeure, c'était que ces sommes les aident à se doter d'un toit qui est le bien essentiel de base pour tout le monde.

C'est ce qui a été fait ou qui va se faire, notamment pour Aline et Pierre.

A nous tous maintenant de respecter cet apport généreux de nos parents et de le préserver ou le faire fructifier en pensant à nos jeunes.

Pour ma Françoise et moi, quel bonheur de savoir les Bruno bien installés à Chambéry et Olivier dans son bel appartement à Paris qu'il occupa dès 2003.
Quelle joie d'avoir pu emmener Maman et Hélène à Chambéry pour voir la maison certes mais également Marine, notre dernière petite-fille née en 1999.
Quelle joie identique à Bourges chez Aline et Pierre.
Quelle joie identique à Paris chez Olivier.

A Rambouillet, les enfants étant partis, notre maison devenait trop grande et surtout il y avait des escaliers qui ne posaient pas de problème immédiat mais qui pourraient en poser, nos âges aidant.

Aussi étais-je à la recherche d'une maison de plain pied mais sans résultat.
Au même moment, se lançait un programme d'immeubles au centre ville avec toutes les commodités à proximité, sans oublier l'heureux voisinage du château et de son parc.
Cela nous a plu et nous nous sommes lancés dans l'achat de l'appartement que nous habitonsmaintenant, avec un certain nombre de péripéties pas toujours facilesàgérerdu fait d'un infarctus qui m'a obligé à ralentir une partie de mes activités, laissant à ma Françoise le côté pénible de l'affaire.

Quoi qu'il en soit, c'est le 14 Février 2003 que nous emménagions pour la dernière fois mais dans un appartement moderne, fort agréable et facile à entretenir.
Nous pouvions continuer à recevoir nos enfants dans des réunions familiales et en particulier pour les fêtes de fin d'année avec Hélène et Biquette.
Mais la vie continuait avec son lot de bonnes et mauvaises nouvelles.

En 2005, on me découvrait un cancer de la prostate qui nécessita une intervention chirurgicale d'urgence par un chirurgien qui m'a parfaitement soigné.

DES MOMENTS DIFFICILES DE LA VIE

Et voilà que le Jeudi 20 Juillet 2006, Hélène et Elisabeth, qui étaient au Mouillage, m'ont téléphonépour me dire que Maman devenait de plus en plus difficile et qu'il fallait faire quelque chose.
Pourquoi ne pas essayer de l'installer avec Tante Linette dans sa maison de repos à Angers ?
J'ai pris immédiatement contact avec la Directrice dont j'avais fait la connaissance quand je lui avais amené notre Tante.
Elle m'a confirmé qu'elle pourrait prendre Maman à la condition qu'elle partage sa chambre avec sa sœur.
Fort de cette réponse, nous avons décidé avec ma Françoise de partir dès le lendemain matin pour l'île de Ré et entamer « la manœuvre » pour la ramener à Angers…

Arrivés en début d'après-midi au Mouillage, Maman m'attendait, assise sur le tabouret près de la cuisine, avec son air buté des grands jours.
J'ai demandé à mes sœurs et à notre beau- frère de nous laisser seuls mais de rester discrètement dans la venelle pour entendre ce qui allait être dit, mais sans se montrer.
Nous nous sommes donc installés tous les deux dans le chai pour faire le point, retrouver un peu de calme et commencer à envisager l'avenir.
Je lui ai fait remarquer que la situation actuelle n'était plus vivable et qu'il fallait qu'elle m'écoute car je voulais l'emmener dans un cadre où elle puisse se reposer avec du personnel pour s'occuper d'elle et où elle pourrait retrouver sa sœur.
J'ai simplement développé cette idée et il m'a semblé qu'elle comprenait la démarche.
C'était vrai puisque je lui ai dit de se préparer, que les filles avaient apporté ses affaires et….nous avons donc quitté le chai pour aller à la voiture où je l'ai installée après de rapides adieux.
Et nous voilà partis en échangeant calmement de menus propos.
Alors que nous avions quitté l'ile depuis un bon moment, elle me dit qu'en arrivant, il faudrait que je dépose une valise à la cave….
De plus, elle m'a fait remarquer que je roulais moins vite qu'Hélène.
Elle n'avait donc pas compris ou bien entendu ce que je lui avais proposé.
Il a fallu, sans la brusquer, lui faire comprendre que nous allions à Angers pour passer un moment avec sa sœur.
Arrivés à l'établissement, je suis allé chercher l'infirmière d'accueil et Françoise a essayé de lui expliquer où j'étais allé.
Je suis revenu à la voiture pour l'emmener à mon bras jusqu'à sa chambre.
Tante Linette y était, assise dans son fauteuil, mais sans réaction apparente à la vue de sa sœur. Il faut dire que, l'âge aidant, ses facultés mémorielles avaient fortement baissé.

Maman s'est laissé faire pour qu'on la mette en robe de chambre avec une relative facilité due à la dose de Rivotril que j'avais demandé à mes sœurs de lui administrer avant de partir du Mouillage.

Mais le moment très difficile a été lorsque je lui ai dit que j'allais la laisser car nous devions rentrer à Rambouillet et elle ma regardé avec un air implorant :

« Mon François, ne m'abandonne pas ».

Et… j'ai laissé ma Maman.

Lorsque nous nous sommes trouvés dehors, avec ma Françoise, nous nous sommes tombés dans les bras et….nous avons pleuré, tant nous étions malheureux de ce que nous venions de faire et ….il fallait le faire, car il n'y avait plus d'autres solutions que celle là !
En arrivant à Rambouillet, nous sommes allés à la messe du Samedi soir et, nous adressant au Seigneur au moment du Notre Père, il nous a été bien difficile de dire :

« Que ta volonté soit faite »

Le lendemain matin, je lui ai téléphoné pour prendre de ses nouvelles et je l'ai entendue pleurer et me redire :

« Mon François ne me laisse pas, ne m'abandonne pas, viens vite me chercher » …

Comme je savais qu'il n'y avait pas d'alternative possible,…., et que je ne savais plus quoi lui dire, c'est la mort dans l'âme et peut-être un peu lâchement que…j'ai raccroché !
Je me suis beaucoup culpabilisé de tout ce que je venais de faire mais, si c'était à refaire, je le referais parce que la situation était devenue ingérable!La semaine fut très dure car savoir ma Maman malheureuse à cause de moi m'était
insupportable.

Aussi, c'est avec Olivier que nous sommes venus la voir le Samedi.
Et là, ô divine surprise, nous l'avons trouvée dans un salon de l'établissement et elle a pu parler calmement avec son petit-fils…sans faire la moindre référence à ce qui s'était passé, ni à sa nouvelle condition.
J'ai cru comprendre qu'elle s'était prise d'amitié avec une autre pensionnaire qui aurait trouvé les mots qui l'ont tranquillisée et qui expliqueraient ce changement heureux d'attitude.
Par la suite, nous sommes venus régulièrement la voir et j'ai découvert une Maman sereine qui avait accepté sa nouvelle situation. Jamais elle n'est revenue sur son passé, sur le Mouillage et encore moins sur son appartement de Paris qu'elle aimait tant, son piano et toutes ces petites choses qui faisaient son monde.
A peine croyable !

Lorsque nous venions et que l'infirmière lui disait que nous arrivions, elle témoignait d'une joie qui faisait plaisir à entendre et à voir.
Elle était assise dans son fauteuil, toujours bien soignée, et, j'ai pu vivre des moments d'amour que je ne lui avais pas connus dans le passé.Je passais mon bras autour de ses épaules et elle venait s'y blottir en ronronnant de bonheur. Nous restions ainsi sans parler : de grands moments de tendresse.

Petite anecdoteque je me dois de citer, tant elle est touchante.
Ainsi, lui faisant remarquer que je venais d'avoir 70 ans, elle m'a regardé avec ses pauvres yeux fatigués par l'âge et elle m'a dit :
« Toi, 70 ans ? » et de poursuivre :
« Tu sais, tu resteras toujours mon petit ».
Il m'aura fallu attendre 70 ans pour sentir si profondément l'amour et la tendresse qu'il y avait dans cette femme, ma Maman !

Enfant gâtée et parfois capricieuse, voire un peu « chipie », ce qui impliquait de savoir lui opposer une ferme mais souple résistance.
Epouse adulée par un mari exceptionnel d'amour, de prévenances et d'admiration car elle était belle, toujours élégante mais aussi cultivée et surtout excellente pianiste.

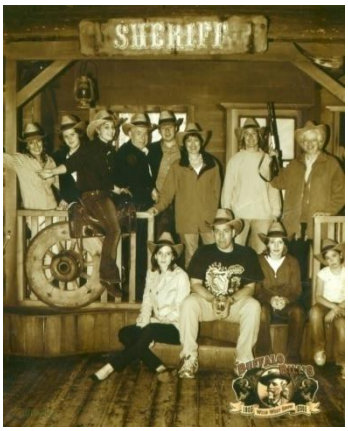
Pleine de vie, femme de caractère qui a su faire ce qu'il convenait pour seconder son mari pendant tout le déroulement de sa carrière.
Assurément, la partie représentation lui plaisait et elle savait se faire belle et coquette pour faire honneur à son mari, et, ne le cachons pas, pour se faire plaisir.
Femme de devoir et de dignité au travers d'épreuves demandant du courage, du sang froid et de la détermination.
Dans cette maison de retraite, tout était fait pour le bien-être des pensionnaires, avec beaucoup de cœur au niveau de la gentillesse, de la prévenance ou de la délicatesse des soins.
C'est donc là que Maman allait continuer sa vie au ralenti.
Toute sa famille est régulièrement venue la voir pour l'entourer de sa tendresse et c'est ainsi qu'elle a fêté ses 100 ans, en manifestant son plaisir au piano où elle se mit à jouer….la Marseillaise !
Mère, belle-mère, grand'mère, arrière-grand-mère au sens clanique du terme, elle était a priori réservée sur tout ce qui était extérieur à son premier cercle et avait par principe une certaine pudeur ou fierté à montrer ou parler de ses sentiments, ce qui ne voulait pas dire qu'elle était du genre insensible.
En dehors de moments particuliers dont j'ai été témoin où sa santé la faisait souffrir, je ne me souviens pas l'avoir entendue, elle comme Papa, se plaindre de la fatigue.
Il faut dire que la pratique régulière de la marche, des bains en mer avec de très grandes distances de nage parcourues, brasse pour Maman toujours avec son bonnet blanc, brasse coulée pour Papa, du tennis et du cheval, expliquent leur longévité et leur bonne forme physique et morale.

Voilà un secret de vie qu'il faut impérativement garder en mémoire :
La marche, le sport sont inséparables dudéroulement des carrières professionnelles en particulier mais aussi de la vie dans sa globalité, donc du moral !

A Rambouillet, nous avons commencé l'année avec tous nos enfants réunis comme nous le faisions régulièrement avec Biquette et Hélène.

Nous allions voir régulièrement Maman et souvent, accompagnés de nos enfants.

Mais une activité particulière marqua cette année 2007.

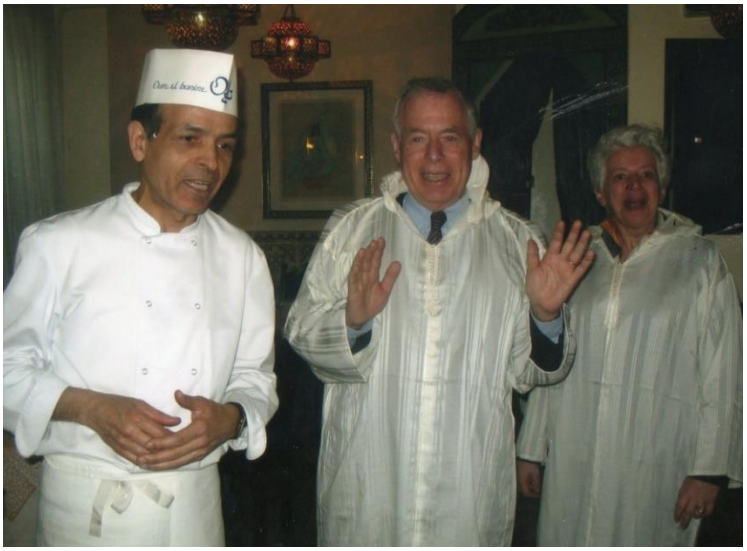


En effet, pour fêter les « 115 èmes Charmants », à savoir nos 45 ans de mariage et mes 70 ans réunis, nous sommes allés passer deux jours à Euro-Disney.

Nous sommes d'abord allés chercher Alix, la fille de Christine et Philippe, qui devaient nous rejoindre le lendemain.

Nous y avons pratiquement fait toutes les attractions pour terminer par la soirée Far West où nous avons pu rencontrer non seulement les Dalton mais également Buffalo Bill dans un spectacle haut en couleurs et dans une ambiance « cow-boys »appréciée par tout le monde.
Pour compléter ce moment de joie familiale, nous sommes revenus en passant par Dampmart pour y embrasser Nicolette et avoir un moment de recueillement dans l'église où 45 années plus tôt, nous avions uni nos vies, un moment d'émotion.

Mais la journée n'était pas terminée.
En effet, après quelques errements, Marine a pu localiser le point de rendez vous final et comme elle était la seule à connaître le mot de passe magique, une porte mystérieuse s'ouvrit pour voir quelque chose vraiment insolite.
Dans le fond d'une salle qui devait être celle d'un restaurant, se trouvaient deux personnes de dos, revêtues d'une djellaba, vêtement typique du Maroc, vite identifiées par Marine qui avait reconnu…nos chaussures !



Et voilà comment nous nous sommes retrouvés dans ce restaurant marocain tenu par mon ami qui était originaire de Mazagan, la ville où je suis né.

Un cadre original et spécifique et un repas initiatique nous ont permis de nous régaler de toutes les bonnes choses de la gastronomie marocaine.

Un final avec, comme toujours, de délicates attentions de tout le monde, sans oublier mon ami le restaurateur qui m'a offert un vrai pain de sucre, ingrédient indispensable pour pouvoir faire un bon thé à la menthe.

Une journée magique qui restera comme un symbole du bonheur familial.

Malheureusement ma Françoise va être obligée de subir une première intervention chirurgicale pour ses pieds qui la faisaient beaucoup souffrir, mais aussi après une opération de la cataracte, une autre pour une prothèse de hanche…
Cela faisait beaucoup !

Mais pour chacun d'entre nous, il fallait reprendre le cours de nos activités avec néanmoins plein de bons souvenirs en tête.

VERS LE MONDE ASSOCIATIF

En ce qui me concerne, je suis entré dans une association « Le Forum pour Demain » dirigée par un Général en retraite et qui organisait des conférences mensuelles sur des sujets ayant trait aux problèmes de défense.
Cela m'a permis de rencontrer d'autres personnes, ce qui est toujours intéressant mais cela m'a aussi introduit dans un nouveau monde, celui des associations.
Il est important et varié car proposant de grandes possibilités d'activités.
J'ai bien vite assimilé combien toutes ces associations participaient au bien être et au bien vivre d'une cité.
Je me suis pris au jeu en acceptant de faire deux conférences, l'une sur l'art de vivre et la gastronomie au Maroc et une autre sur le Yémen d'hier et d'aujourd'hui.
Je suis également intervenu pour faire le point sur tel ou tel événement dans le monde arabe et plus particulièrement au Moyen-Orient.
Comme cela était apprécié, le Général, qui voulait passer la main pour des problèmes bien compréhensibles d'âge, m'a proposé de prendre sa succession.

J'ai d'abord refusé car je le voyais seul avec son épouse tout faire pour préparer les séances, puis je me suis ravisé en lui précisant que je répondrais favorablement à la condition d'avoir avec moi une équipe.

Mon message a été parfaitement reçu. Il m'a proposé plusieurs noms que j'ai acceptés et c'est ainsi que j'ai été élu Président du Forum pour Demain.

Nous étions en 2007 et une nouvelle vie s'ouvrait à moi.

Je vais pouvoir expliquer comment, là aussi, sur un terrain qui m'était complètement inconnu, j'ai beaucoup appris certes, mais j'ai aussi beaucoup donné, me référant àmes expériences passées.

***C'est absolument vrai de dire combien dans ce tout nouveau domaine j'ai recueilli des satisfactions, nouvelles pour moi, marquantes et inoubliables*.**

Il fallait s'appuyer sur une philosophie qui fut vite trouvée, à savoirqu'on sortait de conférences ayant trait spécifiquement aux problèmes de défense pour entrer dans un programme beaucoup plus éclectique.
Deux restrictions fondamentales à cette nouvelle façon de procéder.
Au Forum les sujets concernant la politique interne française où la religion ne seraient pas traités, pour que les Gaulois ne s'encornent pas.
Il fallait ensuite donner une âme à notre association et, avec le temps, nous avons obtenu des résultats très encourageants en instituant pour chaque Forum :

- **une périodicité mensuelle**
- **un environnement attrayant de la salle municipale, avec des expositions en adéquation avec le sujet de la conférence du jour, mais aussi avec des décorations florales demandées et fournies par la Mairie.**
- **la possibilité d'utilisation de moyens modernes de vidéo projection et de sonorisation.**
- **La création d'un Diplôme d'Honneur remis à nos conférenciers**
- **L'ouverture d'un Livre d'Or sur lequel nos intervenants mettaient leur appréciation.**
- **L'apéritif de fin de conférence pris en commun pour permettre d'échanger avec l'intervenant ou, tout simplement, passer un bon moment ensemble, favorisant ainsi la cohésion générale.**
- **Un dîner trimestriel où tout le monde a apprécié cette opportunité de mieux se connaître et de s'apprécier.**

- **Une soirée de gala annuel avec, en s'appuyant sur un thème, la conférence qui s'y rapporte suivie d'un dîner servi et finalisé par un spectacle, toujours en relation avec le thème.**
- **La diffusion d'un compte-rendu de nos conférences, devenue automatique,ce qui permettait d'avoir une archive personnelle de la soirée.**

Dans un esprit de diversification des activités, des sorties culturelles en car étaient organisées, en général une par semestre.
Progressivement, les résultats sont venus conforter cette stratégie avec une augmentation des effectifs qui sont passés d'une trentaine de personnes à 250, chiffre que nous n'avons pas voulu dépasser pour garder une dimension humaine à l'association.
Il faut dire qu'un long travail de fond était associé à une volonté de faire venir des intervenants de haut niveau pour traiter de sujets dont on savait qu'ils plairaient.
Des renseignements recueillis auprès de certains des nôtres mais aussi dans les médias, internet…nous permettaient d'approcher de grosses pointures pour lesquelles un accueil particulièrement chaleureux était réservéet, ainsi, nombre d'entre eux se chargeaient de convaincre leurs amis de venir à leur tour à Rambouillet.

A titre d'exemples, je pourrais citer l'historien Franck Ferrand pour lequel Internet me disait qu'il avait fait son service militaire au bureau historique de l'Armée de l'Air à Vincennes et ses études au lycée de Poitiers.
En téléphonant, je suis tombé sur son ancienne chef de bureau qui m'a mis en contact avec son ancien Général.
Après leur avoir donné plus d'explications, ils ont accepté de venir jouer le rôle particulier « d'invité surprise ».
Parallèlement, je suis entré en contact avec le Président des anciens élèves du lycée de Poitiers où j'avais moi-même été. Ce dernier m'a donné les coordonnées téléphoniques du Papa de Franck Ferrand qui habitait la ville et, là aussi, je l'ai mis dans la confidence et il m'a bien volontiers conté des anecdotes le concernant et qui allaient me permettre de donner une âme à sa prestation, ce qu'il a apprécié car sortant vraiment des présentations habituelles.

Autre cas d'approche personnalisée, ce fut celle de la comédienne Gisèle Casadesus.En effet, il se trouve qu'elle était une amie d'enfance de nos parents lorsqu'ils passaient leurs vacances à l'île de Ré.

Elle a tout de suite accepté notre invitation et nous sommes allés la chercher à Paris avec ma Françoise.

A son arrivée dans la salle municipale, nous lui avons réservé un accueil chaleureux, avec des amis costumés en personnages des pièces de Molière et elle s'est prêtée avec aisance et une grande gentillesse aux questions que nous lui avons posées, sur sa vie familiale et naturellement sur celle d'actrice.
Cette soirée mémorable aura un prolongement car elle nous a facilité le contact puis la venue au Forum de son fils Jean-Claude, le chef de l'orchestre national de Lille.
Nous avons pu l'interroger sur sa vie, son orchestre avec ses tournées dans le monde et sur l'ile de Ré bien entendu.
Que dire de cette inoubliable soirée avec ce merveilleux comédien qu'est Jean Piat, que nous sommes également allés chercher à Paris.
Quel plaisir d'écouter ce grand Monsieur nous parler de sa vie d'artiste et des liens qu'il a tissés au Liban où un théâtre porte son nom et où il s'est lié d'amitié avec unprêtre. Celui-ci, curé d'une paroisse au sud de Beyrouth,avait recueilli, durant la guerre, des orphelins sans distinction d'appartenance religieuse ou ethnique.
Avec des approches toujours originales et parfois un peu osées, nous avons également reçu les politologues Antoine Sfeir et Alexandre Adler sur le Moyen Orient et la Russie mais aussi Nicole Bacharan, une fine analyste de la politique intérieure américaine, et Agnès Levallois, cette arabophone de talent.
Je reviens à Antoine Sfeir qui est un chrétien maronite d'origine libanaise et un de nos plus fins analystes du monde arabo-musulman.

Venu un jour nous faire une conférence à Rambouillet, il m'a proposé d'entrer dans son équipe journalistique.
C'était pour moi un grand honneur et une preuve de son appréciation quant à mes capacités dans ce domaine, ce qui impliquait de nouvelles missions dans tous ces pays pour aller voir tous les responsables politiques, religieux ou autres et traduire cela en analyses à mon retour.
Cela m'a beaucoup attiré et une nouvelle page passionnante de mon histoire pouvait s'ouvrir mais, après avoir murement réfléchi, j'ai décliné cette offre ô combien alléchante de cet ami particulièrement cher, mais mon âge ne permettait plus de telles perspectives.

Dans la vie, il y a un moment où il faut savoir s'arrêter.

Je garde une mention spéciale pour l'approche qu'il nous a fallu faire pour recevoir cette grande dame, Hélène Carrère d'Encausse, la Secrétaire Perpétuelle de l'Académie Française.
Je n'oublierai pas de citer aussi l'accueil du Directeur de l'Institut du Monde Arabe et bien d'autres personnalités spécialisées dans la diplomatie, l'espace, la connaissance des pays, les phénomènes de société, les métiers de l'art….
Pour faire venir de telles personnalités dans notre Forum de province, il fallait savoir et pouvoir associer audace et calendrier.
Pour certaines d'entre elles, il a fallu parfois attendre une bonne année et de nombreuses approches, pas toujours encourageantes, tout du moins au départ.
Je suis un tenace et si on me ferme la porte, je chercherai une autre voie d'accès, quitte à m'infiltrer par le vasistas.
Je n'oublie jamais ce proverbe arabe que je donnais à mes étudiants lors des conférences et qui, avec justesse, disait que :

« La patience est la clé de la réussite »

J'aurai quand même un petit regret, c'est de ne pas avoir pu faire venir Jean d'Ormesson, ce grand Monsieur.
Je lui avais envoyé une invitation et, un jour, en plein déjeuner, le téléphone a sonné. J'ai décroché et j'ai entendu :

« Ici Jean d'Ormesson. Cher Monsieur Besson, vous avez eu l'amabilité de m'inviter à venir faire une conférence à Rambouillet et cela me touche mais malheureusement, je prends de l'âge et je dois me ménager…. »

Tel était l'essentiel de son appel.Quelle gentillesse et quelle classe !

Quant à Olivier de Kersauzon, il était disposé à venir à Rambouillet mais, souvent à l'autre bout du monde sur son voilier, il a été difficile de trouver une date, et ce projet n'a pas vu le jour.

Notons enfin que nous avons fait un Forum avec le Président du Sénat, Monsieur Gérard Larcher que nous avons interrogé sur ses missions et sur ses façons d'analyser les évènements.
A cette occasion, il m'a remis la Médaille du Sénat et ce fut pour moi un honneur que j'ai su apprécier à sa juste valeur.

Une mention particulière pour la venue du Général commandant la Brigade des Sapeurs Pompiers de Paris puis du Général commandant le G.I.G.N, après les attentats du 13 Septembre 2015 qui avaient ensanglanté Paris.

Général Hubert Bonneau

Ce Forum mérite quelques explications supplémentaires car je voulais en faire une manifestation citoyenne de reconnaissance à nos forces de sécurité totalement impliquées dans la protection des Français.
Le premier rang d'un côté de la salle était occupé par le Président du Sénat et les édiles de la ville.
Celui de l'autre côté réunissait des représentants des Forces Armées, de la Gendarmerie, de la Police Nationale et Municipale, du SAMU et des Pompiers.
A la fin de l'intervention du Général, j'ai appelé les différents représentants des forces de sécurité à le rejoindre sur l'estrade.
La salle était archi comble. J'ai alors demandé à l'assistance de se lever pour observer une minute de silence qui fut suivie par une vibrante Marseillaise chantée avec ferveur par tout le monde.
Ce fut incontestablement un moment très fort de notre Forum où tout le monde s'est senti pleinement et profondément concerné.

La France est un vieux pays avec une longue histoire que chacun doit connaître, car, là sont nos racines et, de là, s'extraient nos valeurs fondamentalesque nous devons savoir faire vivre et en assurer la pérennité.

Très pris par les activités du Forum qui demandaient beaucoup, nous avons néanmoins fait un beau voyage qui nous a permis d'aller en voiture en Allemagne.

Partis avec trois amis, nous avons pu admirer les magnifiques paysages de la Forêt Noire, mais également les lacs dont celui de Constance, sans oublier les chutes du Rhin à Shaffouz.

Dans le sud de l'Allemagne nous avons visité des châteaux dont celui un peu particulier de Neuswanstein et nous avons aussi fait le plein des églises baroques, sans oublier la nourriture locale et la bière, bien naturellement.
Sur le chemin du retour, nous nous devions de faire une petite halte à Strasbourg et aller manger une « délicieuse et colossale choucroute » à la Maison Kammerzell, la grande spécialité de ce restaurant réputé.

Ces voyages ne nous ont pas fait oublier que notre Maman nous avait quittés le 14 Décembre 2009.
On sait que la mort est inéluctable mais quand elle frappe à notre porte, nous ne sommes jamais prêts.
Nous nous sommes retrouvés, toute la famille réunie, auprès de notre Maman pour l'accompagner dans sa dernière demeure.
Au cours de la messe dite dans la maison de retraite, nous étions tous fort tristes et notre Olivier a lu le très beau poème de William Blake, le Voilier.
Notre Maman est allée rejoindre notre grande sœur Lucile et notre Papa au cimetière de La Couarde à quelques dizaines de mètres de notre frère Yves.

Nous étions devenus avec ma Françoise des orphelins.
Nos quatre parents étaient dans les mains du Seigneur.
Ainsi est la vie !

Mais la nôtre continuaitet c'est ainsi que nous avons fait une escapade touristique avec Olivier, Aline, Anne et Sophie.

Nous sommes arrivés à Grenade le 27 Décembre 2009.

Visiter le merveilleux site de l'Alhambra est toujours un plaisir pour les yeux, tout en se replongeant dans l'histoire de ce pays.

Nous avions loué une voiture et nous avons poursuivi par Cordoue et ses splendeurs califales pour terminer par Séville où, malgré le froid, nous avons pu bien nous promener et admirer les richesses de la ville en prenant une calèche où Sophie était privilégiée, car…assise à côté du cocher.

Nous avons su profiter des spécialités culinaires et si Anne et Olivier ont fait honneur aux petits déjeuners bien copieux, Sophie, elle, nous a initiés aux « churros ».

Le moment fort du voyage a été la soirée du 31 Décembre que nous avons fêté comme il se doit.

Malgré le froid, nous avons tout de même diné dehors…avec nos manteaux et des lampes chauffantes en terrasse.

A notre retour à l'hôtel, Olivier et les filles ont suivi la tradition en avalant successivement douze grains de raisin au rythme des douze coups de minuit, mais en oubliant de faire un vœu…Dommage !

Et nous voilà en 2010, une année qui va connaîtreun bel événement.

Celui des 70 printemps de ma Françoise que nous nous devions de bien fêter et surtout d'une manière originale.

A l'insu de « l'héroïne », nous avons réussi à retrouver ses anciennes amies, particulièrement de Dampmart mais aussi du collège Sévigné où elle avait fait ses études. Elles ont immédiatement accepté de se joindre à nous et de suivre un scénario adapté à la situation.

La date serait le Samedi 31 Juillet et le lieu choisi serait l'hôtel Mercure, à proximité immédiate du Futuroscope de Poitiers.

La famille devait arriver le Jeudi 29 pour s'installer à l'hôtel puis passer la journée suivante au Futuroscope.
Seuls manquaient Pierre et Coralie qui malheureusement n'avaient pu se libérer.

Bien sympathique journée avec participation à toutes les attractions de ce parc aux activités futuristes, dont un repas dont le thème était :
« la cuisine moléculaire »…
Après une nuit réparatrice, les enfants furent invités à rejoindre Françoise dans notre chambre.
C'est là qu'elle fit la distribution des bijoux familiauxde Mamanet … que les filles ont reçu pour mission d'occuper leur grand'mère pour qu'elle reste dans sa chambre.
C'est alors qu'avec les garçons, nous sommes allés dans la salle que nous avions réservée et nous avons commencé à accueillir les invités surprise au nombre de 6.
Nous les avons préparés au scénario qu'ils allaient jouer devant ma Françoise et nous les avons mis au secret.
L'heure du repas arrivant, nous sommes partis chercher la reine du jour et nous l'avons amenée dans la salle où était dressée une grande table avec les couverts et bien décorée.
Si tous les enfants et petits- enfants étaient là, il faut également noter que se trouvaitau fond de la salle un large paravent derrière lequel étaient cachés les « conspirateurs » que l'on ne devait donc pas voir et surtout pas entendre.

Françoise installée, et, en se référant à des charades qu'on lui disait, elle devait arriver à trouver le nom d'une personne qui se trouvait derrière le paravent.

C'est ainsi que ses amies sortirent de leur cachette l'une après l'autre.
Des oh ! ce n'est pas possible !...

Et de l'émotion partagée, car cela faisait si longtemps que tout ce petit monde ne s'était pas revu.

Et, c'est dans une ambiance amicale et joyeuse que se déroula le repas avec un beau gâteau pour terminer.

A la fin,les enfants nous avaient préparé des surprises, qui par un poème, qui par des mots pleins de tendresse mais aussi des petits cadeaux tous aussitouchants lesuns que les autres.

Il yeut un événement non prévu par le scénariste, ce fut un cadeau surprise pourles40 ans d'Olivier et un discours de notre Bruno, toujours aussi profond et émouvant.

Et cette merveilleuse fête familiale prit fin avec des embrassades et le souvenir, pour tous, de ceux qui malheureusement nous avaient quittés et qui restaient tellement présents en nous.

Le Dimanche matin avant de repartir, nous sommes allés à la messe à Poitiers pour remercier le Seigneur et avoir une pensée pleine d'amour pour ceux des nôtres qui n'étaient plus là.

Malheureusement cette année allait nous apporter une bien triste nouvelle avec le décès de Biquette.

Après Maman,la deuxième Brigitte de la famille nous quittait le 10 Décembre 2010.

Elle nous laisse le souvenir de quelqu'un doté d'une personnalitéaffirmée, avec un cœur débordant de tendresse et de gentillesse pour tout ceux qui l'approchaient, et en particulier, ses neveux et nièces qu'elle se plaisait à gâter. Elle repose en paix dans le caveau familial à Dampmart.

C'était ma belle sœur.

A Rambouillet, l'essentiel de mes activités restaient mes conférences pour lesquelles je réduisais la périodicité car le Forum pour Demainme demandait beaucoup, aussi bien dans la recherche d'intervenants de qualité, que dans les préparations matérielles et l'assurance du bon déroulement.

En effet, à côté des conférences mensuelles, il yavait le gala annuel qui autour d'un thème choisi, comprenait une conférence sur le sujet, un dîner de cohésion et un spectacle qu'il fallait organiser et en animer le déroulement.

Il me faut naturellement parler de ceux parmi les plus marquants et on peut citer un concert avec un pianiste de grande renommée, mais aussi des soirées de gala sur Johan Strauss et les valses de Vienne, Gauguin et des danses Tahitiennes, l'Amérique avec un GI ayant participé au débarquement en Normandie et un spectacle de jazz et de danses folkloriques.
De même pour la Russie et l'Espagne où conférenciers et artistes étaient de grande qualité.
Une mention spéciale est néanmoins réservée pour le gala qui s'est déroulé au château de Breteuil,là où ont été écrits les contes de Perrault dont les personnages étaient incarnés par les participants costumés.
Cette soirée a été un grand moment d'enchantement.

Il y a eu aussi une soirée exceptionnelle au Palais du Luxembourg, au Sénat où son Président, Monsieur Gérard Larcher nous a reçus pour nous faire faire une visite du Sénat, écouter une conférence sur le Devoir de Mémoire et terminer par un dîner dans les splendides salons de Boffrand.

Nous avons également organisé des sorties pour, entre autres, visiter le domaine de Chambord, le château d'Amboise mais aussi assister à une reprise à Saumur du Cadre Noir ou aller au Fort d'Ivry se faire présenter l'Etablissement de Communication et de Production Audiovisuelle de la Défense (ECPAD).
Nous avons pu y admirer le travail minutieux de spécialistes pour restaurer et archiver de vieux documents mais aussi photos, films ou enregistrements.

Je leur ai d'ailleurs donné certaines archives que je possédais sur le Maroc.

Je n'oublierai pas non plus notre sortie à Tours pour visiter cette admirable association que sont les Compagnons du Tour de France et qui forme des jeunes àdes métiers d'artnécessaires à l'entretien ou à la réfection de notre patrimoine national tellement vaste dans sa diversité..

En ce début de Mars 2012, une autre bien triste nouvelle est venue nous troubler. Ce fut ce coup de téléphone de la maison de retraite d'Angers qui nous annonçait que notre chèreTante Linette venait de mourir.

Elle était beaucoup pour moi

Elle repose dans le cimetière de Denée au côté de son Papa et de sa Maman.

Sur le plan familial, cette année 2012 ne sera pas une année heureuse puisqu'après le départ de Tante Linette, ce fut celui d'Hélène après une longue et pénible maladie.
Quel parcours de vie pour cette fille devenue l'ainée après la mort de Lucile.
Très vite toujours attirée par les autres, surtout ceux qui souffrent, elle va devenir infirmière et faire ses premières armes au Maroc, dès sa sortie d'école.

Le moment fort de sa vie a été son séjour au Tchad où elle a travaillé comme infirmière puis comme Directrice de l'école d'infirmiers dans le cadre de l'Organisation Mondiale de la Santé (O.M.S).
Elle y était particulièrement appréciée.
Il y avait chez elle une énergie toute naturelle, un indéniable savoir-faire, de l'autorité.
Derrière cette personnalité immédiatement perceptible, il y avait le sens du devoir qu'elle détenait de son père, et surtout de l'amour, beaucoup d'amour.

Rentrée en France pour se reposer, elle est repartie en Iran à Tabriz, toujours dans le cadre de l'O.M.S, et, à la fin de son séjour, elle est devenue Directrice de la Croix Rouge à Paris, pour là aussi y exceller.

Son action a été reconnue avec l'attribution de l'Ordre National du Mérite qui lui a été remis à Paris par le médecin chef de la mission française avec lequel elle travaillait en Iran.
Avec ses parents, nous étions tous autour d'elle, très fiers de ses actions charitables.
C'est à cette époque qu'elle décida d'entrer dans les ordres et plus précisément chez les Sœurs Auxiliatrices.
Tout en s'occupant de nos parents âgés quand elle était à Paris, elle a d'abord été Présidente de Medicus Mundi, organisation internationale pour la santé, puis à Versailles où elle a assumé la direction d'une maison de retraite pour des religieux et enfin à Chartres où elle a fini ses jours.

A la Toussaint, j'ai reçu un coup de téléphone émanant d'un Tchadien, ami d'Hélène, qu'il avait connue à l'école d'infirmiers de Ndjamena. Il m'a dit qu'il avait appris sa mort et m'a demandé si je pouvais le recevoir pour qu'on aille ensemble prier sur sa tombe. Et c'est ainsi qu'il vint avec sa femme nous chercher à Rambouillet pour nous rendre au cimetière de Chartres.

Arrivés devant la tombe, ils ont déposé un lumignon puis ils se sont mis à longuement pleurer.Sur le chemin du retour, il m'a dit qu'il avait quitté le Tchad pour vivre en France avec ses enfants.

Comme son diplôme d'infirmier du Tchad n'était pas reconnu en France, il lui avait fallu reprendre toutes ses études.Il a alors ajouté que ces cours avaient un prix, qu'il en avait parlé à Hélène, et qu'elle lui avait répondu que cela n'était pas son affaire, qu'il était là pour travailler et obtenir son diplôme.

En fait, sans rien nedire à personne,c'était Hélène qui lui payait ses cours.

Il ne s'en est aperçu que bien plus tard….

C'était vraiment ma sœur, une sacrée bonne femme.

Mais revenons à ma situation car, dans la vie, tout a une fin et il était temps pour moi de rentrer dans le rang.

Après avoir préparé et formé une nouvelle équipe, j'ai en effet décidé, l'âge aidant, de mettre fin à mes fonctions de Président du Forum.
Je les ai assumées pendant une dizaine d'années.
Ce qui s'est traduit par une centaine de conférenciers de haut niveau et des prestations brillantes et saluées comme telles par l'ensemble de nos amis.
J'ai décrit plus haut ces grands moments d'émotion et d'union citoyenne en l'honneur de nos Forces Armées et de Sécurité à la suite des attentats perpétrés à Paris en Septembre 2015.

Ce Forumrestera gravé dans ma mémoire.

Quand le temps est venu, il faut savoir tirer soi même les conclusions qui s'imposent.

Oui, j'ai beaucoup aimé diriger cette association pour laquelle j'ai beaucoup donné de ma personne, et maintenant le moment était venu pour moi de savoir tourner cette nouvelle page de ma vie et de partir dans l'honneur et la dignité.

Aussi, après avoir dévoilé ma décision à l'ensemble de mon équipe au cours d'un pot de l'amitié chez nous, je l'ai annoncé publiquement à l'issue de notre soirée de gala de Mai 2017, et mon départ à eu lieu à l'issue de l'Assemblée Générale du mois de Juin suivant.

C'était le Jeudi 22 Juin, une date mémorable pour moi.

Effectivement, après avoir dirigé ma dernière Assemblée Générale devant une salle comble et en présence des édiles de la ville dont le Maire, j'ai eu la grande surprise de voir toute mon équipe monter sur l'estrade où je me trouvais.
Des discours d'une extrême gentillesse à mon égard pour le travail accompli ont été prononcés et il m'a été remis un document exceptionnel dans lequel le Président du Sénat, le Député, le Général Commandant d'Armes, le Sous-préfet et mon prédécesseur ont mis des mots d'une grande délicatesse qui venaient s'ajouter à ceux de mon équipe, sans oublier des membres du Forum.
J'ai également eu droit à des cadeaux dont un livre sur le monde arabe et un autre sur l'ile de Ré.

Je n'oublie pas non plus la merveilleuse journée offerte à Chartres avec un déjeuner gastronomique au Grand Monarque, le plus grand hôtel de la ville. Il faut y ajouter l'après midi de soins et de bien être à la piscine et au SPA de l'établissement.

Mais, celui qui m'a le plus ému, c'est un tableau représentant un paysage typique de la côte ouest de la Corse, peint par le mari de celle qui allait me remplacer à la tête du Forum. Il était mon ami et nous avions de nombreux points de convergence.
Il venait de mourir quelque temps auparavant et je devine ce qu'ont pu ressentir son épouse et ses enfants quand la décision a été prise de me l'offrir !

Et ma Françoise, toujours discrète mais toujours près de moi, n'a pas été oubliée, elle non plus.Un joli bouquet de fleurs lui a été remis pour la remercier de sa gentillesse naturelle envers tout le monde.
Pour clore cette tellement belle soirée que je pourrais trouver un peu trop élogieuse, j'ai eu le grand privilège d'être fait Président d'Honneur.

Ce fut une soirée vraiment exceptionnelle à laquelle je ne m'attendais absolument pas.
En mon for intérieur, je n'avais fait que ce que je devais faire et, si je voulais employer un langage de militaire, je n'ai fait que remplir ma mission, mais en y mettant toute mon ardeur et tout mon cœur.
A titre d'exemples, voici quelques extraits tirés des mots gentils qui m'ont été prodigués :

<u>Gérard Larcher, Président du Sénat</u> :

«… Au Colonel François Besson qui a fait du Forum pour Demain un espace exceptionnel de rencontres et d'échanges…..Avec gratitude et admiration »

Marc Robert, Maire de Rambouillet :

« *…..Votre regard sur notre nation, sur ce monde, a participé à l'excellence des interventions de vos invités…*

Rambouillet vous remercie pour votre engagement et votre implication… »

Jean Frédéric Poisson, Député :

« *…..Au Colonel François Besson qui a donné sa vie et son engagement au service d'une certaine idée de la France…. »*

Michel Heuzé, Sous-préfet :

« *…..Soyez remercié, ainsi que votre épouse, pour tout ce que vous avez fait…. »*

Commissaire Général Villerbu, Commandant d'Armes :

« …..Le Colonel Besson est un acteur exemplaire de la défense des valeurs de la République….

De nombreux autres commentaires aussi gentils et élogieux de la part des membres du Forum ont été écrits ou envoyés.

« …..François Besson qui restera pour ma part un des grands patrons de ma vie d'artiste…. »

Je dois avouer que j'ai été retourné par toutes ces réactions venant de personnes si diverses.

Cela peut paraitre un peu désuet d'employer un tel vocabulaire, mais j'ai reçu de l'amour et j'ai de l'amour à donner et ce n'est pas un gros mot de le dire aussi simplement.

Mais, ces marques de reconnaissance ne se sont pas arrêtées à cette soirée mémorable.

En effet, un matin, c'est le Maire qui m'a appelé au téléphone pour me demander si je serais à Rambouillet pour le 13 Juillet.

A ma réponse affirmative, il me remercia sans m'en dire plus.

A Rambouillet, chaque année, à la veille de notre fête nationale, il y a un cocktail républicain donné dans les beaux jardins du palais du roi de Rome.

Nous y étions comme les près de quatre cent personnes qui y étaient invitées.

Sur un léger promontoire qui dominait l'assistance, se trouvaient les autorités locales civiles et militaires ainsi que le Préfet de Région et le Président du Sénat.

Il y eut une remise de décorations et le Maire, s'adressant à tout le monde dit, je cite de mémoire :

***« Et maintenant, je veux honorer le Forum pour Demain en la personne de mon ami François Besson à qui je demande de venir me rejoindre* ».**

Grand étonnement de ma part et j'ai du me frayer un chemin pour me porterdevant les autorités.
Le Maire repritalors la parole pour rappeler tout ce que j'avais fait à la tête du Forum.Grâce à mon action, j'avais fait connaître Rambouillet en faisant venir des conférenciers de haut niveau et que le Conseil Municipal tenait à me remercier.

Aussi avec le Président du Sénat qui se tenait à ses côtés, il me remit la Médaille de la Ville sous les applaudissements des autorités et de l'assistance.
Et là je ne sais pas comment cela s'est produit, mais le Président du Sénat est venu me féliciter et j'ai, à ma grande surprise, eu droit à l'accolade du deuxième personnage de la République.
Oui, j'ai été honoré mais, à travers moi, c'était tout le travail d'une équipe entièrement consacrée à la réussite de cette association, le Forum, qui a œuvré sans relâche pour le bien-être et le bien vivre dans notre bonne ville de Rambouillet.
Avec toutes ces marques de sympathie et de reconnaissance, je dois avouer que je ne m'en suis pas encore remis.
Dans toute ma carrière, j'ai assisté à des départs de camarades ou d'autorités. C'était toujours un bien sympathique moment qui se terminait par quelques mots gentils suivis du verre de l'amitié.
Mais, à aucun autre moment, je n'ai connu une telle manifestation, surtout à mon égard, car par éducation, par culture et par nature, je n'aime pas me mettre en avant, me faire valoir, surtout devant tant de personnes.

Et maintenant, qu'allez-vous faire, m'ont demandé de nombreux amis.

Ma réponse a été simple : « Je vais un peu plus penser aux miens, mais je vais aussi me mettre à écrire mes mémoires car ma famille ainsi que mes amis me poussent à le faire et je vais donc ouvrir une nouvelle page de ma vie qui sera plus culturelle et sur un fond historique, mais sans quitter le monde associatif.

NOTRE FAMILLE

Parlons d'un grand moment dans notre vie familiale avec un voyage que nous avons fait en Corse avec ma Françoise, non pas à des fins touristiques, mais pour un événement d'une toute autre importance.
Nous venions pour faire la connaissance de celle qui allait unir sa vie à celle de notre Olivier.
Arrivés à l'aéroport de Bastia, nous avons loué une voiture pour aller à Rutali, un petit village à une demi-heure de route.
Nous avons bien suivi ce qu'Olivier nous avait dit pour arriver à la maison de sa belle et enfin faire sa connaissance, physiquement du moins car nous lui avions déjà parlé au téléphone.
A peine installés dans le gite attenant à la maison, notre fils est venu discrètement nous voir pour avoir notre avis et c'est avec son bon sourire qu'il nous a entendu dire qu'elle était vraiment sympa…et que pour nous, elle était la bienvenue dans notre famille et elle avait déjà sa place dans notre cœur, comme Florence et Pierre.
On a vite et bien fait connaissance avec Caty puis avec sa gentille Maman qui avait un passé à Oran et donc qui ne pouvait que nous plaire.
On a commencé à parler mariage,mais d'abord fiançailles.
Elles ont eu lieu le 14 Juillet 2011 et là, il faut que je sois plus explicite quant au déroulement.
Caty nous avait préparé une jolie table à l'ombre, devant le gîte.
Elle était allée chercher sa Maman à Bastia et il nous a fallu attendre la fin de l'excellent déjeuner et, le Champagne étant servi, Olivier a remis sa bague de fiançailles à sa bien aimée.
Il faut dire que Caty était venue à Rambouillet pour la choisir et … elle a bien choisi.

Dans le programme de la journée, il était prévu que nous devions être à 18 heures au village de Zilia où le curé nous attendrait pour dire la messe des jeunes fiancés puis après on irait au cimetière où son Papa était enterré.
C'est là où nous avons commencé à découvrir le côté fantaisies horaires de celle qui allait être notre belle-fille.

En effet, si nous passions un bien sympathique moment à déjeuner, je ne savais pas où se trouvait Zilia et combien de temps il fallait pour y aller.
Nous sommes donc partis sans vraiment se presser et, le ciel aidant, nous avons rencontré peu de trafic routier, ce qui était étonnant sur cette route côtière.
Nous sommes arrivés vers….17H50 et la voiture a donc du être garée à quelque deux cents mètres de l'église.

Chose incroyable, au moment où nous nous en approchions, sur la terrasse d'un restaurant qui nous surplombait, une personne que nous ne pouvions pas voir, jouait l'air favori du Papa de Caty : quelle émotion !
Nous arrivions enfin à l'église, pratiquement à l'heure…, le Prêtre nous y attendait avec quelques fidèles pour commencer la messe.
Pendant l'office, il ne manqua pas de dire un mot gentil aux fiancés et, après la bénédiction, il vint nous saluer et, s'adressant à moi, il me dit que mon visage ne lui était pas inconnu.
Comme il venait d'une paroisse du côté de Saint Germain, cela était impossible.
Après avoir raccompagné quelques paroissiennes, il est repassé devant moi et je lui dis, non, on ne s'est pas vu à Saint Germain puisque nous habitons Rambouillet.
Et là, son visage s'illumina car, il avait été Curé à Rambouillet et, c'était vrai, nous nous en rappelions, et lui, et nous.
Nous sommes ensuite allés comme prévu faire une prière devant la tombe du Papa de Caty puis nous avons pris le chemin du retour, en repensant à ces événements et essayant de les interpréter.
Le timing pour venir dans ce village au centre de l'ile, la circulation exceptionnellement fluide sur ce parcours et à cette heure, ce chanteur avec cette chanson si particulière pour la famille, cette messe et cette rencontre tellement inattendue avec ce Prêtre de…Rambouillet !
En ce si beau jour de bonheur pour nos deux familles, manifestement, le ciel était à nos côtés.
Olivier et Caty étaient fiancés à la grande joie de tous ceux qui les aimaient et les entouraient.
Il allait falloir préparer le mariage, et là, c'est une autre histoire que j'aborderai plus tard.
Entre temps Pierre et Aline avaient poursuivi leur route avec une montée en grade pour Pierre, des responsabilités différentes et une belle opportunité, celle de pouvoir entrer à l'Ecole des Officiers de la Gendarmerie Nationale (E.O.G.N) qui allait lui ouvrir de nouvelles perspectives positives de carrière.

Il a été fait Chevalier dans l'Ordre National du Mérite et Aline s'est plu à redonner des cours d'Anglais avec le sérieux qu'on lui connait, mais également avec un sens poussé de la pédagogie pour permettre à ses élèves d'être intéressés par l'approche originale de ses cours et ainsi de mieux retenir.

Anne poursuivait ses études avec une entrée en 2003 au Prytanée Militaire de la Flèche suivie par Sophie en 2007.
A noter que c'est lorsque Pierre effectuait son temps de commandement à La Flèche que Sophie a pu faire ses débuts à cheval, ce qui va devenir pour elle une réelle passion.
C'est l'année suivante que Pierre est passé Lieutenant-coloneljuste avant une nouvelle affectation à Bourges où il a occupé les fonctions de Commandant en Second du Groupement de Gendarmerie.
Cela leur a permis de revoir la famille Besson bien implantée dans cette ville chargée d'histoire.
Nous sommes naturellement allés les voir avec Hélène et Biquette, toute contentes de les retrouver.
Pendant ce temps là, Anne poursuivait son cursus de l'ESCP avec des séjours à Londres où nous sommes allés la retrouver, puis à Madrid, très heureuse trajectoire qui lui permettait de parler couramment deux autres langues.

On ne dira jamais assez l'importance de la connaissance et de la pratique des langues étrangères, indispensable outil dans notre monde actuel.
Sophie qui avait une belle fluidité en espagnol, travaillait dur pour avoir son diplôme d'infirmière qu'elle a obtenu au Kremlin Bicêtre en 2010.

Les Bruno étaient toujours dans leur belle maison à Lépin le Lac.
Florence était agréée pour la garde d'enfants, fonction qu'elle occupait avec beaucoup d'efficacité, de gentillesse et sans jamais se départir de son bon sourire.
C'est « impec ».
Les incertitudes du métier de son mari, elle a su les prendre en compte et assurer, elle aussi, la bonne marche de la base arrière, notamment quand le Papa partait en mission.

C'est l'épouse que nous souhaitions pour notre fils et nous lui sommes gré de le rendre heureux.
Les filles, elles aussi très attirées par les chevaux, poursuivaient leurs études.
Notre Coralie a eu son diplôme d'esthéticienne, Emilie s'est préparée à être aide soignante et Marine suivait normalement sa scolarité.
Quant à Bruno, c'était toujours son métier de Pompier mais aussi de belles responsabilités chez Secouristes Sans Frontières.

Olivier, sur le plan professionnel, restait dans son établissement à Vitry sur Seine. Il s'affirmait comme un professeur particulièrement compétent car réussissant avec pédagogie à intéresser ses élèves et à obtenir des résultats.
C'était maintenant un Ancien, et, qui plus est, un Ancien Certifié, ce qui changeait bien des choses pour lui.
Maintenant qu'il avait trouvé l'âme sœur, et, la perspective de mariage aidant, il était arrivé à un beau moment de sa vie, un moment qui compte car on se sent enfin un homme dans le sens profond du terme.

Une belle opportunité de regroupement familial s'est déroulée dans la mythique Venise, si chère à Maman qui y avait des souvenirs d'enfant mais aussi de voyages avec Papa et toujours au même hôtel, leSavoya e Yolanda.
Il me faut rappeler qu'en Avril 1987, nos parents nous avaient tous emmenés pour y fêter leursSoixante Ans de Mariage.
Au Savoya naturellement mais avec dîner d'anniversaire au prestigieux hôtel Danieli.
Ce fut un voyage mémorable avec plein de bons et beaux souvenirs.
Tout le monde était encore là.
Comme nos deux familles sont très proches, je me dois également de mentionner qu'en Octobre de la même année, c'était au tour des parents de ma Françoise de fêter leurs Noces de Diamant au cours d'un beau regroupement familial au Pavillon Dauphine.
Tout le monde était encore là.

Voilà pourquoi avec un brin de nostalgie, nous avons voulu emmener tous les nôtres pour, à notre tour, fêter nos…cinquante ans de mariage.

Aline nous ayant fait un très beau reportage sur des « Témoignages Vénitiens », je mentionnerai seulement, comme avec les parents, l'apéritif au Danieli, le dîner à l'hôtel Savoya et un moment de prière et de souvenir à l'église où nous étions allés là aussi, ensemble.

La déambulation dans les ruelles, la majesté de la Place Saint Marc, la vie trépidante que l'on observe partout et notamment au marché très haut en couleurs, c'est Venise la Sérénissime.
A cette description, il ne faut pas manquer de citer le voyage à Murano et admirer le travail de ses artistes du verre dont la réputation n'est pas usurpée.

Mais ce voyage de rêve touche à sa fin et chacun va retrouver ses occupations, la tête pleine de si beaux souvenirs où la richesse culturelle vient faire bon ménage avec l'esprit de famille réunie.

***Qu'il est bon de se retrouver en famille, ce lieu unique où se partagent joie et bonheur dans la vie mais aussi lieu de compréhension mutuelle, de vérité et de soutien, en un mot, un lieu d'amour*.**

Le voyage retour fut marqué par quelques aventures des Bruno qui ont fait une escale vraiment imprévue à Paris avant de rejoindre Chambéry.
Je n'oublierai pas de mentionner celles d'Olivier et de Caty pour reprendre le bateau qui devait les ramener à Bastia avec, pour eux aussi, quelques imprévus qui resteront dans les annales…

Chacun reprend alors ses activités, les nôtres se concentrent sur la préparation du mariage d'Olivier et de Caty qui est fixé au 12 Juillet 2013.

UN MARIAGE ….EN CORSE

Nous sommes revenus à Pâques en Corse à Rutali pour affiner les derniers détails pour le bon déroulement de cette fête et rendre la maison toute belle.
Puis, nous voilà dans la dernière ligne droite où tout devait être prêt pour le Grand Jour.

Dans un calme relatif, il fallait que les futurs mariés entrent dans la partie spirituelle de leur préparation, ce qu'ils firent dans de très bonnes conditions.

Après quelques hésitations, la délicate partie matérielle fut abordée et résolue pour le mieux.

Et, ce fut le très grand jour, ce Vendredi 12 Juillet 2013, celui de la Saint Olivieravec un temps splendide typique de la Corse, l'arrivée des nombreux invités dont un très gentil contingent de nos cousins et cousines venus pour la circonstance.

La petite et jolie église de Rutali fut vite remplie.

Le marié dans un très chic costume attendait la mariée qui fit une belle entrée au bras de son parrain.

La messe fut célébrée par un prêtre remarquable de simplicité et de rayonnement.

Les chants furent exécutés parun de ces groupes typiques de la tradition corse qui nous ont transportés par la beautéde leur interprétation.

Avec ma Françoise, nous étions vraiment émus de voir que notre fils avait trouvé la femme qu'il voulait pour la chérir et en faire sa compagne pour le reste de leur vie.

Nos enfants nous entouraient et pour chacun d'entre nous, il y avait des souvenirs qui remontaient.
Ils étaient notre histoire et ilsassociaientdans cette discrète émotion tous ceux qui n'étaient plus là, qui nous manquaient beaucoup mais qui devaient, eux aussi, se réjouir avec nous.

La messe terminée, il y eut une réception chez Caty pour ses amis du village. Un temps magnifique et un jardin tout en beauté.
Il n'en fallait pas plus pour que tout le monde soit heureux.

En fin d'après-midi, nous sommes partis avec ma Françoise pour le lieu de réception qui se trouvait dans la montagne avec une vue splendide sur la mer.
Les nombreux invités arrivant, il leur fut servi un délicieux muscat corse que l'on prit sous les platanes, un vrai régal pour les yeux et les palais.
C'est alors qu'arrivèrent les mariés qui s'étaient changés et qui s'étaient métamorphosés, lui, en élégant et parfait gentleman, et elle, en vaporeuse et ravissante Shéhérazade.

Un vrai dîner corse nous attendait sous un immense préau et, comme c'est la tradition en pareil événement, il y eut des discours,d'abord du nouveau beau-père auquel succéda celui du jeune marié très à l'aise, tout en finesse et avec la délicatesse qui le caractérise.
Les mariés furent les vedettes d'un petit spectacle monté avec la complicité des amis puis vint l'apparition d'une splendide pièce montée qui fut « dépecée » et distribuée pour le plus grand plaisir des palais gourmands.
Une piste de danse permit à tout le monde de poursuivre et terminer cette mémorable journée d'amour et de réjouissances familiales.

Nous étions heureux de voir notre fils marié avec la femme de son choix, une femme aimante et dotée d'une personnalité affirmée, oscillant entre une naturelle bienveillance et des idées bien arrêtées, sans oublier quelques fantaisies horaires...
Une petite nuit réparatrice et un déjeuner avec les nombreux restes de la soirée pourraient apporter un point final à ce mariage.

Mais non ! Ce serait mal connaître ce couple qui, parfois, sort des normes habituelles.

Je me dois donc de relater un dernier événement vraiment unique en son genre et qui est venu compléter la série de faits sortant de l'ordinaire et qui avaient accompagné la journée de leurs fiançailles déjà décrits plus haut.
Le lendemain matin du mariage, Olivier a voulu aller avec ses amis de toujours faire du bateau dans la baie de Saint Florent.
Ils ontdonc loué un zodiac et sont partis en direction d'une de ces jolies anses qui parsèment la côte.
A un moment, ils se sont arrêtés pour se baigner dans cette belle eau limpide. Tout le monde était à la joie et l'ambiance au plus haut.
Et c'est là qu'une idée, qui va se révéler « l'idée du siècle », a jailli dans le cerveau du tout jeune marié alors que l'épouse d'un jour était restée sur la plage.

Notre héro plongea et, voulant parodier le film du Seigneur des Anneaux, il retira son alliance, la déposa bien en vue sur le fond sableux et remonta en surface.
Il en parla en riant à ses amis un peu perplexes et il replongea pour aller chercher cette alliance bénie de vingt quatre heures à peine mais….
il arriva au fond…..chercha et….ne trouva rien.
Il refit surface, racontason problème à ses amis et ce fut le branle bas général pour retrouver l'alliance.
Entre temps, et pendant près de quarante cinq minutes de multiples plongeons,il fallait tenir compte des mouvements de la mer mais aussi des dérives du bateau, enfin rien de bien réconfortant pour favoriser l'organisation de l'opération de recherche.
Et tout le monde de s'inquiéter, et tout le monde, surtout le jeune marié, de se demander ce qu'allaient être les réactions de Caty, mais aussi de ce bon Père qui avait béni la si précieuse alliance.
Ses camarades avaient pratiquement abandonné.
C'est vrai, comment retrouver une alliance perdue en pleine mer entre quatre et six mètres de profondeur ?
Cela relève du domaine de l'impossible et Il faudrait un miracle.

Olivier, qui n'en menait « pas large »n'abandonna pas et replongeaquand même.
Et, c'est à ce dernier essai qu'il crut apercevoir quelque chose qui brillait sur le fond.

Dans un dernier effort, Il s'en approchaet il reconnut immédiatement son alliance qu'il récupéra pour remonter tout joyeux avec son trésor à la main.

Ses camarades étaient abasourdis par l'événement et l'un d'eux en vint même à lui dire : « Au Japon, dans leurs émissions de jeux de défis télévisuels, tu serais un champion. Nous avons parfois entre nous des idées intéressantes mais,là, toi alors, tu es imbattable. ».
Il retrouva sa femme sur la plage, osa lui narrer l'aventure et il eut la surprise de voir qu'elle n'était même pas étonnée par ce qui venait d'arriver.
C'était la preuve qu'elle connaissait bien son mari et que rien venant de lui ne pourrait la surprendre….

J'ai été certainement un peu long pour décrire ce mariage qui n'a pas eu son pareil.
Par avance, je m'excuse de ne pas avoir été plus prolixe pour les mariages de Pierre et Aline mais aussi de Bruno et Florence, mais je suis sûr qu'ils ne m'en tiendront pas rigueur, car avec Olivier et Caty, rien ne sera comme pour tout le monde.
Il faut dire que durant tout ce mélodrame, dont nous n'avons eu connaissance qu'en fin de journée, nous étions partis avec ma Françoise faire une belle escapade touristique dans le pittoresque et sauvage Cap Corse, si plein de sites exceptionnels.

Et voilà une page familiale qui se tourne et d'autres se profilent déjà à l'horizon.
Vraiment, nous ne savions pas qu'un jour la Corse, cette Ile de Beauté qui porte bien son nom, ferait tant et heureusement partie de notre vie.
La Corse oui, avec deux de nos enfants qui ont épousé un Corse du Sud et une femme de la Haute Corse.
Il faut noter également l'importance de la Gendarmerie puisque si Pierre est un gendarme distingué, le Papa de Caty était aussi …un gendarme que nous aurions bien aimé connaître.

Pour tout le monde, c'était le retour au calme pour « refaire les accus » et reprendre ses différentes occupations.

Avec ma Françoise, nous en avons profité pour aller faire une cure de « remise en forme » au centre de Thalasso Thérapie de Dinard qui bénéficie d'un site remarquable en bord de mer et face à Saint-Malo.
Les soins prodigués sont excellents et la possibilité d'utiliser la piscine ou de faire de magnifiques promenades en suivant les sentiers des douaniers sont un plaisir.

Nous avons essayé les centres de Quiberon, Biarritz, Le Touquet ou Roscoff mais nous revenons toujours à Dinard qui offre tellement de possibilités.
Il est vrai que la santé est un patrimoine qu'il faut essayer de préserver, tant tout ce que nous faisons en dépend. Il y a des choses que l'on peut faire en se disciplinant soi-même, mais d'autres sont bien souvent imprévisibles.

Notre Sophie qui avait été reçue à son Diplôme d'Infirmière d'Etat a commencé sa carrière comme infirmière à Fresnes.
Nous sommes vraiment heureux de voir notre petite-fille perpétuer une tradition familiale dans le domaine de la médecine au service des autres.
Avec leur Tante Nono et notre Bruno chez les pompiers comme références, avec les perspectives de carrière dans le monde de la santé pour notre Emilie, il y a là un fond de générosité spontanée partagé par tout le reste de la famille et qui fait notre fierté.

Voir Sophie et Emilie s'épanouir ainsi pour le bien des autres est pour nous un réel bonheur.

L'année 2014 a été là pour nous rappeler notre fragilité, avec l'infarctus qui a brutalement frappé notre Olivier, nécessitant son transport en urgence à l'hôpital et la pose d'un stent. Le coup de semonce est passé bien près et il en a tiré les évidentes conséquences dans sa conduite et dans sa vie de tous les jours.
S'arrêter de fumer d'un seul coup, alors que l'on est un gros fumeur, n'est pas chose facile. Il a eu très peur et, aidé par son épouse, il a réussi. Bravo à lui !

Le 5 Septembre 2014, une terrible nouvelle est venue nous apprendre que Jean-Philippe venait d'être terrassé par une brutale crise cardiaque.
Nous l'avons accompagné dans sa dernière demeure en gardant en mémoire tout ce qu'il représentait :
Un garçon ouvert et toujours souriant.
Il était très famille et le bonheur de tous les siens était bien perceptible.
Je l'avais mieux connu et apprécié lorsqu'il était venu à Dakar pour la naissance de Bruno. J'avais pu le faire monter dans l'avion, un NORD 2501, qui devait me parachuter pendant un exercice.
Je l'ai naturellement souvent vu dans nos réunions familiales mais aussi lors de déplacements professionnels.

En effet, nous nous sommes rencontrés à Doha, la capitale du Qatar, alors que nous y étions tous les deux pour nos affaires commerciales.

Il laisse une femme courageuse qui, avec ses enfants et leurs nombreux amis, continue de l'avoir toujours présent….« juste de l'autre côté du mur ».

Sa mort fut très brutale, elle futune source de grande tristesse, mais ce qui demeure, c'est de savoir que l'on reste malgré tout en contact spirituel et dans la perspectivede pouvoir, le moment venu, se retrouver.

C'était mon Beau-frère

Si 2014 fut délicate, 2015 fut bien meilleure puisque Pierre a, dans la même année, non seulement été inscrit au Tableau d'Avancement de Colonel maisa également était promu Chevalier de la Légion d'Honneur.

Voilà la récompense d'un beau parcours de carrière, certes original, mais qui montre que toutes les chances sont possibles pour réussir dans la vie.
Pierre a recueilli là le fruit de son travail toujours exécuté avec son habituel et naturel sérieux basé sur la rigueur d'un comportement exemplaire.
Tout le monde, et notamment Grand'mère dite « Mé-Mé » avec ses imitations, a également été très heureux de faire la connaissance de Sylvestre qui, pour nous,a au moins deux qualités :
il est sympa et rend heureuse notre Anne.
Tous les deux ont beaucoup travaillé, ils donnent beaucoup, acquièrent toujours plus d'expérience et les retours sont là avec un avenir qui leur est prometteur.
Nous avons également pu faire la connaissance de Pierre-Alain mais aussi d'Alex et nous avons apprécié leur gentillesse et leur attitude délicate pour rendre heureuses nos petites-filles.
Il y aura naturellement d'autres venues dans notre famille.

Que tous sachent combien le bonheur de nos princesses est important à nos yeux et que notre cœur leur estdéjà, à tous, grandement ouvert.

Marine, qui arrive derrière, a un début également très prometteur qu'elle doit, elle aussi, non seulement à son grand travail, son opiniâtreté mais à des idées claires sur son projet de vie que nous lui souhaitons gratifiant.
Elle trouvera dans les Mémoires de son Grand-père quelques matières à réflexions.

Je me permettrai néanmoins de donner à toutes mes petites-filles ce nouveau conseil basé sur des expériences vécues.

Vous avez de beaux et grands desseins de vie, tous sont honorables. Vous connaitrez parfois des désillusions mais aussi, grâce à Dieu, des succès mérités.
Vous vous en réjouirez à juste titre, mais, sachez alors toujours garder la tête froide, les pieds sur terre, et n'oubliez jamais de savoir vous remettre en cause pour sans cesse vous renouveler, vous améliorer, par de nouvelles actions.

***Vous devez être une « boite à idées permanente.* »**

Si cela ne marche pas une fois ou à cause d'une mauvaise approche, alors, pas de fausse pudeur, pas d'abandon trop rapide.
On réfléchit et on repart sur une autre base avec la volonté féroce de réussir.

Votre moral est un bien très précieux qu'il faut savoir préserver coûte que coûte.

En 2016, à Pâques, nous avons été très fiers mais également émus par le baptême de Sylvestre en la Cathédrale de Chartres où il avait eu, avec Anne, la gentillesse de nous inviter.
Une bien belle cérémonie au milieu des familles réunies pour la circonstance.
Il est vrai que tout est prétexte pour se retrouver et fêter des anniversaires mais aussi de tels événements.
Malheureusement, une mauvaise série d'incidents graves de santé sont venus agresser notre Aline et inquiéter tous les siens et tout ceux qui l'aiment…et qui sont nombreux.
Le grand savoir faire professionnel du corps médical, le soutien moral de tout ceux qui l'entourent et naturellement la rage de s'en sortir sont là pour expliquer l'issue heureuse de cette bien mauvaise passe.

Je me dois, à cet instant de mes Mémoires de mentionner tout ce qu'est Aline.

Elle est avant tout amour et tendresse pour tous ceux qui l'entourent.
Elle est toujours souriante, avenante et reposante comme sa Maman, de qui elle tient pour beaucoup.Comme sa Maman, elle est une vraie femme d'Officier qui sait parfaitement faire face aux incertitudes et contraintes dans la vie d'un Gendarme au service de ses concitoyens.
Pleine d'idées, aimant organiser, c'est une grande travailleuse pour qui les défis, les challenges sont des moteurs pour lesquels elle se donne sans compter.
Très sensible, elle sait ce qui fait plaisir aux autres mais déteste les imprévus ou ce qui nuit à l'harmonie en général.
Comme ses frères, nous sommes tellement fiers d'elle et de tout ce qu'elle apporte par son rayonnement, toujours discret mais tellement toujours présent.

En 2017, il y eut de nombreux autres anniversaires que je ne citerai pas pour ne pas risquer d'en oublier un.

Arrêtons-nous seulement à nos cinquante cinq ans de mariage.

Tout le monde a applaudi à l'idée de demander à Nicole de s'associer à toute la bande pour l'occasion.

Il fallait maintenant se décider sur un lieu et une date:
Ce fut Budapest sur les conseils d'Anne et Sylvestre qui y étaient déjà allés, et le meilleur moment choisi pour essayer d'avoir tout le monde était fin Avril avec le pont du premier Mai.
Après quelques recherches, l'hôtel fut trouvé, le GELLERT, qui offrait l'avantage d'avoir une belle vue sur le Danube mais aussi une piscine alimentée de ces eaux qui ont fait la renommée de la capitale hongroise.

L'organisation ne fut pas simple vu la position géographique de chacun.
Nicole était venue nous rejoindre à Rambouillet comme Sylvestre et Anne.
Ils ontainsi pu assister à la soirée annuelle de gala du Forum pour Demain où, à la fin, j'ai annoncé que le moment était venu pour moi d'en quitter la présidence.

La soirée s'est terminée fort tard et, le temps de passer à la maison pour se changer et prendre nos bagages, nous partions en voiture rejoindre l'hôtel Ibis à Roissy que nous avons pu atteindre, grâce au GPS d'Anne vers minuit passé.

Très courte nuit avec un réveil à 5 heures et pour pouvoir d'abord retrouver Pierre, Aline et Sophie qui étaient arrivés bien avant nous et ensuite prendre la navette pour l'aéroport car notre avion partait tôt dans la matinée.

Bruno et ses femmes avaient également quitté Chambéry la veille pour coucher à Genève et être sur place pour prendre en début de matinée leur avion pour Budapest où ils sont arrivés un peu avant nous.

Voyage également sans histoire pour la fournée venant de Paris et accueil à l'arrivée par une navette que l'hôtel avait envoyée pour nous récupérer.

Et voilà comment toute la famille s'est retrouvée dans cette grande ville chargée d'histoire.
Nous étions tous un peu fatigués du fait de notre courte nuit, mais nous étions aussi impatients de profiter au maximum de cette belle opportunité familiale.
Nous avons eu le temps avant le déjeuner d'aller de l'autre côté du pont qui enjambe le Danube pour voir le marché couvert tout en couleurs, bruits et odeurs sympathiques et variés.

Merci Sylvestre de nous avoir offert ce petit couple hongrois qui vient compléter notre collection de souvenirs de voyage!

Après un déjeuner réparateur au cours duquel fut exposé le programme des activités, nous sommes partis à bord d'une navette où une guide parlant français nous a emmenés faire le tour de la ville avec quelques arrêts pour être à même de mieux nous expliquer les principaux sites et leur histoire.

Nous sommes allés sur les hauteurs de la ville pour apprécier non seulement le panorama, mais également assister à une danse d'un groupe folklorique et admirer les jolies tenues traditionnelles.

Le soir, nous avons fait une croisière sur le mythique Danube.
Nous avons pu ainsi voir un autre aspect de la ville merveilleusement illuminée.
C'est dans ce cadre exceptionnel que nous avons apprécié l'excellent dîner qui nous était proposé, le tout accompagné d'un groupe de musiciens qui ont heureusement contribué à la bonne humeur ambiante.

Le lendemain dimanche, nous sommes allés à la messe à la cathédrale Saint Etienne pleine à craquer, puis promenade générale en groupes dispersés mais avec le bénéfice des explications de Sylvestre qui s'est révélé un guide parfait.

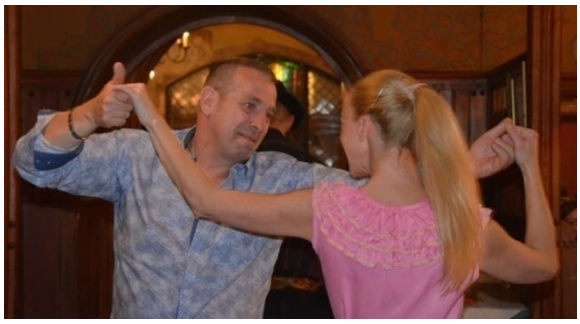
Une mention spéciale pour ce déjeuner typique en plein air où nous avons mangé de bien bonnes choses de la cuisine locale avec pour le dessert une spécialité que tout le monde a su apprécier.

L'après-midi a été mis à profit pour aller prendre un de ces fameux bains, qui en ville, qui à l'hôtel même.
Il est vrai que cette eau est très agréable pour nager et se régénérer pour aborder notre dernière soirée dans la meilleure forme possible.

Après un petit repos à l'hôtel, nous sommes repartis à pied pour rejoindre un restaurant-cabaret pour terminer en beauté notre courte escapade hongroise.

Nous voulions quelque chose de traditionnel et typique de l'histoire et des coutumes locales.

Ce fut le cas car non seulement la nourriture était bien spécifique et particulièrement bonne mais il ne faut pas oublier de mentionner qu'un orchestre animait heureusement la soirée.



Cela a conduit la danseuse du groupe à inviter Bruno pour une brillante démonstration de danse hongroise, ce qu'il a accompli avec brio et sous les applaudissements de l'assistance.

La soirée s'est terminée par des attentions tellement touchantes à notre égard.

Je ne te remercierai jamais assez, ma chère Nicole, de ce geste qui t'a demandé beaucoup et qui m'a fait un immense plaisir, dans lequel il y avait une grande émotion partagée.
Cette belle photo de mon frère Yves, où on le retrouve tel qu'il est resté dans nos mémoires, trône maintenant dans mon bureau et bien souvent nos regards se croisent et tant de souvenirs partagés ressurgissent.

Yves, mon frère, je sais qu'à ce moment précis de cette soirée si familiale avec ta Nicole, tu étais près d'elle comme toujours et à nos côtés pour faire la fête avec nous tous.

Quant à tous les jeunes, quelle heureuse surprise de recevoir ces deux Wonder boxes qui nous permettront de prolonger heureusement cette belle et joyeuse réunion.

Vraiment beaucoup d'émotion !

Le lendemain matin, nous reprenions notre avion, qui pour Genève, qui pour Paris et Valence, mais tous avec dans la tête de merveilleux souvenirs inoubliables et une dernière surprise pour Anne qui avait disparu … dans le cockpit, invitée par le Commandant, puis Sophie qui a fait de même et en est ressortie en « hôtesse de l'air » venant offrir à toute notre tribu une coupe de Champagne, délicatesse de l'équipage pour notre anniversaire de mariage.
Bravo et Merci à Air France.

Et de penser dès maintenant à notre prochaine réunion familiale, à savoir :
Où ? Quand ? Pour quelle occasion ?
Les idées ne vont pas manquer et les neurones sont déjà en période de chauffe.

Il faut vivre avec toujours des idées plein la tête pour préparer l'avenir mais il faut aussi savoir vivre et apprécier pleinement son présent sans oublier le passé.

Malheureusement, notre Coralie allait connaître un grave ennui de santé qu'elle allait surmonter grâce à la dextérité et au savoir-faire d'une équipe médicale remarquablement dirigée par une chirurgienne tout à fait performante.
Toute la famille était réunie autour des nouvelles que chacun attendait avec une grande impatience.
Ce que nous avons tous relevé, c'est le grand courage qui a été le sien pour franchir cette épreuve.
Cela montre l'importance du moral quelles que soient les circonstances.
En l'occurrence, notre Coralie a su trouver seule les ressources indispensables,
alors BRAVO CORALIE.

Changeons encore de sujet.

En effet, avant de quitter le Forum, je voulais faire la promotion de voyages culturels et j'avais la connaissance d'une association parisienne spécialisée dans ce genre d'activités.
J'ai été heureux de constater que la nouvelle équipe avait repris mon idée et qu'une excursion en Espagne était programmée avec Madrid et Tolède.
Nous nous y sommes inscrits, et c'est ainsi qu'avec une douzaine de personnes, nous avons pris tôt notre avion à Roissy pour arriver en fin de matinée à Madrid, accompagnés par un guide bilingue de cette association.
Bien logés en centre-ville, nous avons, au cours de notre séjour, visité de nombreux et splendides musées dont naturellement celui du Prado où…nous n'étions pas les seuls.
Les explications données par le guide nous ont beaucoup aidés dans notre bonne compréhension des grands maîtres comme Goya, Bosch, Velasquez et tant d'autres.
Notre passage à Tolède nous a vraiment plu, tant cette ville est riche de par son histoire.
Un incident est cependant venu perturber notre retour puisque deux des amis participants se sont fait voler leur portefeuille dans le métro madrilène.
Tout a été fait par notre dévoué guide pour aller le lendemain matin au Consulat de France afin de se faire faire un document temporaire pour pouvoir prendre l'avion de notre retour.
Et là, un épisode particulièrement inattendu, car me concernant, est venu troubler ma quiétude.

En effet, le guide devant aller au Consulat ne pouvait donc pas nous accompagner au musée pour la visite du jour où nous allions voir la fameuse toile de Picasso sur Guernica au musée de la Reine Sophie.
Il eut en effet l'idée de venir me voir dans notre chambre pour me dire qu'il ne savait pas s'il serait rentré à temps pour faire lui-même l'explication de ce chef d'œuvre et……qu'il me demandait de prendre l'affaire à mon compte !
Il n'avait pas oublié de me fournir un polycopié sur le Maître et son œuvre, mais c'était sans compter sur ma méconnaissance quasi-totale sur cet art abstrait.
J'ai donc passé une partie de la nuit à lire, relire le document avec la représentation de la dite toile….. mais, je n'en menais pas large.
Comme convenu, nous sommes allés sans notre guide au musée.
Comme convenu, je voyais défiler les salles de visite et au moment où nous arrivionsdans celle où trônait la fameuse toile, je tenais alors le polycopié à la main prêt à me lancer dans cette folle aventure.
Et c'est à ce moment précis qu'un miracle se produisit.

En effet, notre guide en ayant terminé avec les démarches au Consulat venait de nous rejoindre.
Avec une certaine élégance, je lui ai remis ses notes et, à mon grand soulagement, il nous a fait la description qui s'imposait pour mieux comprendre cette toile d'anthologie.
Je dois avouer mon peu de culture en profondeur sur le plan artistique en général et de peinture en particulier.
Alors, serais-je fermé à tout ce qui touche à l'art ?

La seule réponse que je puisse donner est que je ne suis pas dénué de sensibilité, bien au contraire.
Je suis d'abord intuitif vis-à-vis des hommes mais également des événements ou des choses.
Je sens la beauté, je la vois, je l'admire.
Quand j'aime, c'est toujours un sentiment entier et immédiat.

Maintenant, lorsque j'ai la chance d'avoir quelqu'un à côté de moi qui m'explique l'œuvre d'art, qui m'en donne le contexte dans lequel l'artiste l'a créée sur les plans humain, de l'espace, des matériaux utilisés, alors ma vue se transforme agréablement.
Je commence à voir avec une intelligence nouvelle qui me provoque des sensations inconnues jusqu'alors.
Ma sensibilité est différente en musique où je sais spontanément apprécier telle ou telle œuvre, tel ou tel compositeur.

Je dis bien apprécier, mais ce sentiment ne repose sur rien d'autre que sur ce que j'éprouve dans mon seul for intérieur.

J'admire ce que l'on peut faire sortir d'un instrument musical et les sons, notamment d'un piano ou d'une harpe, me charment.
En effet, dans le domaine de la musique ou des chansons, j'éprouve une certaine émotion car il arrive que je puisse faire un parallèle joyeux ou douloureux avec un événement vécu.
En revanche, je suis toujours plein d'admiration et de respect devant des gestes humains qui touchent les sentiments d'altruisme, de générosité, d'acte gratuit mais aussi de courage, d'abnégation, de don de soi au nom d'un idéal.
Je ne suis pas insensible aux beautés de la nature, aux chants des oiseaux car toute la philosophie de la vie y réside.
Une fleur, une rose, c'est notre histoire humaine avec de l'espoir, toujours de l'espoir : la rose en effet, c'est d'abord un petit bourgeon qui grandit progressivement pour éclore et nous montrer sa magnificence, sa fine beauté d'adulte, puis, ses pauvres pétales qui tombent progressivement une par une pour en arriver à une fin, une disparition….

Non, car derrière cette première arrive un second bourgeon qui va nous donner un semblable spectacle et ainsi de suite.
Cette métaphore ne peut-elle pas se transposer dans la vie d'un être humain, de sa naissance à la plénitude, pour arriver à sa disparition, vite remplacée par la nouvelle génération qui suit ?
Cette généreuse nature qui nous entoure, nous nourrit, nous protègene me laisse jamais indifférent.
Et quoi de mieux que de jouir d'un panorama qui nous permet d'embrasser en même temps la beauté, la variété et même les mouvements harmonieux des frondaisons dansant au gré des vents ou d'entendre le bruit des vagues sur les rochers.

Mais, un évènement bien triste va se produire avec le décès de Pierre Prévôt, le Papa de notre Florence, un vieil et très cher ami.

C'était un homme de convictions doté d'une forte personnalité, s'intéressant à tout avec beaucoup de sérieux et chacun de ses enfants et petits-enfants avait une place privilégiée dans son cœur d'homme bon.

C'était notre Ami

Après son départ, il nous reste de riches et bons souvenirs que nous avons vécus ensemble et qui ont permis le mariage heureux de Bruno et de notre si gentilleFlorence.

La vie est ainsi faite qu'un évènement vient à peine d'avoir lieu qu'un autre prend rapidement la place du précédent et tout va toujours trop vite.
Ce constat qui est bien réel ne nous fait cependant pas oublier les évènements que nous vivons.

Je m'aperçois que j'ai omis de donner des précisions sur une nouvelle activité.

VERS L'ACADEMIE DES SCIENCES D'OUTRE-MER

En effet, un Ambassadeur de mes amis et Ancien du corps des Affaires Militaires Musulmanes, qui a une grande expérience et que je respecte, a attiré mon attention sur l'intérêt que j'aurais à entrer à l'Académie des Sciences d'Outre-mer.
Pour lui, mon passé africain et mes connaissances sur le monde arabe et musulman m'engageaient à postuler pour un poste d'Académicien et faire ainsi partie de cette institution qui m'était totalement inconnue jusqu'alors.

Mon grand Ancien des Affaires Militaires Musulmanes, pour qui j'ai un profond respect, a eu une carrière pleine d'expériences, au premier rang desquelles, je dois citer la guerre d'Indochine à laquelle il a participé et les nombreuses années de captivité dans un camp de rééducation au marxisme par un commissaire politique du Viet Minh, notre ennemi de

l'époque.Après deux tentatives malheureuses d'évasion, il lui a fallu attendre la fin de la guerre pour enfin être libéré,et, avec le temps, reprendre une vie normale.
Ensuite, il me faut mentionner son départ de l'armée et son entrée aux Affaires Etrangères où, grâce à sa parfaite connaissance de la langue et du monde arabe, il sera notamment Ambassadeur au Sultanat d'Oman et au Yémen.Comme je lui faisais part de mes doutes quant à mon niveau ou mes qualifications comparés aux Académiciens pour rentrer dans cette prestigieuse maison, Il m'a répondu que je n'avais pas de complexe à avoir et que mon expérience et mon vécu étaient de réels atouts.

Et, il avait raison car après une première tentative infructueuse en 2017, le 26 Mai 2018, je recevais un mail de félicitations du Secrétaire Perpétuel m'informant que j'avais été largement élu comme Membre Correspondant à la Section des Sciences politiques et administratives.

Cher confrère, C'est avec un très grand plaisir que je vous informe que vous avez été élu comme correspondant de la 2e section de l'Académie des sciences d'outre-mer sur le siège de Jean-Pierre Faure avec 66 voix sur 82votants.Jevous exprime mes très vives félicitations et ma joie de vous voir accéder ainsi à ce poste.

Pierre Gény

Secrétaire perpétuel

Me voilà donc Académicien dans un monde totalement nouveau pour moi, au milieu de personnalités de premier rang et dans les domaines les plus variés.
C'est un grand honneur pour moi, mais aussi une profonde et réelle émotion.
C'est tout naturellement que je dédie ce titre à mon Papa pour ce qu'il a fait, au nom de la France, au Maroc.
Et, c'est tout aussi naturellement que j'y associe ma sœur Hélène pour son action au Tchad, au nom de l'amour des autres.Mais je n'oublie pas tous les miens avec évidemment ma Françoise toujours au premier rang.
Je n'oublie pas naturellement mon ami Antoine Sfeir qui vient malheureusement de décéder et à qui je dois tellement dans mes connaissances et mes analyses.
J'ai déjà reçu des lettres de félicitations des édiles, au premier rang desquelles celle du Président du Sénat et du Maire.Je ne mentionnerai qu'une de leurs phrases, à savoir :

« *Rambouillet peut être très fière de vous mais n'oubliez pas que notre ville a encore besoin de vous ».*
Le 18 Septembre 2018, je dois également mentionner que j'ai préparé et organisé la réunion de ma promotion de Saint-Cyr, la VERCORS, à Chartres, ville ô combien emblématique de notre si riche patrimoine.
Nous étions près de 150 à se retrouver pour cette belle réunion fraternelle qui a connu un franc succès et m'a valu un certain nombre de félicitations parmi lesquelles j'en extrais celle-ci :

Monsieur l'Académicien,

Tes remerciements sont empreints de la discrétion qui te caractérise et qui n'a pour égale que ton efficacité.

Tu as monté tout ce voyage jusque dans ses détails et j'imagine à peine le travail et le temps que tu y as consacrés.

Bien sur le sourire illuminait les visages des participants. Le « timing », le choix des visites, la sélection des intervenants et leur qualité en on fait un modèle de réussite.

Et les grâces rendues au Seigneur dans cette crypte chargée d'histoire et de dévotion ont donné la touche finale d'émotion à cette réunion.

Que dire : مبروك ***, félicitations et MERCI.***

Et après le contentement et le plaisir que tu as su donner à tes « P'tits cos », cerise sur le gâteau : cette nomination à l'académie des Sciences d'Outre-Mer dont tous ceux qui te connaissent ne peuvent que se réjouir tant elle va au « right man in the right place ».

Il est maintenant venu le moment, je crois, de penser à mettre un terme à ce que vous, ma chère famille m'avez demandé de faire, à savoir « écrire mes Mémoires ».

Ce ne fut pas chose facile carun sentiment bizarre me retenait, sans doute, ma capacité à savoir réaliser un tel récit, peut-être aussi une certaine pudeur…

Qui sait ?

Mais j'ai éprouvé de vraies difficultés à me rappeler de tout ou de presque tout.
Il y aura probablement des oublis, bien involontaires, soyez-en assurés.

Oui, j'ai eu beaucoup de chance.

D'abord, d'entrer dans la vie grâce à des parents dont je mesure vraiment maintenant combien ils m'ont apporté et combien je leur dois.

Par ton courage et ton travail, mon cher Papa, tu m'as appris le sens des valeurs fondamentales dans un contexte de vie hors de France.

Avec le temps, j'ai pu comprendre et mesurer la réalité des mots comme responsabilité, sens du devoir, dignité et courage, exemplarité mais aussi respect de l'autre dans sa variété et ses différences.

Au travers de tes nombreuses fonctions auxquelles parfois tu as bien voulu me faire participer, j'ai compris ce que cela voulait dire que « d'être au Service de la France ».

En ayant, grâce à toi, vécu mon adolescence au Maroc, j'ai pu ainsi côtoyer, voire, vivre avec des gens de conditions, d'origine et de religions différentes.

Cela m'a indéniablement aidé à cette indispensable ouverture d'esprit et à la compréhension de l'autre.

Tu m'as fait connaître le Maréchal Lyautey au travers de son œuvre au Maroc et je pense qu'en y associant celle du Père de Foucauld, tu as aidé l'enfant que j'étais à se trouver, se définir et se construire pour vivre à son tour sa destinée qui s'avèrera tellement riche et passionnante.

Je ne t'oublie pas ma chère Maman, toi sa compagne qui a su être à ses côtés dans le cadre de ses fonctions.
Ce que tu as fait, cela a toujours été avec dignité et élégance mais aussi avec courage.

Tu sais, j'ai tenu à garder le tableau dessiné à Chemaïapar notre Lucile, avec le Papa oiseau tout heureux de l'arrivée du dernier né, la Maman oiseau heureuse elle aussi, mais bien fatiguée au bord du nid où se trouve la petite famille qui, en fait, était la nôtre avec l'arrivée au monde d'Yves et avant celle d'Elisabeth.

Ce tableau, je le regarde tous les jours car il est la vie, la nôtre comme nous l'avons vécue. Tu as été une femme vraiment particulière et je ne reviendrai pas sur ce que j'ai écrit plus haut sur toi.
Je te suis reconnaissant d'avoir su écouter avec compréhension et amour les habituels tourments de l'adolescent que j'étais et qui se cherchait.A l'époque, entre parents et enfants, on ne savait pas toujours se parler avec les mots qui allaient, en particulier ceux de son cœur. Peut-être une certaine réserve, pudeur ou… ce n'était pas dans l'air du temps.
Mais, vous étiez là, à nos côtés et votre présence physique ou morale nous rassurait.
J'ai donc eu de la chance de vivre au Maroc avec des parents que j'ai aimés mais que j'aurais pu et du aimer encore plus.

J'ai été heureux de savoir ce que je voulais faire de ma vie, et dans cette perspective, ma scolarité au Lycée Michelet à Vanves a été riche en enseignements, au premier rang desquels la prise de conscience que je devais me prendre complètement en charge et que mon avenir était entre mes seules mains.
J'ai du travailler dur et tenir le coup de la séparation familiale pour rattraper le temps perdu. En effet, au Maroc les plaisirs locaux d'un adolescent plein de vie n'étaient pas toujours en adéquation avec les exigences des programmes scolaires et des résultats attendus, notamment par les parents.
Ont suivi une succession d'événements ou d'opportunités heureuses que j'ai décrits par ailleurs qui m'ont permis de trouver sur ma route ma Françoise, celle qui allait devenir mon épouse chérie et la mère douce et bienveillante de nos enfants.

Voilà la nouvelle et belle chance dans mon existence.

Cette partie de la vie est fondamentale pour le soldat que j'étais, avec tous les aléas de ce métier, de cette vocation au Service de la France.
Je me dirigeais dans des actions qui allaient beaucoup demander.

Aussi, je l'ai déjà dit, il était important de savoir que « la base arrière » était solide, aussi bien pour la bonne éducation de nos enfants mais également pour la vie de tous les jours sur les plans logistiques et administratifs.

Ma Françoise, mon épouse chérie, je ne cesserai jamais de te rendre hommage.
Dans les bons moments mais aussi les moins bons, les plus sensibles et les imprévisibles, tu as su avec courage et lucidité te tenir à mes côtés, toujours aimante et compréhensive, mais aussi, toujours à la hauteur devant les inévitables situations, parfois délicates ou sensibles mais inhérentes à la vie de tout à chacun.

Avant tout ma complice dans mes actions diverses et variées où tu as toujours parfaitement et avec élégance tenu ton rôle, tu as aussi su être une mèreattentive, bienveillante et aimante pour chacun de nos trois enfants.

Ta gentillesse rayonnante ne cache cependant pas la réalité de tes convictions et tu n'es pas une femme à qui l'on fera faire quelque chose que tu ne veux pas faire :

c'est ce que nous aimons aussi en toi.

Maintenant qu'ils sont lancés dans leur vie familiale, ta seule et unique préoccupation, c'est que tu puisses sentir autour de toute notre belle famille beaucoup d'amour et de sérénité.

Dans les valeurs qui m'ont toujours accompagné, je dois et je tiens à en mentionner une, tout particulièrementsuprême, car la vie m'en a appris son importance :

celle d'être FRANÇAIS

Nous avons le privilège d'habiter ce pays, la France, où la nature, les hommes et les circonstances ont contribué à en faire un immense livre d'histoire pour l'humanité.

La France est un vieux pays qui possède un patrimoine culturel unique, une nature privilégiée, un art reconnu dubien vivre.

Elle a certes connu des moments tragiques, des guerres atroces qui ont tué beaucoup de ses enfants, mais elle a su résister et s'en est sortie, toujours aussi rayonnante, notre France.

Elle est la patrie des Droits de l'Homme et de la Démocratie.

Beaucoup de ses enfants sont morts pour défendre ces valeurs sacrées qui méritent une vigilance particulière car pouvant, encore, être menacées.

LIBERTE,EGALITE, FRATERNITE voilà la base de notre société, voilà le vrai socle de notre République.

Sachez écouter cette magnifique MARSEILLAISE, notre hymne national, et, comprenez en bien les paroles car elles sont riches de significations.

Sachez que le sang de beaucoup de Français et d'amis de la France ont abreuvé notre terre pour la défendre.

Réfléchissez à ceux qui, dominant leur peur, n'ont pas hésité à engager leur vie pour qu'aujourd'hui la paix règne dans notre chère France.

Gardez en vous ce DEVOIR de MEMOIRE, il est indispensable car le négliger, c'est mettre en danger tout ce qui fait nos valeurs sacrées.

Dans les moments de doute, pensez à tous ceux qui sont morts pour que VIVE LA FRANCE.

Parmi eux, il y a eu des membres de nos familles, il ne faut jamais l'oublier.

Je tiens néanmoins à citer un des frères de votre arrière-grand-père, Pierre Besson, mon papa.

Il s'appelait Paul Armand, dit Zanan et il a été un grand résistant pendant la guerre 1939-1945.

Il était le chef d'un très actif et important maquis à Trouville, région du débarquement allié.

Il a été arrêté par la Gestapo le 1er Octobre 1943.

Il a été torturé mais il n'a pas parlé.

Lorsqu'il a été mis en place pour être fusillé, il a refusé de se laisser bander les yeux et a eu le courage de chanter LA MARSEILLAISE.

Tous ceux qui ont refusé la barbarie, nous leur devons beaucoup et, vous, les jeunes générations à qui nous transmettons le relais de la protection de notre beau pays, soyez prêts à le défendre.

C'est ainsi que pourra se préserver cette valeur fondamentale qu'est la PAIX.

La chance m'a encore souri en me faisant naître dans une grande famille que j'ai découverte à notre retour en France après la guerre.

Grâce probablement à ma grand'mère paternelle qui savait réunir ses petits-enfants et les captiver en leur racontant de merveilleuses histoires.

Ils n'étaient autres que mes cousines et cousins auxquels tant de souvenirs importants me rattachent.

La pérennité de ces liens demeure encore aujourd'hui.

Les cousinades étaient des moments recherchés par tous.

C'était l'occasion de se retrouver chez les uns ou les autres, voire au restaurant.

Les pièces rapportées, non, les valeurs ajoutées se sont facilement incluses dans nos réunions, y apportant leur grande gentillesse tout en gardant leur propre culture familiale.

Certains nous ont malheureusement quittés, mais ils demeurent dans nos cœurs en attendant de tous se retrouver dans l'aude là.

Une famille, c'est à la fois un havre de paix et un refuge pour les bons moments et les moins bons.

C'est maintenant à nos jeunes de prendre la succession et de continuer à faire vivre ce beau capital que nous ont légué nos parents.

Bravo, Isabelle et Amaury, pour votre anniversaire de mariage où vous avez heureusement réuni famille, amis, sans oublier Nicolas, Virginie, Frédéric et naturellement vos enfants, Zoé et Marthe mais aussi Victoire et Lancelot.

Bravo à Aline et Pierre d'avoir monté une cousinade qui pour moi est un signe plein d'espoir sur ce bel esprit de votre génération, et je sais que cela va suivre derrière avec le même état d'esprit.

Anne, Sophie,Sylvestre et Pierre-Alain, Coralie, Marine, Emilie et Alex sont prêts pour la relève.

Merci de l'accueil toujours aussi affectueux à Valence,de toi ma très chère Nicole, de Sabine et Robert mais aussi Julien et Coralie sans oublier mes petits-neveux Stanislas, Hadrien et Martin, la gentille Charlotte dite Chacha et Nathan, dit le « petit Besson ».

Merci à notre gendre et à nos belles-filles qui sont venus unir leur vie et associer leur culture familiale avec chacun de nos enfants, et ce, pour le grand bonheur de tous.

Beaucoup d'entre vous et de bons amis m'ont poussé à écrire mes mémoires et j'ai mis un certain temps avant de me décider.

Il est vrai que j'ai participé à de nombreux événements dont certains ont fait l'histoire.

Il est vrai que j'ai pu travailler au Ministère de la Défense où je me suis imprégné de sa culture au travers de mes diverses responsabilités en régiments, en régiment professionnalisé, en compagnie parachutiste et à l'Etat Major des Armées avec ses différentes entités comme la Direction du Renseignement Militaire ou la Délégation Générale de l'Armement.

Il est aussi vrai que j'ai pu également travailler avec le Ministère des Affaires Etrangères qui a sa propre culture bien spécifique au milieu du monde des Ambassades et de ce qu'ils appellent le Département.

Il est tout aussi vrai que mes responsabilités m'ont également amené à étroitement travailler avec le Ministère de l'Intérieur, sa propre culture, le corps préfectoral et tous les services s'y rattachant.

Je n'oublie non plus le monde universitaire et médical, la Sorbonne, les Grandes Ecoles, Polytechnique, HEC, SUPAERO… et les nombreuses écoles de commerce où j'ai eu à transmettre et à comprendre d'autres cultures.

Toutes ces évocations expliquent mes nombreuses expériences toujours très variées, avec des personnes toutes différentes etqui ont permis cette passionnante aventure de vie.

VERS DEMAIN

Mes mémoires touchent à leur fin et aujourd'hui, je suis vraiment heureux d'avoirmené à bien ce beau projet.

Avec une grande conscience de ce que je voulais transmettre, mais aussi avec une humilité certaine, j'ai essayé de vous apporter le témoignage d'une vie vécue passionnément dans mon contexte familial et dans celui de mon époque.

Il est vrai que tout change très vite et qu'un monde nouveau fait son apparition.

Ce sera le vôtre et vous aurez la grande chance d'en découvrir toutes les facettes dans ce qu'elles auront d'exaltantgrâce au génie créatif de l'homme pour écrire une nouvelle page de son devenir.

Vous serez les acteurs ou les bénéficiaires de cette nouvelle société où des techniques novatrices vous feront probablement connaître d'autres formes de vie, certainement passionnantes.

La science fiction, c'était hier !

Emerveillez-vous devant tout ce que vous aurez la chance de pouvoir vivre demain.

Demeurez vigilants quant à la défense de toutes les valeursfondamentales que nous ont léguées nos parents et que nous voustransmettons à notre tour.

Vous qui faites notre grand bonheur, notre fierté et qui représentez l'avenir, sachez vous préparer à la vie, à ses moments de joie et de bonheur, mais aussi parfois de misères, pour préserver autour de vous cette précieuse ambiance familiale.

Dans les moments parfois difficiles de la vie, sachez toujours rebondir en vous rappelant les sages paroles de Mi, la maman de votre grand'mère :

Ne vous désespérez pas,
c'est que cela devait être ainsi et sans doute….
pour quelque chose de mieux.

Forts de ces paroles de sagesse et d'espérance, notre cœur est particulièrement plein d'amour pour Emilie et Alex qui viennent de traverser une épreuve bien cruelle.

Qu'ils soient maintenant tout au bonheur de leur mariage qui réunira autour d'eux tout ceux qui les aiment et…ils sont nombreux.

Et avec toute l'émotion et la joie d'un homme qui a été comblé,

voici un dernier petit message qui vient du plus profond du cœur de votre

Père, Grand-père ou Oncle qui,où qu'il soit ou sera……

restera toujours à vos côtés

A chacun et chacune d'entre vous qui nous êtes si chers

Soyez heureux et aimez ce que vous faites,

à votre propre niveau,

dans le domaine qui est le vôtre,

dans le contexte de votre époque

eten fonction de votre propre personnalité.

Alors, vous pourrez, vous aussi, dire

VIVE LA VIE !